5099

Palat. LVIII-5

COURS
D'INSTRUCTIONS
FAMILIÈRES.

TOME TROISIÈME.

378688
SON

COURS D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES,

Pour les Dimanches, les Fêtes et autres jours remarquables de l'Année.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée.

Veni non in sublimitate sermonis.
I. Cor. 2.

SECONDE ANNÉE.

Depuis l'Avent jusqu'à la fête de la Pentecôte.

TOME TROISIÈME.

A LYON,

Chez RUSAND, Imprimeur-Libraire.

1809.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

INSTRUCTIONS POUR LES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

Tunc videbunt filium hominis venientem in nubè cum potestate magnâ et majestate. Au jour du Jugement, tous les hommes verront le fils de l'homme, qui viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. *S. Luc.* 21.

Mes chers Frères, si dans le moment où je me dispose à vous parler du Jugement dernier, dont l'Evangile nous fait aujourd'hui la peinture effrayante, un Ange descendu tout-à-coup du Ciel, et paroissant ici à ma place, vous annonçoit de la part de Dieu, qu'avant la fin de l'année, toutes les villes

et les campagnes de cette province seront ravagées et anéanties, soit par une pluie de soufre et de feu, comme il arriva autrefois à Sodome; soit par un glaive exterminateur, semblable à celui qui frappa de mort tous les premiers nés de l'Egypte : je vous le demande, écouteriez-vous tranquillement une telle nouvelle, ne crieriez-vous pas tous miséricorde? ne viendriez-vous pas en foule embrasser nos Autels ?

Je viens aujourd'hui, et je viens de la part de Dieu, vous annoncer un évènement en comparaison duquel tous les fléaux du Ciel et tous les malheurs arrivés sur la terre, depuis le commencement du monde, ne sont rien, et je suis presque certain que la plupart d'entre vous m'écouteront de sang-froid; et si mes paroles font quelque impression sur leur esprit, ce ne sera que l'impression de quelque instant, qui sera bientôt effacée, en sorte qu'il n'en commettront pas un péché de moins. N'importe, votre Pasteur vous dira toujours ce qu'il est chargé de vous dire. Que le monde finisse bientôt, ou qu'il dure encore long-temps, cela ne fait rien à la chose; il finira bientôt pour nous, puisque nous n'avons plus long-temps à vivre. Que depuis notre mort jusqu'au Jugement dernier, il doive s'écouler une longue suite de siècles, ou seulement quelques-uns, cela ne fait rien encore. Après la mort, il n'y aura plus de temps; et mille ans alors seront à notre égard comme un jour. Ce qui nous intéresse, ce qu'il faut bien nous

imprimer dans l'esprit et sur quoi nous ne saurions assez réfléchir, le voici : Un temps viendra où Dieu jugera le monde, cela est certain. Je paroîtrai à son Jugement, cela est certain encore. Alors il me jugera dans toute la rigueur de sa justice. Je puis maintenant, par une conversion sincère, prévenir ce jugement redoutable. Ne serois-je pas un insensé, si je ne le faisois pas ? Ecoutez-moi, etc.

Le prophète Ezéchiel, dans une de ses extases, vit une main miraculeuse qui s'avançoit tenant une feuille roulée, qu'elle déploya toute entière à ses yeux ; elle étoit écrite en dedans, en dehors, et d'un bout à l'autre : le Prophète la lut, et que contenoit-elle ? des lamentations, des malédictions, et des prophéties de malheurs. *Lamentationes et carmen et væ.*

Qu'étoit-ce que cette feuille mystérieuse ? C'étoit le livre fatal où sont écrites et consignées toutes les iniquités qui, depuis le péché d'Adam, se multiplient sur la terre, s'accumulent, et crient vengeance vers le Ciel. Au jour du Jugement, Dieu appellera tous les pécheurs, il ouvrira ce livre à leurs yeux, et leur dira : Lisez vous-mêmes cette longue suite de prévarications, qui ont souillé tout le cours de votre vie. Lisez : voilà ce que vous avez pensé ; voilà ce que vous avez dit ; voilà ce que vous avez fait telle année, tel jour, à telle heure. Tout le

mal que vous n'avez point effacé par un sincère repentir, est écrit ici en caractères ineffaçables, avec une plume trempée dans le fiel de ma colère.

Hélas! M. F., tant que nous vivons ici-bas, aveuglés par nos passions, séduits par l'apparence trompeuse des biens de ce monde, entraîné par le torrent de la coutume, des préjugés, du mauvais exemple, nous ne voyons nos péchés qu'à travers un voile qui nous en cache le nombre ou la difformité. Il y en a que l'on ne voit point; il y en a dont on ne se souvient pas. On excuse les uns, on dissimule les autres. On ne considère souvent les plus énormes que superficiellement, sans égard à leurs circonstances, à leurs effets, à leurs suites, qui sont quelquefois infinies, et produisent des maux irréparables. Nous ne donnons qu'une attention fort légère au préjudice qu'ils portent à autrui, quoiqu'il y en ait peu ou même point, qui ne nuise au prochain d'une manière ou d'une autre. Voyons-nous tout cela? cherchons-nous à le voir? y pensons-nous seulement? Non; mais il y a un Dieu qui le voit, qui compte, qui écrit tout jusqu'à un *iota*.

Venez, impudiques, dira-t-il en ce grand jour, approchez, lisez: Vous en souvient-il? voilà jour par jour toutes les pensées qui ont sali votre imagination, tous les mouvemens qui ont agité votre cœur. Lisez et comptez vos adultères; voilà le lieu, le moment où vous les avez commis, et les

circonstances infâmes qui les ont accompagnés. Lisez et comptez vos fornications, votre mollesse et votre lubricité. Ce n'est point assez : lisez encore, et voyez cette suite de péchés dont votre malheureuse passion a été la cause. Cette ame étoit innocente, elle ne connoissoit point le mal : vous le lui avez appris; vous l'avez corrompue, elle en a corrompu d'autres, et cela à l'infini. Il y avoit des siècles que votre cadavre étoit pourri, lorsque les effets de votre libertinage duroient encore. Mais, sans pousser les choses si loin, de combien de péchés n'avez-vous pas été la cause, de votre vivant, dans votre famille, dans votre paroisse. Voilà votre femme, votre mari, vos enfans, vos domestiques, vos voisins; qu'ils viennent, qu'ils parlent, je les ferai souvenir, moi, de tous les péchés qu'ils ont commis à votre occasion. Ils vous en accusent, ils vous les reprochent, ils vous en chargent, et vous en serez puni.

Venez, médisans, semeurs de rapports, calomniateurs, venez et lisez : voici le long chapitre de vos médisances, de vos railleries, de vos noirceurs. Voilà toutes les divisions que vous avez occasionnées, tous les troubles que vous avez fait naître, toute la suite des maux dont la première cause fut votre misérable langue. Allez donc entendre et répéter éternellement les malédictions et les hurlemens épouvantables des démons : *ile*.

Avares, venez, lisez et comptez cet argent,

ces biens périssables auxquels vous avez attaché votre cœur, auxquels vous avez sacrifié votre ame. Vous souvenez-vous de votre dureté, de votre inhumanité, lorsque vous me laissiez souffrir la faim, la soif, la nudité, dans la personne de cette pauvre veuve, de ces pauvres orphelins qui vous demandoient, en mon nom, quelques morceaux de pain pour vivre, quelques mauvais vêtemens pour se couvrir, et que vous renvoyiez en disant : Dieu vous bénisse. Je les bénirai ou je ne les bénirai pas, ce n'est pas là ce qui vous regarde : mais il vous ont maudits, et leur malédiction est l'avant-coureur de la mienne. Voilà votre or et votre argent; qu'ils vous sauvent s'ils le peuvent : allez, avares, allez crier éternellement famine dans les enfers : *ite*.

Vindicatifs, lisez et voyez, non-seulement tout ce que vous avez fait pour nuire à votre ennemi, non-seulement les injures dont vous l'avez chargé, mais encore tous les désirs de vengeance que vous nourissiez dans votre cœur.

Ivrogne, viens et regarde : voilà jusqu'à un verre de vin, jusqu'à un morceau de pain, tout ce que tu as arraché à la bouche de ta femme et de tes enfans. Voilà tes excès, les nuits que tu as passées à boire, les jours de fêtes que tu as profanés. Voilà jusqu'à une syllabe les paroles déshonnêtes, les juremens, tout le bruit que tu as fait dans ton ménage; les péchés que tu as occasionnés à ta femme, à tes enfans; les scandales

que tu as donnés à ta paroisse. Je n'ai rien oublié; j'ai tout écrit. Vas donc, misérable, vas t'abreuver et t'enivrer dans les enfers, du fiel de ma colère : *ite.*

Venez, marchands, commerçans de toute espèce; venez enfin rendre compte, jusqu'à la dernière obole, de vos emplettes et de vos ventes, de vos prêts et de vos emprunts. Vous aviez votre poids et votre mesure, j'avois aussi ma mesure et mon poids; vous aviez vos livres de comptes, j'avois aussi mon livre et mes registres. Je vous suivois dans les foires, j'assistois à tous vos marchés. Venez donc, et voyons si votre livre exposé au grand jour, pourra soutenir la sévérité des lois que j'avois établies, et sur lesquelles vous deviez diriger votre commerce. Lisez maintenant, et voyez : vous comptiez, vous pesiez, vous mesuriez, vous calculiez à votre manière. J'ai aussi compté, pesé, mesuré, calculé. Ah ! pour lors, que d'injustices découvertes ! Abîmes profonds de l'enfer, ouvrez vos portes à cette foule de voleurs. Puissances ténébreuses, saisissez-vous de leurs ames; ils vous les ont vendues, et désormais il n'est personne qui puisse les racheter et les retirer d'entre vos mains.

Vous êtes juste, Seigneur, et qui oseroit vous demander compte de votre conduite ? Permettez-moi cependant d'ouvrir la bouche, et daignez répondre à votre serviteur, quoiqu'il ne soit que cendre et poussière. Ces pécheurs de toute espèce que vous jugez avec

tant de sévérité, ou du moins la plupart d'entr'eux n'ont pas laissé de mêler à leurs iniquités quelques bonnes œuvres ; ces bonnes œuvres, ne les comptez-vous pour rien ? n'entreront-elles pas au moins en compensation de leurs fautes ? Leurs prières, leurs jeûnes, leurs aumônes, leurs confessions, leurs communions, leur travail, leurs souffrances, tout cela ne leur servira-t-il de rien ? De rien. Je les ai pesées, ces bonnes œuvres ; c'est un or faux. Leurs prières n'étoient que routine, leurs jeûnes qu'hypocrisie, leurs aumônes que vaine gloire ; leur travail n'avoit d'autre objet que la terre, leurs souffrances étoient accompagnées de plaintes et de murmures. Dans tout cela, je n'étois pour rien, et par conséquent je ne dois rien. D'ailleurs, ce n'étoient que des œuvres mortes, parce qu'ils vivoient dans le péché. Celles qu'ils ont faites en état de grâce, et pour me plaire, ils en ont perdu le fruit par les péchés qu'ils ont commis ensuite, et dans lesquels ils sont morts. Enfin, ce qu'il y a eu de bon et de louable dans leur vie, a été récompensé sur la terre ; ils en sont payés. J'ai béni leur travail et leurs entreprises ; j'ai fertilisé leurs champs, fait fleurir leur commerce, et enrichi leurs enfans ; je leur ai donné la santé, une longue vie ; ils ont reçu leur récompense : *Receperunt me cedem suam.* Le peu de bien qu'ils ont fait est donc payé ; mais leurs péchés ne sont point punis ; ils subsistent, et ils subsisteront éternellemtnt devant

moi. Allez, maudits, allez au feu éternel. *Ite, etc.*

Terrible sentence, M. F., mais extrêmement juste. Tout ce que pourront dire alors les pécheurs pour leur justification, ne servira qu'à mettre, dans un plus grand jour, leur malice et leur ingratitude; et voilà sans doute ce qu'il y a de plus effrayant dans ce jugement terrible. C'est la seconde réflexion.

Venez, dit le Seigneur, par un de ses Prophètes, venez, hommes et femmes, pauvres et riches, pécheurs de toutes les conditions et de toutes les espèces, *discutons ensemble;* dites vos raisons, je dirai les miennes; entrons en jugement et pesons, au poids de l'équité, ce que vous avez à dire pour votre justification. *Judicemur simul, narra si quod habes ut justificeris.*

Vous le savez, M. P., il n'est aucun péché qui n'ait son excuse toujours prête; et ces excuses, on en porte la vanité jusques dans le tribunal de l'humiliation, où l'on ne devroit venir que pour s'accuser et se condamner soi-même. L'ignorance, la foiblesse, la violence des passions, les tentations, les mauvais exemples, et je ne sais combien d'autres mauvaises raisons: voilà ce que les pécheurs apportent tous les jours pour excuses. Voyons si ces excuses seront reçues au jour du Jugement.

L'ignorance. Ah! M. C. F., si vous étiez nés parmi ces nations barbares qui n'ont

jamais entendu parler de J. C., vous pourriez vous excuser sur votre ignorance. Mais vous, Chrétiens, qui avez eu le bonheur de naître, d'être élevés dans le sein de l'Eglise et dans le centre de la lumière; vous à qui l'on a parlé de Dieu et de l'Evangile, dès que vous avez commencé à bégayer; vous que l'on n'a jamais cessé d'instruire, d'exhorter, de reprendre, vous osez vous excuser sur votre ignorance. Ah! si vous avez ignoré, c'est parce que vous n'avez pas voulu vous instruire; parce que vous avez craint d'être instruits; parce que vous avez fui la lumière, pour pécher avec plus de tranquillité. Allez, votre ignorance prétendue, bien loin de vous excuser, vous rend plus coupables, et vous périrez éternellement avec elle.

Mais la foiblesse humaine, les passions, les tentations?.... Vous saviez donc tout cela? Puisque vous connoissiez votre foiblesse, il falloit vous en défier et prendre vos précautions. Puisque vous sentiez des passions, il falloit donc travailler à les réprimer et à les mortifier. Et vous avez fait précisément le contraire, vivant dans la plus grande dissipation, ne cherchant qu'à vous satisfaire. Vous connoissiez votre foiblesse, et vous comptiez sur vos forces! Vous tombiez à chaque pas, et vous refusiez de donner la main à ce Dieu de bonté, qui ne cessoit de vous tendre la sienne pour vous soutenir ou pour vous relever! Pourquoi ne lui demandiez-vous pas les grâces dont vous aviez besoin, et la force qui vous manquoit? pour-

uoi ne cherchiez-vous pas cette force dans
:s Sacremens, dans la parole de Dieu, dans
:s exercices de piété ? Ah ! les secours qui
ous étoient offerts, étoient plus grands
ncore que votre foiblesse ; ils étoient à
otre disposition, vous pouviez en user
omme tant d'autres, et vous les avez né-
ligés, vous les avez refusés, vous les
vez méprisés. A peine avez-vous prié matin
t soir, et vous ne l'avez fait que par rou-
ine. A peine vous êtes-vous approché des
acremens, une fois l'année, et vous ne
'avez fait que par bienséance. La parole de
Dieu vous ennuyoit ; une lecture de piété
vous endormoit. Vous aviez besoin de tout,
et vous ne vouliez user de rien ! Allez !
plus votre foiblesse étoit grande, plus vous
deviez chercher des secours, les recevoir au
moins quand ils vous étoient offerts. Vous
ne l'avez pas fait, et, malgré tout ce qu'on
vous a dit, vous n'avez pas voulu le faire.
Votre foiblesse ne vous rend donc que plus
coupables.

Mais les occasions, ajoutez-vous !.... Les occasions, M. C. F. ! j'en connois de trois sortes : celles où nous sommes nécessairement engagés par les devoirs de notre état ; celles que nous rencontrons sans les chercher ; celles enfin où nous nous exposons volontairement. S'il s'agit des dernières, ah ! M. C. F., n'allez pas chercher à excuser un péché par un autre. Quant à celles que vous avez rencontrées par surprise, je réponds qu'il faut veiller sur soi, prendre garde où

l'on va, voir qui l'on fréquente; que le sage qui tombe par surprise, se relève aussitôt, et devient plus sage à ses dépens. Est-ce ainsi que vous avez profité de vos chutes? en êtes-vous devenu plus vigilant sur vous-même? plus fervent dans le service de votre Dieu? Enfin, je sais que chaque état a ses dangers et ses tentations; mais je sais aussi qu'il y a des grâces privilégiées, des secours particuliers pour chaque état. Pourquoi n'en avez-vous pas profité?

Mais, les mauvais exemples!.... Quelle excuse, M. C. F.; n'en aviez-vous pas aussi de bons sous les yeux? pourquoi ne pas suivre ceux-ci plutôt que ceux-là? Ah! dites vrai: vous aimiez mieux suivre la voie des pécheurs que celle des justes. C'est donc dans la méchante disposition de votre cœur qu'il faut chercher la vraie cause de vos chutes et de votre réprobation, et non point dans les mauvais exemples, ni dans les occasions, ni dans la foiblesse humaine, ni dans tout le reste. Votre volonté, votre volonté: voilà le principe de tout le mal que vous avez fait. Si vous ne l'eussiez pas voulu, vous ne vous seriez pas perdu. Votre perte ne vient donc que de vous: *Perditio tua ex te.*

Sentez-vous, M.F., la justesse de ces raisons? Ah! vous la sentirez bien mieux encore, quand Dieu plaidera lui-même sa cause, et qu'il vous accablera du poids de son éternelle vérité.

Tout cela est vrai, direz-vous: mais Dieu est bon.... Oui, M. C. F., Dieu est bon, mais il est juste aussi. Dans ce monde, il

e plaît à exercer sa bonté. Pendant que ious vivons, les bras de sa miséricorde nous ont ouverts ; elle est toujours prête, cette livine miséricorde, à nous recevoir dans on sein ; elle nous attend, elle suspend, lle arrête le bras de sa justice. Mais qu'il n soit éternellement ainsi, cela n'est ni uste, ni possible. Après le temps de la dou- eur, de la patience, de la miséricorde, doit iécessairement venir celui de la colère, de a justice, de la vengeance. Sans cela il n'y uroit point de providence, et Dieu se man- ueroit à lui-même.

Cette miséricorde qui fait aujourd'hui iotre espérance, disparoîtra donc alors de lessus la terre, et se retirera dans le Ciel vec sa Croix, qui étoit le trône d'où elle épandoit toutes sortes de bénédictions. Alors, plus de Croix pour les pécheurs, plus le Sauveur, plus de Père, plus de refuge : out cela sera perdu à jamais. Plus de croix, t par conséquent plus de confe ion, plus le pénitence, plus de Prêtre à qui je puisse n'adresser, plus de Saints que je puisse ap- eler à mon secours, plus de grâces à espé- er. Plaies adorables, qui êtes maintenant ion asyle, vous serez fermées alors. Je ne ourrai plus dire comme je dis aujourd'hui : Grand Dieu, jetez les yeux sur la face de otre Christ ; voyez les clous dont il est ercé, les épines dont il est couronné ; oyez le sang qu'il a répandu, et qu'il ne esse de répandre sur nos Autels, pour ef- acer les péchés du monde. Malheureux !

j'en ai abusé de ce sang, je l'ai profané: maintenant il demande ma perte; il crie vengeance contre moi. Il ne me reste donc plus de Sauveur : non, il ne me reste plus qu'un juge inexorable, un vengeur inflexible et éternel, un enfer, un feu qui ne s'éteindra jamais.

Tel sera le langage du pécheur au dernier jour; tels seront ses regrets et son désespoir : mais, regrets inutiles.... Ajoutez à cela, M. F., les reproches sanglans de toutes les créatures qui auroient dû servir à son salut, et qu'il aura fait servir à sa perte, du jour qui aura éclairé ses dérèglemens ; de la nuit qui les aura cachés ; de la terre dont il aura fait servir les productions à toutes sortes d'iniquités ; des Anges qui auront veillé à sa garde ; des Saints qui auront prié pour lui ; des ames justes qui l'auront édifié ; des Pasteurs qui auront été chargés de sa conduite.

Qu'ai-je dit, M. C. F.? Quoi! vos Pasteurs eux-mêmes s'élèveront contre vous au jour du Jugement?... Ah! cette pensée me trouble, elle me fait frémir. Quelle réflexion! grand Dieu, mais quelle terrible vérité! moi-même, moi-même, que je sois perdu ou sauvé, moi-même, votre Pasteur, qui vous appelle aujourd'hui mes chères brebis, qui vous aime comme ma vie, et qui la donnerois de bon cœur pour votre salut, je m'élèverai alors contre ceux d'entre vous qui auront rendu mon ministère inutile ; je les chargerai de reproches, et je les accablerai de

ıalédictions. Je leur reprocherai le temps ue j'aurai perdu à les exhorter; mes traaux, mes veilles, mes inquiétudes, et jsu'au moindre pas que j'aurai fait pour leur alut, toutes mes instructions, et jusqu'à la noindre de mes paroles; les vœux de leur Baptême qu'ils auront prononcés ou renouelés entre mes mains; les promesses dont 'aurai été le témoin et le dépositaire; le Sang de J. C. que je répands maintenant sur eurs têtes; les Sacremens que je leur offre :t qu'ils refusent ou qu'ils profanent : tout :ela fera alors la matière des reproches les plus amers. Votre Pasteur, pécheurs, votre Pasteur, au jour du Jugement, sera le premier, le plus impitoyable de vos accusateurs.

Eloignez de nous, ô mon Dieu, le malheur d'une destinée aussi affreuse; et pour cela, pénétrez notre chair de la terreur de vos jugemens. Que la pensée de ce jour d'horreur et de désespoir soit tellement gravée dans notre esprit, que nous ne la perdions jamais de vue. Dissipez les ténèbres qui nous aveuglent; brisez les liens qui nous retiennent dans le péché; rétablissez-nous dans votre grâce. Puisque la terre est encore remplie de votre miséricorde, puisque nous avons encore un Sauveur, une Croix, un Autel, une Victime, nous implorons, en tremblant, cette miséricorde; nous embrassons avec larmes cette Croix; nous vous offrons avec confiance cette victime; nous nous jetons entre vos bras, ô Sauveur des hommes, ne nous perdez pas en ce jour terrible. Mais que le

Pasteur placé à votre droite avec son cher troupeau, n'entende de votre bouche que des paroles de bénédictions, et qu'il repose éternellement avec ses ouailles dans le sein de vos infinies miséricordes.

Ainsi soit-il.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Ne point différer sa conversion.

Ecce ego mitto Angelum meum qui præparabit viam tuam antè te. Voila que j'envoie mon Ange, qui préparera le chemin par où vous devez marcher, *S. Matth.* 11.

LA bonté et la sagesse de notre Dieu paroissent singulièrement en ce qu'il nous avertit et nous prévient quand il a résolu de faire éclater sa justice ou sa miséricorde, par quelque évènement extraordinaire qui intéresse tous les hommes. Lorsqu'il voulut punir la malice et la corruption du genre humain par un déluge universel, il donna ordre à Noé de construire une Arche, dans laquelle il pût se sauver, lui et sa famille. Noé fut cent ans à construire cette Arche; tout le monde pouvoit en savoir la raison, et ceux qui périrent, n'avoient point à se plaindre; ils étoient prévenus; il ne tenoit qu'à eux d'y prendre garde et de faire pé-

nitence. Avant que le Fils de Dieu descendît sur la terre, que n'avoit-il pas fait pour préparer les hommes à sa venue? quelles précautions n'avoit-il pas prises pour qu'on ne pût le méconnoître? par combien de prophéties ne s'étoit-il pas fait annoncer? sous combien de figures ne s'étoit-il pas représenté avant de se montrer lui-même en personne, et de parler par sa propre bouche!

Il doit revenir à la fin des siècles pour juger le monde. Outre qu'il s'est expliqué lui-même sur ce dernier avénement de la manière la plus claire, les Prophètes l'ont prédit, les Apôtres l'ont annoncé, il n'y a point de Pasteurs, point de Prédicateurs qui n'en parlent. Ce n'est pas un Ange, un Élie, un Jean-Baptiste seul, mais une foule d'Elies, de Jean-Baptistes, une multitude de Prédicateurs, qui se succèdent continuellement les uns aux autres, pour annoncer la venue de J. C..... *Ecce ego, etc.*

Oui, M. F., J. C. doit revenir à la fin du monde, pour juger tous les hommes. Alors, plus de pardon, plus de miséricorde; il nous jugera tous dans sa justice. Que devez-vous donc faire pour n'être pas condamnés en ce jour terrible? vous convertir, et vous convertir sans délai. Eh! pourquoi voudriez-vous renvoyer à l'avenir une affaire d'où dépend votre éternité? D'abord, vous compteriez sur un temps qui n'est point à vous; ensuite, quand même vous seriez assurés d'avoir le temps, il n'est pas certain que vous en profitiez. C'est

ce que je vais vous démontrer... Ecoutez-moi, etc.

Il est étonnant, M. F., et c'est une chose inconcevable que, n'ayant pas un seul instant à notre disposition, nous comptions néanmoins sur les mois et sur les années avec autant d'assurance que si nous étions les maîtres de notre vie, ou que Dieu nous eût promis de nous laisser sur la terre, aussi long-temps qu'il nous plaît de l'imaginer. Quelle pitié de voir une misérable créature qui existe aujourd'hui, et demain ne sera plus; qui respire à cette heure, et dans un instant peut rendre le dernier soupir, promener ses projets dans l'avenir, disposer de cet avenir comme de son domaine, bâtir sur ce fonds aussi hardiment que s'il lui appartenoit, ou qu'on lui en eût assuré la jouissance! Dans un an, je ferai telle chose, dans quatre, telle autre. Quelle pitié! quelle folie!

Je sais qu'il n'est pas défendu de prévoir l'avenir, ni de former des projets qu'on ne peut exécuter que dans un certain temps, ni de prendre des mesures en conséquence, soit pour l'établissement de sa famille, soit pour la conservation de ses biens. Mais enfin, de tous ces projets, il n'y en a pas un seul auquel nous ne soyons forcés de mettre cette condition : *si je vis*, *si j'ai le temps*. Et comme pour travailler à notre salut, il faut nécessairement que nous vivions, et

ıe nous ayons le temps, lorsque nous ren-
›yons à l'avenir l'affaire de notre salut, il
ut que nous disions, dans cette occasion
›mme dans toutes les autres : si je vis, si
ıi le temps, je travaillerai à mon salut.

Or remarquez, M. F., combien cette ma-
ère de raisonner est imprudente et pleine
: folie. Quand il s'agit des choses de ce
onde, ce raisonnement-là est tout simple :
je vis, je bâtirai une maison, j'amasserai
ı bien, j'établirai mes enfans, et autres
ojets semblables. Mais si vous ne vivez
ıs, qu'en arrivera-t-il ? Si je ne vis pas,
ne ferai rien de tout cela, d'autres le fe-
›nt à ma place : quand je serai mort, je
'aurai plus besoin de rien. Voilà ce que
›us dites, et par conséquent, que vous
'ez ou que vous n'ayez pas le temps d'exé-
ıter ces sortes de projets, vous ne risquez
en ; tout ce qui pourra s'ensuivre ne vous
gardera plus, lorsque vous ne serez plus
: ce monde.

Mais dire : dans quelques années d'ici ;
ıand j'aurai un certain âge, quand j'aurai
rminé cette affaire, quand je serai sorti de
t embarras, je travaillerai à mon salut : si
vis, si j'ai le temps ; voilà certes un beau
ojet ! et si vous ne vivez pas, si vous
avez pas le temps, répondez-moi, je vous
ie ; qu'en arrivera-t-il ? Vous ne ferez
›nc point votre salut ; vous serez donc
rdu à jamais. Voilà donc votre Para-
s ou votre enfer, que vous risquez sur
ı *si*.

On regarderoit comme un insensé celui qui risqueroit sa vie, ou tout son bien, sur un *si*. Prenez telle et telle précaution aujourd'hui : si vous attendez à demain, vous risquez de perdre votre bien, votre vie. Je vous le demande, M. F., s'avise-t-on de différer, et de compter sur le lendemain dans ces sortes d'occasions ? non certes, et il y auroit de la folie. Il y auroit de la folie à différer d'un jour une démarche d'où dépendroit votre vie ou votre fortune. Et quelle folie, à plus forte raison, de différer, non pas d'un jour, mais de plusieurs années peut-être, une affaire d'où dépend votre éternité !

Mais j'espère que Dieu me donnera le temps ; il sait bien que mon intention est de le servir, lorsqu'une fois.... Eh ! sur quoi fondez-vous cette espérance, que Dieu vous donnera le temps ? Parcourez toute la Bible, et trouvez-moi un seul endroit où Dieu promette de donner du temps à ceux qui diffèrent leur conversion ; vous en trouverez mille au contraire, où il nous exhorte à profiter du présent, et à ne pas compter sur l'avenir : *Mon fils*, dit le Sage, *ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas d'un jour à l'autre ; car sa colère éclatera subitement, et il vous perdra au jour de sa vengeance. Marchez pendant que la lumière vous éclaire, de peur que les ténèbres ne vous surprennent :* C'est J. C. qui parle.

Eh ! que signifie là parabole de ces vierges insensées qui attendirent, pour mettre de

uile dans leurs lampes, le moment où
époux devoit arriver? Il arriva pendant
'elles étoient sorties pour faire leur pro-
sion. Elles se présentèrent à la porte; mais
les la trouvèrent fermée : l'époux leur ré-
ondit qu'il n'étoit plus temps, et qu'il ne
s connoissoit pas. J. C. ne se compare-t-il
is à un voleur qui vient pendant la nuit,
à l'heure où il est le moins attendu?
oilà comme il vous promet du temps; il
ous assure, au contraire, que nous ne l'au-
z pas.

Mais il sait que mon intention est de
venir à lui dans un certain temps. — Mon
rère, c'est là ce qui doit vous faire trem-
er; car, que résulte-t-il de là? que vous
: voulez pas le servir pour le présent, et
our le présent, vous dites : attendez,
tendez, Seigneur, mon heure n'est pas
core venue; j'ai quelque chose de plus
essé, il faut que je la fasse d'abord, puis
rès je penserai à vous. Voilà ce qu'il lit au
nd de votre cœur. Or, qu'y a-t-il de plus
jurieux à Dieu que cette préférence? N'avez-
us donc pas plutôt lieu de craindre qu'il
vous refuse le temps dont vous vous flat-
, que vous n'avez lieu d'espérer qu'il
us l'accordera, et ne vous en rendez-vous
s indigne en préférant, dans ce mo-
ent-ci, vos affaires ou vos plaisirs à son
rvice?

Mais, suivant le cours ordinaire de la
ture, j'ai tout lieu d'espérer que je ne
ourrai pas sitôt, et que j'aurai le temps

de penser à mon salut. Je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est qu'on meurt à tout âge ; c'est que notre vie tient à très-peu de chose ; que la santé la mieux établie, n'est après tout, que l'avant-coureur de la maladie et de la mort. Eh ! que pourrai-je vous dire sur cet article, que vous ne disiez vous-même tous les jours, et dont vous n'ayez vu plusieurs exemples ?

Supposons néanmoins que vous ayez le temps, comme vous l'espérez à tout hasard, sans aucun fondement, et malgré la menace que Dieu vous fait de vous surprendre. Je dis que suivant toute apparence, vous ne travaillerez pas plus à votre salut dans ce temps-là, que vous n'y travaillez aujourd'hui. Deuxième réflexion.

Pour que vous fassiez dans la suite, à l'égard de votre salut, ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui, il faudra nécessairement, ou que vous ne trouviez pas de si grandes difficultés, ou que Dieu vous accorde de plus grandes grâces. Or, il est évident que vous ne devez espérer ni l'un, ni l'autre.

Je ne vous dirai point ici ce que vous savez par votre propre expérience, que les embarras de cette vie se succèdent continuellement ; que le temps où l'on avoit espéré pouvoir vivre tranquille, et ne s'occuper que de son salut, est quelquefois celui où l'on a moins de tranquillité que jamais. Après

n embarras, il en vient un autre. Le temps oule cependant, et il s'écoule avec une raidité singulière; les années s'accumulent, homme s'avance à grands pas vers la maison e son éternité; il se trouve à la porte, en lisant toujours, *demain*, *demain*.

Mais, je dis : le plus grand obstacle que ous trouviez dans le chemin du Ciel, et elui qui vous arrête par-dessus tous les utres, ce sont vos passions, et les habiudes vicieuses que vous avez contractées.)r, ces obstacles, loin de diminuer, iront oujours en augmentant, et plus vous différerez, plus vous aurez de peine à les raincre. Prenez garde à ceci, je vous en prie.

Pour se convertir, et travailler à son alut, il faut nécessairement deux choses, éviter le mal, et pratiquer le bien. Faites ant de bonnes œuvres qu'il vous plaira, si ous vivez dans le péché, toutes ces bonnes euvres ne vous serviront de rien pour le Ciel. Evitez le mal, et ne faites point de bonnes euvres, vous serez réprouvé, jeté au feu comme un arbre inutile. Or, nous savons, que plus les habitudes sont anciennes, plus il est difficile de les déraciner, et de contracter des habitudes contraires. Rien n'est plus pénible que d'éviter le mal qu'on a toujours fait, et de pratiquer à un certain âge des vertus qu'on n'a point pratiquées dans sa jeunesse. *De là*, dit le Saint-Esprit, (hélas! cette parole n'est que trop confirmée par l'expérience) *l'homme ne quit-*

tera point, même dans sa vieillesse, la route qu'il aura tenue étant jeune.

D'abord, il est très-difficile de rompre ses anciennes habitudes. Le pécheur qui diffère sa conversion, dit quelque chose de plus; car il prétend que c'est pour lui une chose impossible; et c'est l'excuse ordinaire que donnent certaines gens, lorsque nous les exhortons à changer de vie.

Chose étrange! vous ne pouvez pas vous corriger, mon C. F., parce que votre habitude est trop forte; vous dites que vous ne le pouvez pour le présent, et vous espérez que vous le pourrez dans la suite! Quoi! plus un arbre est vieux, plus on le plie aisément! Plus une maladie est invétérée, plus il est facile d'en guérir; et les remèdes, quand on attend à l'extrémité, sont plus efficaces, que lorsqu'on les donne dès le commencement! Qui est-ce qui raisonna jamais de la sorte?

Mais il y a certaines passions qui s'affoiblissent à mesure qu'on avance en âge. Mes Frères, prenez garde, il y a des passions où l'âge ne fait rien; et qui, bien loin de s'affoiblir, ne font que croître et se fortifier avec les années. Un vieux avare, sur la fin de ses jours, est plus attaché que jamais à son argent. La plupart des ivrognes que vous avez vu mourir, étoient ivres, quelques jours avant de se mettre au lit. Il en est de même de presque tous les vices. Nous conservons ordinairement jusqu'à la mort les mauvaises inclinations

que

que nous n'avons pas eu soin de réprimer de bonne heure.

Il y a, il est vrai, des passions qui ne sont pas si vives à un certain âge ; mais il ne s'ensuit pas de là que le pécheur soit véritablement converti. Rendez à un vieillard la force et toute la vigueur de sa jeunesse, et vous verrez ce qu'il faut penser de la conversion de ceux qui ne quittent le péché, que lorsqu'ils ne peuvent plus le commettre. Un vieux impudique ne fait plus ce qu'il a fait autrefois, mais le fond de son cœur est à peu près le même. Ses pensées, son imagination, ses discours, et jusqu'à ses désirs, tout cela n'annonce que trop quelle est la force de l'habitude, lorsqu'on n'a fait aucun effort pour la réprimer.

Et d'ailleurs, pour se convertir et travailler à son salut, il ne suffit pas de ne plus faire le mal, il faut pratiquer le bien. Et pensez-vous qu'on se plie facilement aux œuvres de piété, lorsqu'on a passé plus des trois quarts de sa vie dans le dégoût et l'éloignement de tout ce qui a rapport à la piété ? Croyez-vous qu'un homme qui ne s'est, pour ainsi dire, nourri toute sa vie que d'ambition, d'avarice, d'impudicité, deviendra facilement chaste, désintéressé, libéral ? Pensez-vous qu'un homme qui n'a jamais prié que du bout des lèvres, sans réflexion, seulement par manière d'acquit, c'est-à-dire, qui n'a jamais prié, deviendra tout-à-coup un homme de désirs et de prières? que celui qui n'a jamais ou presque

jamais observé les jeûnes de l'Eglise, puisse aisément embrasser, quand il le voudra, les exercices de la mortification et de la pénitence? Et, sans entrer dans un plus grand détail, est-il vraisemblable qu'un homme accoutumé à ne se gêner en rien, se gênera sur tout, et se pliera sans peine à tout ce que la Religion a de plus pénible?

Non, mon Dieu, non, *votre fardeau est léger*, votre joug est plein de douceur; mais c'est pour celui qui s'est accoutumé à le porter dès sa jeunesse. Malheur à ceux qui le rejettent, cet aimable joug, dans l'intention de le reprendre, lorsqu'ils auront vieilli sous le joug des passions! ils seront trompés dans leur espérance. Maintenant qu'ils pourroient le porter, ils n'en veulent point, et, dans le temps où ils s'imaginent qu'ils le voudront, ils ne le pourront plus.

Mais, avec la grâce?... Avec la grâce, mes chers Frères? quelle idée vous en êtes-vous donc formée? Vous la regardez donc comme un bien dont vous pouvez disposer à votre fantaisie? vous pourrez donc la rejeter dans un temps pour la reprendre dans un autre? la mépriser aujourd'hui, et la recevoir demain? est-ce que vous vous jouez de la grâce? *est-ce que vous méprisez les richesses de la bonté et de la longue patience de votre Dieu?* Eh! sur quel fondement avez-vous imaginé que la grâce, avec toute sa force et toute son efficacité, viendra tout d'un coup à vos ordres, lorsqu'après l'avoir rejetée,

pendant trente et quarante ans, il vous plaira de l'appeler et d'en faire usage ?

Mais le peu de cas que vous en avez fait jusqu'à présent, et que vous en faites peut-être dans le moment même où je vous exhorte, ne doit-il pas vous faire craindre que Dieu ne vous refuse, à l'avenir, la miséricorde qu'il vous offre aujourd'hui ? Depuis que vous êtes au monde, il n'a cessé de vous appeler. Combien de grâces intérieures ne vous a-t-il pas accordées ? Combien de bonnes pensées, de bons désirs, de remords de conscience ! Et ces pensées, vous n'y avez fait aucune attention, elles se sont évanouies ; ces bons désirs ont été sans fruit ; ces remords, vous les avez étouffés, et vous les étouffez encore. Grâces extérieures.... il vous a envoyé des ministres pour vous instruire, et leurs instructions ne vous ont servi de rien ; des afflictions pour vous faire rentrer en vous-mêmes, et vous n'en êtes pas devenus meilleurs. La mort de vos amis, de vos compagnons de débauche, auroit dû vous effrayer, et vous n'en avez pas moins suivi votre train ordinaire. Vous avez résisté à toutes ces grâces, vous y résistez encore aujourd'hui. N'y a-t-il pas apparence qu'il vous rejettera à son tour ? Ne vous a-t-on pas cent fois répété la menace qu'il a faite, d'abandonner enfin ceux qui s'obstinent à lui résister ?

Je vous ai appelés, dit-il, *et vous n'avez pas voulu m'entendre ; je vous ai tendu les bras, et vous avez détourné les yeux pour*

ne pas me voir ; j'ai couru après vous, et vous avez fui devant moi. J'aurai mon tour ; je retirerai mes grâces, et vous tomberez dans l'aveuglement : *lors même que vous crierez, je ne vous écouterai point ; vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché.* Voilà, mes Frères, ce qu'il dit en propres termes. Il l'a dit et il l'a fait ; et nous voyons encore tous les jours les effets de ces menaces terribles.

Les Juifs étoient son peuple choisi et bien-aimé, il leur prodigua tous les soins de sa bonté paternelle ; il souffrit long-temps leurs infidélités avec une patience infinie. Mais enfin, ce misérable peuple s'étant endurci contre toutes les grâces, et les ayant rendues inutiles, a forcé, pour ainsi dire, le Seigneur à l'abandonner.

Et, cet affreux malheur, ne le voyons-nous pas au milieu de nous ? Ne voyons-nous pas des hommes qui, à force d'avoir résisté aux inspirations de la grâce, ne sont plus touchés de rien ; qui, à force d'avoir étouffé les remords de leur conscience, n'en ont presque plus, et vivent dans le crime avec cette tranquillité qui est ordinairement le signe d'une réprobation certaine ? En sont-ils venus là tout d'un coup ? non, mes Frères.

Examinez ce qui s'est passé dans votre ame, depuis que vous avez eu le malheur de quitter le service de Dieu, pour vous livrer à vos passions. Vivre dans l'habitude du péché mortel, est aux yeux de la foi,

la chose du monde la plus effrayante ; (quoi de plus effrayant que d'être l'ennemi de son Dieu !) mais, vous vous êtes peu à peu familiarisé avec cet état, qui d'abord vous a causé beaucoup de remords : les instructions de vos Pasteurs, les bons exemples, tout ce qui vous touchoit autrefois ne vous touche plus, ou ne vous affecte que légèrement. Qu'est-ce que cela signifie ? sinon que Dieu s'est eloigné de vous, à mesure que vous avez persisté à vous éloigner de lui ; et qu'il a retiré ses grâces, à mesure que vous les avez opiniâtrément rejetées. Misérable, dit-il, au serviteur qui avoit enfoui le talent qu'il lui avoit donné : *qu'as-tu fait de mes grâces ? rien. Je les retirerai donc, et je les donnerai à d'autres qui ne les rendront pas inutiles.*

Mais il est bon ; ses miséricordes sont infinies. Nouvelle raison pour vous de craindre qu'il ne vous abandonne, si vous différez plus long-temps de revenir à lui. Persévérer dans le péché, sous prétexte que la miséricorde de Dieu est grande, c'est être méchant, parce que Dieu est bon : c'est là le comble de l'aveuglement et de l'ingratitude, et ce qui mérite le dernier châtiment.

Concluons de tout cela, M. F., que la plus grande de toutes les folies est de compter sur l'avenir, pendant qu'on abuse du présent, et de rejeter les grâces que Dieu nous offre aujourd'hui, dans l'espérance qu'il nous en donnera toujours de pareilles. Folie insigne de renvoyer au lendemain notre

conversion et notre salut, pendant que nous ne sommes rien moins que certains d'avoir le temps et la grâce. M. C. F., croyez-moi, notre éternité n'est point une chose qu'on puisse risquer sur des *si* et des *peut-être*. Il est visible que tous vos projets de conversion sont une illusion du démon ; ce malin esprit vous engage à différer de jour en jour l'affaire de votre salut, afin que vous ne le fassiez jamais. Il vous traîne de mois en mois, d'année en année ; en attendant le temps se passe, les mauvaises habitudes se fortifient, les grâces diminuent, le cœur s'endurcit. En disant toujours *à demain*, on consomme peu à peu sa réprobation, et le pécheur se trouve enseveli dans l'enfer, avec tous les beaux projets qu'il avoit faits pour gagner le ciel.

O Jésus, qui venez sur la terre pour dissiper les prestiges du démon et pour sauver tous les hommes, dissipez les ténèbres qui nous aveuglent, sauvez-nous, en faisant revenir à vous tous les pécheurs. Hélas ! puisque j'ai eu le malheur de ne pas vous servir jusqu'à présent, faites du moins que je vous consacre, ô mon Dieu, les restes de ma misérable vie. Aujourd'hui, Seigneur, aujourd'hui, et non pas demain : oui, je vais enfin mettre ordre à ma consience par une bonne confession. Vous voudrez bien, à ce prix, vous réconcilier avec moi ; et naître par la sainte Communion, dans mon cœur. Venez, Seigneur, venez, mon cœur soupire après vous.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le péché mortel.

Dirigite viam Domini. Préparez les voies du Seigneur. *S. Jean.* 1.

La principale disposition, M. F., pour nous bien préparer à la naissance de J. C., et pour mériter de le recevoir dans nos cœurs, c'est d'avoir la conscience pure de tout péché. Comment en effet une ame, souillée par le péché, et sur-tout par le péché mortel, pourroit-elle s'unir à un Dieu, l'ennemi déclaré du péché, et la sainteté même? Ah! s'il se fait homme, s'il vient sur la terre, c'est pour détruire le péché; c'est le péché qui est la cause des humiliations et des souffrances auxquelles il s'est assujetti dans sa naissance, et pendant toute sa vie mortelle. C'est le péché qui l'a fait mourir, c'est le péché qui le retient encore maintenant attaché sur la croix, qui le force à continuer son sacrifice, qui prolonge ses douleurs, et renouvelle sa passion dans le cœur de tous ceux qui le commettent, suivant cette parole si connue de S. Paul: *Rursùm crucifigentes.* S'il n'y avoit jamais eu de péché, le Fils de Dieu n'auroit pas souffert; et s'il n'y en

avoit plus, le sang de cette innocente victime ne couleroit pas tous les jours comme il fait. C'est donc le péché qui non-seulement a répandu le sang de J. C., mais qui continue à le répandre. Par conséquent, quiconque commet le péché, trempe ses mains dans le sang de J. C., le crucifie, et se rend coupable de sa mort.

Cette triste vérité ne vous touche peut-être plus, à force de vous avoir été répétée. Et bien, M. F., considérons le péché, et par rapport à l'injure qu'il fait à Dieu, et par rapport aux maux infinis qu'il nous fait; peut-être y serez-vous sensibles.

Ce que je vais dire doit principalement s'entendre du péché mortel; mais il faut l'appliquer aussi, et à proportion, aux fautes vénielles, parce qu'elles ont toujours une malice infinie; parce qu'elles refroidissent la charité, qu'elles diminuent la grâce, et nous disposent à la perdre; parce qu'enfin nous ne pouvons jamais dire avec certitude, tel et tel péché dont je suis coupable, n'a point fait à mon ame une blessure mortelle.

Mon Dieu! parlez vous-même à nos cœurs, et inspirez-nous toute l'horreur que nous devons avoir pour le péché. Et vous, M. F., écoutez-moi, etc.

DÉSOBÉIR à Dieu, se révolter contre lui, mépriser ses commandemens, et ne répondre à ses bienfaits que par la plus noire ingratitude; voilà, M. F., ce que c'est que

le péché, dont les hommes se font un jeu, qu'ils commettent si légèrement, dont ils contractent si aveuglément l'habitude, et dans lequel ils vivent avec tant de sécurité. En vérité, je ne sais par où commencer cette matière, ni de quelles expressions me servir pour vous inspirer l'aversion et l'horreur dont vous devez être pénétrés, même pour les fautes les plus légères.

Je passerai sous silence la plupart des raisons pour lesquelles le péché déplaît souverainement à Dieu. Je ne vous dirai pas qu'étant infiniment saint et infiniment parfait, il doit être ennemi de tout vice et de toute imperfection. Je ne vous dirai pas qu'étant votre maître, et que vous ayant donné ses ordres, votre désobéissance est une révolte contre lui, à laquelle il ne doit pas être moins insensible que vous l'êtes vous-mêmes à la moindre désobéissance de ceux qui sont à vos ordres et à votre service.

Ouvrirai-je à vos yeux les abîmes de l'enfer, où sont précipités les pécheurs; de l'enfer, dont l'éternité seule, indépendamment de ses rigueurs, doit nous faire sentir jusqu'où va la malice du péché? Car si le châtiment qu'il mérite est infini dans sa durée, il faut donc que le péché ait une malice infinie. Et puisqu'il a fallu qu'un Dieu se soit fait homme, qu'il ait souffert, et qu'il soit mort pour l'expier, le péché a donc quelque chose d'horrible au-delà de tout ce que l'on peut imaginer.

Vous ferai-je le détail des misères et des malheurs de l'humanité, qui font véritablement de ce monde-ci une vallée de larmes ; qui sont, comme vous le savez, les suites et la punition du péché, dont toutes les créatures demandent vengeance à Dieu, se déchaînant contre nous avec une espèce de fureur, toutes les fois que la Providence juge à propos de le leur permettre ? Si la foudre tombée du ciel, a réduit en cendres quelques maisons ou écrasé plusieurs personnes ; si la peste, ou quelqu'autre maladie épidémique, a dévasté quelque province ; si la sécheresse, la tempête ou les inondations ont détruit dans une autre, les travaux et les espérances de ses habitans, les nouvelles publiques annoncent ces accidens comme des évènemens surprenans et extraordinaires. Ah ! ne devroit-on pas s'étonner plutôt de ce que les hommes étant aussi méchans, aussi corrompus qu'ils le sont, le soleil ne leur refuse pas sa lumière, l'air ne les étouffe point, la terre ne les engloutit point dans son sein ?

Dieu a fait toutes les créatures pour notre bonheur, et pour nous aider à le servir ; et nous, ingrats, nous les tournons contre lui, nous en faisons les instrumens du péché. Il le souffre ; nous devons en être surpris ; mais viendra un temps où il ne les fera plus servir qu'à ses vengeances. Ce que nous appelons maintenant fléaux du ciel, ce ne sont que des gouttes, de petites gouttes de sa colère, ou plutôt les effets de sa bonté

paternelle qui ne nous châtie que parce qu'il nous aime. Arrêtez-vous à cette réflexion, vous qui avalez l'iniquité comme l'eau, et qui vous faites un jeu des plus honteux égaremens. Ah ! que la vue de cette bonté infinie vous touche ; qu'elle vous fasse sentir combien le péché est odieux, et quelle est votre ingratitude envers Dieu, quand vous osez le commettre.

Dieu est mon père, et je suis son enfant. Je suis l'enfant chéri du meilleur de tous les pères ; c'est une vérité dont je suis aussi sûr que de mon existence. Partout en effet, je vois cette divine Providence qui, dès l'instant qu'elle m'a donné l'être, n'a cessé de veiller sur moi, sans jamais me perdre de vue. N'est-ce pas pour moi qu'elle met tout l'univers en mouvement ? Dieu n'a-t-il pas commandé à toutes les créatures de me servir ? au soleil, de se lever régulièrement chaque jour pour m'éclairer, et de se retirer le soir pour m'inviter au repos ? à la terre, de produire toutes sortes de fruits, et de nourrir des animaux de toute espèce ? à chaque saison, de m'apporter de nouveaux bienfaits ?

Mais ces bienfaits sont communs à tous les hommes : vous en voulez qui vous soient personnels. Parcourez donc, mon C. F., tous les jours, tous les instans de votre vie ; de combien de dangers Dieu ne vous a-t-il pas préservé dans le sein de votre mère ? et depuis que vous êtes au monde, n'a-t-il pas éloigné de vous mille autres accidens, auxquels vous

n'auriez pas échappé, sans un secours spécial de sa Providence ? les uns vous sont connus : vous ignorez les autres. Mais ce qui doit vous toucher plus que tout le reste, c'est qu'il auroit pu vous laisser périr dès le premier instant que vous avez commis tel et tel péché. Il ne l'a pas fait ; il semble, au contraire, qu'il a veillé sur vous avec plus de soin, à mesure que vous l'avez outragé davantage ; ni votre ingratitude, ni vos égaremens continuels, n'ont pu diminuer sa tendresse et ses bienfaits pour vous.

Parlez maintenant, et dites ce qui peut autoriser, ou du moins excuser votre désobéissance, et le peu de cas que vous faites de ses commandemens. Il ne vous a pas fait riche, mais il auroit pu vous rendre plus pauvre ; et si vous eussiez eu plus de bien, vous vous seriez perdu. Il vous laisse quelquefois manquer du nécessaire ? c'est pour vous mettre dans l'heureuse nécessité de sentir votre dépendance, de recourir à lui, et de ne pas tant compter sur vous-même. Il vous fait souffrir des douleurs aiguës ? c'est qu'il veut sauver votre ame, en la purifiant : ces infirmités vous sont nécessaires. De quelque côté que vous vous tourniez, vous n'avez donc que des grâces à lui rendre : vos afflictions elles-mêmes doivent arracher, à votre raison et à votre foi, les hommages de votre reconnoissance. Réfléchissez donc et voyez, M. C. F., quelle doit être la malice du péché, par lequel oubliant tous es bienfaits d'un si bon père, vous secouez

le joug de l'obéissance, vous vous révoltez contre lui, vous devenez son ennemi. Je ne veux que cette réflexion pour vous faire haïr le péché, si vous avez tant soit peu de sentiment; et il faut que vous n'en ayez point du tout, si cette réflexion ne vous touche pas.

Mais, direz-vous, en commettant le péché, mon intention n'est point de déplaire à Dieu. Je voudrois, au contraire, qu'il ne défendît pas ce qu'il défend; qu'il ne commandât pas ce qu'il commande; et je suis très-fâché que telle et telle chose lui déplaise.

Vous ne voyez donc pas, mon cher Paroissien, que cette excuse, que ce raisonnement est un blasphème? car à quoi se réduit-il? je voudrois que la loi de Dieu ne défendît pas les impuretés dont je me souille; c'est-à-dire, je voudrois que la loi de Dieu fût impure, et que Dieu ne fût pas saint. Je voudrois que la loi de Dieu ne défendît pas le mensonge, la mauvaise foi, les tromperies, le vol, les usures; c'est-à-dire, je voudrois que Dieu ne fût pas juste. Je voudrois que le mal que je fais, ne fût pas un mal; que Dieu ne le défendît pas: c'est-à-dire, je voudrois qu'il n'y eût en Dieu ni vérité, ni sagesse, ni sainteté, ni justice; je voudrois que Dieu fût comme moi, et par conséquent qu'il ne fût pas Dieu, et qu'il n'existat pas; puisqu'il est lui-même la loi qui me gêne et que je voudrois anéantir. O Dieu! quels blasphèmes! quelle hor-

reur ! jusqu'où va la corruption du cœur humain !

Eh ! que penseriez-vous, M. C. F., d'un homme qui se conduiroit à l'égard de son ami et de son bienfaiteur, comme vous vous conduisez à l'égard de Dieu ? Comment traiteriez-vous celui qui manqueroit ouvertement à tous les devoirs de l'amitié et de la reconnoissance ? quel nom lui donneriez-vous ? c'est un ingrat, diriez-vous, c'est un malhonnête homme. Et vous prétendez être un honnête homme, vous qui manquez à Dieu dans les choses les plus essentielles ? à Dieu qui est votre créateur, votre maître, votre bienfaiteur, votre père, votre ami et votre tout ? Approfondissez bien cette réflexion : il est impossible que vous n'en soyez pas touché. Mais si vous ne l'êtes pas de l'injure que vos péchés font à Dieu, soyez-le du moins des maux infinis qu'ils vous préparent pour l'éternité.

Le péché mortel, que j'ai eu principalement en vue dans cette Instruction, nous dépouille de la grâce sanctifiante, donne la mort à notre ame, anéantit le mérite de nos bonnes œuvres, nous rend incapables d'en faire qui soient méritoires pour le ciel ; enfin, il nous expose à brûler éternellement dans l'enfer. Voilà, M. F., les malheureux effets que le péché produit en nous, et auxquels néanmoins nous sommes si peu sensibles.

1.° Le péché nous prive de la grâce sanctifiante. Savez-vous ce que c'est que cette grâce ? c'est une participation de la sainteté de Dieu ; c'est elle qui nous rend agréables aux yeux de Dieu, qui nous unit à Dieu, qui nous fait vivre en Dieu par J. C. Quel heureux état ! mais ôtez la grâce sanctifiante, dès-lors notre ame n'est plus unie à Dieu, elle ne vit plus en Dieu : et pour rompre cette belle union, pour perdre cette belle vie, il ne faut qu'un seul péché mortel.

Oui, M. C. F., dès l'instant que vous avez commis un péché mortel, vous cessez de vivre en Jésus-Christ. Votre ame est par conséquent un objet d'horreur aux yeux de Dieu, parce qu'elle n'est plus unie à Jésus-Christ, en qui seul le Père a mis ses complaisances ; vous vivez de la vie du démon, qui est l'auteur et la source de tout péché. Quel état affreux ! oh ! que le péché mortel est donc horrible ! 2.° En séparant notre ame de Jésus-Christ, il lui donne la mort ; mort infiniment plus terrible que celle qui tue le corps.

Quels soins ne se donne-t-on pas pour conserver la santé et la vie du corps ! tout ce qui le menace effraie ; tout ce qui le fait souffrir ou l'incommode arrache des plaintes. Quoi ! la vie de ce corps qui sera bientôt la pâture des vers, qu'il faut nécessairement perdre, est à nos yeux la chose du monde la plus précieuse ! et nous comptons pour rien la vie de notre ame ; de notre ame qui est l'image de Dieu ; de notre ame qui est

immortelle ; de notre ame qui est le prix du sang de Jésus-Christ ! et nous commettons, en jouant, le péché qui lui donne la mort, en la privant de la grâce sanctifiante !

Mais que sommes-nous sans cette grâce ? Nous appelons misérable celui qui n'a ni de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi se vêtir, ni maison où il puisse habiter. Hélas ! mon C. F., voilà où vous en êtes, lorsque le péché vous a séparé de Jésus-Christ, la lumière, la nourriture, le vêtement de nos ames. Sans lui, nous marchons dans les ténèbres ; toutes nos actions sont des œuvres de ténèbres. Sans lui, notre ame est réduite comme l'Enfant prodigue, à la nourriture des animaux immondes ; elle boit les eaux croupissantes de l'iniquité. Disons tout en un mot ; la nourriture de l'ame, qui vit dans la grâce, est de faire la volonté de Dieu ; la nourriture de l'ame qui vit dans le péché, est de faire la volonté du démon. Quelle affreuse nourriture ! quelle horrible vie !

Enfin, en perdant la grâce, le pécheur perd le Paradis. Par le péché, il renonce aux droits et aux priviléges d'enfans de Dieu ; quelle folie ! quelle perte ! Esaü fut bien fou sans doute, de perdre son droit d'aînesse pour un méchant plat de lentilles ; mais quelle plus grande folie, de vendre le Paradis pour le plaisir d'un moment, pour une satisfaction passagère ! Il vous vient une mauvaise pensée, un mauvais désir, c'est une suggestion du démon ; dès les premières

atteintes de la tentation, votre conscience parle d'abord, elle crie ; vous disputez avec elle : ferai-je cela ? ne le ferai-je pas ? Misérable ! tu vas perdre la grâce de ton Dieu, si tu consens à ce péché ; tu vas devenir l'ennemi de Dieu ; tu vas renoncer au Paradis. N'importe : je veux me satisfaire ; et vous vous satisfaites, et vous vendez le royaume du ciel : pourquoi ? pour un plaisir honteux, pour une médisance, pour une calomnie, pour une vengeance, pour un intérêt usuraire, pour une bouteille de vin. Mon Dieu ! quelle folie ! quelle fureur !

Je me confesserai, dites-vous, je ferai pénitence, je ne mourrai pas dans cet état. Autre folie ! eh ! qui vous a répondu que vous ne mourriez point après avoir commis ce péché ? et quand vous seriez assuré de vivre, qui vous a répondu que ce péché vous seroit pardonné ? Dieu promet le pardon à ceux qui se convertissent, il est vrai ; mais pour vous convertir, il faut que Dieu vous prévienne ; car un mort ne peut se ressusciter lui-même ; il ne peut pas même crier : qu'on me ressuscite. Voyez Lazare ; il étoit mort depuis quatre jours : pour le ressusciter, il fallut que J. C. vînt auprès du cadavre ; qu'il gémît, qu'il pleurât, qu'il criât : *Lazare, sortez du tombeau.* Hélas ! mon C. F., votre ame est morte ; qui est-ce qui la ressuscitera ? J. C. ; mais il faut qu'il vienne à vous ; car il n'est plus en vous. Non, il n'y est plus ; le péché l'a chassé de votre cœur : mais qui vous a dit qu'il reviendroit, et qu'il vous

rendroit la vie ? Il faut nécessairement qu'il vous prévienne : et quelle certitude avez-vous qu'il vous préviendra ?

Mes Frères, nous comptons beaucoup trop sur le pardon. Nous croyons qu'il est aussi aisé de revenir à Dieu que de l'abandonner ; de recouvrer la grâce que de la perdre. Mais est-il aussi aisé de ressusciter que de mourir ? une plaie est-elle aussi facile à guérir qu'à faire ? Ah ! que nous connoissons peu les effets terribles du péché ! il aveugle notre ame, il l'affoiblit, il l'endurcit. Ces pécheurs qui ne sentent plus rien, n'en sont pas venus là tout d'un coup, il est vrai ; mais il n'est pas moins vrai, qu'un seul péché a mis le comble à la mesure. Il y a une mesure de grâces après lesquelles Dieu se retire. Il y a une mesure de péchés, après lesquels il n'y a plus de miséricorde. Eh ! qui vous a dit que la grâce à laquelle vous résistez, n'est pas la dernière que Dieu vous accordera ? et que le péché auquel vous consentez, n'est pas le dernier de ceux que Dieu a résolu de vous pardonner ? Chacune de nos bonnes œuvres est un pas vers le ciel : chacun de nos péchés, au contraire, est un pas vers l'enfer ; et peut-être ce péché que vous allez commettre, est le dernier pas après lequel vous y tomberez. Peut-être ne manquoit-il que ce péché-là pour consommer votre perte : avant ce péché, vous pouviez revenir encore ; après ce péché, le pourrez-vous ? reviendrez-vous ? Vous risquez donc votre éternité, à chaque péché que vous faites.

Ajoutez à cela, M. F., qu'un seul péché mortel nous fait perdre le fruit de toutes les bonnes œuvres qui l'ont précédé. Prières, jeûnes, aumônes, confessions, communions, tout cela disparoît devant Dieu, dès que nous avons perdu la grâce. Comme les fruits attachés à une branche que l'on coupe, se dessèchent, se pourrissent, se perdent, lorsqu'ils ne sont point arrivés à leur maturité; de même les bonnes œuvres de celui que le péché sépare de J. C., deviennent inutiles, au moins tant que le péché subsiste, parce que ces fruits-là n'arrivent à leur maturité que par la persévérance dans la grâce.

A plus forte raison, le péché mortel nous met-il hors d'état de rien faire qui mérite la vie éternelle. Jeûnez, priez, faites l'aumône et tout le bien qu'il vous plaira; ces bonnes œuvres pourront, à la vérité, par un effet de la miséricorde de Dieu, vous attirer des grâces qui vous aident à sortir du péché; mais elles ne seront pas couronnées devant Dieu, parce qu'ayant été faites dans l'état du péché, qui est un état de mort, elles sont mortes à ses yeux. Voyez donc, M. F., ce que c'est que le péché; il anéantit tout le mérite du bien que nous avons fait, et il nous met hors d'état de rien faire qui soit digne de la vie éternelle. Enfin, il nous expose à brûler dans l'enfer, pendant toute l'éternité.

Pécheurs, baissez les yeux sur ces profonds abîmes, sur ces étangs de soufre et de feu, que le Seigneur a créés dans sa

colère. Contemplez avec frémissement ces flammes ardentes, allumées et entretenues par le souffle de sa vengeance, et qui dureront avec la même activité pendant toute l'éternité. Voyez la multitude innombrable de démons et de réprouvés, condamnés pour toujours aux larmes, au désespoir, à la rage, au grincement de dents. C'est le péché qui les y a précipités; c'est là que le péché vous précipitera aussi, si vous n'y renoncez, si vous ne vous hâtez d'en faire une véritable pénitence.

En ai-je assez dit, M. F., pour vous inspirer l'horreur que mérite le péché? Seroit-il possible que vous fussiez insensibles et à l'injure que vous faites à Dieu par le péché, malgré la tendresse qu'il a pour vous, malgré les bienfaits dont il ne cesse de vous combler; et aux maux infinis que vous fait le péché qui vous sépare de Dieu, qui donne la mort à votre ame, qui détruit le mérite de vos bonnes œuvres, et vous expose aux feux éternels de l'enfer?

Ah! Seigneur, déchirez, déchirez le bandeau fatal, qui nous cache l'énormité du péché, et l'abîme des maux où il nous précipite. Inspirez-nous une telle aversion pour le péché, que nous le redoutions plus qu'un monstre qui voudroit nous dévorer. Dieu tout-puissant, changez nos cœurs, détruisez-y le règne du péché, faites-y régner la justice, et affermissez nos pas dans la voie qui conduit à la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la miséricorde de Dieu.

Videbit omnis caro salutare Dei. Tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu. *S. Luc.* 3.

Il approche, M. F., l'heureux moment où cette prophétie si consolante va s'accomplir. N..... prochain, il paroîtra, ce Sauveur qui nous a été promis dès le moment même de la chute d'Adam, et que les Prophètes n'ont cessé de nous annoncer de siècle en siècle. O heureux jour! hâtez-vous, Seigneur, de venir, et ne tardez pas davantage. *Veni et noli tardare.*

Représentez-vous, M. F., le Fils de Dieu descendant sur la terre, prenant la nature humaine et la chargeant, pour ainsi dire, avec toutes ses infirmités, sur ses épaules; puis, après trente-trois ans de travaux, de fatigues et de douleurs, la ramenant dans le ciel, et la faisant asseoir avec lui à la droite de son Père, au milieu des Esprits bienheureux, qui le félicitent de son retour, et chantent continuellement en triomphe. Voilà ce Sauveur promis, voilà cette créature perdue, mais rétablie dans un état encore plus glorieux que celui dont elle

étoit déchue : *Videbis omnis caro salutare Dei.*

Mystère incompréhensible d'amour et de miséricorde, qui se renouvelle continuellement en notre faveur ! miséricorde qui est au-dessus de toute expression, comme elle est au-dessus de tous les ouvrages de notre Dieu ! miséricorde dont la seule pensée devroit toucher, attendrir, ramener les plus grands pécheurs, et qui cependant n'aboutit le plus souvent qu'à leur inspirer une fausse confiance, à les tranquilliser dans le mal, et à les faire pécher avec plus de hardiesse ! Il faudroit donc ne jamais leur en parler ? il faudroit donc leur cacher, s'il étoit possible, la grandeur de cette miséricorde ? Non, mes Frères, je ne déroberai point à vos yeux un objet si consolant ; mais aussi je ne vous dissimulerai point qu'il a de quoi nous faire trembler, lorsque nous en abusons. Deux réflexions que je vous prie d'écouter attentivement.

Souffrir les pécheurs, les attendre, les prévenir, les chercher, les recevoir à bras ouverts, les combler de grâces et de bénédictions ; voilà, M. F., jusqu'où va cette miséricorde sur laquelle vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi.

Notre premier père, d'autant plus coupable, que le seul commandement que Dieu lui avoit fait, étoit plus facile à observer, et qu'il savoit que sa désobéissance entraî-

neroit après elle des maux infinis, ne devoit point, ce semble, espérer de pardon. Cependant, Dieu se contente de le mettre hors du Paradis terrestre ; il le console en lui promettant un Sauveur, il lui donne tout le temps d'expier son péché par la pénitence. La malice et la corruption du cœur humain étoient montées à leur comble ; Dieu se devoit à lui-même, de purger la terre des abominations dont elle étoit remplie. Il se décide en effet, à engloutir tous les coupables dans un déluge universel ; mais il veut que Noé reste cent ans à fabriquer l'arche, pour annoncer aux pécheurs les châtimens qui leur sont préparés, et qu'ils aient le temps de se convertir.

Dieu, irrité de la dureté avec laquelle Pharaon traite les Israélites, lui envoie Moïse, pour lui intimer l'ordre de laisser sortir son peuple de l'Egypte. Pharaon s'en moque. Moïse y retourne : Pharaon promet, puis il manque de parole, et cela jusqu'à neuf fois. Quelle patience, ô mon Dieu ! que de merveilles ne fîtes-vous pas éclater, pour vaincre l'opiniâtreté de ce Prince endurci ! Vous bouleversâtes, pour ainsi dire, à ses yeux, la nature entière ; et s'il périt enfin avec toute son armée, ce ne fut que parce qu'en vous résistant jusqu'au bout, son aveugle fureur le précipita dans la mer Rouge.

Avec quelle patience ce Dieu de bonté n'a-t-il pas souffert les infidélités multipliées de ce peuple choisi ? Après avoir fait mourir les Prophètes que le Seigneur lui avoit

envoyés, cette misérable nation met le comble à sa malice, en crucifiant le Fils de Dieu lui-même. Attentat horrible, malgré lequel Dieu la souffre encore aujourd'hui, et s'est engagé à en rassembler les débris avant la fin du monde. O profondeur de la miséricorde divine! *O altitudo!*

Pendant combien de temps et avec quelle patience, n'a-t-il pas souffert les erreurs et toutes les abominations de l'idolâtrie? Avec quelle patience ne souffre-t-il pas encore aujourd'hui, les infidèles qui le méconnoissent, les incrédules qui le blasphèment, les hérétiques qui se jouent de lui et de son Eglise? Et pour citer des faits qui, vous étant personnels, mon C. F., puissent vous frapper davantage; avec quelle patience ne souffre-t-il pas vos désordres, depuis dix, vingt, trente années que vous violez habituellement sa sainte loi? Repassez dans votre esprit toutes les années, tous les jours, tous les momens de votre misérable vie: Dieu a tout vu, il a tout entendu, et néanmoins il a tout souffert.

Il a vu vos adultères, vos fornications, vos mollesses; il a vu vos usures, vos vols, vos injustices; il a vu vos vengeances, vos calomnies, vos noirceurs; il a entendu vos juremens, vos imprécations, vos blasphèmes. Tous les péchés que vous avez commis, et que vous commettez encore tous les jours, sont continuellement présens à ses yeux, et il vous souffre! Non seulement il vous souffre, mais il veille à votre conservation

avec

avec autant de soin et de tendresse, que si vous ne l'aviez jamais offensé. Il fait luire son soleil sur vous, comme sur ses fidèles serviteurs; la rosée du ciel tombe sur vos champs comme sur celui du juste; vous ne vivez que par la protection de celui dont vous méprisez les commandemens; lors même que vous êtes plus coupable envers lui, sa providence ne vous retranche pas le moindre de ses bienfaits. Que dis-je? elle les multiplie au contraire. Oui, mon Dieu! pendant que je m'enfuis bien loin de vous, votre miséricorde me poursuit et me rappelle. Vous courez, ô bon Pasteur! après cette brebis errante; vous la suivez dans tous les sentiers perdus où elle s'égare: et de combien de manières ne cherchez-vous point à la ramener?

Tantôt, c'est une perte que vous lui envoyez, tantôt un accident, d'autrefois une affliction. Le pécheur aveuglé ou endurci regarde tout cela comme les effets du hasard; et ce sont des traits de la miséricorde de Dieu à son égard; des moyens de salut qu'elle lui ménage pour lui ouvrir les yeux, pour le faire rentrer en lui-même.

Quelquefois ce sont des remords, des inquiétudes, des amertumes secrètes; autant d'opérations de la grâce, d'adorables inventions de l'amour et de la miséricorde de Dieu, pour ramener à lui le pécheur.

Heureux celui qui dans les égaremens où ses passions l'entraînent, reconnoît toujours la voix du bon Pasteur, lors même qu'il n'a

pas la force de la suivre ; qui bien loin de se boucher les oreilles pour ne pas l'entendre, s'y rend attentif, la respecte, l'aime et dévore humblement la confusion qu'elle lui donne. Vous ne vous lasserez pas de courir après lui, ô bon Pasteur ! vous aurez pitié de sa foiblesse, vous chargerez enfin cette misérable brebis sur vos épaules, vous la remettrez dans le bercail, et vous la comblerez de faveurs.

Quelle différence entre la miséricorde de Dieu et celle des hommes ! ceux-ci ne pardonnent guères à leurs ennemis, sans se faire quelque violence ; et quoique leur réconciliation soit sincère, ils n'oublient jamais tout-à-fait les injures qu'ils ont reçues. Il n'en est pas de même de vous, ô Dieu de bonté ! vous ne vous faites violence que lorsqu'il s'agit de punir, et vous ne punissez le pécheur, que parce que vous voulez lui pardonner. Dès le moment qu'il revient à vous, ses péchés sont à votre égard, comme s'ils n'avoient jamais été ; vous ne vous en souvenez plus ; vous le recevez à bras ouverts.

Que vous dirai-je, M. F., de la joie, des consolations ineffables que Dieu verse dans le cœur d'un vrai pénitent, au moment de sa réconciliation ? L'enfant prodigue, ce misérable pécheur qui vient enfin se jeter aux pieds de son père, a le cœur inondé de délices. O prodige inoui ! ô mystère inconcevable de la bonté de notre Dieu ! vous l'avez dit, grand Apôtre ; Dieu se plaît à répandre

une surabondance de grâce où il trouve une abondance d'iniquités, c'est-à-dire, que plus nous avons multiplié nos péchés, plus il multiplie ses miséricordes. Aux remords qui déchiroient le pécheur, le Seigneur fait succéder le calme; et une paix délicieuse au trouble affreux que les passions avoient excité dans son ame.

De tout cela, M. F., que faut-il conclure? *Persévèrerons-nous dans le péché*, demande l'Apôtre, *afin que la grâce et la miséricorde se répandent ensuite sur nous avec plus d'abondance?* A Dieu ne plaise que nous poussions jusques-là l'aveuglement et l'ingratitude. Car prenons garde, M. F., plus la miséricorde de Dieu est grande, moins les pécheurs doivent différer leur conversion; plus ils doivent au contraire se hâter de suivre la voix du bon Pasteur qui les rappelle, de l'aimable Sauveur qui vient les chercher; parce que plus la miséricorde de Dieu est grande, plus elle a de quoi faire trembler ceux qui en abusent.... Seconde réflexion.

Dieu est bon; ses miséricordes sont infinies; il me pardonnera. Telle est la façon de penser d'un grand nombre de pécheurs; et là-dessus, ils se rassurent, et persévèrent dans le péché. Voilà, M. F., la présomption la plus aveugle, l'ingratitude la plus criante, la malice la plus noire.

Présomption la plus aveugle.... Qui est-ce qui vous a garanti, mon C. F., que la mort

ne viendroit pas vous surprendre, et vous enlever subitement au milieu de vos désordres, au milieu des vagues et inutiles projets d'une conversion chimérique? — La miséricorde de Dieu vous recevra, dans quelque temps que vous reveniez sincèrement à elle; — soit : mais quelle apparence y a-t-il que vous soyez plus disposé dans la suite à vous convertir, que vous ne l'êtes maintenant? est-ce que votre retour à Dieu dépend de vous seul? — Il ne vous retirera pas toutes les grâces dont vous abusez aujourd'hui, — soit encore : mais êtes-vous assuré qu'il vous réserve une de ces grâces extraordinaires et miraculeuses, sans lesquelles vous ne vous convertirez jamais. Voyez donc combien votre présomption est aveugle; voyez encore combien votre ingratitude est grande.

La plus grande marque de tendresse que Dieu puisse donner à un pécheur, c'est de le rappeler, de le prévenir, de courir après lui. Or, quel intérêt a-t-il à vous chercher, mon C. F.? que fait à sa gloire que vous chantiez éternellement ses miséricordes dans le ciel, ou que vous rendiez éternellement hommage à sa justice dans les enfers? D'ailleurs, quel droit avez-vous à ses grâces? aucun sans doute; il vous en a cependant accordé de toutes manières; et ces grâces, au lieu de vous toucher, vous endurcissent! quelle ingratitude! Que le pécheur ne réponde point à votre bonté, ô mon Dieu! c'est un ingrat; mais qu'il fasse de cette bonté infinie le motif de sa per-

sévérance dans le mal, c'est une malice diabolique.

Vous persévérez, vous croupissez, vous vous tranquillisez dans le péché, parce que Dieu est bon, et que ses miséricordes sont infinies. Hé ! c'est précisément parce qu'il est bon, que vous devriez l'aimer, vous attacher à lui, le servir avec une fidélité inviolable; et c'est au contraire, parce qu'il est bon, que vous ne voulez ni l'aimer, ni le servir ! C'est parce qu'il est bon, que vous méprisez ses commandemens, et que sa loi vous est odieuse ! Cette loi n'est autre chose que lui-même : vous le haïssez donc lui-même, et vous le haïssez, parce qu'il est bon. Peut-on trouver des termes assez forts pour exprimer une telle malice ? Il y a plus ; dire : *J'aurai tout le temps de me convertir ; il n'y a rien qui presse, la miséricorde de Dieu est grande ;* c'est braver sa puissance, insulter à sa sagesse, et mépriser sa bonté. De tels sentimens et un tel langage sont des blasphèmes.

La miséricorde de Dieu est infinie en elle-même ; mais elle ne l'est pas dans ses effets : elle a ses bornes, et ces bornes nous sont inconnues ; nous savons seulement qu'elle ne s'étendra pas au-delà de notre dernier soupir. Or, le moment de ce dernier soupir est la chose du monde la plus incertaine. Nous pouvons mourir à toute heure ; à toute heure, par conséquent, la miséricorde de Dieu peut finir pour nous. D'un autre côté, comme les grâces augmentent à mesure que

nous en faisons bon usage, elles diminuent aussi, à mesure que nous en abusons. Enfin Dieu refuse quelquefois sa miséricorde dans un temps à celui qui l'a rejetée dans un autre. Voilà ce que le Saint-Esprit nous apprend dans mille endroits de l'Ecriture.

Vous dirai-je encore, que plus nous abusons de cette infinie miséricorde, plus nous nous endurcissons contre elle; que plus elle est grande, plus nous sommes coupables, et plus nous augmentons ce trésor de colère, qui s'amasse journellement sur la tête de ceux qui vous résistent, ô mon Dieu; qui méprisent les richesses de votre bonté; qui abusent indignement de votre longue patience! Je trouve dans votre propre cœur, ô pécheurs qui m'écoutez, et dans vos dispositions actuelles, la preuve incontestable de cette terrible vérité.

Plus vous différerez de répondre à la miséricorde qui vous appelle, plus vous serez insensibles à tout ce qu'elle fera pour vous rappeler. Les moyens dont elle se sert, sont les remords de votre conscience, les inspirations secrètes de la grâce, à l'exemple des gens de bien, la parole qui vous est annoncée de sa part, et outre cela, certains évènemens qu'il vous ménage, certaines circonstances où il vous place, et qui vous forcent, pour ainsi dire, de penser à votre salut. Or, il est naturel que votre cœur s'endurcisse contre ces grâces différentes, à mesure que vous y résistez.

Les remords de la conscience sont une

impression de regret, de honte, de frayeur, que la vue de nos péchés fait sur notre ame. Mais il en est de cette impression comme de toutes les autres ; on s'y accoutume, on s'y fait, on y devient chaque jour moins sensible. La première fois que vous vous laissâtes aller, mon C. F., à cette passion honteuse, vous fûtes d'abord rempli de confusion ; mais à mesure que vos chutes et vos désordres se sont multipliés, vos remords sont devenus moins cuisans ; ils ne font plus qu'effleurer votre ame ; vous en êtes venu au point de n'en plus rougir.

Il en est de même des bonnes pensées, des salutaires instructions, des bons exemples, et de toutes les grâces que Dieu nous fait. Comme notre corps s'endurcit au froid, au chaud, au travail, à la douleur même, quand elle est continuelle ; ainsi notre cœur s'endurcit contre les impressions de la grâce : et dans ce sens, il est vrai de dire que la miséricorde de Dieu contribue à notre endurcissement. D'un autre côté, vous seriez moins coupable, si le Seigneur vous eût fait moins de grâces. Aussi, grand Dieu ! pendant que vos élus chanteront vos miséricordes infinies dans le ciel, les réprouvés les maudiront dans les enfers.

Ils s'écrieront éternellement : Ah ! si je m'étois arrêté à la bonne pensée que Dieu me donna dans un tel temps ! Ah ! si je n'avois pas opiniâtrément étouffé les remords de ma conscience ! si j'avois voulu écouter les représentations de mes Pasteurs ! si j'avois

profité des exemples de vertu que j'avois devant les yeux ! maudit soit mon aveuglement ! maudite soit ma dureté, mon insensibilité, mon ingratitude ! Ils maudiront encore les richesses de l'infinie bonté. Ah ! si Dieu n'avoit pas été si bon ; s'il ne m'avoit pas laissé vivre si long-temps ; et s'il ne m'avoit pas attendu avec tant de patience, je serois moins coupable, par conséquent je ne souffrirois pas autant que je souffre.

Après cela, M. F., (et vous voyez que toutes ces réflexions sont fondées sur le bon sens, sur la nature même des choses,) après cela, tranquillisez-vous, renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre, et croupissez dans l'oubli de votre salut, sous prétexte que Dieu est bon, et que ses miséricordes sont infinies. Oui, sans doute, il est bon et miséricordieux au-delà de ce qu'on peut dire ; et c'est là précisément ce qui doit vous faire trembler, puisque cette miséricorde ne sert qu'à vous rendre plus coupable, à cause des abus que vous en faites ; elle multiplie vos péchés, elle avance, elle consomme peu à peu votre réprobation ; elle rendra les feux de l'enfer plus dévorans pour vous, au lieu qu'elle vous avoit été donnée pour vous en préserver.

Il faut donc revenir, M. C. F., à ce que nous avons dit d'abord, et en conclure enfin, que la miséricorde doit rassurer et remplir de confiance le pécheur qui se convertit sincèrement, et dans un temps où il peut encore faire le mal ; mais que cette miséricorde,

d'un autre côté, doit faire trembler celui pour qui elle est un motif de différer sa conversion, et qui ne pense à demander pardon de son péché, que lorsqu'il ne peut plus le commettre. Si, dans le moment où je vous parle et pendant que Dieu vous appelle, votre cœur, touché d'un vrai repentir, se convertit sincèrement à lui, que sans attendre davantage, vous veniez au tribunal de la miséricorde vous décharger de tous vos péchés, votre confiance est juste, cette miséricorde vous sauvera. Mais, si vous dites : la miséricorde de Dieu est grande, il me pardonnera, et qu'en parlant ainsi, vous renvoyiez votre conversion à un autre temps, vous vous éloigniez toujours du tribunal de la miséricorde, votre espérance est vaine, cette miséricorde vous perdra.

Je suis saisi de frayeur, ô mon Dieu, lorsque je pense à la sévérité de vos jugemens; mais je ne suis pas moins effrayé lorsque je pense à la grandeur de vos miséricordes, à cause de l'abus que j'en ai fait. De quel côté me tournerai-je donc maintenant pour me mettre à l'abri de votre colère? je me placerai entre la justice et la miséricorde, afin que mon ame, pénétrée tour-à-tour de crainte et d'espérance, évite en même temps la présomption et le désespoir. Je me cacherai dans vos plaies, ô Jésus! mais je n'oublierai jamais que c'est moi qui les ai ouvertes. La vue de votre croix me remplira d'une sainte confiance; mais je me souviendrai toujours que c'est moi qui vous

y ai attaché. Bien loin de différer ma conversion, et de négliger mon salut, sous prétexte que vous êtes bon, le souvenir de cette infinie bonté sera pour moi, au contraire, un nouveau motif de hater ma conversion, de mettre sur-le-champ la main à l'œuvre, de travailler efficacement à mon salut, et de me donner à vous sans délai comme sans réserve; car, c'est ainsi, et non autrement, ô mon Dieu! que je pourrai raisonnablement compter sur vos infinies miséricordes, et vivre dans la douce espérance de les chanter éternellement dans le ciel.

Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Sur l'opposition de nos œuvres avec notre foi.

Reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio. Marie coucha son fils dans une crêche, parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hôtellerie. *S. Luc.* 2.

La conduite des Juifs, à l'égard de J. C., est bien inconcevable, M. F. Quoi! ce peuple chéri de Dieu soupiroit avec ardeur après le Messie: Ce Messie paroît enfin. Eh! qui le croiroit? dans tout ce peuple, qui lui est consacré, il ne se trouve personne qui veuille le recevoir? Marie met au monde son Fils, le Sauveur de son

peuple ; et, ce Sauveur si désiré, elle est contrainte de le coucher dans une crêche, parce qu'on lui refuse une place dans toutes les maisons ! *Quià non, etc.*

Je trouve dans la conduite des Juifs, toute criminelle qu'elle est, si-non un motif d'excuse pour ce peuple, du moins un motif de condamnation pour la plupart des Chrétiens. Le gros de la nation s'étoit formé de son libérateur, une idée qui ne s'accordoit point avec l'état d'humiliation où il paroît aujourd'hui. *S'ils eussent connu le Roi de gloire*, dit S. Paul, *il n'eût point été l'objet de leurs outrages.* Voilà du moins une excuse.

Mais pour nous, Chrétiens, quelle excuse pouvons-nous avoir dans notre froideur et notre mépris pour J. C. ? Ce Dieu Sauveur a paru sur la terre : voilà l'objet de cette solennité. Ce même Dieu veut prendre par l'effusion de sa grâce une naissance spirituelle dans nos cœurs : voilà le motif de notre confiance. Nous faisons profession de reconnoître J. C. pour notre Dieu, pour notre Sauveur et pour notre modèle : voilà le fondement de notre foi. Mais quels hommages lui rendons-nous ? notre conduite répond-elle à notre croyance ? c'est ce que nous allons examiner ? Divin Jésus ! touchez tellement tous les pécheurs, faites-leur si bien concevoir leur ingratitude envers vous, qu'ils vous rendent désormais amour pour amour, et que tout le monde puisse les reconnoître pour vos Disciples.

Je ne parle pas de ceux qui, après avoir perdu la foi, la professent encore extérieurement ; mais de ceux qui, croyant tout ce que l'Eglise nous enseigne, ne font cependant rien, ou presque rien de ce que la Religion leur commande. C'est là-dessus que nous allons faire quelques réflexions particulières, et propres au temps où nous vivons.

Nous reprochons aux Juifs d'avoir refusé un asile à leur Sauveur, et de l'avoir crucifié, quoiqu'ils ne le connussent pas ; et nous, M. F., nous refusons de le loger dans notre cœur, où il voudroit habiter par la sainte Communion ; nous le crucifions de nouveau par nos désordres, et d'une manière qui lui est infiniment plus sensible ! Nous ne lisons qu'avec horreur les persécutions que les Juifs lui ont fait souffrir, quoiqu'ils crussent faire une œuvre agréable à Dieu ; et nous faisons nous-mêmes à la sainteté de l'Evangile, par le dérèglement de nos mœurs, une guerre mille fois plus cruelle et plus dangereuse. Nous ne tenons au Christianisme que par une foi morte ; nous ne semblons croire en J. C. que pour l'outrager, et le déshonorer par une conduite antichrétienne.

Jugez, après cela, de ce que doivent dire les Juifs, et tous les ennemis de notre sainte Religion, lorsqu'en examinant les mœurs de la plupart des chrétiens, ils en

trouvent une foule qui vivent à peu près comme s'ils n'étoient pas chrétiens. Je n'ai garde d'entrer là-dessus dans un détail qui seroit immense. Je me borne à deux points essentiels, qui sont le culte extérieur de notre Religion, et les devoirs de la charité chrétienne. Or, rien n'est plus humiliant et plus amer que les reproches dont les ennemis de notre foi nous chargent à cet égard: écoutons-les.

Vous vous glorifiez, nous disent-ils, de posséder en corps et en ame la personne de ce même J. C. qui vécut autrefois sur la terre, et que vous adorez comme le Dieu et le Sauveur de tous les hommes. Vous croyez qu'il descend sur vos autels, qu'il repose dans vos tabernacles; que sa chair est vraiment votre nourriture, et son sang votre breuvage. Mais, si telle est votre foi, c'est donc vous qui êtes des impies; car, vous paroissez dans vos Eglises avec moins de respect, de retenue, de décence que vous n'en auriez dans la maison d'un honnête homme, à qui vous iriez rendre visite. Les Païens n'auroient certainement pas souffert que l'on commît dans leurs temples, et en présence de leurs idoles, pendant qu'on leur offroit des sacrifices, les immodesties que vous commettez en présence de J. C., dans le moment même d'un sacrifice, pendant lequel, croyant ce que vous croyez, vous devriez être saisis d'un saint tremblement.

Nous ne disons rien de vos Sacremens, à l'égard desquels votre conduite est aussi éloi-

gnée de votre croyance, que le ciel l'est de la terre. Suivant les principes de votre foi, vous devenez, par votre Baptême, comme autant de Dieux, et l'on trouve parmi vous des vices qui vous mettent au-dessous des bêtes. Vous devenez, par la confirmation, comme autant de soldats de J. C., qui marchent hardiment sous l'étendart de la croix, qui ne rougissent pas des humiliations et des opprobres de leur maître; qui, dans toutes les occasions, rendent témoignage à la vérité de l'Evangile; et l'on trouve parmi vous je ne sais combien de chrétiens que le respect humain empêche de faire publiquement les œuvres de piété; qui n'oseroient avoir un crucifix et de l'eau bénite dans leur chambre; qui auroient honte de faire le signe de la croix, avant ou après le repas, ou qui se cachent pour le faire.

Vous dites, et vous croyez, touchant la confession et la communion, des choses très-belles, il est vrai, et très-constantes. Mais ces deux Sacremens ne sont à l'égard des uns qu'une habitude, une routine, un jeu; chez les autres, c'est un supplice, il faut qu'on les traîne, pour ainsi dire, à ce tribunal, où ils espèrent recevoir le pardon de leurs péchés; à cette table, où ils croient manger le pain des Anges; à ce tribunal, par conséquent, et à cette table où ils devroient toujours courir avec un nouvel empressement. Ce qui, dans le langage de votre foi, s'appelle une source de grâces et de sanctification, n'est dans le fait,

pour la plupart de vous, qu'une occasion d'irrévérences, de mépris, de profanations et de sacriléges.

Vous avez, outre le Dimanche, des Fêtes qui sont établies, les unes pour honorer ce que vous appelez les mystères de votre Religion, les autres pour célébrer la mémoire, les vertus et la sainteté de vos Apôtres, de vos Martyrs, et de tous ceux dont les reliques sont placées sur vos Autels. Mais ces Fêtes, aussi-bien que le Dimanche, ne sont-elles pas réellement des jours de dissipation, de débauche et de libertinage ? Combien qui ne viennent pas aux Offices, que l'on ne voit jamais aux Vêpres, pas même dans les jours les plus solennels. Que pourroit-on penser de vos Mystères et de vos Saints, si l'on en jugeoit par la manière dont vous en célébrez la Fête ? Mais laissons là pour un moment, ce culte extérieur qui, par une bizarrerie singulière, et par une inconséquence pleine d'irréligion, annonce votre foi, et la dément en même temps. Où trouve-t-on parmi vous cette charité fraternelle, qui, dans les principes de votre croyance, est fondée sur des motifs si sublimes et si divins ? Reprenons-nous un instant, M. F., et nous verrons si ces reproches sont fondés.

Que pourroient ajouter un Juif, un Païen ? Non-seulement vous êtes frères ; mais, ne faisant tous ensemble qu'un même corps avec J. C. dont la chair et le sang vous

servent de nourriture, vous êtes tous membres, les uns des autres. Il faut en convenir, cet article de votre foi est admirable; il a quelque chose de divin, et il seroit capable, si vous agissiez en conséquence, de gagner tous les cœurs de l'univers à la Religion chrétienne. Mais, et j'en atteste ici vos Pasteurs, qui veillent à votre conduite, et qui sont les dépositaires de ce qu'il y a de plus caché dans les consciences; les querelles, les inimitiés, la vengeance, les jalousies, la médisance, les faux rapports, les jugemens téméraires, la mauvaise foi, le mensonge, les procès injustes, l'usure, les vols : toutes ces horreurs ne sont-elles pas aussi, ou presqu'aussi communes parmi vous que chez les peuples dont la Religion ne ressemble en rien à la vôtre?

J. C. vous a positivement assuré qu'il regarderoit comme fait à lui-même tout ce que vous feriez à vos frères. Vous le croyez ainsi; et assurément cela est très-beau; mais vous ne le croyez donc que pour insulter à J. C., pour déchirer, pour outrager J. C., pour le maltraiter de toute manière dans la personne de votre prochain? Les moindres fautes contre la charité doivent être regardées, selon vos principes, comme autant d'outrages faits à J. C., eh! quels noms faudra-t-il donc donner à ce que nous appelions tout-à-l'heure médisance, calomnie, vengeance, noirceurs..... Vous êtes donc mille fois plus coupables envers la personne

de J. C., que les Juifs eux-mêmes à qui vous reprochez sa mort. Et les actions des peuples les plus barbares, commises contre l'humanité, ne sont donc rien en comparaison de ce que vous faites tous les jours contre les principes de la charité chrétienne.

Voilà, M. F., une partie des reproches que font aux mauvais chrétiens les ennemis de notre foi. Je n'ai pas la force d'en répéter davantage, et je dis : si ces reproches ont quelque chose de si fort, de si humiliant, de si accablant dans la bouche des hommes, que sera-ce donc si nous avons le malheur de les entendre de la bouche de J. C. lui-même, lorsque nous paroîtrons devant lui, pour lui rendre compte de nos œuvres? Misérable chrétien, où sont les fruits de cette foi, dont j'avois enrichi votre ame? de cette foi dans laquelle vous avez vécu, et dont vous récitiez chaque jour le Symbole? Vous m'avez reconnu pour votre Sauveur et pour votre modèle; quel fruit avez-vous retiré de mon sang que j'ai fait couler sur vous par tant de canaux? De quoi vous a servi cette croix, devant laquelle vous vous prosterniez? quelle ressemblance y a-t-il entre vous et moi? qu'y a-t-il de commun entre vos sentimens et les miens? entre votre vie et la mienne?

Lâche et inutile serviteur, infidèle et ingrat disciple d'un Dieu fait homme, vous ne vous êtes pas contenté d'enfouir ce talent, cette foi précieuse et inestimable, qui pouvoit et qui auroit dû vous produire

des richesses éternelles, vous l'avez indignement alliée avec une vie toute charnelle et toute païenne. Voilà mon Evangile, voilà votre foi : et voilà votre orgueil, votre ambition, votre vanité; voilà mon Evangile, voilà votre foi : et voilà votre avarice, votre cupidité insatiable, votre dureté à l'égard des pauvres que vous saviez être mes membres; voilà mon Evangile, voilà votre foi : et voilà votre intempérance, vos excès, votre crapule; voilà mon Evangile, voilà votre foi : et voilà votre froideur, vos mépris pour le saint lieu, pour les Sacremens, pour les jours saints, pour les choses saintes, voilà vos profanations, vos sacriléges, vos scandales. Mes ennemis ont blasphémé mon nom, je saurai bien les en punir; mais c'est vous qui avez été la cause de leurs blasphèmes, et vous serez puni au centuple.

Les habitans de Sodome, au jour du jugement, seront traités avec moins de sévérité que ce peuple malheureux à qui mes lumières, mes grâces, tous mes bienfaits ont été inutiles, et qui m'a payé de la plus noire ingratitude : voilà ce que j'ai dit en parlant des Juifs. Ah ! vous êtes mille fois plus coupables qu'eux, infiniment plus coupables que les Païens. Je ne serois pas juste, si les peines qui vous attendent, n'étoient pas infiniment au-dessus de celles qu'ils ont méritées. Ils seront punis pour avoir agi contre les lumières de la raison et de leur conscience; vous avez eu de plus la lumière de mon Evangile, la connoissance des Mys-

tères les plus saints, l'usage de mes Sacremens, les trésors de mes grâces; vous avez abusé de tout. Cette foi, cette foi, qui devoit vous sauver de l'enfer, n'a donc abouti qu'à vous préparer un enfer plus terrible encore que celui des Païens, des Juifs, des Infidèles, de tous ceux qui ne m'ont point connu. Ah! il vaudroit mieux à présent pour vous, que vous ne m'eussiez jamais connu vous-même.

Ainsi, et par conséquent, M. F., le mauvais chrétien maudira éternellement le jour où il a reçu le Baptême, les Pasteurs qui l'ont instruit, les Sacremens qu'ils lui ont administrés; ce confessionnal, cette table sainte, ces fonts sacrés, cette chaire, cet autel, cette croix, cet Evangile: tout ce qui a été l'objet de sa foi, sera l'objet de ses imprécations, de ses malédictions, de ses blasphèmes, l'objet d'un désespoir et d'une rage qui ne finiront jamais.

De là, que devons-nous conclure, M. F.? renoncerons-nous donc à notre Baptême? secouerons-nous le joug de la foi? achèverons-nous d'éteindre cette mêche qui fume encore? Non, non, M. C. F., ce seroit là le comble du malheur. Ah! quelque violentes que soient vos passions, quels que puissent être les égaremens de votre cœur, à quelque excès de libertinage que vous ayez pu vous porter, quelque fortes que soient vos habitudes; en un mot, quelque opposition qu'il y ait entre vos mœurs et votre croyance, ne perdez jamais de vue les vérités saintes dont

vous avez été imbus ; ne rejetez point le joug de la foi ; ne rompez point ce fil qui peut vous retirer de l'abîme, et ne perdez pas cette précieuse semence de tout bien, qui peut encore devenir féconde et sauver votre ame. Que vos égaremens au contraire, soient pour vous un nouveau motif de demeurer fermes dans votre foi, disant en vous-mêmes avec la droiture dont tout honnête homme doit faire profession :

Je suis chrétien, et je veux l'être toujours ; je ne mène pas, il est vrai, la vie d'un chrétien ; je me reconnois indigne de porter un si beau nom, je le déshonore par ma conduite ; ce n'est déjà que trop, sans y ajouter encore la plus noire de toutes les ingratitudes, et la plus insigne folie. Si je n'ai pas la force de pratiquer la vertu, je veux du moins conserver au fond de mon cœur l'amour de la vertu, et par conséquent, l'amour d'une Religion qui non-seulement les prêche toutes, mais qui aide à les pratiquer par tant de grâces et de secours qu'elle procure à la foiblesse humaine.

Eh ! pourquoi, M. C. F., ne commenceriez-vous pas dès-à-présent à pratiquer la vertu, à faire les œuvres de la foi ? J. C. vous appelle de sa crêche : allez-y avec confiance, vous y trouverez toutes les grâces, et la force dont vous avez besoin. Ses tendres mains, quoiqu'enveloppées de langes, sont toute-puissantes pour vous faire triompher de vos passions. Les larmes qu'il répand sur le triste état de votre ame, peu-

vent vous laver. C'est pour cela qu'elles coulent, c'est pour attendrir votre cœur : ne le feront-elles pas ? Ah ! venez auprès de ce divin enfant, il est prêt à vous recevoir : et c'est pour que vous ne résistiez plus, c'est pour vous gagner à lui, par les charmes de l'enfance, qu'il se réduit à cet état. Conjurez-le de changer votre cœur, de faire briller à vos yeux la lumière de la foi qu'il vient apporter dans le monde, et de vous donner la volonté et la force pour en pratiquer les œuvres.

Et vous, ames fervenles, véritables chrétiens, qui faites la plus considérable portion de mon troupeau, qui êtes l'honneur de la Religion, ma consolation et ma joie, venez aussi à l'étable, conjurez J. C. de vous donner la grâce de la persévérance ; justes et pécheurs, disons tous avec ferveur:

Grand Dieu ! qui, par un effet de votre infinie miséricorde, nous avez fait le don précieux et inestimable de la foi, conservez, augmentez, soutenez, fortifiez cette foi dans ces temps malheureux où l'esprit du mensonge semble faire ses derniers efforts pour nous l'enlever, et pour replonger dans ses premières ténèbres, la plus belle portion de votre héritage. Demeurez avec nous, Seigneur, parce qu'il est tard, et que le jour est sur son déclin. Il se fait tard, et le jour baisse, parce que la lumière de la foi si vive, si brillante, et comme dans son midi pendant les beaux siècles de l'Eglise, diminue sensiblement pour nous.

Hélas! le moment fatal où cette aimable lumière doit disparoître pour nous, pour passer à d'autres nations, et sous un autre hémisphère, ce moment est connu de vous, ô Dieu juste et terrible dans vos jugemens. Eloignez-le par un surcroît de miséricorde, et n'abandonnez pas la génération présente. Répandez une surabondance de lumières et de grâces, là où est une abondance de corruption, d'erreur et d'aveuglement. Vous ne vous en irez point, Seigneur, et nous vous ferons une sainte violence, pour vous retenir au milieu de nous.

Divin Jésus, prêtez l'oreille aux gémissemens de votre Eglise, qui ne cesse de vous demander le retour et la conversion de ceux qui s'égarent. Père miséricordieux, Dieu de toute bonté, ouvrez les yeux, et voyez le sang de votre Fils qui, coulant de toute part sur un million d'Autels, forme dans notre terre comme un fleuve de bénédictions. Ah! que ce spectacle vous attendrisse; que ce sang retienne votre bras, et suspende les effets de votre colère. Mais que ce sang, dont nous sommes inondés, se répande dans nos ames, pour y ranimer la foi que vous y avez plantée, pour la faire revivre, et la rendre féconde en toutes sortes de bonnes œuvres, afin qu'à l'heure de notre mort, cette foi, au lieu de nous désespérer, nous console; au lieu de nous condamner, nous attire de votre part une sentence de misé-

ricorde et de paix. Que vous trouviez en nous, ô mon Dieu, le caractère de chrétien, comme un signe auquel vous puissiez reconnoître les vrais enfans de l'Eglise, les membres de Jésus-Christ votre fils, et les héritiers de sa gloire.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE

APRÈS NOEL.

Sur les moyens de salut, et réfutation des maximes des gens du monde.

Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum. Cet enfant est pour la perte et le salut de plusieurs. *S. Luc.* 2.

Les instructions que je vous ai faites, M. C. P., dans le courant de cette année, dont voici le dernier Dimanche, ne sont pas de mon invention. J'ai puisé tout ce que vous avez entendu dans l'Ecriture-Sainte, dans les ouvrages des Pères de l'Eglise, et dans les écrits de ceux qui ont prêché avant moi la morale de l'Evangile. Je l'ai puisé encore, dans ces trois grands Livres dont je vous parle si souvent, l'univers, la croix de J. C., et notre propre cœur : livres admirables, qui sont ouverts aux yeux de tous les hommes, et dans lesquels tous les hommes peuvent s'instruire de leurs devoirs.

Mais il ne suffit pas de lire et d'écouter; il faut bien comprendre; et pour bien comprendre, il faut aimer la vérité; il ne faut pas courir après des fables, ni se repaître de mensonges, ni se faire à soi-même une sorte de religion, qui n'est rien moins que la véritable. J'appelle des monsonges, et les vains raisonnemens de l'impie qui combat la doctrine de J. C., et les raisonnemens tout aussi vains des chrétiens qui, croyant à l'Evangile, vivent à peu près comme s'ils n'y croyoient point; qui voudroient bien ne point se damner, mais qui ne veulent pas user des moyens de salut que J. C. leur offre; et c'est en ce sens que, suivant la prédiction de Siméon, ce Dieu fait homme, qui étoit venu pour les sauver, sera leur perte et leur condamnation : *Positus est hic in ruinam, etc.*

Faisons là-dessus quelques réflexions qui renferment comme la substance de tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, et que je ne cesserai jamais de vous dire. Puissent-elles fixer votre foi, exciter vos regrets sur le passé, et vous faire enfin prendre la résolution de mieux profiter du temps et des grâces que Dieu voudra bien vous donner encore!

Il ne suffit point, pour être sauvé, de croire les vérités que l'Eglise enseigne; il faut les aimer, s'en occuper, en faire la règle de notre conduite. C'est à quoi beaucoup

coup de Chrétiens ne font pas attention; que pensent-ils ? que disent-ils ? Je n'examine rien, je crois ma Religion bonne, cela me suffit; je suis un honnête homme; je ne veux pas être un dévot; Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre : voilà comme parlent certaines gens. Mais un Chrétien qui aime sa Religion, qui croit véritablement de tout son cœur ce qu'il confesse de bouche, en parle-t-il avec ce ton d'indifférence, et comme quelqu'un à qui il seroit à peu près égal d'être Chrétien ou de ne l'être pas ?

Je n'examine rien, je crois ma Religion bonne, cela me suffit. Prenez garde, mon C. F.; si vous croyez votre Religion bonne, vous l'aimerez; et si vous l'aimez, vous chercherez à la connoître de plus en plus. De deux choses l'une : ou vous aimez votre Religion, ou vous ne l'aimez pas. Si vous ne l'aimez pas, vous ne croyez donc pas qu'elle soit bonne. Si vous l'aimez, comment peut-il se faire que vous détourniez, en quelque sorte les yeux, pour ne pas voir ce qu'elle a d'aimable ? N'est-il pas naturel de penser souvent à ce que l'on aime, d'en parler volontiers, et d'en être sans cesse occupé ? Dites donc que vous êtes Chrétien, sans savoir pourquoi; que vous ne vous estimez pas plus heureux d'être né dans cette Religion, que dans une autre; c'est-à-dire, qu'en croyant votre Religion bonne, vous ne pensez pas pour cela que les autres ne vaillent rien; c'est-à-dire, que vous n'avez point la foi, puisque la foi nous enseigne

par-dessus tout, qu'il ne sauroit y avoir de salut hors de l'Eglise. Tel est, à peu près, le christianisme de ceux qui ne veulent point, disent-ils, examiner les vérités de la foi, non par respect pour ce qu'elles ont d'incompréhensible, mais par une sorte d'indifférence qui va presque jusqu'au mépris. Ils n'aiment donc pas leur Religion, ils ne la connoissent donc pas, ils n'y croient donc pas.

Etre Chrétien, c'est croire en J. C.; or, croire en J. C., M. C. P., c'est l'adorer comme votre Dieu, c'est l'écouter comme votre Maître, c'est l'aimer comme votre Sauveur, c'est l'imiter comme votre modèle, c'est vous attacher à lui comme à la source de tout bien, c'est chercher dans son adorable personne les trésors de la science et de la sagesse qui y sont cachés. Il faut donc examiner la doctrine de J. C.; il faut donc étudier la vie de J. C.; il faut donc avoir sans cesse les yeux sur J. C. pour l'imiter, pour le copier, et lui devenir semblable; ou bien, il faut dire : je ne crois pas en J. C., je ne crois pas ma Religion bonne.

Vous êtes un honnête homme. — Soit. — Vous avez des vertus, vous faites des bonnes œuvres; soit encore. Il y avoit chez les Païens de fort honnêtes gens aussi, qui avoient beaucoup de vertu, et qui faisoient de bonnes œuvres. Sont-ils entrés dans le Ciel? non, parce que tout cela n'avoit pas d'autre principe que l'amour-propre; parce qu'il n'y a rien de vraiment méritoire que ce

qui se rapporte à Dieu ; parce que rien ne peut être agréable à Dieu que par J. C. Donnez tout votre bien aux pauvres ; si ce n'est pas en vue de J. C., toutes vos aumônes sont perdues pour l'autre vie. Soyez l'homme du monde le plus irrépréhensible, si votre intention principale n'est pas de plaire à Dieu par J. C., fussiez-vous plus vertueux encore, vous n'entrerez jamais dans le Ciel.

Vérité fondamentale, sur laquelle on ne sauroit trop insister aujourd'hui, parce que la plupart des honnêtes gens chez qui l'esprit prétendu philosophique n'a pas absolument éteint les lumières de la foi, n'ont plus qu'une foi stérile, qui n'entre ordinairement pour rien dans leurs vertus, ni dans leurs bonnes œuvres. Au lieu des vertus chrétiennes, ils n'ont que des vertus morales, comme celles des sages Païens ; des vertus par conséquent qui sont nulles, et de nulle valeur pour l'autre vie.

Quand on veut faire l'éloge de quelqu'un, on dit : c'est un honnête homme ; et Dieu sait à quoi se réduit, la plupart du temps, cette prétendue probité. Mais on ne dit point, et l'on n'ose pas dire : c'est un vrai Chrétien ; comme si la qualité de Chrétien avoit quelque chose de déshonorant, ou comme si quelqu'un qui fait profession de la foi chrétienne, pouvoit être vraiment honnête homme sans être Chrétien par ses œuvres. Ne dites donc pas : je suis honnête homme, en vous reposant là-dessus, comme si, pour

être sauvé, il suffisoit d'être ce qu'on appelle communément un honnête homme suivant le monde; mais pensez et comportez-vous de manière que vous puissiez dire dans toute la sincérité de votre cœur : Je suis Chrétien; je crois en J. C., j'espère en lui, et je fais tous mes efforts pour mener une vie qui réponde à la foi que j'ai en lui.

Je ne veux point être un dévot. — Mauvais propos qui ne signifie rien, ou qui signifie plus que vous ne voulez dire: Il ne faut point afficher la dévotion; mais il faut avoir de la piété. Il ne faut pas faire des grimaces; mais il faut avoir le cœur chrétien, et se montrer tel dans toutes les occasions. Ne soyez pas dévot, mais soyez saint, ou du moins, travaillez à le devenir : sans quoi, vous n'aurez jamais de part au bonheur des Saints, et l'enfer sera votre demeure éternelle. Souvenez-vous qu'il n'y a point de milieu entre le Paradis et l'enfer; que le Paradis n'est fait que pour les Saints, je veux dire, pour ceux qui auront travaillé à devenir Saints; et que tous les autres, par conséquent, seront précipités dans les enfers.

Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre. — Vous avez raison. Et de là, mon C. F., que prétendez-vous conclure? Le plus scélérat de tous les hommes peut dire aussi-bien que vous : Dieu ne m'a pas créé pour me perdre. Donc il ne doit pas craindre d'être perdu? Quel pitoyable raisonnement! De deux choses, l'une : ou tous les hommes seront sauvés, ou il y en aura qui ne le

seront point. Si tous les hommes doivent être sauvés, nous n'avons plus rien à faire : volons, assassinons, soyons des scélérats, puisqu'il n'y a point d'enfer. Que nous nous abandonnions à tous les vices, ou que nous pratiquions toutes les vertus ; cela est égal : nous serons toujours sauvés, parce que Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre. Mais, si d'un côté il est vrai que Dieu ne veuille perdre personne ; et s'il est vrai, d'un autre côté, qu'il y ait un enfer pour ceux qui transgressent la loi de Dieu, comme il y a un Paradis pour ceux qui l'observent ; ceux qui se précipitent dans cet enfer, s'y précipitent donc d'eux-mêmes. Ce ne sera donc pas Dieu qui vous perdra, mon C. F., si vous ne gardez point ses commandemens. Et qui donc ? vos œuvres, vos œuvres seules vous jugeront, vous condamneront, vous damneront.

M. F., écoutez-moi. Dieu est la miséricorde même ; mais il est aussi la justice. Tant que nous vivons, il nous traite en Père ; il oublie sa justice, pour ne se souvenir que de sa miséricorde ; et quelque coupables que nous soyons, il est toujours prêt à nous pardonner. Mais dès qu'une fois la mort nous a saisis et traînés aux pieds de son tribunal, il est forcé, si j'ose ainsi parler, de nous juger suivant toute la rigueur de sa justice, parce qu'il ne peut prononcer contre sa Loi. Autrement il seroit contraire à lui-même, puisqu'il est lui-même la loi et la justice par essence.

Cessez donc de vous aveugler par de faux raisonnemens; allez au fait : pour être sauvé, il faut être juste ; pour être juste, il faut garder les commandemens. Dieu lui-même, tout puissant qu'il est, ne peut en dispenser personne, et il doit nécessairement punir ceux qui ne veulent pas les garder; parce que sa justice est infinie, aussi-bien que sa puissance. La foi nous l'enseigne, la raison le veut, le bon sens le dit. Et c'est la foi, la raison et le bon sens qu'il faut écouter, et non des idées vagues qui ne sont fondées sur rien de certain, sur rien de vrai.

Dieu veut nous sauver, et en conséquence il nous offre plusieurs moyens de salut, dont il ne tient qu'à nous de profiter : voilà qui est certain. Mais il ne nous sauvera point, si nous n'accomplissons pas la loi qu'il nous a donnée, et qu'il a gravée dans nos cœurs : voilà qui est certain encore. Raisonnez maintenant tant qu'il vous plaira, tout ce que vous pourrez dire contre, ne peut aboutir qu'à vous aveugler et à vous perdre.

Mais quels sont les moyens de salut que la foi et la raison nous présentent ? Vous les connoissez, M. F., aussi-bien que moi. Nous n'en manquons pas assurément, et nous deviendrions infailliblement des Saints, si nous voulions en faire usage.... Seconde réflexion.

Le premier moyen de salut, est de réfléchir sérieusement sur les vérités de la foi et de la morale chrétienne, de les méditer, de se les appliquer, de les avoir sans cesse devant les yeux, pour régler sur elles toutes nos paroles, toutes nos démarches, tous nos désirs, et jusqu'à la moindre de nos pensées.

La principale source de nos désordres est un défaut de réflexion sur la grande affaire de notre salut. Nous sommes fort attentifs et fort appliqués aux choses de ce monde, nous pensons, nous réfléchissons, nous combinons. Le marchand est tout entier à son commerce; le laboureur à la culture de ses terres; le père de famille à l'éducation de ses enfans, et ainsi des autres, chacun dans son état, quand il en a l'esprit. Est-ce que je les blâme? non. Mais, mon cher Frère, votre état aussi est d'être Chrétien; votre état est d'être mortel; votre état est d'être comptable à Dieu de toutes vos œuvres. Il faudroit donc y penser aussi: pensez que vous êtes Chrétien, pensez que vous êtes mortel, pensez que vous avez un compte à rendre, pensez à la mort qui vous poursuit, et à l'éternité qui vous attend.

Nous voyons des gens qui travaillent les trois-quarts de leur vie à se faire, disent-ils, un sort heureux pour le reste de leurs jours, quoiqu'ils n'espèrent en jouir que quelques années. A combien plus forte raison

ne travailleroient-ils pas à se faire un sort heureux pour l'éternité, s'ils pensoient à cette éternité, s'ils réfléchissoient qu'ils ont une ame, et que cette ame est immortelle? Pensez-y donc, mon C. F., et ne passez aucun jour sans réfléchir au moins quelques instans à ces grandes vérités.

Second moyen de salut, le bon emploi du temps. Distribuer le vôtre de manière que tous vos jours et toutes les heures de chaque jour, soient utilement et chrétiennement remplis. Chaque jour vous amène de nouveaux soucis, et de nouvelles occupations. Vous n'avez qu'à les offrir à Dieu, vous n'avez qu'à les sanctifier par la patience, par des intentions pures, dans la vue de plaire à Dieu, et de satisfaire pour vos péchés.

La Providence nous ayant placés sur la terre, pour un certain temps, elle a dû nous prescrire l'usage que nous devons en faire. Elle nous le prescrit en effet, et il est incontestable que nous serons obligés de lui rendre compte, non-seulement de chaque année, mais de chaque jour et de chaque minute, parce que Dieu nous a marqué la manière dont nous devons employer tous nos instans, au point qu'il nous demandera compte même d'une parole inutile. A plus forte raison, nous demandera-t-il compte, et serons-nous punis des actions inutiles, n'eussent-elles d'autre défaut que d'être inutiles. Que sera-ce donc des actions mauvaises?

Ah! pensez-y, M. F.; la manière dont vous aurez employé le temps, décidera de votre sort dans l'éternité. Examinez comment vous avez employé cette année: si vous n'êtes pas tombés dans les plus grands désordres, remerciez-en Dieu. Mais, avouez-le, quelle lâcheté au service du Seigneur, quelle dissipation dans la prière, quelle négligence dans l'usage des Sacremens, que de défauts dans toutes vos actions! Combien de fautes que vous auriez pu éviter, de bonnes œuvres que vous auriez pu faire, d'occasions de pratiquer la vertu, d'exercer la charité, la patience, l'humilité, la mortification, que vous avez perdues! Pleurez amèrement de si grandes pertes. Quelle satisfaction ne ressentiriez-vous pas aujourd'hui, si vous aviez passé cette année dans la sainteté et la ferveur! il ne vous resteroit rien de la peine que vous auriez prise; eh! que vous reste-t-il des plaisirs qui vous ont détournés de Dieu? Regrettez un temps si précieux et si mal employé; remerciez-Dieu de ce qu'il vous a conservés jusqu'à ce moment, et de ce que la fin du temps n'est pas encore venue pour vous; mais songez que vous y touchez. Ah! quels seront alors vos sentimens! ce que vous voudriez avoir fait dans ce dernier moment, ne dépendra plus de vous; mais il en dépend maintenant, faites-en donc un saint usage.

Pour cela, M. C. F., faites-vous une règle qui marque, en détail, ce que vous devez faire du matin au soir. Réglez l'heure

de votre lever, de votre coucher, de votre travail, de vos repas, de vos récréations ; le tout conformément à votre âge, à votre tempérament, à votre état, et suivant les personnes avec lesquelles vous êtes obligés de vivre. L'homme est naturellement inconstant : il lui faut une règle qui le fixe. Il est naturellement porté au mal : il faut lui ôter, en quelque sorte, la liberté de mal faire. Il doit donc se gêner, se contraindre, agir par principes et non par instinct : il doit donc régler ses actions, son temps et tous les instans de sa vie. Réglez donc la vôtre, mon cher Frère, et remplissez si bien toutes les heures de chaque jour, que le péché ne puisse point y trouver de place.

Troisième moyen de salut, la prière. Nous ne pouvons rien, et nous ne sommes rien, sans le secours de celui qui nous a créés, et de qui nous dépendons en toutes choses. Pénétré de cette vérité fondamentale, le vrai Chrétien a sans cesse l'esprit et le cœur tournés vers le Ciel, pour demander les secours qu'il sait ne pouvoir lui venir que du Ciel. Mais hélas ! nous n'y pensons point : nous comptons sur nos lumières et sur nos propres forces, et nous ne recourons point à Dieu ; ou si nous le prions, ce n'est guères que par routine, plutôt que par un sentiment de notre foiblesse et de notre impuissance à tout bien. De là viennent nos imprudences et nos égaremens ; de là viennent tant de chutes et de rechutes ; de là viennent tous nos malheurs.

La prière est à notre ame, ce que la respiration est à notre corps. Comme il est impossible de vivre sans respirer, il est impossible aussi de vivre de la vie de la grâce, sans prier, c'est-à-dire, sans soupirer continuellement après Dieu, pour attirer son esprit, qui est comme l'ame de notre ame.

Priez donc, M. F., priez avec ferveur dans tous les temps, dans toutes les circonstances de votre vie; et ne comptez jamais sur vous-mêmes en rien ni pour rien.

Quatrième moyen de salut, la fréquentation des Sacremens, qui sont la source de toutes les grâces, de toutes les bénédictions que Dieu répand sur nos ames, par les mérites de Jésus-Christ. C'est là que vous puiserez, M. C. P., les lumières dont vous avez besoin, pour vous conduire en tout avec sagesse. Là, vous puiserez la force qui vous est nécessaire, pour résister aux tentations du démon, pour soutenir avec courage toutes les épreuves, toutes les peines qui vous arriveront. Là, vous goûterez de plus en plus, combien il est doux de servir Dieu, de l'aimer par-dessus toutes choses, et de s'attacher uniquement à lui. Et quand vous l'aimerez ainsi, vous aurez tout fait, parce que toute la loi consiste dans cet amour; parce qu'il n'y a que cet amour qui fasse les Saints.

Aimez Dieu, M. C. P., voilà comme l'abrégé de toutes nos instructions: Voilà le

fruit que vous devez retirer de tout ce que je vous ai dit, et de tout ce que je pourrai vous dire encore. Aimez Dieu de tout votre cœur, c'est-à-dire, qu'il soit l'objet et la fin dernière de toutes vos affections, en sorte que vous n'aimiez rien qu'à cause de lui. Aimez-le de tout votre esprit, c'est-à-dire, qu'il soit le premier objet de toutes vos pensées, et que vous ne pensiez à rien, que vous n'estimiez rien préférablement à lui. Aimez-le de toutes vos forces, c'est-à-dire, faites continuellement de nouveaux efforts pour lui plaire, en avançant de jour en jour dans la pratique de la vertu et des bonnes œuvres. Plus vous l'aimerez, plus vous le trouverez aimable, et vous irez toujours croissant en amour, jusqu'à ce que votre ame aille se réunir à cette infinie beauté.

Aimez-le donc, et par conséquent aimez-vous les uns les autres; supportez-vous, assistez-vous; édifiez-vous mutuellement; que chacun rende à son prochain tout ce qu'il lui doit, et vivez en paix.

J'ai remis sous vos yeux, dans le courant de cette année, les plus importantes vérités de la Religion; ce que vous devez croire, ce que vous devez craindre, ce que vous devez espérer, et ce que vous devez faire pour être au nombre des vrais disciples de Jésus-Christ. Que si la douleur de voir l'esprit de religion s'éteindre, m'a quelquefois arraché des plaintes trop vives; si dans le cours de mes instructions, j'ai dit

à quelques-uns d'entre vous des vérités qui leur aient paru trop amères, mes chers Frères, ne l'attribuez qu'au zèle ardent dont un pasteur doit être animé pour la gloire de Dieu, et pour la sanctification de ses brebis. Mon intention n'a pas été de vous confondre, ni de mortifier personne; mais seulement de vous avertir, de vous reprendre, de vous exhorter, de vous corriger, comme un père avertit, reprend, exhorte, corrige ses enfans, et leur parle avec d'autant plus de vivacité, qu'il les aime et les chérit davantage : *Non ut confundam vos.*

Il ne me reste donc plus, M. F., que de vous recommander à Dieu et à la parole intérieure de sa grâce, sans laquelle nous prêcherions en vain. *Celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien. Dieu seul peut donner l'accroissement.* Lui seul peut toucher, convertir, sanctifier les pécheurs : il n'y a que lui *qui ait assez de puissance pour commencer, élever, consommer l'édifice de notre salut, et nous conduire à l'héritage éternel, qu'il a préparé aux ames justes.*

Joignez donc, ô mon Dieu ! la lumière et l'onction de votre divin esprit, à la parole que vous nous ordonnez de faire sans cesse retentir aux oreilles de votre peuple ; réveillez notre foi, ne permettez pas que nous nous laissions séduire par de fausses maximes, qui en altèrent la simplicité ; ranimez notre espérance, et rallumez dans

nos cœurs le feu sacré de votre amour. Pardonnez-nous les péchés que nous avons commis pendant cette année, et pendant toute notre vie. Que la crainte de vos jugemens nous porte à faire un meilleur usage de vos grâces, à profiter du temps que vous nous donnez, et des moyens de salut qui nous sont offerts.

Mes chers Paroissiens, je vous le répète et je finis : Réfléchissez chaque jour, et réfléchissez sérieusement sur les vérités de la foi; faites-vous une règle de vie; priez sans cesse, confessez-vous et communiez souvent. Il est presqu'impossible, moyennant cela, que vous ne fassiez pas votre salut.

Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que la crainte et l'amour de Dieu notre Père, que la paix et les consolations du Saint-Esprit, demeurent toujours avec vous. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Sur le Mystère du Jour.

Gratia Dei omnipotentis, caritas Christi et communicatio Sancti Spiritûs sit cum omnibus vobis. Que la grâce de Dieu tout-puissant, que la charité de Jésus-Christ, et la communication du Saint-Esprit, soit avec vous tous. *II. Cor.* 13.

Tel est le souhait que l'apôtre S. Paul faisoit aux Chrétiens de Corinthe. C'est celui que je vous fais, mes chers Paroissiens, au commencement de cette nouvelle année.

Oui, mes très-chers Frères, que Dieu soit toujours avec vous; qu'il vous protége, par sa grâce, dans toutes les affaires que vous entreprendrez; qu'il vous garantisse, par sa Providence, de tous les dangers auxquels vous serez exposés; qu'il adoucisse, par son onction, toutes les adversités qui pourront vous arriver; qu'il comble par sa bienveillance, tous vos désirs, et qu'il vous pardonne par sa miséricorde, tous vos péchés. Qu'il soit avec vous, ce Dieu de bonté, au milieu de vos tentations pour vous les faire surmonter; au milieu de vos inquiétudes pour les dissiper. Qu'il vous assiste dans la prospérité, pour que vous en fassiez un bon usage; dans la pauvreté, pour vous en adoucir l'amertume; dans vos travaux, pour les bénir; dans vos pertes,

pour vous en dédommager. Qu'il vous suive dans vos maisons, et au milieu de vos familles; que partout sa protection vous soit sensible. Qu'il fasse aussi, ce Dieu tout-puissant, que vous soyez toujours avec lui, par votre fidélité à observer ses commandemens, par votre tendre amour pour lui, par votre charité sincère envers votre prochain : voilà, M. C. P., ce que je vous souhaite à tous, et de toute la plénitude de mon cœur; je prie Dieu de toute mon ame, qu'il exauce mes vœux.

En ce saint jour, l'Eglise nous propose trois objets bien dignes de notre attention : La Circoncision de Notre-Seigneur; le nom adorable de Jésus qu'il reçoit dans cette douloureuse et humiliante cérémonie; et les devoirs qu'exige de nous le commencement d'une nouvelle année. Faisons quelques réflexions sur ces différens objets.

DIEU avoit ordonné la Circoncision à Abraham, comme la marque et le sceau de l'alliance qu'il avoit faite avec lui. Par la même loi, tous les enfans mâles de ce saint Patriarche et de ses descendans, devoient se faire circoncire, huit jours après leur naissance : c'étoit le seul moyen d'être compté parmi le peuple de Dieu, et d'avoir part à toutes les promesses du Seigneur.

Il est évident que cette loi ne pouvoit obliger Jésus-Christ, qui lui-même étoit le but de toutes les promesses faites à Abraham.

D'un autre côté, il n'étoit point nécessaire qu'il subit une opération si douloureuse pour expier nos péchés; car une seule de ses larmes, et même un seul de ses soupirs suffisoit pour expier les péchés de mille mondes. Mais ce qui suffisoit à notre salut, ne suffisoit point à son amour. Il vouloit nous montrer combien il nous aime, et combien le péché offense son Père; il vouloit encore nous donner l'exemple des vertus que nous devons pratiquer; l'humilité, l'obéissance et la mortification. Enfin, il s'est assujetti à la circoncision, pour nous délivrer de ce joug dont le peuple Juif étoit chargé. Il y a substitué la loi si douce du Baptême, qui efface par lui-même le péché originel, et qui nous donne droit à son héritage éternel. Oh! M. F., quel amour! mais que cet amour lui coûte cher! Quelles vives douleurs n'éprouva-t-il pas lorsque le couteau déchira sa chair si tendre, et fit couler son sang. Il s'empressa d'en offrir les premières gouttes à la justice de son Père, pour l'expiation de nos péchés; et dès ce moment, il s'engagea à le répandre tout entier au jour de sa mort.

Sa très-sainte Mère partagea ses douleurs et ses sentimens. Qui pourroit exprimer ce qui se passa alors dans le cœur de Marie? Frappée d'admiration à la vue d'un Dieu enfant qui, par un excès de miséricorde, versoit pour les hommes les prémices de son Sang, elle se livroit aux transports de la reconnoissance la plus vive; elle produisoit

des actes fervens d'amour et d'adoration. Au sacrifice que son Fils faisoit de lui-même à son Père, elle joignoit le sacrifice de sa propre personne ; elle s'immoloit avec lui.

Ce sont les mêmes dispositions que nous devons offrir aujourd'hui à notre divin Sauveur. Ah ! M. F., pourrions-nous voir un Dieu se hâter de donner son sang pour nous, et différer toujours de lui donner notre cœur ? Pourrions-nous considérer l'amour excessif qu'il nous témoigne, et n'avoir pour lui que de la froideur et de l'indifférence ? Pourrions-nous réfléchir sur ce que nos péchés lui coûtent d'humiliations et de souffrances, et ne pas les détester de tout notre cœur, et ne pas y renoncer pour toujours ? Souvenez-vous que s'il nous décharge de la circoncision charnelle, il nous en impose une autre, je veux dire, la circoncision spirituelle, la circoncision du cœur. Mais en quoi consiste cette circoncision ?

Elle consiste, M. C. F., à retrancher non-seulement toute action et toute parole, mais encore tout désir et toute pensée contraires à la loi de Dieu. Hommes sensuels, elle consiste à renoncer non-seulement à ces actions honteuses, à ces regards impudiques, à ces paroles déshonnêtes qui vous sont si familières ; mais encore à rejeter promptement toute pensée impure. Ivrognes, elle consiste non-seulement à éviter tout excès dans le vin, mais encore à fuir le cabaret

qui vous porte à ces honteux excès. Avares, elle consiste non-seulement à renoncer à toute fraude, au vol, à l'usure; mais encore à retrancher de votre cœur cet esprit d'intérêt, ce désir et cette impatience d'acquérir, cette crainte de manquer de quelque chose, laquelle vous endurcit aux misères des pauvres; ces chagrins auxquels vous vous abandonnez dans les pertes, et qui vous font murmurer contre le Ciel. C'est là, dit S. Paul, la véritable circoncision de J. C.; c'est elle qui est la marque des véritables enfans d'Abraham, c'est-à-dire, des Chrétiens qui sont héritiers et imitateurs de sa foi. Sans elle, nous n'aurions point de part à l'alliance ni aux promesses de notre Dieu.

Arrachons donc de nos cœurs, M. C. F., l'amour désordonné des créatures, des biens et des plaisirs de ce monde. Veillons sans cesse sur tous nos sens, pour nous préserver du péché. Que chacun de nous rentre aujourd'hui dans son cœur, qu'il voie quelle est sa passion dominante; qu'ensuite il s'arme du couteau de la circoncision, et la retranche avec courage, avec persévérance. Voilà la circoncision que Notre-Seigneur nous demande. Il nous a donné l'exemple; et il nous donne la force de l'imiter, par le saint nom de Jésus qu'il reçoit en ce jour.... Seconde réflexion.

AUSSITÔT que Notre-Seigneur fut circoncis, on lui donna le nom de Jésus, qui signifie Sauveur. Ce nom n'est pas vide de sens, mes Frères; il remplit sa signification, puisqu'à peine J. C. est né, qu'il commence à répandre son Sang pour nous sauver, et nous délivrer des péchés dont nous sommes coupables, des peines que nous avons méritées, et des dangers auxquels nous sommes exposés. C'est au nom de Jésus, dit l'Apôtre, que nous sommes *lavés*, *sanctifiés*, *justifiés*. Au nom de Jésus, Dieu ne peut rien nous refuser. A ce nom adorable *tout fléchit le genou dans le Ciel*, *sur la terre et dans les enfers :* les démons sont mis en fuite : tout nous est accordé, dit saint Pierre.

Le saint nom de Jésus est donc notre espérance et notre force. Ah! M. F., si nous avions la foi, que, par ce saint Nom, nous ferions de grandes choses! Si nous comprenions de quel abîme de misères J. C. nous a tirés, nous ne prononcerions jamais le saint nom de Jésus qu'avec la plus vive reconnoissance. Si nous savions combien le nom de Jésus a de force et de puissance, nous l'invoquerions toutes les fois que nous sommes attaqués par le démon, ou exposés à quelque danger; si nous savions combien le nom de Jésus renferme de douceur et de charmes, nous recourrions à lui dans toutes nos peines, dans toutes nos tribulations.

O Jésus ! ô doux nom de Jésus ! j'en forme la résolution ; je veux désormais vous avoir sur les lèvres et dans le cœur. Oui, dans toutes mes tentations, je vous dirai ; Jésus ! et je serai victorieux. Dans toutes mes peines, je dirai : Jésus ! et je serai consolé. Dans tous mes besoins, je dirai : Jésus ! et je serai assisté. Mais sur-tout au moment de la mort, je dirai, je répèterai : Jésus, Jésus ! et Jésus sera mon Sauveur et recevra mon ame entre ses mains.

Telle est la seconde instruction que l'Eglise nous fait en ce jour. Passons à la troisième.

Ce jour est le premier de l'année. Nous devons donc le consacrer tout entier au Seigneur.

Et d'abord remercions Dieu des grâces qu'il nous a faites pendant le cours de l'année qui vient de finir. Ah ! qu'elles ont été grandes, ces grâces, M. C. F., qu'elles ont été multipliées ! Ne parlons pas de l'abondante récolte, ni des autres biens temporels dont Dieu vous a favorisés pendant cette année ; mais pensez sur-tout aux grâces spirituelles, par lesquelles cette année a été distinguée entre toutes les autres. La mort m'a enlevé jusqu'à..... de mes chers paroissiens ; et parmi eux, il y en a quelques-uns qui n'ont pu recevoir les Sacremens. Si vous fussiez morts à leur place, où seriez-vous maintenant ? Vous pouvez en juger par la

manière dont vous avez vécu, par le triste état où est peut-être encore votre ame. Et Dieu vous a épargnés, il vous a attendus, il vous a laissé le temps de revenir à lui, de mettre ordre à votre conscience! Quelle faveur, M. C. P.! la sentez-vous? l'estimez-vous comme elle mérite de l'être? Que dirai-je de toutes les grâces extraordinaires que Dieu vous a faites, du Jubilé particulièrement, et des instructions que vous avez reçues de la bouche de vos Pasteurs, qui ont employé tous les moyens que le zèle le plus tendre a pu leur suggérer pour vous ramener à Dieu, pour vous réconcilier avec lui. Dieu, de son côté, vous a pressés par tous les motifs possibles, d'assurer votre salut, de vous ménager une heureuse éternité! A la vue de tant de bienfaits, de tant de faveurs privilégiées, votre ame restera-t-elle insensible, et ne vous écrierez-vous pas avec le Prophète: *Mon ame, bénis le Seigneur ton Dieu, loue son saint nom;* ne te lasse point d'exalter ses miséricordes, car il les a déployées en ta faveur, sans mesure et avec une espèce de prodigalité! Si vous réfléchissez sur l'abus, sur le mépris que vous avez fait de tant de grâces, quels doivent être votre confusion et votre repentir! Rentrez dans vos cœurs, M. C. P.: quelle impression a faite sur vous la mort de tant de vos concitoyens, de vos parens, de vos amis? vous a-t-elle arrachés à vos passions? vous a-t-elle ramenés à ce souverain Maître de la vie et de la mort? vous a-t-elle mis dans

l'état où vous devriez être, si la mort devoit vous frapper les premiers ? Quel changement ont opéré en vous les grâces du Seigneur ? êtes-vous plus fervens dans son service ? plus empressés de recourir aux Sacremens ? plus détachés du monde et de vous-mêmes ? plus ennemis du péché ? en un mot plus Chrétiens ? Hélas ! combien qui, depuis l'époque du Jubilé, sont retombés dans leurs premiers désordres, et qui, malgré leurs promesses, ne se sont pas approchés des Sacremens une seule fois ! Quelle doit être leur confusion ? ne doivent-ils pas s'écrier aujourd'hui : Mon Dieu ! que mon ingratitude est grande ! Ah ! plus vous m'avez comblé de grâces, plus j'y ai été infidèle ! Je mérite donc que vous m'abandonniez pour toujours. Mais, mon Dieu, ne m'abandonnez pas ; touchez mon cœur, pénétrez-le de regret ; convertissez-le, et faites que je profite de cette nouvelle année pour réparer tout le temps que j'ai perdu et si mal employé.

C'est pour cela, M. C. F., que le Seigneur vous a conservés jusqu'à ce moment. Mais peut-être ne vous attendra-t-il pas plus long-temps ; peut-être cette année sera-t-elle la dernière de votre vie ! Il est bien certain que plusieurs de ceux qui m'entendent aujourd'hui mourront dans le cours de cette année ! Et que savez-vous, M. C. F., si ce ne sera pas vous ? Combien de personnes plus jeunes que vous ne l'êtes, à qui j'avois annoncé la même vérité, l'année dernière,

qui se rassuroient sur leur jeunesse et sur la force de leur tempérament, et qui en ont fait l'expérience! Pensez-y donc sérieusement aujourd'hui et tous les jours, afin que vous vous teniez toujours prêts; afin que si la mort vient vous frapper, elle ne vous surprenne pas dans l'état du péché. C'est J. C. lui-même qui vous en avertit. *Tenez-vous toujours prêts*, vous dit-il, *parce que le Fils de l'Homme viendra pour vous juger, au moment où vous ne l'attendez pas.....* *Insensé*, dit-il, à cet homme qui comptoit sur ses richesses, sur son age, et sur sa santé; *cette nuit, peut-être, Dieu vous redemandera votre ame;* et si vous mourez dans l'état où vous êtes, que deviendrez-vous? ne serez-vous pas perdu pour l'éternité?

Profitez de cet avis, pécheurs, pour mettre ordre à votre conscience, pour sortir dès ce moment de l'état du péché. Ne restez pas un seul jour dans un état où vous ne voudriez pas être à l'heure de la mort. Profitez-en, justes, pour persévérer dans la grâce, pour y faire de nouveaux progrès, afin que vos jours se trouvent pleins, lorsque le Seigneur viendra en terminer le cours. C'est pour cela, mes chers Frères, je le répète, c'est pour cela que Dieu vous accorde cette nouvelle année. Profitez donc du temps de sa miséricorde, si vous ne voulez pas être les victimes de sa justice pendant l'éternité.

Dieu des miséricordes, c'est la résolution que

que nous prenons tous aujourd'hui. Nous vous supplions, au nom de Jésus, de nous accorder la grâce d'y être fidèles. Divin Jésus! par les larmes, par le sang que vous avez répandu dans votre circoncision, pardonnez-nous tous nos péchés, retranchez de nos cœurs tout ce qui vous déplaît, attachez-nous inviolablement à votre service. Prosternés en esprit à vos pieds, nous vous remercions, de toute notre ame, des grâces signalées que vous nous avez faites pendant l'année qui vient de s'écouler, et nous vous conjurons de répandre vos bénédictions sur celle que nous commençons.

Mes chers Paroissiens, que le Seigneur vous bénisse, et vous comble de ses bienfaits durant cette nouvelle année! qu'il vous donne sa grâce et sa paix dans cette vie, et qu'il vous montre sa face adorable dans l'autre.... Je vous le souhaite.

AUTRE,

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur le saint Nom de Jésus.

Vocatum est nomen ejus Jesus. On l'appela Jésus. *S. Luc. 2.*

MES chers Paroissiens, plus les liens qui m'unissent à vous se resserrent et se fortifient, plus je sens mon zèle et ma tendresse s'augmenter pour vous. Je n'ai donc qu'à laisser parler mon cœur, pour vous assurer combien vous m'êtes chers, et avec quelle ardeur je désire votre salut; dans tous les temps je vous en ai donné des preuves. Au commencement de cette nouvelle année, je vous en réitère l'assurance, et je vous promets de travailler avec un nouveau zèle à votre sanctification, à l'éducation de vos enfans, au soulagement des pauvres et des malheureux; de faire, en un mot, tout ce qui dépendra de moi pour vous conduire au Ciel.

Mais, pour remplir tous ces engagemens, j'ai besoin d'une grande force et de grâces particulières. Je les trouverai ces grâces et cette force, dans le saint Nom de Jésus que reçoit aujourd'hui notre divin Sauveur. C'est aussi dans ce nom sacré et tout-puissant que vous trouverez, M. C. F., les grâces

qui vous sont nécessaires pour profiter de mon ministère, et pour opérer votre salut; car le Nom de Jésus est infiniment avantageux aux hommes, en même temps qu'il est infiniment glorieux au Sauveur. C'est sur quoi je vais vous entretenir aujourd'hui. Ecoutez-moi avec votre attention ordinaire.

Esprit Saint, sans vous nous ne pouvons prononcer ni adorer comme il faut le saint Nom de Jésus. Eclairez-nous de vos lumières, pour en approfondir les admirables propriétés, et embrasez-nous de vos ardeurs, pour en ressentir les divines impressions.

Le Nom de Jésus est infiniment glorieux au Sauveur. Pourquoi? parce qu'il inspire pour J. C., un respect qui doit nous le faire adorer comme le Fils de Dieu; aimer comme le rédempteur des hommes; imiter comme le modèle de toutes les vertus. Je m'explique.

Tirer les hommes de l'esclavage du péché, les délivrer des peines de l'enfer, leur ouvrir la porte du Ciel, fut-il jamais rien de plus grand? Non, M. F.; il n'est rien aussi de plus glorieux, puisqu'il n'est rien qui suppose plus de grandeur et plus de puissance. Voilà ce qu'exprime le saint Nom de Jésus. Moïse avoit bien, avec le secours de Dieu, délivré le peuple Juif de l'esclavage des Egyptiens; mais pour délivrer tous les peuples du monde de l'esclavage du démon, il falloit un bras tout-puissant, il falloit le

bras d'un Dieu. Et voilà ce qu'a fait J. C.; et ce qu'il a fait en conséquence de son nom de Jésus, puisqu'il n'a reçu le nom de Jésus, que parce qu'il devoit délivrer son peuple de leurs péchés, dit l'Ange à saint Joseph.

Mais, comment a-t-il opéré cette délivrance? Ah! M. F., c'est ici que nous devons éclater en actions de grâces, à la vue du prix inestimable qu'a donné pour nous ce divin Rédempteur. Il ne nous a pas rachetés, dit saint Pierre, au prix de l'or et de l'argent, mais au prix de son propre Sang. Et quoiqu'une goutte de ce Sang précieux eût suffi pour le rachat de tous les hommes, afin de faire abonder la grâce où le péché avoit abondé; afin de nous faire en quelque sorte abonder nous-mêmes en reconnoissance et en amour, il a versé ce Sang adorable, jusqu'à la dernière goutte; il l'a versé dans les douleurs les plus cruelles; il l'a versé dans les dernières ignominies.

O mon Seigneur, que vous méritez, à juste titre, le doux nom de Jésus! et qu'un nom qui vous a coûté si cher, doit bien me faire comprendre le désir que vous avez de mon salut! Permettez-moi de vous dire, avec S. Bernard: « Seigneur, si je me dois » tout entier à vous, pour m'avoir créé, » que vous donnerai-je pour m'avoir racheté, » et sur-tout pour m'avoir racheté d'une ma» nière si admirable? » Mes Frères, J. C. ne veut en reconnoissance d'un si grand bienfait, que notre amour. Aimons-le donc de

tout notre cœur; bénissons-le mille et mille fois de l'amour infini qu'il nous a témoigné en mourant pour chacun de nous. Quelle ingratitude, si nous ne l'aimions pas? Hé! qu'a-t-il pu faire qu'il n'ait fait pour mériter notre amour, tout notre cœur? Donnons-le-lui donc sans réserve; il lui appartient. Si, comme Dieu il mérite nos adorations, comme Sauveur, ne mérite-t-il pas toute notre tendresse?

Que n'ai-je, pour le Nom de Jésus, toute la tendresse que ressentoit le dévot saint Bernard? je me ferois un devoir de vous en communiquer quelque chose. Je vous dirois.... Mais laissons-le parler lui-même, ce saint Docteur: ses paroles sont si touchantes, qu'il est impossible de n'en être pas pénétré. « O aimable Nom de Jésus, s'écrie-t-il, » ô Nom infiniment digne d'être béni de » tous les hommes, vous êtes un parfum » répandu de toute part; vous êtes un miel » délicieux à la bouche; à l'oreille, une » mélodieuse harmonie; au cœur, une joie » inexprimable. »

Ce Nom, ajoute le S. Docteur, exprime les qualités les plus aimables. En effet, Jésus signifie le père le plus tendre, le médecin le plus charitable, le maître le plus éclairé, l'ami le plus constant. Oh! que le Prophète avoit bien raison de s'écrier: *Seigneur, que votre Nom est admirable!* Que l'Apôtre avoit bien raison de souhaiter que, dans le Ciel, sur la terre, et dans les enfers, tout genou fléchît pour lui rendre hommage!

Mais hélas ! qu'il s'en faut bien que sur la terre on rende à ce divin Nom tout l'honneur qui lui est dû! Dans le Ciel, on l'honnore ; dans les enfers, on le redoute ; et sur la terre, on le blasphème. Oui, Seigneur, c'est un aveu que je suis forcé de faire à la honte des Chrétiens. Oui, parmi les Chrétiens, il se trouve des hommes assez malheureux pour blasphémer votre saint Nom. Tâchons, M. F., tâchons de dédommager, par nos louanges et par nos bénédictions, le saint Nom de Jésus, des outrages qu'il reçoit. Disons sans cesse, avec le Psalmiste : *Que le Nom du Seigneur soit béni ! qu'il soit béni dans tous les siècles !* qu'il soit béni par tous les Anges ! qu'il soit béni par toutes les créatures ! qu'il soit béni, parce qu'il est le plus grand, le plus sublime de tous les noms! Car il exprime que J. C. est Dieu ; il nous apprend ce qu'il a fait pour nous sauver ; il signifie encore le modèle le plus parfait qu'on puisse concevoir.

Si J. C. se fût contenté de briser nos chaînes, et de nous ouvrir les portes du Ciel, ce n'eût été que nous racheter à demi. Pour nous faire la grâce entière, il falloit qu'il nous montrât le chemin qui pouvoit nous y conduire ; et pour nous engager à y marcher, il falloit qu'il y marchât lui-même. Il y a marché en effet, M. F. ; et pour arriver à cet heureux terme, nous n'avons qu'à imiter ses vertus. Oh ! quelles vertus il a pratiquées pendant toute sa vie ! Quelle pauvreté dans sa naissance ! une étable, une

crêche, de pauvres langes : voilà tout son bien. Quel abaissement dans sa circoncision ! Il s'y confond avec les pécheurs, et laisse croire qu'il est un d'entr'eux. Quelle obéissance dans sa vie cachée ! il est soumis jusqu'à l'âge de trente ans à Marie et à Joseph. Quand il quitte cette vie cachée pour paroître en public, quelle mortification ne montre-t-il pas dans son jeûne ! quelle ferveur dans ses prières ! quelle affabilité dans ses entretiens ! quelle charité ! quelle douceur ! quel zèle ! Mais, où sa vertu parut avec plus d'éclat, ce fut sur le Calvaire.

Oui, Chrétiens, c'est là spécialement que nous devons chercher J. C., le modèle de toutes les vertus, mais de toutes les vertus pratiquées dans le degré le plus parfait. Patience invincible : il endure les plus cruelles douleurs, sans se plaindre de ceux qui les lui font souffrir. Charité héroïque : il pardonne à ses bourreaux, et va même jusqu'à les excuser sur leur ignorance. Humilité profonde : il se voit confondu avec deux scélérats, et regardé comme le plus coupable des trois. Obéissance prodigieuse : il l'observe jusqu'à souffrir la plus douloureuse et la plus infâme de toutes les morts. Pouvoit-il porter plus loin la pratique de toutes les vertus ? Non, M. F. ; et l'on peut dire, que J. C. sur la croix, a fait la fonction de Sauveur, autant par la force de ses exemples, que par le mérite du Sang qu'il a répandu pour notre salut. Mais de quoi nous serviroit-il qu'il nous eût donné et ces

exemples et son Sang, si nous ne voulions pas l'imiter ? Ne le permettez pas, Seigneur ; le titre de Sauveur vous a engagé à pratiquer la vertu ; que le désir d'être sauvés nous engage à la pratiquer de même, à marcher fidèlement sur vos traces.

Tel est, M. C. F., le fruit que nous devons retirer du saint Nom de Jésus, qui est un nom infiniment glorieux à Jésus-Christ. Il est encore infiniment avantageux aux hommes.

Le Nom de Jésus doit nous être d'autant plus cher, que nous y trouvons les plus grands avantages, et pour le passé, et pour le présent, et pour l'avenir.

Pour le passé, c'est un mémorial qui nous remet devant les yeux ce qu'est J. C., ce qu'il a souffert pour notre salut. En le prononçant avec une foi vive, on se rappelle celui qui, engendré de toute éternité dans le sein de Dieu, a voulu dans le temps prendre notre nature dans le sein d'une Vierge, naître dans une étable, être circoncis huit jours après sa naissance, enseigner aux hommes une loi sainte, en pratiquer lui-même tous les points, et enfin souffrir et mourir pour les racheter. Oh ! que de merveilles dans un seul mot ! et qu'heureux sont ceux qui l'ayant toujours gravé dans la mémoire, peuvent à chaque instant, avoir les principaux mystères de la Religion présens à l'esprit ! *Ils se souviendront de votre*

Nom, *Seigneur*, disoit autrefois David, *et c'est pour cela qu'ils ne cesseront de chanter vos louanges.* (Ps. 44.)

Hélas ! cependant, combien y a-t-il de Chrétiens qui ne pensent presque jamais à cet aimable Nom, et de qui l'on pourroit dire ce que Moïse disoit autrefois des Israélites, qu'*ils ont oublié le Dieu qui les a sauvés !* Mes Frères, n'augmentons par le nombre de ces Chrétiens ingrats. Si nous n'avons pas le courage qu'ont eu quelques Saints, de graver le saint Nom de Jésus sur leur poitrine, gravons-le du moins dans notre mémoire, et n'en perdons jamais le souvenir.... Alors quelles grâces ne répandra-t-il pas pour le présent dans nos ames ?

Le nom de Jésus, dit saint Bernard, est une lumière qui nous éclaire. Eh ! n'est-ce pas par cet adorable Nom que les Apôtres ont éclairé l'univers ? Il est encore une nourriture qui nous soutient dans cette misérable vie, et qui nous donne de la force dans toutes les tentations. Enfin, c'est un remède qui guérit toutes les maladies de nos ames. En effet, si quelqu'un est triste, ajoute le saint Docteur, qu'il invoque le saint Nom de Jésus, et sa tristesse se dissipera : si ses fautes le désespèrent, qu'il invoque le saint Nom de Jésus, et il éprouvera bientôt une confiance qui le consolera. S'il a le cœur dur et insensible aux choses du Ciel, qu'il invoque le Nom de Jésus, et ce divin Nom l'attendrira, l'amollira.

En quelque situation que nous puissions être, ayons donc recours au Nom de Jésus. Dans les tentations violentes contre la sainte vertu de pureté, invoquons le Nom de Jésus, sous la qualité d'amateur de la chasteté : *Jesu, amator castitatis.* Dans la colère ou l'impatience, invoquons-le sous le titre de Jésus doux de cœur, de Jésus très-patient : *Jesu, mitis corde ; Jesu patientissime.* Dans les foiblesses contre lesquelles nous combattons depuis long-temps, sans pouvoir les vaincre, invoquons-le sous le titre de Dieu fort : *Jesu, Deus fortis ;* et ce divin Sauveur ne tardera pas à nous secourir ; il nous convaincra de la vérité de ce que nous dit le Saint-Esprit : Que *quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé.* Oui, M. F., fût-ce le plus criminel, le plus perdu des hommes, s'il l'invoque avec foi, il sera sauvé, puisque Jésus signifie Sauveur, et que ce divin Sauveur nous apprend lui-même, *qu'il est venu pour sauver ce qui étoit perdu.*

Pécheurs, qui que vous soyez, adressez-vous donc à J. C., et dites-lui avec toute la foi et la confiance du Roi pénitent : *Seigneur, en considération de votre saint Nom, vous me pardonnerez mes péchés.* Oui, mes Frères, il vous les pardonnera. Et pour l'avenir, il sera encore le gage de votre heureuse éternité. Gage précieux que l'Eglise accorde aux fidèles, dans le moment critique où ils sont près de sortir de ce monde. *Jésus, Jésus,* fait-elle dire au mourant ; et elle l'assure, que s'il prononce ce saint Nom avec foi et

confiance, il obtiendra le bonheur que ce divin Sauveur nous a acquis au prix de tout son sang.

« Quand je serai au lit de la mort, di-
» soit S. Bernard, j'oserai, ô mon Dieu,
» vous sommer de tenir votre parole, et
» de m'accorder, au nom de Jésus, la vie
» éternelle. Je conviens, ajoute ce Saint,
» que je ne mérite pas d'entrer au Ciel, et
» que si je n'avois que mon mérite à vous
» offrir, vous pourriez me le refuser; mais
» J. C. l'a mérité pour moi, et c'est au nom
» de Jésus que je vous le demande, que
» j'espère l'obtenir, et c'est au nom de Jésus
» que vous ne pouvez me le refuser. »

Que nous serons donc heureux, M. F., si nous savons à ce dernier moment, invoquer comme il faut le saint Nom de Jésus! Je dis, l'invoquer comme il faut; car il ne suffit pas de le prononcer de bouche. Tous ceux, dit J. C., qui disent: *Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des Cieux; mais seulement ceux qui*, en réclamant ce saint Nom, *feront en même temps la volonté de mon Père céleste.* Il faut donc le prononcer avec une foi vive, avec un respect profond, avec une tendre confiance, avec une vraie douleur de ses péchés, avec un désir sincère d'observer ses commandemens. Mais pour apprendre à le prononcer de la sorte, à l'heure de la mort, il faut le faire souvent pendant la vie. Faites-le donc à présent, M. F., avec un cœur pur; et au lit de la mort, quelque pécheur

que vous ayez été, dites avec foi et amour ces trois mots : *Jesus*, *refugium nostrum*, Jésus, notre refuge ; et votre salut est assuré. Le Saint-Esprit nous l'enseigne. *Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé.*

C'est, ô mon Dieu, ce que nous sommes résolus de faire ; et pour apprendre à invoquer le saint Nom de Jésus, utilement à l'heure de la mort, nous tâcherons, pendant la vie, d'imiter vos vertus, et nous vous dirons plusieurs fois pendant le jour, avec S. Augustin : « O bon Jésus, soyez-moi » toujours Jésus, et sauvez-moi : *O bone* » *Jesu, semper esto mihi Jesus et salva me.* »

POUR LE DIMANCHE

APRÈS LA CIRCONCISION.

Sur les fautes que les pères et mères commettent, dans leurs devoirs envers leurs enfans.

Futurum est ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum. Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. *S. Matth.* 2.

JÉSUS-CHRIST vient de naître, et on le cherche déjà pour le faire mourir ! Il est né dans vos cœurs, M. C. P. ; l'empressement avec lequel vous vous êtes approchés de lui, pendant ces dernières Fêtes, la piété avec laquelle vous l'avez reçu dans le Sacrement

de son amour, m'ont rempli de joie et de consolation. Mais prenez garde, le démon jaloux de votre bonheur, s'efforcera de vous ravir ce trésor. L'ennemi de J. C. mettra tout en œuvre pour le faire mourir dans votre ame, en vous engageant de nouveau dans les péchés dont vous vous êtes confessés, et que vous avez promis de ne plus commettre. Conservez-le donc soigneusement par la vivilance, par la prière, par la fuite des occasions, comme je vous l'ai souvent recommandé. Aujourd'hui j'ai autre chose à vous dire.

Pères et mères, c'est pour vous que je suis monté ici. Dès qu'il vous est né un enfant, vous nous l'envoyez, et nous le baptisons. Savez-vous la pensée qui me vient, lorsqu'après l'avoir mis au nombre des enfans de Dieu, je vous le renvoie? Ce que l'Evangile nous dit de l'Enfant-Jésus: Hérode, c'est-à-dire, le démon cherchera cet enfant pour le faire mourir. Voilà cet enfant innocent, et pur comme un Ange; mais, hélas! si Dieu lui conserve la vie, dans quelques années d'ici, lorsqu'il aura l'usage de raison, le démon fera ses efforts pour le perdre. Et je prévois, avec douleur, que ses parens s'en soucieront fort peu, qu'ils s'entendront peut-être avec lui, et qu'ils l'aideront à lui ravir son innocence.

Pères et mères, écoutez-moi avec attention. Je vais vous rappeler vos devoirs envers vos enfans. Plût à Dieu qu'aucun de vous ne méritât les reproches que mon ministère me force de vous faire.

PERSONNE n'ignore qu'en mettant des enfans au monde, on s'engage par-là même à les nourrir, à les élever, à les établir, chacun suivant son état et ses facultés. Or, si les pères et mères sont obligés de prendre soin de leurs enfans pour tout ce qui regarde leur corps, à plus forte raison doivent-ils veiller à la conservation de leur ame, puisque l'ame est infiniment plus précieuse que le corps. Je ne m'arrêterai point à prouver cette vérité ; les lumières de la raison, les sentimens de la nature s'accordent parfaitement là-dessus, avec les principes de la Religion. Un père qui refuseroit du pain à son enfant, qui ne se mettroit point en peine de pourvoir à ses besoins, seroit regardé comme un monstre. Comment faudroit-il donc regarder celui qui ne s'embarrasseroit pas de veiller sur l'ame de ses enfans, qui la laisseroit périr, qui contribueroit même à sa perte ?

Mais, y a-t-il parmi les Chrétiens des pères et des mères capables d'un si grand crime ? Ah ! M. C. P., que le nombre en est grand ! Je ne parle que d'après l'expérience, et je ne dis rien que je ne voie de mes propres yeux.

Instruire ses enfans dans la Religion, et leur apprendre à connoître J. C. ; corriger leurs défauts, et réprimer leurs mauvaises inclinations ; les faire marcher dans le chemin de la vertu, en y marchant soi-même, et en ne leur donnant que de bons exemples,

telles sont les obligations des pères et mères. Pensez maintenant, et voyez s'il en est beaucoup qui les remplissent ?

Je vous le demande, pères et mères ; quelle est votre exactitude à remplir le premier de ces devoirs ? Enseignez-vous à vos enfans les vérités du salut ? travaillez-vous à les graver dans leur mémoire, dans leur esprit et dans leur cœur? Hélas ! ce que vous faites pour eux sur cet article, ne se réduit-il pas à leur apprendre tout au plus quelques mots de catéchisme, et à balbutier quelques prières qu'ils n'entendent point, et que vous n'entendez peut-être pas vous-mêmes.

Le Seigneur, après avoir commandé à son peuple de l'aimer et de le servir, ajoute ces paroles remarquables : *Apprenez ces choses à vos enfans, instruisez-les, lorsque vous êtes assis dans votre maison, lorsque vous marchez, lorsque vous vous couchez, ou que vous vous levez.* Oh ! qu'il seroit beau de voir un père de famille assis au milieu de ses enfans, leur montrer le crucifix, et leur dire : Regardez, mes enfans, voilà le livre où je veux que vous appreniez à vous aimer et à vous supporter les uns les autres, à souffrir avec patience le froid, le chaud, la faim, la soif, et toutes les afflictions qu'il plaira à Dieu de vous envoyer. Voilà le livre où je veux que vous appreniez l'humilité, la douceur, l'obéissance, la modestie, la tempérance, la charité.

Regardez J. C., notre bon Sauveur, attaché à la Croix pour l'amour de nous. C'est

le péché qui l'a mis dans l'état où vous le voyez. Fuyez donc, mes chers enfans, fuyez le péché plus que vous ne fuiriez une bête féroce qui voudroit vous dévorer; fuyez la vanité, la jalousie, la médisance, les disputes, la colère, les juremens, la vengeance, le vol, le mensonge, les paroles déshonnêtes, les pensées et les actions honteuses. Mes enfans, je vous aime comme mes entrailles, et je ne vis que pour vous; mais j'aimerois mieux vous porter moi-même dans le tombeau, que de vous voir commettre un seul péché mortel, parce que le péché mortel fait mourir notre ame, et crucifie J. C.

Des enfans à qui l'on parleroit de la sorte, ne manqueroient pas de faire mille questions, qui donneroient occasion à un père de les instruire et de s'instruire lui-même. Mais, le fait-on? O mon Dieu! ce n'est pas de vous qu'on leur parle, on les entretient de toute autre chose. Dans la plupart des familles, on ne prononce presque jamais le nom de Jésus, ce nom adorable que les enfans devroient avoir dans la bouche, dès qu'ils commencent à bégayer. Ils vous ont offensé mille fois, ô mon Dieu! avant même de vous connoître. L'ignorance dans laquelle on les laisse croupir, les plonge dans toute sorte de vices, qu'ils auroient évités s'ils avoient été instruits.

Pères et mères, vous en répondrez devant Dieu. Cruels! vous laissez périr l'ame de os enfans, faute d'instructions. Quelle sera

votre excuse, lorsque Dieu vous en demandera compte ? Direz-vous que vous n'étiez point assez éclairés pour les instruire ? que vous ne pouviez pas leur apprendre ce que vous ne saviez pas ? Eh ! que deviez-vous savoir, si ce n'est pas votre religion ? pourquoi êtes-vous entrés dans le mariage, si vous n'êtes pas en état d'en remplir la plus essentielle, la plus indispensable obligation ? N'est-ce point assez que votre ignorance vous perde, sans vous mettre dans le cas qu'elle en perde d'autres avec vous ?

Il y a, direz-vous, des Pasteurs chargés de prêcher et d'instruire. Cela est vrai ; mais outre que vous êtes les premiers pasteurs de vos enfans, cette excuse vous couvre de confusion, et vous rend encore plus inexcusables. Car, s'il y a des Pasteurs pour instruire, pourquoi ne venez-vous pas les entendre ? pourquoi rougissez-vous d'assister au Catéchisme, où vous apprendriez la manière d'instruire vos enfans, en vous instruisant vous-mêmes ? Nous le faisons exactement tous les Dimanches, et d'une manière à vous intéresser vous-mêmes aussi-bien que les enfans. Et vous n'y venez point ; souvent vous empêchez vos enfans d'y venir. Vos troupeaux, j'ai honte de le dire, vous sont mille fois plus chers que l'ame de vos enfans et de vos domestiques. Je finirai donc cet article en vous appliquant ces paroles de Jérémie : *L'animal le plus féroce découvre ses mamelles pour donner du lait à ses petits ;* et chez mon peuple, les pères

et mères poussent la cruauté jusqu'à *refuser à leurs enfans le lait et le pain* de la parole, c'est-à-dire, l'instruction. Vous manquez donc à votre premier devoir envers eux. Voyons si vous êtes plus fidèles au second.

Le second devoir des pères et mères, est de reprendre, de corriger, de châtier leurs enfans. Je n'ai encore là-dessus que des reproches à vous faire : il faut que vous me pardonniez, M. C. P. ; ne vous offensez pas de la liberté que me donne mon ministère : si je suis forcé de vous dire des choses dures, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes.

Je connois très-peu de familles, où l'on corrige les enfans comme on le devroit. Les uns, par une fausse tendresse, leur souffrent tout, et les laissent vivre à leur fantaisie, sous prétexte qu'ils sont encore jeunes, et que l'âge amènera la raison.

Oui, l'âge amènera la raison ; mais les mauvaises inclinations et les habitudes perverses, quand elles ne sont pas réprimées dès l'enfance, croissent avec l'âge, s'enracinent, et sont ensuite plus fortes que la raison. Tant qu'un arbre est jeune, vous le pliez, vous le redressez comme vous voulez ; mais essayez de redresser un grand arbre, vous le romprez, vous l'arracherez plutôt que de lui faire perdre son pli. Eh ! ne dites-vous pas vous-mêmes, M. F., que les enfans d'aujourd'hui naissent avec la malice ?

on ne sauroit donc les corriger de trop bonne heure.

Et cependant, on voit des parens qui rient et qui s'amusent des petites sottises de leurs enfans. Ils ne font pas attention que nous apportons du sein de nos mères, le germe de toutes les passions; et qu'on ne peut en arrêter les progrès et les suites, qu'en les étouffant aussitôt qu'on les voit paroître.

D'autres, à la vérité, reprennent et corrigent leurs enfans; mais de quelle manière, mon Dieu! par caprice et par mauvaise humeur. La colère, les emportemens, les malédictions, sont presque toujours de la partie. On ne les corrige pas; on les brutalise. On ne les châtie point; on les maltraite. Et vous me répondez froidement: je ne pourrois pas les châtier, et ils ne m'écouteroient pas, si je n'étois point en colère. Comme si, pour remplir ce devoir, il falloit manquer à tous les devoirs que la charité, la religion et l'humanité imposent! De là, qu'arrive-t-il? il arrive que vos enfans, ou ne vous craignent point du tout, ou n'ont peur que des coups que vous leur donnez et du bruit que vous faites. Ils ne craignent pas de vous déplaire, mais seulement d'être battus, et lorsqu'ils ne craindront plus d'être battus, ils s'embarrasseront fort peu de vous déplaire.

Quand un père ou une mère châtient leurs enfans, par un motif de religion et de tendresse, ils commencent toujours par

les reprendre avec douceur. Lorsqu'ils sont indociles et opiniâtres, ils élèvent la voix ; mais ils ne se laissent point emporter à la colère. Ils sont fermes ; mais non pas aigres. Ils châtient ; mais ils ne sont pas cruels. Ils disent : mon enfant, je vous châtie, parce que vous l'avez mérité ; vous avez fait le mal, il est juste que vous en portiez la peine ; faites toujours bien, et vous ne serez jamais puni. Si je ne vous aimois pas, je vous laisserois vivre à votre tête ; mais parce que je vous aime, je vous châtie, afin qu'en vous corrigeant de vos défauts, vous deveniez un honnête homme et un bon Chrétien. Dans leurs corrections, des parens vraiment Chrétiens, ont toujours soin de faire remarquer à un enfant coupable, l'offense qu'il a faite à Dieu, et de lui en faire demander pardon. Avant de faire une correction, ou d'infliger un châtiment, ils s'adressent au Seigneur, pour le conjurer d'y répandre sa bénédiction.

Heureux les enfans que l'on corrige, à qui l'on parle et que l'on élève de la sorte ! Malheur à ceux qu'on ne reprend jamais sans les maudire, et sans accompagner la correction de juremens ou de paroles grossières ! On veut les corriger d'un vice, et on les précipite dans un autre. Que dis-je, mes Frères ? on les entraîne dans mille autres vices, par le mauvais exemple qu'on leur donne. Vous allez le voir.

Les mauvais exemples des pères et mères, font plus de mal à leurs enfans, que toutes les instructions, que toutes les réprimandes ne leur font de bien ; et le peu de bien qu'ils pourroient en retirer, est presque toujours gâté et perdu, par les mauvais exemples qu'ils ont sans cesse devant les yeux. Vous dites, par exemple, à votre enfant, qu'il ne faut point jurer ; vous le reprenez quand il jure, et il vous entend jurer vous-mêmes ; et ce qui est plus ridicule encore, vous vous servez des termes les plus grossiers, en le grondant d'avoir dit des paroles grossières.

Vous recommandez à votre enfant, la douceur et la patience ; cela est très-bien. Mais le moment d'après, vous vous emportez contre sa mère, vous maltraitez un domestique, vous querellez vos voisins.

Oseriez-vous bien dire à votre enfant, mon cher Frère, qu'il faut fuir l'ivrognerie et les cabarets, après y avoir passé vous-même une partie de la journée, et lorsqu'il vous aura vu rentrer ivre à la maison ? Oseriez-vous lui dire qu'il faut pardonner à ses ennemis, pendant que vous lui laissez voir toute l'envie que vous avez de vous venger des vôtres ?

Vous vous flattez, mère de famille, de donner une bonne éducation à votre fille. Vous l'avez bien instruite sur les devoirs de sa religion ; vous lui avez parlé de la

charité que nous devons avoir les uns pour les autres ; et après cela vous allez médire du prochain en sa présence ! Vous lui prêchez la modestie, la pudeur, la fuite des mauvaises compagnies ; et vous regretterez ensuite devant elle, les plaisirs de votre jeunesse ; vous racontez en sa présence, avec une sorte de complaisance et de satisfaction, les parties mondaines dans lesquelles vous avez été, et mille circonstances, dont vous ne devriez vous souvenir que pour en faire pénitence, et en pleurer devant Dieu !

Venez vous plaindre après cela, pères et mères, de ce que vos enfans sont entêtés, opiniâtres, violens, jureurs, libertins, médisans, ivrognes, vindicatifs. Ils suivent le chemin que vous leur avez montré ; ils font ce qu'ils vous ont vu faire. Ils oublient vos leçons ; mais ils se guident d'après votre conduite ; ils ont les yeux sur vous, ils vous imitent, ils vous ressemblent. S'ils ont des vices que vous n'avez jamais eus, c'est presque toujours, parce que vous avez négligé de les instruire, et de les corriger de bonne heure, ou parce que vous ne vous y êtes pas pris comme vous auriez dû vous y prendre.

Finissons, M. C. P. ; quoique je n'aie pas tout dit, c'est bien assez pour vous engager à faire des réflexions sérieuses sur ce que vous devez à vos enfans : l'instruction, la correction, et par-dessus tout, le bon exemple. Arrêtez-vous à ces trois

points, lorsque vous examinerez votre conscience. Ne vous aveuglez point; voilà vos obligations, je n'exagère rien, je vous dis la vérité devant Dieu. Vous répondrez de vos enfans ame pour ame; et il est impossible que vous vous sauviez, s'ils viennent à se perdre par votre faute. Je dis faute d'avoir été suffisamment instruits; faute d'avoir été corrigés comme ils devroient l'être; faute d'avoir trouvé dans votre personne, des exemples de vertu et de religion.

Soyez donc comme leurs Anges gardiens, conduisez-les dans le droit chemin, en y marchant vous-mêmes. Gardez leur ame comme la prunelle de votre œil; apprenez-leur à connoître Jésus-Christ; ayez soin de leur parler de ce divin modèle, dans toutes les occasions. Entretenez-les plus souvent de l'héritage qui les attend dans le Ciel, que de celui que vous leur laisserez sur la terre. Par ce moyen, et avec la grâce de Jésus-Christ, à qui vous devez les offrir tous les jours, en le priant de les bénir et de les sanctifier, vous les verrez croître en sagesse, à mesure qu'ils avanceront en âge; et après avoir fait votre consolation dans ce monde, ils feront votre joie et votre couronne pendant l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite.

POUR L'ÉPIPHANIE.

Sur notre vocation à la Foi.

Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum: Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer. *S. Matth.* 2.

Jésus-Christ, mes Frères, attire aujourd'hui à sa crêche, les Mages qui viennent l'adorer en notre nom, et au nom de toutes les Nations : ils sont nos prémices et nos modèles. Soyons fidèles à les étudier et à les suivre ; consacrons entièrement ce saint jour, à remercier Jésus-Christ du précieux don de la foi, à laquelle il nous a appelés dans leurs personnes ; à lui en demander la conservation et l'accroissement ; à prendre la résolution ferme et sincère d'en pratiquer les œuvres.

Oui, mes Frères, s'écrie le pape saint Léon, l'Epiphanie est proprement la fête de notre vocation au Christianisme et au salut éternel. Célébrons donc avec des transports de joie et de reconnoissance, les commencemens de notre bienheureuse espérance ; et à l'exemple des Mages ; soyons fidèles à notre vocation. C'est le fruit que nous devons retirer de cette grande solennité, et ce sera le sujet de cette Instruction.

Pour

Pour concevoir la grandeur du bienfait de notre vocation à la foi, considérons, mes Frères, ce qu'étoient nos ancêtres avant de l'avoir vu : ils étoient sans Dieu, sans Jésus-Christ, sans lumière, sans espérance ; livrés à toutes sortes de crimes et de désordres, ennemis de Dieu, les objets de sa colère, esclaves du démon, victimes dignes de l'enfer. Pouvons-nous réfléchir sérieusement à un état si horrible, sans bénir Dieu de toute la plénitude de notre cœur, de ce qu'il a bien voulu nous en tirer, et se faire connoître à nous. O quel bonheur, M. F., de connoître le mystère adorable de la sainte Trinité ! Quel sujet de joie et d'actions de grâces, de connoître Jésus-Christ, et tout ce qu'il a fait et souffert pour notre salut ! Qu'avons-nous fait à Dieu, pour avoir été préférés à tant de Juifs, d'Hérétiques, de Turcs, d'Infidèles, qui ont péri et qui périssent encore tous les jours, dans leur ignorance et dans leurs péchés ? nous ne sommes pas plus dignes de cette grâce que ces peuples infortunés. Si nous naissons dans l'Eglise, pendant que tant d'autres périssent hors de son sein, c'est un effet de la justice de Dieu à leur égard, et d'une miséricorde infinie envers nous. Seigneur, pourrons-nous avoir assez de force pour vous remercier d'une si grande faveur, et toute notre vie suffiroit-elle, pour vous témoigner la reconnoissance que nous vous devons ?

Mais, en remerciant Dieu de nous avoir donné la foi, n'oublions pas, M. F., que si nous voulons la conserver, il faut que nous en fassions un saint usage, et que nous en pratiquions les œuvres, à l'exemple des Mages. Leur fidélité à la grâce de leur vocation fut prompte, généreuse et persévérante. Telle doit être la nôtre.

D'abord, la fidélité des Mages à suivre leur vocation à la foi fut prompte. En effet, dès qu'ils ont vu l'étoile miraculeuse, ils partent pour aller chercher le Sauveur de leur ame; ils ne balancent point; ils ne s'arrêtent point à prendre de longues mesures. Pressés d'un saint désir d'arriver au terme où l'étoile les appelle, ils n'écoutent rien de tout ce qui peut les retenir; ils marchent à la lueur de cette étoile, et vont chercher celui qu'une lumière intérieure leur dit être leur Sauveur et leur Dieu.

Les imitez-vous, M. F.? hélas! il y a peut-être des années entières que Dieu vous appelle, et que vous lui résistez. Elevés dans le sein de l'Eglise, vous avez plus de lumières que les Mages; votre foi est plus formée, vous connoissez beaucoup plus distinctement qu'eux, les volontés de Dieu sur vous. Pour une étoile qu'ils voyoient, mille raisons vous convainquent, mille exemples vous confondent; les Prédicateurs vous pressent, vous sollicitent, vous exhortent de revenir à Dieu; et toujours vous différez. Ah! quand direz-vous comme

les Mages, nous avons vu et nous sommes venus : *Vidimus et venimus ?* Oui, Seigneur, je vois aujourd'hui que vous me demandez mon cœur, que vous voulez que je vous sacrifie cette passion ; et dès aujourd'hui je veux vous obéir. Premier exemple que nous donnent les Mages ; promptitude à suivre la voix de Dieu : ils y ajoutent un grand courage à surmonter toutes les difficultés qui se présentent.

Pour suivre l'étoile et pour répondre à leur vocation, que de sacrifices n'ont-ils pas à faire ? Il leur faut abandonner leur pays, leurs maisons, leurs familles, leurs royaumes ; il faut qu'ils s'éloignent de ce qu'ils ont de plus cher ; qu'ils essuient les fatigues d'un long voyage, et même les dérisions des gens du monde : et ils le font sans hésiter.

Voilà, M. F., le mérite de la foi ; c'est de renoncer, quand il faut, à ce qu'on aime le plus tendrement ; c'est de quitter ses habitudes, de se priver des douceurs et des commodités de la vie ; de se mettre au-dessus du respect humain et des railleries du monde ; c'est de se faire certaines violences, sans lesquelles on ne parvient point au royaume de Dieu. Ah ! mon cher Frère, c'est ce que vous savez si bien faire, quand il s'agit de votre intérêt temporel, de vous procurer quelque plaisir, de satisfaire vos passions. Alors, vous osez tout, vous êtes prêt à tout, vous vous exposez à tout ; et quand il s'agit de Dieu, de la Religion,

du salut de votre ame, tout vous effraie; tout vous paroît impraticable. Mon Dieu! quelle lâcheté! combien la conduite des Mages la condamne! mais voyons jusqu'à quel point ils portent la générosité.

Arrivés à Jérusalem, l'étoile, qui jusques-là leur avoit servi de guide, disparoît. Ils croyoient sans doute être arrivés à la fin de leur course, et trouver Jérusalem au comble de la joie de posséder son Sauveur et son Dieu, et empressée à lui rendre ses hommages: point du tout. Non-seulement Jérusalem ne donne aucun signe de joie, pour la naissance de son libérateur, elle ignore même qu'il est né. Quelle épreuve pour ces Rois! leur foi n'en devoit-elle pas être ébranlée? ne devoient-ils pas renoncer à leur dessein, et retourner le plus secrètement possible dans leur pays, de peur qu'on se moquât d'eux? Voilà peut-être ce que chacun de nous auroit fait; ce n'est pas ce que font les Mages. Cette épreuve, bien loin d'ébranler leur foi, ne sert qu'à l'accroître. Abandonnés en apparence par la lumière céleste qui les a conduits, ils recourent à la voie ordinaire, ils consultent les Prêtres et les Docteurs de la loi: ils leur demandent dans quel lieu le Messie doit naître; à quelque prix que ce soit, ils veulent le trouver. Foulant aux pieds le respect humain, ils vont jusques dans la cour d'Hérode, demander où est le Roi des Juifs nouvellement né? Sans nul ménagement de politique, ils déclarent qu'ils sont venus

pour l'adorer. Qu'Hérode s'en offense et s'en trouble ; que la Synagogue en murmure ; qu'on pense et qu'on dise d'eux tout ce qu'on voudra ; qu'ils s'exposent par-là aux plus grands dangers : rien ne les empêche de rendre à ce Dieu Sauveur, à ce Dieu naissant, le culte qui lui est dû. O quel courage ! quelle générosité !

Est-ce ainsi que vous pratiquez votre Religion, M. F. ? est-ce ainsi que vous professez votre foi ? Hélas ! combien de fois le respect humain ne l'a-t-il pas retenue dans l'esclavage ; combien de fois une honte criminelle ne vous a-t-elle pas empêchés d'en pratiquer les œuvres, d'assister aux saints Offices, d'approcher des Sacremens, de faire le signe du Chrétien avant le repas, d'observer les abstinences ordonnées par l'Eglise ; de parler hautement dans certaines occasions, où l'on tournoit en ridicule la Religion et ses saintes pratiques ? Ah ! que la générosité de la foi des Mages doit vous causer de confusion ! Enfin, voyons quelle fut leur persévérance.

Les Docteurs de la foi ayant répondu aux Mages que le Messie devoit naître à Bethléem, ils partent pour cette petite ville. Ne devoient-ils pas s'attendre qu'ils seroient accompagnés par un grand nombre de Juifs, de ce peuple qui, depuis si long-temps, soupiroit après la venue de son Sauveur ? et cependant, ni les grands, ni les petits ne les suivent. Ils se mettent néanmoins en marche. Oh ! quelle foi ! Dieu ne la laissera

pas sans récompense. S'il se plaît à éprouver notre foi, il se plaît davantage encore à la récompenser. A peine les Mages sont-ils sortis de Jérusalem, que l'étoile reparoît; elle va devant eux, elle s'arrête, et s'abaisse sur le lieu où étoit le Sauveur. Ils entrent dans cette pauvre maison.

Ici, M. F., leur foi ne fut-elle pas mise à de plus grandes épreuves que jamais? Quel spectacle pour des Rois! qu'un enfant couché sur la paille et dans une crêche! comment reconnoître sous des dehors si méprisables, le Sauveur du monde? Ils le reconnoissent cependant, dans la pauvreté et la misère; dans l'enfance et l'infirmité, dans l'humiliation et le plus profond abaissement. Bien loin que cet état où ils le trouvent, altère leur foi, ils en sont touchés et édifiés. S'ils n'eussent eu qu'une foi foible et chancelante, l'étable, la crêche, les langes de cet enfant, les eussent rebutés; ils n'auroient eu que du mépris pour un Sauveur réduit à de telles extrémités. Ils auroient dit ce que les Juifs dirent dans la suite: Nous ne voulons point d'un maître sans bien, sans forces, sans pouvoir. *Nolumus hunc regnare super nos.* Qu'il paroisse sur le trône; qu'on nous le fasse voir revêtu de gloire et de majesté, et nous nous soumettrons à lui.

Mais leur foi vive et parfaite en juge autrement. Ils concluent que Jésus-Christ est Roi par lui-même, puisque pour se faire rechercher et obéir, il n'a pas besoin

de tout cet eclat qui environne les Rois de la terre. Ils concluent qu'il est le Roi du Ciel, puisqu'il vient d'y faire briller un astre nouveau ; qu'il est le Roi de la terre, puisqu'il appelle également à lui les grands et les petits, les Juifs et les Gentils ; ils l'honorent donc comme le souverain Roi du monde. Ils ne s'en tiennent pas là ; prosternés à ses pieds, ils l'adorent comme leur Dieu, et se consacrent à lui comme à leur Sauveur. Dites-nous, aimable Jésus ! ce que vous dîtes alors au cœur de ces hommes si généreux. Par quelles délices, par quelle douce consolation, ne récompensâtes-vous pas leur foi, leur fidélité à la grâce ? Continuons d'admirer la vertu des Mages.

Suivant la coutume des Orientaux, qui n'approchoient jamais des grands Princes, sans leur faire des présens ; les Mages offrirent à Jésus-Christ, les plus riches productions de leur pays, de l'or, de l'encens et de la myrrhe, et par ces présens, ils exprimoient l'idée qu'ils avoient de Jésus-Christ. Ils reconnoissoient sa divinité, son humanité, sa souveraineté : sa divinité, par l'encens qui n'est dû qu'à Dieu ; son humanité, par la myrrhe qui sert à embaumer les corps ; sa souveraineté, par l'or, qui est le tribut ordinaire que nous payons aux Souverains. Mais cette offrande exprimoit bien mieux encore les sentimens de leur cœur ;

leur ardente charité, dont l'or est le symbole ; leur tendre dévotion figurée par l'encens ; et le sacrifice qu'ils faisoient à ce Dieu fait homme, d'un cœur mortifié, représenté par la myrrhe.

Quelles vertus, M. F. ? et Jésus-Christ ne put-il pas dire dès-lors, qu'il n'avoit pas trouvé tant de foi, même dans Israël ? En effet, les Juifs avoient au milieu d'eux le Messie, et ils n'y font pas attention ; les Mages en étoient fort éloignés, et malgré cela ils viennent le chercher. Les Juifs, dans la suite, crucifièrent Jésus-Christ, et le traitèrent comme le dernier des hommes, comme un scélérat, dans le temps qu'ils lui voyoient opérer les plus grands miracles, et agir en Dieu : les Mages le voient sur la paille, réduit à la plus vile condition, et cependant ils s'humilient devant lui, comme devant un Dieu ; ils l'adorent, ils se dévouent à lui. Quelle foi de leur part, mais quel endurcissement de la part des Juifs !

Lesquels imitons-nous, M. F. ; hélas ! ne sont-ce pas les Juifs ? Ah ! qu'il y a peu de foi sur la terre ; on ne voit partout qu'une foi foible et languissante, qu'une foi morte : quelques-uns n'ont pas même la foi des *démons*, *qui croient qu'il y a un Dieu, et qui tremblent devant lui.* Quel sujet de nous humilier et de nous confondre en présence de Jésus-Christ. Quel usage faisons-nous du don précieux de la foi, et de tous les moyens de salut que nous trouvons dans l'Eglise ? Notre vie répond-elle à la sainteté de la

Religion que nous professons ? est-elle conforme aux maximes de l'Evangile, et aux exemples que Jésus-Christ nous a donnés ? Estimons-nous, aimons-nous, pratiquons-nous ce qu'il a estimé, aimé et pratiqué ? Avons-nous pour notre sainte Religion, toute l'estime qu'elle mérite ? Préférons-nous la qualité de Chrétien, à tous les honneurs et à tous les avantages du monde ? à tout ce que nous pourrions posséder ou désirer sur la terre ? Apportons-nous à la réception des Sacremens, les dispositions que demande une action si sainte ? En recueillons-nous les fruits que Jésus-Christ y a attachés ?

C'est sur tout cela que chacun de nous doit s'examiner aujourd'hui. Hélas ! qui de nous n'a pas une infinité de choses à se reprocher sur ces différens points ? A la vue de tant d'infidélités et d'ingratitudes, ne devons-nous pas craindre que Jésus-Christ ne nous ôte la foi comme aux Juifs, pour la donner à d'autres peuples qui en feroient un meilleur usage ? Pourquoi les Juifs ont-ils cessé d'être le peuple de Dieu ? c'est à cause de leur ingratitude et de leur infidélité. Si nous faisons comme eux, ne serons-nous pas traités comme eux ? Prenez garde, dit S. Paul, si vous ne demeurez pas fermes dans votre foi, vous serez rejetés comme les Juifs. *Car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles*, c'est-à-dire les Juifs, qui étoient son peuple, *comment vous épargneroit-il*, vous qui n'étiez pas son peuple ?

Dieu n'a-t-il pas déjà exercé ce terrible châtiment sur d'autres nations, qui avoient été, comme nous, substituées aux Juifs? La Religion a été très-florissante dans l'Asie et dans l'Afrique, et aujourd'hui ces deux grandes parties du monde ne sont presque plus habitées que par des Idolâtres, des Mahométans, des Hérétiques, des Schismatiques. Dans l'Europe même, combien l'hérésie et le schisme n'ont-ils pas enlevé de royaumes à l'Eglise; tous ces pays ont été Catholiques, et ils ne le sont plus. Enfin, n'avons-nous pas été nous-mêmes, à la veille de perdre notre sainte Religion? et si nous ne la pratiquons pas plus fidèlement que nous n'avons fait jusqu'ici, ne nous sera-t-elle pas ôtée tout-à-fait?

Ah! Chrétiens, détournons de nous un si grand malheur, et pour cela, soyons fermes dans notre foi, estimons-la par-dessus tout, pratiquons-en les œuvres, soyons prêts à tout sacrifier plutôt que de l'abandonner. Imitons les Mages; c'est par eux que Dieu a voulu commencer à nous transmettre la foi: c'est dans eux, que nous trouvons le modèle le plus achevé d'une foi vive, généreuse et persévérante. Unis de cœur et d'esprit à ces heureux Mages, allons à Jésus-Christ, adorons-le comme notre Dieu, aimons-le comme notre Sauveur, attachons-nous à lui comme à notre Roi. Présentons-lui l'encens d'une prière fervente, la myrrhe d'une vie pénitente et mortifiée, l'or d'une charité pure, et de toute sorte de bonnes

œuvres. Faisons-lui un hommage universel de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes; enfin, méritons par une vie vraiment chrétienne, qu'il nous conserve le don précieux de la foi.

Tels sont nos sentimens, ô mon Dieu! faites que nous y persévérions. Seigneur, Dieu des miséricordes, ne nous enlevez pas la foi! nous méritons bien de la perdre, à cause du mauvais usage, et du peu d'estime que nous en avons fait jusqu'ici; mais ne regardez point nos infidélités et notre ingratitude; ne consultez que votre miséricorde, et laissez-vous toucher par les malheurs affreux où nous serions plongés, si nous étions sans religion et sans culte. Rendez-nous fidèles à imiter les Mages, nos vrais modèles et nos pères dans la foi, afin qu'après vous avoir cherché constamment comme eux, nous ayons, comme eux, le bonheur de vous trouver et de vous posséder pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER DIMANCHE

APRÈS L'EPIPHANIE.

Sur la mauvaise conduite de la plupart des enfans, envers leurs pères et mères.

Erat subditus illis. Jésus leur étoit soumis. *S. Luc.* 2.

JE parlai Dimanche dernier, aux pères et mères; je parlerai aujourd'hui aux enfans. L'exemple de Jésus-Christ, soumis et obéissant à Joseph, ainsi qu'à Marie sa sainte mère, m'en fournit l'occasion. Je ne la laisserai point échapper, je déchargerai mon cœur, et je me livrerai aux sentimens que peut inspirer la conduite odieuse d'un très-grand nombre de personnes, à l'égard de leurs pères et mères.

Vous rappellerai-je froidement, M. F., ce commandement que vous récitez tous les jours: *Père et mère honoreras, etc.* Mais la nature elle-même a gravé ce devoir dans tous les cœurs. Je ne vous apprendrai donc pas vos obligations envers ceux qui vous ont mis au monde; mais seulement ce que vous faites pour la plupart; et ce que vous avez à craindre, lorsque vous manquez à des obligations si sacrées. Voyons donc quelle est la conduite dénaturée de beau-

coup d'enfans envers leurs parens ; quelle est l'énormité de ce crime, et quelle est la punition qu'il mérite.

Plut à Dieu, M. C. P., que les enfans dont je veux parler aujourd'hui, fussent aussi rares que les monstres. Plût à Dieu, que le désordre contre lequel je me récrie, ne fût qu'une vaine exagération de ma part, et une fausse alarme. Mais hélas ! il n'est que trop réel ; rien de plus commun, rien de plus visible. Je vous prends tous à témoins des vérités que vous allez entendre.

Si je vous interrogeois tous les uns après les autres, il ne s'en trouveroit peut-être pas un seul, qui n'eût à se plaindre de ses enfans. Eh ! combien de fois ne vous ai-je pas ouï dire qu'aujourd'hui les enfans, dès qu'ils ont un certain âge, ne veulent dépendre ni de père, ni de mère ; et qu'il n'est plus possible de les contenir dans le devoir ? Je ne parle pas de ceux qui sont ce qu'on appelle proprement des enfans ; mais de ceux qui sont en âge de penser, de réfléchir et de connoître leurs devoirs.

Qu'un père fasse des réprimandes à son fils, dans lequel il aperçoit du dérangement et des dispositions au libertinage, qu'il veuille le châtier pour son entêtement, sa vivacité, ses étourderies, ses sottises ; qu'il lui commande des choses qui ne sont pas de son goût, ou qui dérangent ses plaisirs. Qu'une mère représente à sa fille, qu'elle est

trop recherchée dans ses ajustemens, trop légère dans ses façons, trop familière avec les jeunes gens, qu'elle la reprenne et la corrige, parce qu'elle fréquente une compagnie suspecte, parce qu'elle forme une liaison dangereuse, parce qu'elle perd trop de temps aux amusemens de son âge; vous voyez aussitôt l'orgueil, étouffant la voix de la religion et de la nature, se révolter ouvertement contre les avis les plus sages, et les représentations les plus justes. De là viennent les excuses fausses, les raisonnemens déplacés, les réponses aigres, les répliques insolentes, un silence affecté, plus insolent encore, un air de mépris, des manières hautaines, la mauvaise humeur, *les bouderies* qui durent plusieurs heures, quelquefois plusieurs jours de suite; au point que le père ou la mère sont souvent obligés de revenir les premiers, et de prévenir leurs enfans. Pères et mères, voilà comme ils vous écoutent, comme ils vous respectent et vous obéissent.

C'est bien pis, lorsqu'une fois ils ne sont plus sous votre dépendance, que vous les avez établis, et qu'ils sont leurs maîtres; si vous prenez le ton d'autorité, que vous répondront-ils ? de quoi vous mêlez-vous ? faites vos affaires, et laissez-moi faire les miennes. Je suis en âge de me conduire; est-ce que je suis un enfant ? — Vous n'êtes plus un enfant, cela est vrai; mais je suis toujours votre père, et quand vous auriez les cheveux blancs, vous êtes toujours mon enfant, et je suis toujours en droit

de vous reprendre. — Vous trouvez à redire à tout, laissez-moi tranquille, je n'ai que faire de vos réprimandes, gardez vos conseils. Quel langage, mon Dieu ! quelles horreurs ! diroit-on que c'est un enfant qui parle à son père ?

Ce ne sont pas seulement les personnes de la condition la plus obscure qui en agissent ainsi ; ceux qui se piquent d'avoir de l'éducation et des sentimens d'honneur, ne se servent pas des mêmes termes, si vous le voulez, ils ne sont pas si grossiers dans la forme ; mais au fond, sont-ils plus respectueux et plus dociles ? Je le demande à leurs pères et mères.

Après ce que nous avons dit, on croiroit qu'il n'y a plus rien à dire ; point du tout : voici un autre spectacle. En faisant la visite de mes paroissiens, j'entre dans une maison, où le premier objet qui se présente à ma vue, est un vieillard que je trouve seul assis au coin du feu. Ses cheveux blancs, son corps usé par le travail, et courbé sous le poids des années, m'inspirent d'abord des sentimens de respect et de vénération. Je m'approche pour lui parler ; le chagrin, l'ennui, la douleur sont peints sur son visage. Eh ! qu'avez-vous, mon cher ami, lui dis-je, vous me paroissez bien triste ! Qu'est-ce qui vous afflige ! est-il arrivé quelque malheur dans votre famille ? — Ah ! Monsieur, je voudrois être mort, et je prie Dieu tous les jours de me retirer de ce monde, où je suis à charge aux autres, où je m'entends re-

procher journellement le pain que je mange. Je suis le père de quatre ou cinq enfans : ces pauvres mains que vous voyez, n'ont travaillé que pour les nourrir ; et après les avoir élevés, non sans beaucoup de peine, je me suis dépouillé, pour les établir, du peu que j'avois amassé à la sueur de mon front. Aujourd'hui que je n'ai rien, et que je suis hors d'état de gagner ma vie, mes enfans ne sauroient me souffrir. Ils se disputent à qui ne m'aura pas dans sa maison ; je suis ici comme par charité ; si je veux dire un mot, on me ferme la bouche ; si je fais quelques représentations, (car vous savez, Monsieur, que les vieux ont plus d'expérience que les jeunes,) on me répond que je ne sais ce que je dis ; si je me plains de mon mal, on me souhaite la mort : voilà quelle est ma situation. Mais, Monsieur, je vous en prie, ne dites rien de tout ceci à mes enfans ; ce seroit encore pis, s'ils savoient que je vous ai fait des plaintes.

Vous m'écoutez, M. C. P., avec une attention singulière. J'aperçois sur votre visage certains signes d'étonnement et de douleur, comme si vous disiez en vous-même : tout cela est vrai ; nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nous le voyons tous les jours. A peine nos enfans savent-ils parler, qu'ils commencent à être rebelles. Devenus grands, c'est encore pis ; quand une fois ils sont leurs maîtres, nous n'avons plus rien à dire ; lorsque nous sommes vieux, et hors d'état de leur être utiles,

nous leur sommes à charge. Notre vieillesse les ennuie, nos infirmités les dégoûtent; ils désirent notre mort; ils nous forcent à la désirer nous-mêmes; et l'on ne sait qui de nous ou de nos enfans, sont les plus lassés de notre existence.

Eh bien! M. F., ce que vous venez d'entendre n'est donc point une histoire faite à plaisir? Je n'ai donc fait que vous rapporter ce qui se passe journellement sous vos yeux? Mais on s'y accoutume; on n'y fait presque pas d'attention; à force de le voir, on n'y prend plus garde; et l'on parle comme d'une chose ordinaire, de ce qui est réellement un des plus grands crimes que l'on puisse commettre. Je vais vous en convaincre.

Vos pères et mères, M. C. E., sont à votre égard comme l'image de Dieu. De même que Dieu est le père, le conservateur, le sauveur de votre ame, ils sont les pères, les conservateurs, et comme les sauveurs de votre corps. Ce corps a été formé de leur propre substance, et vous êtes réellement la chair de leur chair, les os de leurs os, une portion d'eux-mêmes, et d'autres eux-mêmes. Combien de soins, de peines, d'inquiétudes ne se sont-ils pas donnés pour vous nourrir et pour vous élever! Quelles marques d'amour et de tendresse n'en avez-vous pas reçues dans votre enfance, lorsqu'ils vous portoient dans leurs bras, lorsqu'ils vous faisoient asseoir sur leurs genoux?

Ils interrompoient leur sommeil pour vous faire dormir ; ils se dépouilloient pour vous vêtir ; ils se privoient du nécessaire, afin de pourvoir à vos besoins, quelquefois même à vos plaisirs.

L'amour de Dieu pour les hommes est infini : et cet amour, tout infini qu'il est, Dieu lui-même le compare à l'amour d'un père pour ses enfans, à la tendresse d'une mère pour le fruit de ses entrailles. Ce n'est donc point assez de dire qu'un enfant qui n'aime pas ses père et mère, est un ingrat, il faut dire que c'est un monstre ; qu'en leur manquant de respect, il commet une sorte d'impiété ; que les paroles insolentes à leur égard, sont comme des blasphèmes ; les manières dures, les mauvais traitemens, une espèce de sacrilége ; qu'un tel enfant foule aux pieds les lois les plus saintes de la Religion, résiste aux lumières les plus communes de la raison ; étouffe les sentimens de la nature ; viole les droits les plus sacrés, et devient semblable aux animaux qui, au bout d'un certain temps, ne connoissent plus ni père ni mère. Enfans, qui m'écoutez, voilà qui vous couvre de honte ; mais voici de quoi vous faire trembler.

Le saint patriarche Noé, ayant planté la vigne, ne connoissant pas la vertu du vin, s'enivra, s'endormit, et pendant son sommeil, se trouva découvert d'une manière contraire à la pudeur. Cham, l'un de ses trois enfans, l'ayant aperçu, courut aussitôt en avertir ses frères. Ceux-ci, bien loin

d'en faire, comme lui, un sujet de plaisanterie, prirent un manteau sur leurs épaules, et marchant à reculons, en couvrirent leur père. Noé ayant appris, à son réveil, ce que ses enfans lui avoient fait, bénit ces derniers, Sem et Japhet, et donna sa malédiction à l'autre, et à toute sa race, le condamnant à être le serviteur et l'esclave de ses frères. En effet, Cham et toute sa postérité, furent proscrits de Dieu et livrés à l'anathème. Quel étoit le crime de Cham, pour mériter un châtiment aussi terrible? Il ne s'étoit pas révolté contre son père; il ne s'étoit pas moqué de lui en face; il avoit seulement jeté, avec curiosité, les yeux sur celui qu'il devoit respecter; il avoit découvert à ses frères ce qu'il n'auroit pas dû regarder lui-même; et ce manque de respect pour un père endormi, qui passeroit aujourd'hui pour un trait de jeunesse, ne mérite rien moins que la malédiction de son père et celle de Dieu!

Cela vous étonne, mes Frères; voici qui vous étonnera davantage. C'est Dieu lui-même qui parle à Moïse: écoutez-le. « Si quelqu'un a un fils rebelle, qui ne » veuille point se rendre au commande- » ment de son père ou de sa mère, et qui » en ayant été repris, refuse de leur obéir, » ils le prendront et l'amèneront devant les » Anciens de la ville: voici, diront-ils, » notre fils qui est un rebelle et un inso- » lent, qui ne veut point nous écouter, et » qui méprise nos remontrances. Alors, le

» peuple le lapidera, et il sera puni de » mort, afin que vous ôtiez le mal du mi- » lieu de vous, et que tout Israël soit saisi » de crainte en voyant cet exemple. »

Malheureux enfans qui, au lieu de faire la joie de vos pères et mères, la douceur de leur vie et la consolation de leur vieillesse, ne leur causez au contraire que du chagrin, leur rendant la vie dure, et la vieillesse insupportable; vous êtes donc des enfans de malédiction. Vous auriez dû être punis de mort, si vous eussiez vécu sous la loi de Moïse; et le peuple, par ordre de Dieu même, vous auroit donc assommés à coups de pierres. Plaise au Seigneur, que tout ceci vous fasse ouvrir les yeux! vous voyez que je ne parle pas de moi-même, mais d'après Dieu.

Écoutez encore, écoutez les propres paroles du Saint-Esprit, tirées du livre de la Sagesse. Ah! qu'elles sont belles! gravez-les dans tous les cœurs, ô mon Dieu! par l'onction de votre grâce. « Celui qui honore » son père et sa mère, amasse sur sa tête » un trésor de grâce et de bénédiction : il » trouvera sa joie dans ses enfans, et sera » exaucé au jour de sa prière. Celui qui » craint le Seigneur, honorera son père et » sa mère, et il servira, comme ses maîtres, » ceux qui lui ont donné la vie. Honorez- » les par vos actions, par vos paroles, et » par toute sorte de patience; afin que » leur bénédiction demeure sur vous jusqu'à » la fin. Car la maison des enfans est affer-

» mie par la bénédiction de leur père ; et
» la malédiction de leur mère la détruit et
» la ruine jusqu'au fondement. »

» Mon fils, soulagez votre père dans sa
» vieillesse, et ne l'attristez point, tant qu'il
» plaira à Dieu de prolonger ses jours. Que
» si vous voyez son esprit s'affoiblir, gar-
» dez-vous bien de le mépriser, à cause de
» l'avantage que vous avez sur lui. Ah !
» combien est infâme celui qui abandonne
» son père ! et combien est maudit de Dieu
» celui qui aigrit l'esprit de sa mère ! »

Voilà, M. C. F., ce que j'avois à dire aujourd'hui pour votre instruction. Faites-en votre profit, et Dieu vous bénira.

POUR LE SECOND DIMANCHE

APRÈS L'EPIPHANIE.

Sur l'état du Mariage.

Vocatus est Jesus ad nuptias. Jésus fut invité aux noces. *S. Jean.* 2.

PARMI les différens états que les hommes ont à choisir, dans lesquels ils s'engagent chacun suivant son goût, ses inclinations et les circonstances particulières qui le déterminent, il n'en est aucun dont le choix demande plus de sagesse que le Mariage. Je vous ai souvent entendu dire à vous-mêmes, M. F., que si l'on faisoit sur cet

article toutes les réflexions qu'il y auroit à faire, on ne se marieroit jamais. Il s'agit, en effet, de se lier par des liens indissolubles, à une personne dont le caractère est quelquefois très-opposé à celui qu'on a. Il s'agit de faire irrévocablement le sacrifice de sa personne à quelqu'un que l'on ne connoît pas, ou sur le compte de qui on peut aisément se tromper. Il s'agit de mettre au monde des enfans qu'il faut entretenir, élever, établir, qui peuvent être et ne sont que trop souvent la source de mille chagrins, dont on est rongé toute la vie. A Dieu ne plaise que je veuille vous inspirer du dégoût pour un état si saint et si nécessaire. Non; mon intention est seulement de vous faire sentir combien il est important de consulter la Providence, et de se consulter soi-même avant de s'engager dans cet état dont je vais rappeler les obligations, tant aux personnes mariées qu'à celles qui pensent à se marier. Puissé-je apprendre aux uns et aux autres à se comporter de manière, qu'on puisse dire de leur mariage, comme de celui de Cana, J. C. fut invité aux noces. *Vocatus est, etc.*

C'EST un principe incontestable, que la Providence appelle chacun de nous à un certain genre de vie, hors duquel nous ne sommes point dans la place où elle nous vouloit. Sur quoi vous remarquerez en passant, que ce défaut de vocation est une des

principales causes des désordres qui règnent dans le monde. La plupart des hommes font de mauvais mariages, parce que ce n'est pas la Providence qui les a placés où ils sont; et ne les y ayant point placés, elle ne leur donne point les secours dont ils ont besoin pour y faire ce qu'ils doivent, et comme ils le doivent. D'où il est aisé de conclure d'abord en général, combien il est essentiel d'examiner sa vocation, de la connoître et de la suivre.

Quand il s'agit de l'état ecclésiastique, tout le monde convient qu'il faut y être appelé. Quand il s'agit du mariage, je ne vois pas qu'on dise la même chose; et je vois encore moins sur quel fondement on peut s'imaginer que la vocation de Dieu n'est pas aussi nécessaire pour cet état que pour les autres. Bien loin de là: plus on réfléchit sur la nature, les engagemens, les obligations, et les suites du mariage, plus on sent la nécessité de cette vocation. Il faut l'examiner avec d'autant plus de prudence, qu'il est non-seulement facile de s'y tromper, mais très-difficile de ne pas y être trompé. Cependant le mariage est, de tous les états, celui dans lequel on s'engage avec le moins de réflexion.

Je me trompe, M. F., on en fait beaucoup; on se donne toute sorte de mouvemens pour faire un mariage honnête, riche, quelquefois un mariage de pure fantaisie. Mais pour faire un mariage qui soit agréable à Dieu, un mariage où règnent la pu-

reté des mœurs, la douceur, la paix en J. C.; un mariage qui contribue à la sanctification de ceux qui le contractent, n'est-il pas vrai que c'est là ordinairement ce dont on s'occupe le moins, et à quoi très-souvent l'on ne pense pas du tout? Ce sont là néanmoins les vrais motifs qui doivent animer les personnes qui se marient, et par lesquels se déterminent tous ceux que Dieu appelle véritablement à cet état.

Il y en a qui ne se marient point, crainte de gêner leur liberté, ou plutôt leur libertinage. Dieu vous préserve d'être de ce nombre, M. F.! Il y en a d'autres qui, non-seulement n'ont point de goût pour le mariage, mais qui en ont une répugnance formelle: non pas qu'ils trouvent rien dans cet état qui ne soit utile et respectable; ils savent que c'est le premier état qui ait été établi sur la terre; que Dieu lui-même en est l'auteur, et qu'il répand sur ceux qu'il y appelle, des bénédictions particulières; que c'est une alliance sainte, puisqu'elle représente l'union mystérieuse du Fils de Dieu avec la nature humaine; et de l'Eglise chrétienne avec J. C., qui a fait du mariage un Sacrement auguste, qui donne aux époux bien appelés et bien disposés, toutes les grâces qui leur sont nécessaires. Ils conviennent de tout cela; mais ils sont en même-temps effrayés des obligations qu'on y contracte.

On ne connoît jamais parfaitement la personne que l'on épouse, disent-ils; et quand on

on la connoîtroit, on n'est pas assuré qu'elle sera toujours la même. Dès qu'une fois on est engagé, voilà qui est fait pour toujours: il n'y a que la mort qui puisse rompre cette union. Et cette union, par combien d'accidens ne peut-elle pas devenir insoutenable! Ce qui fait la douceur d'un mariage que Dieu lui-même a béni, devient, quand il le désapprouve et qu'il le maudit par conséquent, une source journalière et intarissable d'afflictions et d'amertumes... Quelle douceur, de passer sa vie dans la société d'une personne avec laquelle on ne fait plus qu'un cœur et qu'une ame! Mais, quel supplice, d'avoir sans cesse sous ses yeux quelqu'un qui déplaît et à qui l'on déplaît soi-même!

D'après ces réflexions et beaucoup d'autres fondées sur l'expérience, on prend le parti de ne pas se marier; de sacrifier au soulagement des pauvres la meilleure partie de ce que l'on auroit employé à l'établissement d'une famille; de se sanctifier par de bonnes œuvres, dont la pratique sera d'autant plus aisée, qu'on sera libre sur l'usage de ses biens et de son temps.

Celui qui pense de la sorte, n'est pas vraisemblablement appelé au mariage. Eh! plût à Dieu que tous ceux qui s'en éloignent, eussent des motifs aussi purs, et des vues aussi louables!

Si vous croyez, au contraire, avoir de bonnes raisons pour penser que la Providence vous appelle au mariage; si vous y êtes déterminé par la volonté de vos parens,

par la position de vos affaires, ou par des motifs de conscience ; si d'ailleurs vous êtes disposé à faire vos efforts pour vivre en paix avec un autre vous-même, pour supporter ses défauts et n'être pas rebuté par ses infirmités ; si vous vous connoissez capable de vous donner tous les soins qu'exigent l'éducation et l'établissement d'une famille ; si vous avez principalement en vue la gloire de Dieu et le salut de votre ame ; il ne vous reste plus, après avoir demandé les lumières de l'Esprit-Saint, qu'à choisir une personne avec laquelle vous puissiez faire votre salut.

Gardez-vous d'abord d'avoir des préventions pour ou contre telle personne. S'il y a dans la vie une occasion où il faille se méfier de son goût et de ses lumières, c'est quand il s'agit de choisir un mari ou une femme. Vous avez vos père et mère, votre famille, vos amis ; il y a des personnes sages, et capables de vous donner les conseils dont vous avez besoin dans cette circonstance : consultez-les donc, et regardez-les comme les instrumens dont la Providence se servira pour vous faire connoître sa volonté.

Abraham voulant marier son fils Isaac, envoya Eliézer, son serviteur, en Mésopotamie pour lui chercher une femme. Ce serviteur fidèle étant arrivé à Nachor, s'adressa à Dieu, et lui fit cette prière : « Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, vous qui l'avez béni jusqu'à ce moment dans toutes ses entreprises, et qui avez conduit tous ses pas,

je ne doute point qu'il ne m'ait envoyé par votre ordre, et que votre Ange ne m'ait conduit dans ce pays, pour y chercher l'épouse que vous destinez à Isaac. Daignez donc me la faire connoître par un signe auquel je ne puisse pas me tromper. » Eliézer choisit lui-même ce signe, et la Providence l'approuva. Il distingua Rébecca entre toutes les filles qui étoient venues pour puiser de l'eau ; il la demanda en mariage pour Isaac. On la lui accorda, et il la conduisit à son maître, dont elle fit la consolation et le bonheur. C'est ainsi, M. C. P., que la Providence bénit le mariage de ceux qui la consultent, qui se laissent conduire par elle, et par les avis des personnes sages, dont elle se sert pour le traiter et le conclure.

Est-ce ainsi que vous vous comportez dans vos alliances, M. C. F.? Et vous, pères et mères, avant d'établir vos enfans, avez-vous soin de consulter la Providence, de demander les lumières d'en-haut avant de faire aucune démarche sur cet article? Dans ces conjonctures si difficiles, ne manquez donc pas de vous adresser à Dieu, et de lui dire avec toute la ferveur possible :

« Seigneur, vous m'avez donné des enfans, et en les mettant au monde, j'ai contracté l'obligation de les établir dans un état quelconque. Dès l'instant de leur naissance, je vous les ai offerts; et depuis ce moment, je n'ai cessé de vous demander la rosée du ciel et la graisse de la terre. Voici le temps, ô mon Dieu, de me faire sentir

que vous avez exaucé ma prière. Le bonheur de leur vie et le salut de leur ame, dépendent du choix que nous allons faire. Ne permettez pas que nous nous trompions dans cette démarche : mais au contraire, que votre Ange conduise nos pas, que votre lumière nous éclaire. Dieu de bonté, conduisez tout vous-même ; redressez, corrigez tout ce qui peut vous déplaire, et faites-nous connoître ce qui vous est le plus agréable. »

Croyez-moi, M. C. P., une telle prière, si elle partoit du fond du cœur, et d'un cœur droit, seroit infailliblement exaucée. Eh ! quoi ? Dieu qui est la sagesse, la bonté même, n'exauceroit-il pas celui qui s'abandonne à sa Providence, qui cherche à la connoître, qui agit en conséquence ? Ah ! si l'on fait tant de fausses démarches, c'est qu'on pense à tout, excepté à cette divine Providence ; et de là tant de mauvais mariages.

D'un autre côté, l'on s'y engage très-souvent sans s'être consulté soi-même, sans avoir examiné si l'on a certaines dispositions, sans lesquelles il est impossible de rendre un mari heureux, une femme heureuse, et par conséquent d'être véritablement heureux soi-même : et de là encore tant de mauvais mariages. Ecoutez encore ceci, et profitez-en, soit que vous soyez marié, soit que vous pensiez à entrer dans l'état du mariage.

Pour être heureux dans le mariage, il ne vous suffit pas de remplir vos obligations, il faut encore que la personne à laquelle vous êtes uni, remplisse les siennes. Votre bonheur dépend de son caractère et de sa conduite. Inconstance, caprice, humeur bizarre, vous avez épousé tout cela, si tout cela se trouve malheureusement dans la personne que vous avez épousée. Voyez donc, et combinez la trempe de votre caractère avec la nature de vos engagemens. Car, le premier et le plus indispensable de vos devoirs, sera d'aimer et de supporter la personne que vous aurez choisie, quelqu'insupportable qu'elle vous paroisse.

Oui, fille chrétienne, si vous épousez un homme ivrogne, colère, il vous faudra essuyer, sans mot dire, toutes les bourasques de son humeur et de ses emportemens; il faudra arrêter votre langue, et paroître comme insensible pendant ses terribles accès de colère; heureuse encore s'il ne pousse pas la folie jusqu'à s'irriter de votre douceur et de votre patience!

S'il est avare, vous serez la première victime de son avarice; s'il est dissipateur, vous verrez dissiper votre bien, sur-tout si vous n'avez pas le talent de bien administrer l'intérieur de votre ménage. Il faut donc que vous ayez pour ces occasions, et pour beaucoup d'autres semblables, assez de ressource dans l'esprit, assez de douceur

dans le caractère, afin de ramener peu à peu votre mari par des représentations sages et faites à propos, par une amitié constante, par une patience à toute épreuve, au lieu de l'aigrir par des réflexions déplacées, par des manières brusques, par des reproches mordans, par des paroles outrageantes, ou même par un silence affecté.

S'il est des maris difficiles, il est aussi des femmes qui ne le sont pas moins; des femmes impérieuses, qui ne sauroient rien dire à un mari sans lui faire des réprimandes; des raisonneuses, qui font autant de bruit pour une misère que pour des choses de conséquence; des femmes dont la langue lance à tort et à travers, sans prévoyance, sans réflexion, des traits qui perceroient le cœur de l'homme le plus patient et le plus raisonnable. Voilà donc une source intarissable de querelles, de tracasseries, de mortifications qui reviennent sans cesse, et empoisonnent tous les momens de la vie, c'est-à-dire, voilà l'enfer. Pourquoi, parce qu'avant de se marier, on n'a pas réfléchi sur ses obligations, on n'a pas comparé ses dispositions avec les engagemens que l'on contractoit.

Mettez-vous donc bien dans l'esprit, filles chrétiennes, que vous devez avoir par-dessus tout, une grande douceur dans le caractère; vous l'avez souvent ouï dire : en prenant un mari, vous vous donnerez un maître. Il faudra donc renoncer à vos volontés pour faire la sienne; il ne vous sera plus permis

de dire : je veux. La docilité, l'obéissance, la soumission, seront désormais votre loi et votre partage. Il s'agira donc de gagner le cœur de votre mari ; or, point d'autre moyen que la bonté du vôtre, la retenue, la modestie, une application constante aux affaires de votre ménage, au soin de votre famille, à l'éducation de vos enfans. C'est par-là qu'une femme gagne le cœur de son mari ; quand une fois elle est parvenue à ce point, le mari revient toujours tôt ou tard ; il se plie insensiblement aux volontés d'une femme qu'il aime et dont il respecte la vertu ; il la regarde comme la douceur de sa vie, et met en elle toute sa confiance.

Si votre mari n'est pas aussi chrétien, aussi religieux qu'il devroit l'être, ce sera à vous à le ramener à Dieu. Mais pour cela, gardez-vous bien de le prêcher, de lui parler sans cesse de dévotion, de sacremens ; vous l'en éloigneriez plutôt que de lui en donner le goût. Voici deux moyens plus sûrs.

Le premier, est d'adresser de ferventes prières au Ciel, conjurant le Père des lumières de l'éclairer, de le remettre par sa miséricorde dans la voie de la vérité et de la vertu. C'est ainsi que sainte Monique travailloit à la conversion de son mari ; c'est par ce moyen que sainte Clotilde obtint la conversion miraculeuse de Clovis, son époux.

Le second, est le spectacle édifiant d'une vie régulière, d'une piété solide, dont les

exercices extérieurs n'aient rien qui puisse le choquer ; d'une piété qui, non-seulement ne lui déplaise point, mais qui vous rende à ses yeux plus aimable, plus attentive à lui plaire, plus affable, plus empressée à faire ce qui est dans l'ordre et le devoir. Croyez-moi, une telle conduite, jointe à des prières ferventes, ramènera tôt ou tard votre mari. Il sentira les inquiétudes qu'il vous cause ; la tendresse que vous lui aurez inspirée, commencera l'ouvrage de sa conversion, votre exemple l'avancera beaucoup, et vos prières le consolideront. Heureux l'homme qui a rencontré une telle épouse ! heureux les enfans qui naîtront d'une telle mère !

Ils paroîtront d'abord à ses yeux comme le fruit des bénédictions que la Providence a répandues sur son mariage ; ensuite elle les regardera comme de jeunes plantes destinées à remplir un état qui, de quelque nature qu'il puisse être, demande des vertus ; et ces vertus, elle en jettera les premières semences dans leur ame ; elle leur apprendra dès-lors à connoître leur Créateur ; elle les accoutumera de bonne heure à lever leurs petites mains vers le Ciel, à prononcer le saint Nom de Jésus, à le bénir. Tels seront les premiers essais d'une langue qui commence à se délier ; ils croîtront ainsi sous les yeux d'une mère attentive à ne leur donner et à ne leur laisser prendre que des impressions salutaires.

Enfin, elle regardera ses enfans comme un dépôt sacré que Dieu a remis entre ses mains, dont elle rendra compte, au moins jusqu'à un certain point, à celui qui l'en a chargée. Elle les formera donc, dès l'âge le plus tendre, à la pratique de la vertu; et prévoyant les dangers auxquels leur innocence sera exposée, lorsqu'ayant atteint un certain âge, il ne lui sera plus possible de les retenir sous ses ailes, son attention principale sera de graver dans leur cœur les principes d'une vraie piété, qui les ramènera un jour à Dieu, s'ils ont le malheur de s'en éloigner dans leur jeunesse.

Tels sont, M. F., les devoirs, les occupations, les vrais plaisirs d'une mère chrétienne. Sa parure, ses ornemens, sa joie, sont ses enfans. Quel est l'homme qui ne voulût avoir une telle femme? Mais en est-il beaucoup qui la méritent!

Le mari est le chef et le maître de sa femme. Mais s'il a des droits que la femme doive reconnoître et respecter, il a des devoirs aussi qui renferment son autorité dans certaines bornes. L'apôtre S. Paul qui veut que les femmes soient soumises à leurs maris, exige en même temps que les maris aiment leurs femmes.

Nous ne parlons pas ici d'un amour charnel, fondé sur la beauté ou sur les agrémens qui passent; mais d'un amour raisonnable, fondé sur la connoissance de ses devoirs, sur la disposition habituelle de les remplir selon Dieu; d'un amour qui fasse

supporter au mari, sans dégoût et avec patience, les défauts et les infirmités de sa femme, et écouter ses conseils avec un ton d'amitié et de confiance.

Je finirai par vous donner un avis de la dernière importance : je veux dire que vous n'ayez jamais à vous reprocher d'avoir violé la foi conjugale. Il seroit à souhaiter que tous les jeunes gens portassent dans le mariage, un cœur neuf, que le péché déshonnête n'eût point corrompu. Hélas ! nous en voyons quelquefois qui n'apportent aux pieds des saints Autels, que les fruits malheureux de leurs passions, d'une jeunesse passée dans le libertinage. Si ce malheur vous est arrivé, M. C. F., n'allez pas du moins profaner la sainteté du mariage, en ajoutant le plus grand de tous les crimes aux égaremens de votre jeunesse. Souvenez-vous que l'adultère blesse tout à la fois la justice, la probité, l'honneur d'autrui et le sien ; qu'il trouble l'ordre des successions légitimes, produit une infinité de maux, qui, quoique secrets et cachés aux yeux des hommes, n'en existent pas moins devant Dieu, avec toutes leurs suites et toutes leurs horreurs.

Grand Dieu ! qui êtes l'auteur et l'instituteur du mariage, éclairez tous les fidèles qui pensent à s'engager dans cet état, afin qu'ils voient et qu'ils sentent la nécessité de vous consulter, et le danger auquel ils s'exposent de vivre et de mourir malheureusement, en faisant un choix que vous n'avez

point fait vous-même. Qu'ils examinent mûrement les obligations qu'ils vont contracter, pour voir si elles ne sont pas au-dessus de leurs forces. Qu'ils se préparent à la réception de ce Sacrement auguste, par une vie pure et innocente, et sur-tout qu'ils ne le profanent jamais, en violant la foi qu'ils auront jurée devant vous et à la face de vos Autels. Que les douceurs d'un amour chaste et fondé sur celui qu'ils doivent avoir pour vous, ô mon Dieu! soient leur plus solide consolation dans les peines qu'ils auront à souffrir. Adorable Jésus! qui avez sanctifié le mariage, en assistant aux noces de Cana, en opérant, en faveur de ces heureux époux, le premier de vos miracles! Dieu de paix, faites régner dans tous les ménages une paix solide; faites que tous les époux n'aient en vous qu'un même cœur, que leur union inaltérable et toute sainte, soit vraiment l'image de l'union éternelle qui fait en vous et par vous, ô Jésus! la félicité des élus dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur les ressources et les consolations que procure la Foi.

Dixit Jesus Centurioni : Vade, et sicut credidisti fiat tibi. Et sanatus est puer in illâ horâ. Jésus dit au Centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et à l'heure même son serviteur fut guéri. *S. Matth.* 8.

C'EST ainsi, M. C. F., que la foi guérit et sauve nos ames, lorsqu'elle est simple, vive et inébranlable comme celle du Centenier, laquelle excita l'admiration de J. C., mérita ses éloges, et obtint à cet officier la guérison de son serviteur. La foi nous sauve, parce qu'en éclairant notre esprit d'une lumière pure et infaillible, elle nous met à couvert des erreurs où se précipitent ceux qui ont le malheur de ne pas connoître ou de rejeter cette lumière divine. La foi nous sauve, parce qu'elle rend l'homme capable de s'élever à la pratique des plus hautes vertus, par les vues sublimes qu'elle lui donne, par les motifs puissans et les secours efficaces qu'elle lui fournit. Elle nous sauve, en nous inspirant le désir, en nous apprenant la manière, en nous donnant la force de faire

servir à notre salut, les biens et les maux dont le mauvais usage est seul la cause de notre perte.

Tels sont les avantages de la foi chrétienne au sujet de laquelle je me propose de remettre sous vos yeux plusieurs réflexions qui, à la vérité, n'ont rien que de très-commun, mais qui n'en sont pas moins solides, et sur lesquelles on ne sauroit trop insister dans ces temps malheureux, où les Pasteurs doivent s'efforcer plus que jamais de prémunir leurs ouailles contre le venin de l'incrédulité. Ecoutez-moi donc, M. C. Paroissiens, avec tout l'intérêt que méritent des vérités si consolantes.

Lorsque je considère les avantages, les ressources, les consolations de la foi chrétienne, et que jetant ensuite les yeux sur ceux qui n'en sont point éclairés, je compare leur position avec la nôtre, je me sens pénétré de la plus vive et de la plus tendre reconnoissance. Ah! Seigneur, qu'ai-je fait, pour que vous m'ayez enrichi de ce don précieux et inestimable, pendant que les nations entières en sont privées? A la vue d'un si grand bienfait, je m'écrierai avec le Prophète : Eglise chrétienne, louez à jamais votre Dieu, le Père des miséricordes, qui vous a établie par la foi dans la connoissance de toute vérité; qui a répandu par elle sur vos enfans, toutes sortes

de bénédictions : *Lauda*, *Jerusalem*, *Dominum*.

En effet, M. F., que savons-nous, et à quoi l'esprit humain peut-il se fixer invariablement, lorsqu'il n'est pas guidé par les lumières de la foi ? Voyez toutes les rêveries, tous les égaremens, toutes les extravagances des Païens, des incrédules, des Philosophes ? Quels systèmes absurdes ! quelle morale corrompue ! La foi, au contraire, m'explique d'une manière satisfaisante, et pleine de grandeur et de consolation, la nature de Dieu, la destinée de l'homme ; elle m'apprend ce qu'est Dieu, ce que je suis, et ce que je dois être.

Guidé par la foi, je contemple le mystère ineffable d'un Dieu fait homme, toute la suite et l'économie de la Rédemption, les merveilles de l'Evangile, les richesses spirituelles de l'Eglise, la source inépuisable des grâces et des bénédictions qu'elle renferme ; la puissance divine qu'elle a reçue pour la sanctification des pécheurs ; les fondemens inébranlables sur lesquels cette Eglise est appuyée. Reconnoissant partout le doigt éternel de la vérité elle-même, je m'arrête et me repose dans son sein, faisant de bon cœur le sacrifice de mes foibles lumières à l'autorité sacrée que je suis forcé de reconnoître, et à laquelle je ne puis résister sans renoncer aux lumières les plus pures et les plus infaillibles de ma raison. Quelle consolation pour un Chrétien, de trouver dans sa foi des principes certains et invaria-

bles, sur lesquels il s'appuie, sans craindre de se tromper ou d'être trompé.

Le philosophe incrédule, après bien des recherches et des raisonnemens, ne sait et n'enseigne rien de certain en matière de religion. La foi, par une voie plus abrégée et plus simple, nous découvre en J. C. et par J. C., tout ce qu'il nous importe de savoir sur ce point capital. La doctrine de l'Evangile n'est point un amas de superstitions et de mensonges; ce ne sont point des conjectures et des probabilités; ce sont des vérités à l'épreuve de l'examen le plus sévère, et qui ont résisté à tous les efforts que l'on a pu faire pour les combattre et les détruire. C'est un or pur, mille fois éprouvé par le feu! c'est un argent qui a passé et repassé par toutes sortes de creusets; par le creuset des Scribes et des Pharisiens; par le creuset des Tyrans; par le creuset des Hérétiques; par le creuset des Philosophes, des prétendus esprits forts, des incrédules, de tous les ennemis du nom Chrétien. Et au sortir de tous ces creusets, la vérité de la Foi n'est que plus pure et plus éclatante : *Argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum.*

C'est que tout est lié, tout se suit, tout est raisonnable dans la doctrine de la Foi. Tout s'y trouve appuyé sur des faits dont l'existence est démontrée, dont l'évidence est aussi éclatante que le soleil. Plus je raisonne, plus j'approfondis, avec un cœur droit, les vérités de ma religion, plus ces

vérités me paroissent dignes d'être embrassées; et plus je les embrasse, plus je les admire, plus je les aime, plus j'en sens la beauté, la justesse et toute la force. Mais sans insister davantage sur un point mille fois rebattu, jugeons de la foi par ses effets, et apprenons à connoître l'arbre par ses fruits. Seconde réflexion.

Je ne parlerai point, M. F., des effets que produisit la foi dans la personne des Patriarches, des Prophètes, des Justes de l'ancien Testament, ni d'une multitude de Martyrs, cette nuée de témoins, qui tous déposent en faveur de la foi; ni de la quantité prodigieuse de miracles dont l'histoire de l'Eglise est pleine, dont les preuves et les monumens existent, dont chaque siècle et même le nôtre fournit des exemples, quoique plus rares, parce qu'ils sont moins nécessaires.

Je ne ferai pas remarquer les effets prodigieux de cette foi divine dans les courses apostoliques, et dans les travaux immenses d'un S. François-Xavier, ni dans le zèle moins impétueux, mais aussi efficace d'un S. François-de-Sales, qui fut dans le siècle dernier, la plus douce consolation de l'Eglise de France; ou d'un S. Vincent-de-Paul, dont la charité inouïe n'a pu avoir d'autre principe que la foi d'un Dieu fait Homme; ou d'une sainte Frémiot de Chantal, qui a vécu presque de nos jours, l'honneur

de son sexe, et le modèle des femmes chrétiennes. Quiconque ne trouveroit rien que de naturel et d'humain dans la vie de ces illustres personnages seroit bien aveugle. Laissons là ces œuvres extraordinaires et miraculeuses, pour nous borner à des effets qui, quoique moins éclatans, ne sont pas moins une preuve sans réplique, de la force que la foi seule peut donner à nos ames.

Je parle de cette génération d'hommes justes que la foi conserve, qu'elle perpétue dans tous les états, au milieu des embarras du siècle, et qui rendent à J. C. un témoignage d'autant moins suspect, qu'ils cachent leurs vertus sous le voile de l'humilité. Ah! s'il m'étoit permis de manifester le secret des consciences, et d'exposer ici à vos yeux les pensées, les sentimens, les désirs, tous les mouvemens de l'ame juste; quelle gloire, quel triomphe pour la foi chrétienne!

Dites-nous, ame charitable, qui est-ce qui vous conduit dans la chaumière des pauvres, et vous inspire de vous abaisser jusqu'à panser leurs plaies! où avez-vous puisé cette douceur, cette patience à toute épreuve avec laquelle vous souffrez depuis si long-temps, les chagrins domestiques, les amertumes secrètes qui vous déchirent le cœur, sans qu'il vous échappe une parole de murmure et d'impatience? Où avez-vous puisé ces maximes admirables qui concilient parfaitement les bienséances de votre état, les égards que vous devez avoir pour votre mari, avec le sacrifice que

vous avez fait et que vous renouvelez chaque jour, de tout ce que le monde a de plus flatteur, de tout ce que la chair a de plus séduisant, de tout ce que la vanité a de plus dangereux ? Quel est le charme secret qui vous attache aux pieds de la croix et des saints Autels ? D'où vient cette faim spirituelle qui vous fait soupirer continuellement après le pain des Anges ? Quel est enfin le principe de tant de force, de tant de ferveur, de tant de vertu ? Ah vous vivez de la vie de la foi : c'est elle qui donne à votre mari, à vos enfans, à vos domestiques, à tous ceux qui vous connoissent le spectacle d'une vertu dont on ne trouva jamais d'exemple auprès de celui qui ne croit point ou ne vit point en J. C.

Et vous, M. C. F., qui, après avoir passé une partie de votre jeunesse dans les plaisirs, y avez renoncé tout-à-coup, quelle est donc cette lumière qui vous a subitement éclairé sur la vanité du monde, et sur le néant des choses humaines ? D'où vous est venue cette force avec laquelle vous avez rompu les liens qui attachoient votre cœur, et dont vous pensiez ne pouvoir jamais vous débarrasser ? Les devoirs de votre état sont la seule chose qui vous occupe aujourd'hui. La lecture de l'Evangile, les discours de piété vous attendrissent, nos Sacremens sont votre plus douce consolation ; d'où vient ce changement ? Quelle est donc cette main puissante qui tient aujourd'hui vos passions enchaînées ? Interrogez-les, M. F., interrogez

tous ceux qui vivent avec piété en J. C,: ils vous répondront que cette force ne vient pas de leur propre fonds; c'est la foi, oui, c'est la foi qui produit tous ces fruits de bénédiction.

Eh! ne trouvons-nous pas dans nos campagnes des personnes dont toutes les lumières naturelles se bornent à la culture de leurs champs, à la nourriture de leurs troupeaux, ou à l'exercice de leur métier, et qui portent néanmoins les pratiques de la vertu à un degré capable d'exciter l'émulation des hommes les mieux élevés et les plus instruits? Dites-moi, quel est dans cette personne le principe de la patience, de la résignation avec laquelle on la voit souffrir les peines de son état, les malheurs qui lui arrivent, le caractère difficile de ceux avec qui elle vit, les défauts du prochain, les mauvais traitemens de ses ennemis? D'où lui vient cette charité qui la rend si désintéressée, si généreuse, si compatissante, si empressée de rendre à ses semblables, tous les petits services qui dépendent d'elle? Qui est-ce qui inspire à cet homme cette modération en toutes choses, qui le retient dans les bornes de l'état où la Providence l'a fait naître, sans envie, sans murmure, content d'avoir pour lui et pour sa famille, de quoi vivre et de quoi se vêtir; tout aussi content, lorsque Dieu permet que le nécessaire lui manque?

Ah! c'est à nous, M. F., qu'il faut demander d'où vient la vertu de ces hommes

simples ? Elle vient de leur foi. Voilà leur science, leur philosophie ; et avec cette philosophie, ils maîtrisent leurs passions, ils vivent comme des Saints. Ce n'est point ici une supposition chimérique. Il n'est point de paroisse qui ne console son Pasteur, par quelqu'exemple de cette espèce ; et c'est là, je l'avoue, une des choses qui contribuent le plus à m'affermir dans la foi. Je sens qu'elle ne peut venir que de Dieu, lorsque je la vois produire des fruits si miraculeux et si divins.

Réunissez maintenant toutes les bonnes œuvres de tous les Chrétiens ensemble ; le zèle brûlant des Apôtres et leurs travaux immenses ; le zèle et les travaux des hommes apostoliques qui leur ont succédé ; la patience héroïque des Martyrs ; la pureté des Vierges ; les mortifications des pénitens ; les prières, les jeûnes, les aumônes, toutes les œuvres de piété de tous les justes : voilà les œuvres de la foi. Disons tout en un mot, et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de nôtre foi : à mesure qu'elle diminue, les mœurs se corrompent, les bonnes œuvres diminuent en même temps et à proportion. Faites revivre la foi des premiers siècles, et vous en verrez renaître les vertus. C'est qu'elle est le principe seul solide, la source vivante et intarissable de tout le bien qui se fait sur la terre.

Jetez enfin un coup-d'œil sur cette foule de Pasteurs, de Missionnaires, qui se succèdent, qui travaillent sans relâche à l'édi-

fication du corps de J. C. Dites-moi, quel est le principe de ce zèle impétueux qui les arrache du sein de leur patrie, et les transporte au-delà des mers, pour annoncer l'Evangile aux nations barbares. Montrez-moi, dans les fausses religions, je ne dis pas un zèle de cette nature, mais quelque sentiment qui approche de celui-là.

Ennemis de la foi, c'est en vain que vous vous efforcerez de l'éteindre; il est écrit que vous ne prévaudrez point contre elle. L'Eglise, toujours féconde, enfantera de nouveaux peuples dans d'autres contrées, pour la dédommager des pertes qu'elle pourra faire chez la nation ingrate qui l'abandonne. O Dieu de toute bonté! *souvenez-vous de vos anciennes miséricordes, remettez en votre présence les siècles heureux*, où la foi de nos Pères, enrichie de bonnes œuvres, réjouissoit le Ciel et la terre. Vous trouverez encore, dans la génération présente, des ames fidèles qui n'ont pas fléchi le genou devant l'image de la bête qui blasphème votre saint Nom; des chrétiens qui vous adorent en esprit et en vérité. Au nom sacré de votre Fils, *demeurez avec nous, Seigneur*, et ne permettez pas que nous retombions dans les ténèbres affreuses d'où vous nous avez tirés, pour nous faire passer à la lumière admirable de l'Evangile. Laissez tomber sur nous les fléaux de votre colère, nous les avons mérités; mais châtiez-nous comme un père; et conservez parmi nous le céleste flambeau de la foi, qui peut seule nous procurer des

ressources solides dans nos malheurs, et nous consoler véritablement dans tous les maux qui nous affligent ou nous menacent. Ah! M. F., que n'ai-je le temps d'approfondir cette réflexion ! mais elle me conduiroit trop loin : je ne vous dirai donc qu'un mot sur cet article..... Troisième réflexion.

REPRÉSENTEZ-vous un homme, qui réunisse dans sa personne tout ce que les douleurs du corps ont de plus insupportable, tout ce que les angoisses du cœur ont de plus amer ; un homme qui, ayant essuyé la perte de ses biens, de sa santé, de sa famille, de sa réputation, se trouve réduit au comble du malheur et de l'infamie. La seule idée de cette position fait frémir la nature; et nous en trouvons un exemple dans la personne de Job, dont la patience, aussi-bien que les malheurs, sont connus de tout le monde. Or, je demande, quelle espèce de consolation pourroit trouver dans une affliction semblable à la sienne, celui qui ne seroit point éclairé par les lumières de la foi ?

Que lui dira sa raison pour le consoler ? il faut souffrir. Mais, pourquoi ? pourquoi l'auteur de mon être, qui est la bonté par essence, *semble-t-il prendre plaisir à me tourmenter* ? Que suis-je devant Dieu, *pour qu'il fasse paroître sa puissance contre un ver de terre, contre une feuille sèche que le*

moindre vent emporte? Ces raisonnemens, et beaucoup d'autres semblables, n'aboutissent à rien, et assurément il ne peut en résulter aucune espèce de consolation. Ne conduiront-ils pas plutôt aux murmures, aux imprécations, au désespoir?

Il n'en est pas ainsi du Chrétien: il trouve dans sa foi les motifs solides et puissans de la plus douce consolation. Vous me faites souffrir, ô mon Dieu, parce que je suis pécheur; c'est un effet de votre justice, je m'y soumets, et j'adore vos jugemens. Vous me rendez la vie désagréable, pour me détacher de ce misérable monde, et me faire soupirer après la vie bienheureuse, par laquelle vous m'avez promis de couronner ma patience: c'est un effet de votre sagesse; qu'elle soit bénie à jamais! Vous me faites passer par le feu des tribulations, pour purifier mon ame, et pour imprimer en moi l'image de mon Sauveur; c'est le gage de ma prédestination, le comble de votre miséricorde.

La foi m'apprend qu'il faut nécessairement souffrir, ou dans ce monde, ou dans l'autre; que les tourmens les plus affreux de cette vie ne sont rien, en comparaison de ce que les damnés souffrent dans l'enfer; et la foi m'apprend, d'un autre côté, qu'il n'y a point de moyen plus sûr pour éviter l'enfer, que de souffrir patiemment les peines de cette vie; la foi m'apprend que j'aurai d'autant plus de part à la grâce, et à la gloire de Jésus-Christ,

que j'aurai eu plus de part à ses souffrances; et que si je n'ai point de part à ses souffrances, je n'aurai jamais de part à sa gloire. Convaincu de ces vérités, et pénétré de ces sentimens, je regarde la croix de mon Sauveur, je l'embrasse, et j'y trouve ma consolation.

Ainsi, quelque malheur que j'essuie, quelque peine que je souffre, quelque besoin que j'aie de consolation, je la trouverai dans ma foi et en J. C.: hors de là point de remède souverain et universel aux peines de cette vie: hors de là, point de vraie consolation.

Tels sont en abrégé, M. F., les principaux avantages de la foi chrétienne. Par elle, nous puisons la connoissance de la vérité, dans la source même de toute vérité. Avec elle, il n'y a ni *si*, ni *peut-être*. Le chrétien dit positivement et affirmativement, sur chaque article de foi: *je suis certain, cela est ainsi, cela n'est pas ainsi.* Je trouve la preuve la plus évidente des vérités que la foi m'enseigne, dans les effets prodigieux que cette foi a produits dès le commencement, qu'elle ne cesse de produire, et dont je fais moi-même l'expérience; je la trouve dans les sentimens qu'elle m'inspire, dans les forces qu'elle me donne, et par lesquelles je surmonte les plus forts penchans de la nature; je la trouve dans les consolations, les douceurs qu'elle me fait goûter en certaines situations, où je sens bien que la foi seule me soutient, et que sans elle je m'abandonnerai

bandonnerai au désespoir. Foi précieuse, vous faites le repos et le bonheur de ma vie, vous serez encore à ma mort mon refuge, et mon unique espérance.

Ah! c'est alors, mes C. F., c'est alors que nous sentirons mieux que jamais tout le prix de ce don inestimable. « Recevez, ô Père très-saint, cet esprit qui est votre souffle; Fils adorable, recevez cette ame, que vous avez enfantée sur la croix; Esprit d'amour, recevez ce cœur dans lequel vous avez répandu en tant de manières l'onction divine de votre grâce. Mon Dieu! je suis un misérable pécheur, et la vue de vos jugemens me fait trembler. Mais ce pécheur est couvert du sang de votre Fils, et ce sang vous demande grâce pour moi, et ce sang m'ouvre la porte du Ciel; venez, Prêtres de J. C., venez me laver pour la dernière fois dans ce bain sacré, apportez à mon ame le pain des Anges, le viatique du salut, le gage de la nouvelle vie que j'ai toujours espérée. Croix de J. C., Sacremens de J. C., suffrages de ma mère la sainte Eglise, venez à mon secours, et soyez ma consolation comme vous l'avez toujours été. Je meurs, mais cette mort m'est avantageuse, puisqu'elle me réunit à J. C., et que je verrai désormais face à face le divin objet de ma foi. Je quitte ce corps de terre, mais je le quitte dans la ferme espérance qu'il me sera rendu à la résurrection générale, non tel qu'il est aujourd'hui, sujet à la douleur, à la corruption, à la mort; mais impassible,

incorruptible, revêtu de gloire et d'immortalité. »

L'incrédule mourant se précipite sans espérance dans les noirs abîmes de l'éternité. Le fidèle mourant se jette avec une tendre confiance dans les bras de Jésus-Christ, dans le sein de son infinie miséricorde. O précieux avantages de la foi ! rendons, M. F., rendons mille actions de grâces au Dieu de bonté qui nous l'a donnée, gémissons sur ce qu'elle diminue d'un jour à l'autre ; écrions-nous avec le Prophète : *Sauvez-nous, grand Dieu, sauvez-nous*, dans ce siècle malheureux, où les puissances de l'enfer excitent tant d'orages contre votre Eglise. La contagion de l'incrédulité gagne et infecte tous les états ; et il semble que nous touchions à ces temps affreux *où le Fils de l'homme ne trouvera presque plus de foi sur la terre.* Sauvez-nous donc, Seigneur, sauvez-nous, et ne permettez pas que nous nous laissions séduire : faites, au contraire, que les efforts de l'impiété ne servent qu'à resserrer de plus en plus les liens qui nous attachent à votre Eglise. Conservez dans nos cœurs toute la simplicité de la foi ; donnez-nous cette foi vive, qui produise par votre grâce, des fruits dignes d'être couronnés dans le Ciel ; afin qu'après nous avoir éclairés, soutenus, sauvés pendant cette vie, elle fasse, à l'heure de notre mort, notre plus douce consolation. Ainsi soit-il.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE.

Sur la confiance en Dieu.

Quid timidi estis, modicæ fidei ? Que craignez-vous, hommes de peu de foi ? *S. Matth.* 8.

CE reproche que J. C. fit à ses Apôtres, ne le méritons-nous pas nous-mêmes, mes Frères, lorsqu'exposés comme eux à quelque danger, manquant de confiance en Dieu, nous nous laissons aller à l'abattement ou à l'inquiétude? Eh! ne devons-nous pas savoir que Dieu est notre Père, qu'il veille continuellement sur nous, et qu'il ne permet rien que pour notre plus grand bien? Tout ce qui arrive, n'arrive que parce que Dieu l'ordonne, ou parce qu'il ne juge pas à propos de l'empêcher. Infiniment sage, il ne fait rien, il ne souffre rien que pour de bonnes raisons; infiniment puissant, il tire le bien du mal même, faisant servir jusqu'à nos péchés, à l'accomplissement de ses desseins, à sa gloire, et à la sanctification des hommes, qui est le grand but de la Providence, et la fin de tous ses ouvrages; infiniment bon, il n'ordonne, il ne règle rien que pour notre bien spirituel. Quelle confiance ne devons-nous donc pas avoir en lui?

C'est cette confiance, M. C. F., que je veux vous prêcher aujourd'hui; et, pour vous l'inspirer, je remettrai sous vos yeux trois grandes vérités, qui feront votre joie, et vous rempliront de consolation. La première est que Dieu nous aime; la seconde, qu'il ne nous perd jamais de vue; la troisième, qu'il connoît mieux que nous ce qui est utile ou nuisible à notre salut... Ecoutez-moi, etc.

PREMIÈREMENT, Dieu nous aime; hélas! M. F., comment peut-il se faire que nous ne pensions point à cet amour, pendant que tout nous en parle, et que toutes les créatures sont comme autant de bouches qui nous l'annoncent? Oui, Seigneur, le Ciel et la terre, en publiant la magnificence de votre gloire, publient en même temps l'amour que vous avez pour nous. Les jours et les nuits se suivent, et se succèdent sans interruption depuis six mille ans, pour dire aux hommes que vous les aimez. Le jour l'annonce au jour qui le suit, et la nuit porte à la nuit suivante les ordres que vous avez donnés pour le service de l'homme. Chaque jour, et toutes les heures du jour, chaque nuit, et toutes les heures de la nuit, sont de nouveaux bienfaits de votre tendresse paternelle, de nouvelles preuves de votre amour.

Eh! quel amour, ô mon Dieu! qui veille à tout, qui pourvoit à tout, et qui se donne

lui-même! quel amour, que notre indifférence ne refroidit point, que notre ingratitude ne lasse point, que nos péchés ne rebutent point! Que dis-je nos péchés? ah! il semble, au contraire, qu'ils donnent à cet amour de nouvelles forces. Oui, mon Sauveur, quand le pécheur s'égare, c'est alors que vous courez après lui, et que vous le rappelez avec plus de tendresse. Lorsqu'il vous perce le cœur, ce cœur divin, ce cœur qui est tout amour, vous le lui offrez en lui demandant le sien, et en vous plaignant amoureusement de ce qu'il vous le refuse, et de ce qu'il vous abandonne.

Plus un crime est énorme, plus les remords de la conscience sont vifs; et parce que les remords ne sont autre chose que la voix de Dieu qui se fait entendre au fond de notre cœur, plus un crime est énorme, plus ce bon Père élève la voix, pour nous reprocher nos égaremens, et pour nous rappeler à lui. Mais les douceurs intérieures, les consolations secrètes, l'onction de la grâce, la joie du Saint-Esprit, la dévotion sensible; et si je puis m'exprimer ainsi, les plus tendres caresses de J. C. à qui sont-elles prodiguées? Aux pécheurs nouvellement convertis.

Vous savez, M. F., les touchantes comparaisons dont Dieu s'est servi pour nous faire connoître son amour et les richesses de sa miséricorde. Je ne vous rappellerai point ni celle de ce tendre père qui, retrouvant son enfant prodigue, l'embrasse avec trans-

port ; ni celle de ce bon Pasteur qui, ayant retrouvé sa brebis égarée, la charge sur ses épaules, et la reporte, plein de joie, dans le bercail ; ni toutes ces autres paraboles dont l'Ecriture sainte est remplie, et qui prouvent l'amour de Dieu pour nous. Je vous les ai souvent mises sous les yeux.

Ah ! mon Dieu ! ce n'est point assez de nous prouver votre amour par les effets et par des bienfaits sans nombre ; comme si vous craigniez que nous en doutassions encore, vous ne cessez de nous dire que vous nous aimez. Vous nous le dites de mille manières, toutes plus tendres et plus touchantes les unes que les autres.

Trouvez-moi, parmi les hommes, mes chers Frères, une amitié qui approche de cet amour. Hélas ! cette amitié ne consiste souvent qu'en paroles et en belles protestations ; quand il faut en venir à l'épreuve, il n'y a plus d'ami ; s'il s'en trouve de véritables, il faut bien les ménager. Après un certain nombre de services rendus, le crédit s'use, l'amitié se lasse, les protecteurs se rebutent ; et quand même on trouveroit des amis qui ne se lassassent point, combien de choses qu'ils ne peuvent pas, et dont ils ne sont pas les maîtres ! et néanmoins, il y a des hommes en qui nous mettons notre confiance. Jugez de là, M. C. F., quelle doit être notre confiance en Dieu, qui peut faire tout ce qu'il veut ; qui ne se lasse jamais de nous faire du bien ; qui ne sauroit ni

nous oublier, ni nous perdre de vue un seul instant.... Seconde vérité.

Ecoutez, M. F., comment Dieu s'exprime lui-même par la bouche de ses Prophètes : *Je suis votre père, et vous êtes mon enfant ; ne craignez pas que je vous oublie. Une mère peut-elle oublier le fruit de ses entrailles ? et quand même elle l'oublieroit, je ne vous oublierai point.* Toutes les pensées de votre esprit, tous les désirs de votre cœur, tous les mouvemens de votre ame sont présens à ma pensée. Je vous ai comme gravé sur ma main, pour vous avoir sans cesse devant les yeux.

Quoi de plus capable de dissiper nos craintes, de calmer nos inquiétudes, de répandre la joie et la consolation dans notre ame, que cette pensée ? en quelque lieu que j'aille, dans quelque situation d'esprit ou de corps que je me trouve, mon Dieu est toujours avec moi. Il me conduit pendant le jour ; il veille à ma garde pendant mon sommeil ; il est présent à mon travail ; il m'accompagne dans mes voyages ; il marche à mes côtés ; il me tient par la main ; il guide mes pas. Si je chancelle, il me soutient ; si je tombe, il me relève ; si je m'égare, il me ramène. Depuis le moment où j'ai été conçu dans le sein de ma mère, ses yeux sont fixés sur moi ; il est aussi attentif à mes besoins que si j'étois la seule créature qu'il y eût au monde. A quelque heure

du jour ou de la nuit que je veuille lui parler, il m'entend, et je suis certain d'être exaucé, si ce que je lui demande est avantageux à mon salut. O le bon ami! ô le précieux ami! qui peut tout, qu'on trouve partout, et qui jamais ne nous abandonne!

Que de cérémonies, que de mystères pour aborder un grand du monde; il faut se présenter plusieurs fois à sa porte, attendre long-temps dans son anti-chambre avant d'obtenir une courte audience, pendant laquelle on vous écoute froidement, et après laquelle on ne se souvient guères de ce que vous avez dit. Combien d'allées et de venues, d'assiduités, de persévérance pour obtenir quelque grâce de ceux-là même que vous regardez comme vos protecteurs, et en qui vous mettez votre confiance. Il n'en est pas de même avec vous, ô mon Dieu! si je suis dans ma maison, je n'ai pas besoin d'en sortir pour vous trouver. Et, si je suis dans les champs, il n'est pas nécessaire que je vienne vous chercher dans ma maison, je vous trouve partout; et pour m'introduire auprès de vous, je n'ai besoin de personne, je ne crains ni de vous lasser, ni de vous importuner; et je crains encore moins que vous ne puissiez pas faire ce que je vous demande, parce que rien ne vous est impossible.

Toutes les fois que les serviteurs de Dieu ont été exposés à quelque grand danger, ou qu'ils ont entrepris par son ordre quelque chose d'extraordinaire, que leur a-t-il

dit pour les rassurer, pour les consoler, pour leur inspirer du courage, et leur donner la force; rien autre chose, sinon: *je suis avec vous*. Abraham, soyez tranquille; faites ce que je vous commande, et ne craignez rien, parce que *je suis avec vous*. Allez, Moïse, mettez-vous à la tête de mon peuple, tirez-le de l'esclavage, sortez de l'Egypte, humiliez Pharaon, passez la mer Rouge, et ne craignez rien, parce que *je suis avec vous*. Mes chers Apôtres, je vous le dis: vous serez dans le monde comme des agneaux au milieu des loups; allez, cependant, parcourez la terre, portez partout ma croix et mon Evangile, et ne craignez rien, parce que *je suis avec vous*. *Non, mon Dieu!* s'écrioit le saint roi David, *non; quand j'aurois à combattre, moi seul contre une armée; quand je marcherois dans les ténèbres les plus affreuses, et dans les ombres de la mort, je ne craindrois rien, parce que vous êtes avec moi.*

Voilà ce qui donnoit aux Martyrs ce courage, cette intrépidité, cette force qui nous étonne. Dans les prisons, chargés de chaînes, sur les échafauds, au milieu des flammes, ils conservoient une ame tranquille, ils montroient un visage serein, et paroissoient insensibles. Le gril embrasé sur lequel S. Laurent fut étendu, étoit pour lui, ô mon Dieu! comme un lit de roses, parce que vous étiez avec lui.

Mais, n'est-il pas aussi avec nous, mes Frères? pourquoi donc ces inquiétudes qui

nous troublent, ces soucis qui nous rongent, ces chagrins qui nous dévorent ? pourquoi tant de crainte dans les dangers, tant de foiblesse dans les tentations, si peu de patience dans nos peines ? Cependant Dieu est avec nous, et il connoît mieux que nous ce qui nous est utile ou nuisible..... Troisième vérité.

Si nous manquons de confiance en Dieu, M. F., c'est qu'au lieu d'avoir les yeux sur lui, comme il les a continuellement sur nous, nous ne voyons que les créatures dont il se sert pour nous éprouver ou pour nous punir. Nous recevons les biens sans reconnoissance, et les maux sans résignation, parce que nous ne prenons pas garde à la main toute-puissante, d'où partent également les uns et les autres.

Dès qu'une chose nous flatte, nous la désirons avec ardeur, nous l'attendons avec impatience. Tout ce qui nous fait souffrir ou nous humilie, nous le craignons, nous le détestons : il n'y a rien que nous ne fassions pour nous en préserver. Nous voulons être nous-mêmes les arbitres de notre sort, et nous ne voulons pas nous mettre dans l'esprit qu'il nous arrive presque toujours de désirer ce qui nous est nuisible, et de fuir ce qui nous seroit avantageux.

Dieu le sait, mon C. F., et il n'y a que lui qui sache ce qu'il vous faut, et ce qu'il ne vous faut pas. Laissez-le donc faire ; et,

quoi qu'il arrive, reposez-vous-en sur lui avec une entière confiance. Vous êtes pauvre, vous menez une vie dure; ce n'est point par hasard que vous êtes pauvre, pendant que d'autres sont à leur aise : c'est par un ordre exprès de la Providence, qui sait que la pauvreté vous est nécessaire, parce que si vous aviez été riche, vous vous seriez damné par l'orgueil, par la vanité, par l'ambition, par l'impudicité, et par mille autres vices dont la pauvreté vous a garanti. Vous étiez à votre aise, et voilà un accident qui vous ruine; il vous falloit ce malheur pour vous détacher des richesses. Vous avez des ennemis qui déchirent votre réputation, et qui vous tourmentent; ces ennemis vous sont nécessaires pour vous rendre plus circonspect, pour exercer votre patience, pour éprouver votre charité. Que sais-je enfin? c'est une maladie, c'est une mort, une perte qui vous désolent, et vous êtes inconsolable! Ah! mon C. F., si vous saviez tout le bien qui peut en revenir à votre ame, vous seriez bientôt consolé, vous vous réjouiriez, au lieu de vous abandonner au chagrin comme vous faites.

Un petit enfant crie, parce que sa mère lui arrache des mains un couteau avec lequel elle prévoit qu'il se seroit blessé. Un autre ne se sent pas de joie, quand on lui donne, pour l'amuser, une chose qui brille ou fait du bruit. Vous lui voyez donner toute l'attention dont sa petite ame est capable, à construire un château de cartes, ou à bâtir

une maison de boue. Voilà précisément ce que nous sommes, des enfans; nous courons après des misères, nous jugeons des biens et des maux, comme les aveugles jugent des couleurs. De là vient que souvent ce qui devroit nous affliger, nous réjouit; et que ce qui devroit nous réjouir, nous afflige.

Uniquement occupés des choses de ce monde, nous ne comptons pour rien les richesses de la grâce. Excessivement sensibles à toutes les peines qui nous arrivent, nous ne sentons pas les avantages qu'elles peuvent nous procurer. Courant, comme des insensés, après tout ce qui flatte nos goûts et nos passions, nous ne faisons pas réflexion combien ce que nous désirons si fort, nuiroit au salut de notre ame.

Puis donc que nous sommes malheureusement ainsi faits, aveugles sur ce qui nous regarde, prenant le bien pour le mal, et le mal pour le bien, laissons-nous conduire comme des enfans dociles à ce père infiniment bon, qui nous aime, qui veille continuellement sur nous, qui ne permet et n'ordonne rien qui ne puisse servir à la sanctification de notre ame. Ne nous embarrassons que d'observer avec fidélité ses saints Commandemens, et du reste, mettons notre sort entre ses mains, avec toute la confiance que mérite un père aussi tendre, aussi puissant et aussi sage.

Donnez-la-moi, grand Dieu, donnez-la-moi cette confiance, en me remplissant de

votre amour, et d'un amour qui réponde à celui que vous avez pour moi : confiance précieuse qui dissipe mes inquiétudes, qui dompte mes passions, qui répande dans mon ame cette douce tranquillité, sans laquelle il n'y a pas de bonheur sur la terre. Que mes yeux, ô mon Dieu ! soient continuellement sur vous, comme les vôtres sont sur moi. Que je vous voie sans cesse à mes côtés, afin que la pensée de votre divine présence soutienne ma foiblesse, ranime mon courage, me console dans mes afflictions, et me remplisse d'une telle confiance en vous, que rien au monde ne soit capable ni de m'abbattre, ni de m'effrayer.

M. C. F., mettez toute votre confiance en Dieu. Je ne connois pas de moyen plus sûr pour vivre heureux dans ce monde, et pour arriver au bonheur éternel que je vous souhaite.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur la conduite que nous devons tenir à l'égard des méchans.

Servi dixerunt ei : Vis, imus et colligimus ea ? Et ait : non. Ses serviteurs lui dirent : maître, voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie ? Et le maître leur répondit : non. *S. Matth.* 13.

VOILA, M. F., ce qu'un zèle amer et mal réglé inspire à plusieurs Chrétiens. En voyant les impies et les gens scandaleux au milieu desquels ils vivent, ils désireroient que Dieu en fît justice, et les punît. Bien différens de leur divin Maître, au lieu de supporter les pécheurs avec bonté, ils les jugent, ils les condamnent, comme s'ils étoient assurés de leur réprobation. Et se faisant illusion à eux-mêmes, ils croient agir par un bon motif, prenant pour zèle ce qui n'est au fond qu'humeur, orgueil, ou du moins un défaut de patience et de charité.

Sur cela, je ferai trois réflexions, et je vous donnerai trois avis qui, avec la grâce de Dieu, vous seront très-utiles ; les voici : Souffrez les méchans, parce que Dieu les souffre ; plaignez-les, et priez pour eux, parce qu'ils sont infiniment à plaindre ; fuyez

leur société, de peur qu'elle ne vous pervertisse. Ne perdez rien, M. F., de cette morale si nécessaire et si peu connue.

Souffrez les méchans, parce que Dieu les souffre; et il les souffre, dit S. Augustin, ou pour leur donner le temps de se convertir, ou pour exercer la vertu des gens de bien.

Rien n'est plus étonnant et plus digne de notre admiration, que la patience avec laquelle Dieu souffre la malice de certains hommes, qui semblent n'exister que pour le malheur des autres, soit qu'ils les pervertissent par l'impiété de leurs maximes, soit qu'ils les infectent par la corruption de leurs mœurs. Cependant Dieu les souffre, quoiqu'il ne tienne qu'à lui de les anéantir, et lors même que sa justice semble exiger qu'il étende son bras, et qu'il décharge sur eux tout le poids de sa colère. Leur conduite l'offense, leurs iniquités l'outragent, leur malice lui déplaît souverainement, et il les souffre. Les regardant comme les enfans d'une famille dont il est le père universel et le conservateur tout-puissant, il commande au soleil de les éclairer, à la terre de les nourrir, aux animaux de les servir, à tous les hommes de les aimer, et de respecter en eux son image.

Il les souffre, et il veut qu'ils aient part, ainsi que les bons, aux suffrages de l'Eglise, à la sollicitude des Pasteurs, à la charité des

Fidèles. Il les souffre, et enfin à tous les biens extérieurs soit temporels, soit spirituels qu'ils partagent avec les justes, il ajoute l'onction intérieure de sa grâce. Il éclaire leur esprit, et leur donne de bonnes pensées; il frappe à la porte de leur cœur, et y excite de bons sentimens; il trouble leur conscience par des remords, il les rappelle avec bonté. Et lorsqu'ils reviennent, il les accueille avec des mouvemens de tendresse, qui font tressaillir de joie le Ciel et la terre. Jugez après cela, M. F., si c'est l'esprit de Dieu qui vous anime, lorsque vous haïssez ceux qu'il bénit, lorsque vous souhaitez la mort de ceux dont il veut conserver la vie.

Eh! qui êtes-vous, pour prescrire des bornes à la bonté de notre Dieu, pour marquer le terme de sa patience, pour vouloir que les entrailles de sa miséricorde se rétrécissent, et que sa colère éclate sur les méchans? N'est-ce pas là ce zèle impatient, indiscret et mêlé d'amertume que N. S. reprit avec tant de sévérité dans la personne des deux Apôtres qui vouloient faire descendre le feu du Ciel sur une ville de Samarie, parce que ses habitans n'avoient pas voulu le recevoir. *Taisez-vous*, leur dit-il, *vous ne savez point quelle est la douceur de l'esprit qui doit vous animer.*

Le prophète Jonas, après avoir menacé les Ninivites d'une destruction prochaine, suivant l'ordre que Dieu lui en avoit donné, sort de Ninive, et va se reposer dans le voisinage, en attendant la ruine de cette ville;

mais voyant que rien n'arrivoit, il s'afflige, il se met en colère. « Je l'avois bien dit, s'écrie-t-il, je savois bien, Seigneur, que vous étiez trop bon, et que vous ne demandiez qu'à pardonner : faites-moi donc mourir maintenant ; il m'est plus avantageux de mourir que de vivre. » Cependant, comme il étoit fort incommodé par la grande chaleur, Dieu fit croître miraculeusement une grande plante qui le rafraîchit par son ombre, et lui causa beaucoup de joie. Mais le Seigneur ayant fait dessécher cette plante le lendemain, Jonas, exposé comme auparavant aux ardeurs brûlantes du soleil, s'afflige de nouveau, se fâche, et demande encore la mort. Pensez-vous, lui dit alors le Seigneur, que votre colère soit bien raisonnable ? quoi, Jonas ! vous regrettez amèrement une plante qui ne vous a coûté aucune peine, qui a crû sans vous, qui est née dans une nuit, qui est morte la nuit suivante ; et vous auriez voulu que j'eusse détruit la grande ville de Ninive ?

M. C. F., il nous arrive souvent de raisonner avec aussi peu de réflexion et de justesse. On a devant les yeux des hommes méchans et corrompus, dont la conduite afflige tous les gens de bien ; on sait, d'un autre côté, les menaces terribles que Dieu fait contre les méchans ; ses Ministres ne cessent d'élever la voix, et de répéter de sa part ces menaces effrayantes. On croit qu'elles sont sur le point de s'accomplir, on regarde, on attend ; et quand on voit que vous gardez

le silence, ô mon Dieu ! on s'afflige comme Jonas, on en vient quelquefois jusqu'à murmurer, et se plaindre de votre longue patience.

Mais hélas ! grand Dieu ! que vos pensées sont éloignées des nôtres ! la perte des méchans n'a rien qui vous réjouisse ; vous dissimulez leurs crimes ; vous en retardez la punition, pour leur donner le temps de se reconnoître, parce qu'ils sont l'ouvrage de vos mains. Vous ne voulez pas que le pécheur périsse ; et lors même qu'il s'obstine à vouloir périr, vous désirez qu'il se convertisse, et qu'il vive. Cependant, comme votre sagesse n'est pas moins infinie que votre bonté, la malice des pécheurs ne demeure point inutile à vos desseins, et vous vous en servez pour exercer la patience, pour éprouver la fidélité, pour purifier la vertu des ames justes.

Et en effet, si Dieu n'eût pas souffert les tyrans ; s'il les eût frappés de mort dès l'instant qu'ils avoient la pensée de persécuter les Chrétiens, il n'y auroit jamais eu de Martyrs, et sa puissance auroit moins éclaté dans la mort d'un persécuteur, que dans cette patience héroïque, qui, bravant les plus affreux supplices, se montroit plus forte que toute la puissance des tyrans.

Nous sommes étonnés que Dieu ait permis à l'esprit de ténèbres de susciter dans le sein du Christianisme, ces hommes pervers que l'on a vus si souvent enfanter le schisme et l'hérésie. *Grand Dieu ! quels maux n'ont-*

ils pas causés, quels ravages n'ont-ils pas fait dans votre Sanctuaire ?

Et avec tout cela, M. F., l'Apôtre saint Paul dit expressément qu'il faut qu'il y ait des hérésies; qu'elles sont nécessaires pour éprouver, et pour faire connoître ceux qui *sont* fermes dans la foi. Dans un temps calme où les vérités du salut ne sont point attaquées, tous les Chrétiens paroissent également fermes dans leur croyance. Les froids, les tièdes, les fervens, les bons, les mauvais, tout est confondu; mais une hérésie, mais un schisme vient-il à s'élever dans l'Eglise? ah! c'est alors qu'il se fait une espèce de discernement. Chacun paroît tel qu'il est, et se montre quelquefois différent de ce qu'il paroissoit être. Les uns tombent, les autres chancellent; il n'y a que les vrais Fidèles qui tiennent ferme. Et, pendant que la foi s'éteint ou s'ébranle dans les cœurs doubles, elle ne devient que plus vive et plus animée dans ceux qui ont en partage cette droiture, cette simplicité, sans lesquelles notre Religion est vaine.

De là combien d'exemples de fermeté, soit de la part des Pasteurs, soit de la part des simples Fidèles? C'est alors que les vrais enfans de l'Eglise se distinguent par leur soumission, pendant que les autres se révoltent et l'abandonnent, ou, ce qui est encore pis, souffrent le froid et le chaud, et se font un système de religion à part, qui souffre tout, et s'accommode de tout. Nous voyons enfin, après les troubles de l'hérésie

et du schisme, les vérités de la foi et de la morale paroître dans un plus grand jour, et avec un nouvel éclat. Tout ce que je viens de dire, M. C. P., vous l'avez vu de vos yeux; vous l'avez éprouvé dans ces derniers temps. Il est donc nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver la foi des Fidèles; comme aussi la malice des pécheurs sert à éprouver la vertu des justes.

La charité, l'humilité, la douceur, la patience : voilà sans doute les plus précieuses de toutes les vertus chrétiennes. Or, ces vertus ne paroissent jamais avec tant d'éclat dans l'homme juste, que lorsqu'il est en butte à la haine des méchans. C'est alors que sa charité se montre dans le plus haut degré de perfection, en aimant ceux qui le haïssent, en faisant du bien à ceux qui le persécutent.

Les méchans prennent à tâche d'humilier les bons; et c'est dans les humiliations que l'humilité se forme, se nourrit, et acquiert de la solidité.

Les méchans insultent aux gens de bien; ils les outragent soit par des railleries, en se moquant de leur vertu, soit par des calomnies, en noircissant leur réputation, soit par des injustices ou des violences; et par-là, ils leur donnent occasion d'imiter la douceur de ce Dieu homme qui, étant condamné par les pécheurs, n'a pas ouvert la bouche pour se défendre, et s'est laissé conduire à la mort, comme un agneau qu'on mène à la boucherie.

Eh! mon C. F., que sera votre charité, si vous n'avez que des amis? que deviendra votre humilité, si tout le monde vous flatte et vous donne des louanges? Comment pratiquerez-vous la douceur et la patience, si vous n'avez rien à souffrir de personne? Y a-t-il un grand mérite à aimer ceux qui nous aiment, et qui sont aimables? en coûte-t-il beaucoup de s'humilier devant Dieu, quand on n'est jamais humilié devant les hommes? et, si vous n'éprouvez aucune contradiction de leur part, comment pourrez-vous savoir si vous avez de la douceur et de la patience?

Ce n'est donc pas sans raison, M. F., que Dieu souffre les méchans: il faut donc que vous les souffriez aussi. Il ne se contente pas de les souffrir, il leur offre encore toutes les grâces dont ils ont besoin pour revenir à lui. Imitez encore en cela votre Père céleste, entrez dans les vues de sa miséricorde, en plaignant ceux qui s'égarent, et en ne cessant de prier pour leur conversion..... Seconde réflexion.

Plus nos Frères s'égarent, plus ils sont à plaindre; plus ils s'endurcissent, plus ils sont dignes de compassion. Eh! comment pourroit-on être insensible au malheureux état et à l'affreuse position d'un Chrétien qui, ayant perdu le Ciel de vue, s'abandonne à la corruption de son cœur. C'est une ame faite à l'image de Dieu, et pour laquelle

J. C. est mort, qui est tout couverte de son sang ; et ce sang précieux, cette mort divine lui deviennent inutiles. C'est un de nos frères, enfanté par le même Baptême, nourri des mêmes grâces, appelé au même bonheur que nous. Ah ! pourrions-nous voir de sang froid que ce Baptême, que toutes ces grâces, que le Ciel est perdu pour notre frère ? Au lieu de nous irriter contre lui, ne devrions-nous pas plutôt nous attendrir à la vue de son état, et des malheurs qui le menacent ? verser sur lui des larmes, comme fit J. C. en voyant la malheureuse Jérusalem ?

Les méchans, direz-vous, sont aveugles et endurcis, parce qu'ils le veulent bien, ils ne périssent que par leur faute. Cela est vrai ; mais en sont-ils moins à plaindre ? en les envisageant, ne devons-nous pas entrer dans les sentimens de notre divin Maître, et nous écrier comme lui : Ah ! pécheurs, *si vous connoissiez les douceurs infinies de cette paix* qui fait le bonheur des ames justes ! si vous pouviez voir et sentir combien la vertu que vous méprisez, est aimable ; combien les vices dont vous êtes esclaves, sont odieux ; combien les grâces que vous rejetez sont précieuses ; combien les châtimens auxquels vous vous exposez sont terribles ! *Mais tout cela est caché à vos yeux.* Grand Dieu ! source de toute lumière et de toute bonté, éclairez ces aveugles, ébranlez, touchez, convertissez, ramenez dans le chemin de la vertu, cette ame pour laquelle vous avez tant souffert. Ne permettez pas, ô mon Sau-

veur, qu'elle devienne la proie du démon et des flammes éternelles.

Mais c'est un impie, un libertin, le plus méchant des hommes. — Il est ce qu'il est : J. C. sera son juge. Mais est-il plus méchant que les Juifs qui, après avoir égorgé les Prophètes, firent mourir le Fils de Dieu ? Et ce bon Sauveur, dans le temps même qu'ils le tenoient cloué sur la croix, au lieu de les charger d'injures et de les accabler de reproches, levoit les yeux au Ciel, et disoit : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Mais ils ne changeront jamais : on meurt ordinairement comme on a vécu. — Ah ! que ce langage est peu digne d'un Disciple de J. C. ! Le scélérat qui fut crucifié à côté de *lui*, et auquel il promit le Paradis, avoit-il bien vécu ? je sais que l'exemple de son compagnon qui meurt en réprouvé à côté du Sauveur du monde, et tout couvert, pour *ainsi* dire, du sang qui efface les plus grands crimes, doit faire trembler les pécheurs encore plus que l'exemple du bon larron ne doit les rassurer. Je sais que pour bien mourir, il faut bien vivre, et qu'il est infiniment rare que l'on meure de la mort des justes, quand on a toujours marché dans la voie des pécheurs. Mais que savez-vous si cet impie n'ouvrira pas les yeux ; si ce libertin ne réformera pas ses mœurs ? Les miséricordes de notre Dieu ne sont-elles pas infinies ; et ses jugemens ne sont-ils pas impénétrables ? Par conséquent, plus le salut de

votre frère est désespéré, plus vos prières en sa faveur doivent être ferventes. Celles de sainte Monique obtinrent la conversion de son fils; celles de S. Etienne, firent d'un persécuteur, un Apôtre; et après tout, quand même ce pécheur seroit tout-à-fait abandonné de Dieu, (ce que vous ne pouvez savoir ni ne devez penser,) il n'en seroit que plus digne de compassion; et les larmes que vous lui devez, n'en devroient être que plus amères.

Mais prenez garde, sur toutes choses, que vos sentimens de compassion, à l'égard des pécheurs, ne soient accompagnés d'orgueil, et d'une vaine complaisance pour vous-même, en vous croyant meilleur que ceux dont vous demandez la conversion. Souvenez-vous, mon C. F., que si vous n'avez pas les mêmes vices, vous en avez le germe dans le fond de votre cœur, et que, quoique vous ne tombiez pas dans les mêmes fautes, vous pouvez y tomber. Souvenez-vous que foncièrement, et par vous-même, vous n'avez rien de meilleur que les plus méchans, puisqu'il n'y a rien dans les plus méchans, dont vous ne puissiez devenir coupable, si vous n'étiez soutenu par la main puissante qui a formé tous les hommes du même limon.

Réflexion bien capable de vous humilier, qui que vous soyez, et quelque vertu que vous paroissiez avoir. Réflexion qui doit vous faire trembler toutes les fois que vous voyez de mauvais exemples; en vous inspirant une

une crainte salutaire, qui vous fasse tenir sur vos gardes, pour ne pas devenir semblable à ceux qui ont des sentimens pervers, ou qui mènent une vie scandaleuse. Or, comme le moyen le plus sûr de ne pas leur devenir semblable, est de ne pas les fréquenter, la charité chrétienne bien ordonnée, qui veut que nous les souffrions et que nous priions pour eux, veut aussi qu'en fuyant leur société, nous cherchions à nous garantir de l'impression que pourroient faire sur nous leurs mauvais discours ou leurs mauvais exemples.... Troisième réflexion.

Lorsque je dis qu'il faut éviter la compagnie des méchans, je n'entends pas qu'on ne doive avoir avec eux aucune espèce de commerce. Il y a un commerce de devoir et de nécessité, un commerce de charité et de bienséance, un commerce de confiance et d'amitié. Quelque méchans que fussent nos supérieurs, s'il y en avoit de tels, nous ne serions pas pour cela dispensés de les honorer, de leur être soumis dans tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu. Ainsi, quelque méchant qu'on puisse supposer un père, ou un maître, il ne perd rien des droits que la nature, la raison et la Religion lui donnent sur ses enfans ou sur ses domestiques, et il n'en est pas à leur égard moins respectable.

D'un autre côté, le besoin que nous avons,

les uns des autres, les occupations de chaque état, les devoirs même de la charité chrétienne, nous mettent tous les jours dans le cas d'avoir à faire à des gens qui n'ont ni la conduite, ni les sentimens chrétiens, et avec qui, par conséquent, il n'y a rien de bon à gagner pour notre salut.

Enfin, quoiqu'il y ait des personnes avec lesquelles on pourroit, absolument parlant, se dispenser de certaines bienséances, parce qu'elles mènent une vie mal édifiante, il est encore plus sage de rendre à tous les hommes, quels qu'ils soient, ce que la politesse et l'honnêteté exigent des uns à l'égard des autres. Je ne parle donc point, ni de ce que le devoir ordonne, ni de ce que le besoin exige, ni de ce que la bienséance prescrit; mais seulement d'une fréquentation habituelle, à laquelle rien ne nous force; d'une liaison d'amitié, dans laquelle aucun devoir ne nous engage.

Gardez-vous, mon cher Frère, d'une telle fréquentation, et d'une amitié si funeste, vous risqueriez de devenir impie avec les impies, libertin avec les libertins, médisant avec ceux qui médisent, foible et chancelant dans la foi avec ceux qui l'ont perdue. Et si vous me demandiez ce que je pense de vous, je vous répondrois, d'après ce proverbe si vrai : *Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es.*

Hélas ! vous le savez bien, vous, mon C. F., qui vous reconnoissez dans ce que vous venez d'entendre. Depuis quand avez-

vous perdu l'esprit de piété et de dévotion? depuis quand vous êtes-vous abandonné au *libertinage*? n'est-ce pas depuis que vous vous êtes lié avec des gens qui ont perdu la *foi*, ou qui ont les mœurs corrompues?

Et vous, mon cher ami, depuis quand avez-vous commencé à fréquenter les cabarets et à vous déranger? n'est-ce pas la *compagnie* d'un tel ou d'un tel qui vous a perdu? Que chacun jette les yeux sur toute sa vie, qu'il examine, qu'il se ressouvienne: il verra si les vices auxquels il est sujet, ne viennent pas au moins, en grande partie, de ce qu'il a eu le malheur de fréquenter des gens vicieux.

Fuyez donc, *mon fils*, dit le Sage, *fuyez la compagnie des méchans*, et ne vous liez point avec eux, de peur que vous ne leur deveniez semblable. La pomme la plus saine se pourrira, si on la mêle avec des pommes pourries. Il est difficile de se bien porter quand on respire un air contagieux. Les maladies de l'ame se gagnent comme celles du corps. Par conséquent, de même que nous fuyons la maison des pestiférés, à moins que le devoir ou la charité ne nous y attirent; ainsi devons-nous fuir la compagnie des méchans, lorsque nous n'avons pas une raison légitime qui nous oblige de *les* fréquenter.

Ne permettez donc pas, ô mon Dieu, *que* nous ayons jamais rien de commun *avec* les libertins et les impies. Inspirez-nous *une* sainte horreur pour leurs vices; mais

inspirez-nous en même temps, pour leur personne les sentimens de douceur, de bonté, de patience, qui sont la marque distinctive de vos vrais disciples. Laissez-vous toucher, ô bon Pasteur, par les prières de votre Eglise, qui ne cesse de vous demander le retour de sa brebis égarée; hélas! nous nous sommes égarés, tous tant que nous sommes, toutes les fois que nous avons eu le malheur de pécher. Convertissez-nous, grand Dieu! et détournez les effets de votre colère que nous avons méritée. Souvenez-vous de vos miséricordes, et quelque méchans que nous soyons, n'oubliez pas que nous sommes l'ouvrage de vos mains; et que vous nous avez aimés jusqu'à mourir, pour nous mériter une vie éternellement heureuse. Je vous le souhaite, M. C. F., au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur les avantages de la Foi.

Simile est regnum Cœlorum fermento quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum. Le royaume des Cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée. *S. Matth.* 13.

VOILA, M. C. F., une figure bien sensible de la Foi : de même qu'un peu de levain fait fermenter, croître, lever la pâte, en relève le goût, et donne au pain une saveur qu'il n'auroit point sans cela ; ainsi la foi élève l'esprit, dilate le cœur, donne un mérite infini aux moindres vertus, aux actions les plus communes. La foi réduit à leur juste valeur les biens et les maux de ce monde ; la foi nous découvre dans les choses visibles et terrestres, les choses invisibles et spirituelles ; elle anime tout, elle porte nos regards, nos pensées, nos affections vers le Ciel ; partout elle nous découvre le Dieu que nous devons servir, le terme où nous devons tendre. Tels sont les avantages qu'elle nous procure, et que je vais vous expliquer. Puissé-je vous apprendre à regarder désormais les choses de ce monde

avec les yeux de la foi, de manière que tout ce que vous y voyez serve à la nourrir et à la fortifier.

LES richesses et la pauvreté, le plaisir et la douleur, la gloire et les humiliations: voilà à quoi se réduit ce que nous appelons les biens et les maux de ce monde. Toute notre vie se passe à chercher les uns, et à fuir les autres; cela est naturel: mais la nature nous aveugle, elle nous trompe; et le Chrétien qui, dans la prospérité ou dans l'adversité, n'envisage pas sa position avec les yeux de la foi, et n'écoute là-dessus que les mouvemens de la nature, raisonne de travers, et se perd.

Que dit le riche, selon le monde? J'ai des fonds et des revenus; ma fortune est solidement établie; je l'ai reçue de mes pères; j'ai recueilli d'autres successions; j'ai commencé avec succès; je puis me donner mes aises et mes commodités, ne me rien refuser de ce qui peut contribuer à me rendre la vie agréable: j'en jouirai donc. Ainsi pense le riche, et il agit en conséquence; c'est un animal engraissé qui n'aperçoit et ne regarde que la terre.

Mon Dieu! jetez dans ce cœur un grain de foi. Ah! dès ce moment, les biens qu'il possède, l'usage qu'il en fait, les plaisirs qu'il se donne, tout cela prend à ses yeux des couleurs différentes; il fait des réflexions qu'il n'avoit jamais faites.

Ces biens que je posséde, sont-ils bien acquis ? Cet héritage qu'on m'a laissé, est-il légitime ? Celui qui me l'a donné, ne passoit pas pour avoir la conscience délicate ; je trouve dans ses papiers, la preuve de ses usures. Me voilà donc possesseur d'un bien, dont une partie a été acquise par des voies injustes ; j'ai lieu de le soupçonner ; il faut donc en venir aux éclaircissemens et aux restitutions ; et je suis tenu de faire à cet égard tout ce qu'auroit dû faire, avant de mourir, cet homme qui s'est damné, pour laisser du bien à ses héritiers.

D'ailleurs, quand même ma conscience me rendroit le témoignage que je ne possède rien qui ne soit bien acquis ; c'est Dieu qui me les a donnés ces biens : et pourquoi me les a-t-il donnés, plutôt qu'à d'autres ? J'interroge ma foi ; et ma foi me suggère mille réflexions qui m'inquiètent, qui m'effrayent.

Dieu m'a donné les biens de la terre, peut-être pour me punir de l'attachement excessif que j'ai pour eux, et qui me fait oublier les biens du Ciel. Eh ! que dois-je penser, ô divin Sauveur, lorsque je regarde votre croix et que je lis votre Evangile ; vous dites : *malheur aux riches*, et vous m'avez fait riche ! Vous avez paru sur la terre dépouillé de tout, disant que *c'est aux pauvres qu'appartient le royaume des Cieux ; qu'il est presque impossible aux riches de se sauver ;* et vous m'avez fait riche ! M'auriez-vous réprouvé, grand Dieu ! ne m'auriez-

vous enrichi et élevé, que pour me précipiter en enfer ? Je n'envisage point, sans frémir, la différence prodigieuse qui se trouve entre mon état, et celui que vous avez choisi en venant dans ce monde.

C'est ainsi, M. F., que les richesses avec tous les plaisirs qu'elles procurent, perdent aux yeux de la foi, ce qu'elles paroissent avoir d'agréable et de flatteur aux yeux de la nature. Aux yeux de la nature, rien n'est plus à désirer; aux yeux de la foi, rien n'est plus à craindre. Ecoutez la nature : oh ! que les riches sont heureux ! Ecoutez la foi : *Que les pauvres se réjouissent, parce que le Ciel est pour eux. Que les riches pleurent; qu'ils poussent des cris, à la vue des malheurs qui les menacent.*

De son côté, que dit le pauvre, selon le monde ? Hélas ! je suis dans les travaux et la misère, pendant que tant d'autres vivent dans l'abondance et les plaisirs. On les honore, et je suis méprisé; ils jouissent de toutes les commodités de la vie, et j'en souffre toutes les incommodités. Qu'ont-ils donc fait pour être si bien traités ? et qu'ai-je fait pour l'être si mal ? Voilà ce que dit la nature; et de là vos impatiences, vos murmures, votre jalousie, tous ces désirs qui vous rongent, qui n'aboutissent qu'à rendre votre position véritablement malheureuse.

Foi précieuse, foi consolante, répandez un rayon de votre lumière dans la boutique de cet artisan, dans la chaumière de ce

manouvrier, dans la pauvre maison de cette
euve : éclairez-les, afin qu'ils voient tous
es avantages de leur condition ; qu'ils s'en
élicitent, et vous en rendent mille actions
e grâces. Que je suis heureux, ô mon
)ieu ! d'être placé dans un état qui me
onne quelque ressemblance avec celui que
ous avez embrassé par choix, et auquel
ous avez donné tant de bénédictions ! Que
ıa pauvreté me devient chère, lorsque je
ous vois naître dans une étable, et choisir
os premiers adorateurs parmi de simples
ergers ; lorsque je me représente vos mains
ivines, appliquées au travail, dans la bou-
ique d'un artisan, et que je vous vois
ıanger votre pain à la sueur de votre front ;
ue ma pauvreté me devient chère ! qu'elle
st précieuse aux yeux de ma foi, lorsque
e la vois consacrée et comme divinisée en
otre personne ! Que je suis heureux de
'avoir point à ma disposition ces biens
angereux, dont je ne me serois servi peut-
tre, que pour vous offenser et me perdre.
Que je serai tranquille à l'heure de la mort,
le n'avoir point de compte à vous rendre,
ur un article si effrayant ; ma pauvreté sera
our lors ma consolation et ma joie. Mon
ımable Sauveur, vous dirai-je, j'ai porté
otre livrée toute ma vie : une maison pau-
re, des habits pauvres, une table pauvre,
ın pain trempé dans mes sueurs, souvent
)aigné de mes larmes ; telle a été ma vie.
Telle fut la vôtre, ô Jésus ! recevez donc
e pauvre dans vos tabernacles éternels, ce

pauvre qui n'a point murmuré, qui n'a rien désiré, qui n'auroit pas voulu changer sa pauvreté pour tous les trésors de la terre.

Appliquez ensuite, M. F., ce que nous disons de la pauvreté, aux autres peines du corps et de l'esprit, qui sont communes à tous les états, que l'on trouve partout, et qui sont inséparables de la condition humaine. Ah! que cette maladie est longue, que ces douleurs sont cuisantes, que cette humiliation est sensible, que ces ennemis sont cruels, que cette injure est atroce, que cette croix est pesante! voilà ce que dit la nature.

Que la nature se taise, et laisse parler la foi. Ces douleurs ne sont pas trop cuisantes; cette maladie n'est pas trop longue, elle ne l'est pas assez; mes ennemis sont plus dignes de mon amour que de ma haine; cette perte de bien, au lieu de m'affliger, me réjouit; ces injures, ces humiliations, n'ont rien que de juste et d'avantageux pour moi; cette croix, de quelque espèce qu'elle soit, me paroît encore trop légère. Adorable Sauveur, lorsque je considère votre croix, vos clous, vos épines, le fiel et tous les opprobres dont vous fûtes rassasié, mes amertumes se changent en douceur et en consolation.

La voilà donc, M. F., cette foi divine, qui inspire à l'ame une élévation, une force surnaturelle; qui change ses pensées, ses goûts, ses affections.

Quel mérite encore ne donne-t-elle pas aux œuvres les plus indifférentes, aux

moindres de nos actions ? Donnez à un pauvre un morceau de pain, un verre d'eau, c'est bien peu de chose : mais que cette petite aumône soit accompagnée d'une foi vive, qui vous découvre Jésus-Christ dans la personne du pauvre à qui vous la faites, cette légère aumône mérite le Paradis. Qu'est-ce que le pardon d'une injure ? un peu de violence : un Païen se la feroit. Mettez-y un grain de foi, qui soit le motif du pardon que vous accordez à votre ennemi, et qui vous fasse aimer J. C. dans sa personne : ce petit sacrifice mérite la rémission de vos péchés et la vie éternelle. Ce domestique est mal-adroit, et je le reprends avec douceur ; cette personne est d'une humeur difficile, et je la supporte avec patience ; je suis sujet à une infirmité habituelle, et je ne me plains jamais. Qu'est-ce que cela ? peu de chose ; les Païens en feroient autant. Ajoutez-y la foi ; cette petite violence, cet instant de mortification, ce petit service rendu au prochain ; un bon désir, un regard vers le Ciel, et mille autres choses semblables, qui par elles-mêmes sont des riens : tout cela change de nature, lorsque la foi en est le mobile et le principe ; ces actions et ces désirs pénètrent jusqu'au Ciel, et nous y transportent.

Quel trésor de mérites n'amasserions-nous donc pas, M. F., si dans nos souffrances, notre travail, notre façon d'agir avec le prochain, nous nous conduisions toujours suivant les lumières et les principes de la foi ? Mais hélas ! nous n'avons qu'une foi morte,

qui nous devient, pour ainsi dire, inutile; et nos bonnes actions elles-mêmes n'ont aucune valeur devant Dieu, lorsqu'elles ne sont pas animées par cet esprit de foi, qui seul peut les rendre méritoires : en quoi nous sommes certainement bien coupables; car il n'y a rien dans tout ce qui nous environne, qui ne soit propre à réveiller notre foi; et toutes les créatures sont comme autant de Prédicateurs, qui nous instruisent et nous élèvent à Dieu. Renouvelez votre attention.

LA foi, par les choses de la terre, nous élève aux choses du Ciel; et dans les différentes opérations de notre corps, elle nous découvre les besoins et les misères de notre ame; elle nous les rend plus sensibles, et nous avertit des soins que nous devons lui donner.

Malheureux que je suis! toute ma vie se passe à éloigner de moi la faim, la soif, la nudité, la douleur; et mon ame, mon ame, en comparaison, et au préjudice de laquelle ce misérable corps ne doit être compté pour rien, je la laisse périr de faim, de soif, de nudité. Elle est remplie de taches, et des taches les plus affreuses : elle est couverte de plaies, et de plaies mortelles, tandis que j'ai à ma disposition, dans les Sacremens et dans le sang de Jésus-Christ, un pain céleste qui m'est offert pour la nourrir; des eaux sanctifiantes, qui sont faites pour la

purifier ; des vêtemens de justice et de gloire, dont je pourrois la revêtir. Ah ! serai-je toujours aveugle et ingrat, jusqu'à laisser ainsi croupir, dans la plus affreuse misère cette ame qui vous a coûté si cher, ô mon Sauveur ! et à laquelle vous avez préparé tant de biens, pendant que je veille avec tant de soins et d'inquiétudes à la conservation et au bien-être de cette chair mortelle, qui doit bientôt descendre dans la corruption et la poussière du tombeau !

J'entends gronder le tonnerre, je vois tomber la foudre, une grêle affreuse ravage nos campagnes ; ce n'est pas là ce qui doit m'effrayer le plus. Quelle est la matière de cette grêle ? mes péchés ; où s'est-elle formée ? dans mon cœur, ce cœur qui est tout de feu pour le mal, et tout de glace pour le bien. Ah ! c'est de là, c'est du fond de ce cœur coupable, que s'élèvent ces vapeurs malignes, d'où se forment ces nuées menaçantes, cette grêle désastreuse, cette foudre effroyable.

Quelle est la cause de cette sécheresse, qui brûle mes champs et fait périr mes fruits ? le feu de mes passions qui me brûle, qui me consume. D'où viennent ces inondations qui détruisent mes récoltes ? ce sont les eaux de mes iniquités qui se multiplient, s'enflent, se débordent, font tant de ravage dans mon ame. Oui, grand Dieu, c'est dans mon cœur que naissent, que croissent toutes les verges dont vous me frappez. Lorsque vous répandez sur moi vos bénédictions, je

Voyez vos animaux : vous leur commandez, t ils vous obéissent ; ils se mettent sous le oug ; ils se baissent sous le fardeau ; ils onnoissent la voix, aussi-bien que l'étable t la maison de leur maître. On dompte les lus furieux ; on apprivoise les plus fa- ouches. Quelle honte pour moi, qui sous es yeux et sous la main de mon Dieu, suis oujours indocile, toujours rebelle ; méconoissant la voix de mon Créateur, secouant on joug, ne faisant que ma volonté, ne oulant dépendre que de moi-même !

Venez nous dire après cela, M. F., omme vous le faites si souvent, pour vous xcuser : nous sommes des ignorans ; nous e savons pas lire. Jésus-Christ ne renvoyoit as les peuples aux livres. Ce ne sont pas es livres qui font les Saints ; mais il leur pprenoit à lire dans la nature. Voyez, leur lisoit-il, pour leur inspirer de la confiance n Dieu, *voyez les oiseaux ; ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre Père céleste les nourrit ; comment donc ne prendroit-il pas oin de vous, hommes de peu de foi ?*

Et pourquoi ne lisez-vous pas dans cette erre que vous cultivez, dans cette semence ue vous y jetez, l'explication des saintes érités que vous avez entendues ici si souvent ? Mon ame est le champ que je dois ultiver ; la parole de Dieu est la semence précieuse, que les Pasteurs de l'Eglise ne essent d'y répandre : ce grand chemin, ces pierres, ces épines ; voilà l'image de mon misérable cœur. C'est un grand chemin,

parce qu'il est ouvert à toute sorte de passions ; c'est un terrein pierreux par son endurcissement ; cette foule de pensées inutiles ou criminelles, ces attachemens déréglés, ces désirs terrestres, ces affections toutes charnelles, sont comme autant d'épines, qui étouffent en moi le fruit de la parole de Dieu. Hélas ! je cultive mon champ avec un soin infini ; je me donne tant de peine pour en arracher les mauvaises herbes, pour en ôter les pierres, pour empêcher que les passans ou les animaux n'y fassent du dégât ; pendant que mon ame est comme une terre en friche, pleine de vices, ouverte à toutes les passions ! Cette vigne que vous taillez avec tant de complaisance, n'est-elle pas pour vous, comme le livre de l'Evangile, dans lequel vous entendez dire à Jésus-Christ : *Je suis la vigne, et vous êtes les sarmens.* Qu'est-ce que l'homme, ô Jésus ! qui ne demeure point en vous ? c'est un sarment détaché du cep, et qui ne sauroit produire aucun fruit. Cette sève précieuse, qui passant du cep aux branches, leur donne la vie et la fécondité ; ces belles grappes dont la vigne est chargée, me représentent les bonnes œuvres, les mérites de l'homme juste, vivant de la foi, et riche devant Dieu par Jésus-Christ.

C'est ainsi, M. F., que le vrai Chrétien trouve dans les choses visibles, l'image des vérités que sa foi lui enseigne, et dont il doit se nourrir. Il est inutile de pousser plus loin un détail qui ne finiroit pas, et je dis

n un mot : dans quelque condition que vous
yez, apprenez à lire des yeux de la foi,
ans les ouvrages de la nature. Dans le ciel,
r la terre ; au dedans, au dehors de vous-
êmes, vous ne trouverez rien qui n'élève
otre ame, qui ne porte vos pensées, vos
ésirs, vos affections vers Dieu, si vous
vez de la foi. Comme le soleil est l'image
e la mort, et me la rappelle, ainsi le reveil
st l'image de la résurrection, et me la fait
spérer. Les habits dont je me couvre, et qui
ont la dépouille des animaux, me rappellent
e péché du premier homme, et la nudité
ffreuse d'une ame qui n'est pas revêtue de
. C. Les soins que je suis obligé de donner
mon corps, me font ressouvenir des besoins
ncore plus pressans de mon ame, et de ce
ue je dois faire pour la sauver. Ouvrez
onc, M. F., ouvrez les yeux de la foi;
out vous instruit, tout vous prêche, tout
ous exhorte.

O précieux avantages de la foi ! Eh ! que
erai-je, Seigneur, pour me reconnoître du
ion inestimable que vous m'en avez fait ?
e m'écrierai avec le Prophète : mon ame,
ouez à jamais votre Dieu, qui par la foi
ous a établie dans la connoissance de toute
érité ; qui par la foi, répand en vous tant
le grâces et de bénédictions. Mais, M. F.,
ratiquez-en les œuvres, si vous voulez
u'elle vous sauve, et qu'elle vous conduise
lans le Ciel. Je vous le souhaite de tout mon
œur.

POUR LE DIMANCHE

DE LA SEPTUAGÉSIME.

Sur le Sacrement de Pénitence. Examen de conscience.

Pauci electi. Il y a peu d'Elus. *S. Matth.* 20.

QUE cette vérité est terrible, M. F., et qui en est pénétré comme il le devroit! Qu'elle est capable d'exciter dans nos cœurs une crainte salutaire, qui nous porte à rentrer sérieusement en nous-mêmes, dans ce saint temps où l'Eglise, par la suppression des chants d'alégresse, et par les ornemens lugubres dont elle pare ses autels et ses ministres, nous invite à la pénitence! Combien de Chrétiens, qui, salutairement frappés de ces effrayantes paroles, ont renoncé aux vaines espérances du monde, pour embrasser une vie pénitente! Si elles font sur nos cœurs si peu d'impression, n'est-ce pas l'effet de notre peu de foi?

Il y a peu d'élus. La preuve en est bien sensible; il n'y a que deux voies pour entrer dans le Ciel; ou l'innocence du baptême conservée, ou cette innocence réparée par une sincère pénitence. Or, combien y a-t-il de Chrétiens qui aient eu le bonheur de

conserver pure et sans tache, la robe précieuse de l'innocence baptismale? Que le nombre en est petit! Il ne reste donc plus pour la plupart des Chrétiens, que l'unique voie de la pénitence, pour se sauver. Mais combien les véritables pénitens sont rares! Saint Augustin s'en plaignoit déjà de son temps : *je cherche un pénitent*, disoit-il, en parlant de ceux qui avoient confessé leurs péchés, *et je n'en trouve point.*

Puisque la pénitence est l'unique planche qui reste après le naufrage, pour le très-grand nombre des Chrétiens, il est donc pour eux de la dernière conséquence de s'en instruire solidement. Rien ne seroit plus dangereux que de se tromper sur cette importante matière. C'est, M. F., pour vous faire éviter un si grand malheur, que je vais vous parler du Sacrement de Pénitence; j'en ferai le sujet de plusieurs Instructions. Aujourd'hui, je m'attacherai à vous prouver la nécessité du Sacrement de Pénitence, et de l'examen de conscience qui doit précéder la confession.

On peut considérer la Pénitence, comme vertu et comme Sacrement. Comme vertu, c'est une douleur et une détestation du péché qu'on a commis, avec la résolution de ne le plus commettre, et la volonté de réparer en la meilleure manière qu'on le peut, l'injure faite à Dieu par le péché. Ainsi, faire pénitence, c'est détester le péché, y renoncer de

tout son cœur par un changement sincère et véritable, et le punir en soi-même.

Comme Sacrement, la Pénitence est un signe sensible, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour remettre les péchés commis après le Baptême. Notre-Seigneur institua ce Sacrement, lorsqu'après sa résurrection, il souffla sur ses Apôtres, en leur disant: *Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Par ces paroles, Notre-Seigneur a rendu ses Apôtres juges des péchés, il leur a donné et à tous leurs successeurs dans le saint ministère, le pouvoir de les remettre et de les retenir, et il s'est engagé à ratifier dans le Ciel, la sentence qu'ils prononceront sur la terre. La contrition, la confession, la satisfaction ou résolution de satisfaire, sont les dispositions nécessaires de la part du pécheur, pour recevoir ce Sacrement. Ses effets sont le rémission des péchés, la réconciliation avec Dieu, l'abolition des peines de l'enfer dues au péché, et l'infusion des dons du Saint-Esprit.

En tout temps, la vertu de pénitence a été nécessaire à tous ceux qui s'étoient souillés par quelque péché mortel, pour en obtenir le pardon. « Oui, dit le saint Concile » de Trente, il a toujours été nécessaire, » que le pécheur renonçat à son péché, et » qu'il s'en corrigeât, en détestant avec une » sainte haine et une sincère douleur de » cœur, l'offense qu'il a commise contre

» Dieu. » *Maintenant*, dit le Seigneur, par le Prophète : *convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, les larmes et les gémissemens, déchirez vos cœurs et non vos vêtemens. Repentez-vous*, disoit saint Pierre aux Juifs, *et faites pénitence, pour que vos péchés soient effacés.* Ainsi, la conversion du cœur a toujours été nécessaire, pour obtenir le pardon de ses péchés.

Depuis Jésus-Christ, les péchés commis après le Baptême, ne peuvent être remis qu'en vertu du Sacrement de Pénitence. Lorsqu'on est dans l'impossibilité de le recevoir, le désir suffit, pourvu qu'il soit accompagné d'une vraie conversion, et alors les péchés sont pardonnés ; mais ce n'est toujours que par la vertu du Sacrement.

Que doit donc faire un pécheur, à qui la conscience reproche d'être en état de péché mortel ? c'est de rentrer sérieusement en lui-même, et de recourir au Sacrement de Pénitence. Car, qui peut concevoir l'aveuglement stupide et la folie extrême d'un pécheur qui demeure tranquille dans l'inimitié de Dieu ? Comment peut-il, sans être salutairement effrayé, s'envisager comme suspendu par un fil sur l'abîme de l'enfer ? Quoi de plus fragile que la machine de notre corps ? Quoi de plus incertain que la vie de l'homme ?

En vain, le pécheur voudroit-il se rassurer, par l'espérance d'une pénitence faite au lit de la mort ; outre que les morts subites sont très-fréquentes, je vous le demande,

mes Frères, le temps d'une maladie dangereuse et mortelle, est-il un temps bien propre, pour une affaire qui demande toute l'attention de l'homme, comme celle de la conversion ? Le malade pressé de douleur, et souvent accablé d'affaires temporelles, est-il bien en état de faire sur lui-même de sérieuses réflexions ? Croyez-vous que la conversion se fasse tout d'un coup et en si peu de temps ? Et y a-t-il lieu d'espérer que Dieu accordera une grâce si privilégiée à un pécheur qui peut-être durant toute sa vie, aura abusé de tant d'autres ? Il est vrai que nous avons un exemple d'un vrai pénitent à l'heure de la mort, dans le bon larron; ainsi jamais un moribond ne doit perdre la confiance, mais il n'y a que ce seul exemple dans toute l'Ecriture : ainsi la confiance ne doit pas être présomptueuse.

M. C. F., si nous avons perdu l'innocence de notre baptême, (et qui n'a pas sujet de craindre ce malheur ?) ou nous l'avons réparée par une véritable pénitence, ou nous vivons encore dans le crime; ou au moins nous avons un trop juste sujet de craindre de n'avoir jamais bien réparé notre innocence.

Dans le premier cas, il ne nous reste plus qu'à travailler chaque jour à avancer dans la piété; mais si nous ne pouvons pas nous rendre ce témoignage consolant, il est de la dernière conséquence pour nous, d'embrasser incessamment la pénitence; autrement nous nous exposons au plus grand de tous

es malheurs, qui est de mourir dans le péché, et d'être éternellement perdus. Jetons-nous donc dans les bras d'un Dieu, qui est plein de miséricorde envers le pécheur qui retourne à lui sincèrement. Dès que nous avons eu le malheur de tomber dans quelque péché mortel, recourons au Sacrement de Pénitence, où Dieu a promis de nous pardonner, si nous recevons ce Sacrement avec les dispositions qu'il exige. Mais quelles sont ces dispositions ? vous savez, M. F., qu'il y en a cinq. Je me bornerai aujourd'hui à vous parler de la première, qui est de bien examiner sa conscience. Renouvelez votre attention.

Examiner sa conscience, c'est rechercher avec toute l'attention possible, tous les péchés que l'on a commis. Il faut se montrer dans la confession tel qu'on est; or, pour se montrer ainsi, il faut se voir et se citer soi-même au tribunal de sa conscience, avant de se présenter à celui de l'Eglise. Voici comment doit se faire cet examen.

D'abord, il faut vous retirer dans un lieu où vous ne soyez point distrait. Il faut surtout bannir de votre esprit, toute idée de ménage, d'affaires, de commerce; ensuite invoquer le Saint-Esprit, et le conjurer par de ferventes prières, de vous accorder les lumières dont vous avez besoin, pour vous rappeler vos péchés. De nous-mêmes et par nos propres forces, nous ne saurions seule-

ment former une bonne pensée, dit l'Apôtre; comment donc pourrions-nous percer l'abîme ténébreux de nos iniquités, si nous n'étions éclairés par le Père des lumières ? Quand nous sommes dans le péché, nous ressemblons à cet aveugle de Jéricho, dont il est parlé dans l'Evangile. Privé de l'usage des yeux, il sentoit son aveuglement, il le déploroit. Que fit-il ? il s'adressa à Jésus-Christ, et lui cria à plusieurs reprises : *Jésus, ayez pitié de moi;* mon Dieu, *faites que je voie.* La vivacité de sa foi, la ferveur de sa prière, lui attirèrent les regards miséricordieux du fils de Dieu : il obtint sa guérison; il vit.

Hélas ! mes Frères, lorsque nous sommes dans le péché, un brouillard plus épais encore couvre les yeux de notre ame. Que devons-nous donc faire dans cette triste situation ? vous devons, comme cet aveugle, nous adresser à Jésus-Christ, et crier avec une foi vive : Seigneur, ayez pitié de moi; faites que je voie le nombre, les différentes espèces et l'énormité de mes péchés. Les cris redoublés de l'aveugle vous touchèrent, j'espère que vous serez sensible aux miens.

Cependant, il ne faut pas compter d'être toujours exaucé sur-le-champ; quelquefois il arrive que le démon trouble la mémoire de ceux qui veulent sincèrement examiner leur conscience, et les empêche de se rappeler leurs péchés. Si vous êtes exposé à cette épreuve, mon C. F., ne vous découragez

ragez pas ; redoublez vos instances auprès de Dieu ; dites-lui avec David : *Mon Dieu ! vous êtes ma lumière, éclairez mes ténèbres ;* et avec le saint homme Job : *Seigneur, montrez-moi mes péchés et mes fautes.* Dieu est un bon père, qui veut éprouver notre persévérance, mais non pas nous abandonner aux ruses de l'ennemi.

Ainsi, seul, en la présence de Dieu, éclairé de ses divines lumières, il faut commencer son examen, rechercher ses péchés, et pour cela parcourir les commandemens de Dieu et de l'Eglise, les péchés capitaux, les devoirs de son état, et comparer toute sa vie avec ses devoirs ; remarquer en quoi on s'en est écarté par pensées, désirs, paroles, actions et omissions ; et pour en venir plus facilement à bout, il faut se rappeler les lieux où l'on a été, les personnes que l'on a fréquentées, et les occupations ordinaires de la journée. Je n'entrerai dans aucun détail, cela nous mèneroit trop loin : je me contenterai seulement de donner quelques avis bien importans.

1.° Examinez-vous sur les confessions passées. Voyez si vous avez confessé tous vos péchés mortels ; si vous avez eu la douleur d'avoir offensé Dieu, et la résolution de vous corriger, et de quitter non-seulement le péché, mais encore l'occasion prochaine du péché. Car si vous avez manqué en quelqu'un de ces points, cette confession n'a rien valu, ni toutes celles que vous avez faites depuis. Voyez encore, si vous avez

fait exactement la pénitence qui vous étoit enjointe, et les réparations et restitutions que le Confesseur vous avoit prescrites.

2.° Examinez-vous encore avec soin, sur les obligations de votre état : c'est à quoi beaucoup de gens font peu d'attention, quoique ce soit le sujet le plus ordinaire de leurs péchés. Vous êtes père de famille : quel soin avez-vous pris d'instruire vos enfans, de les entretenir, de les élever ? Vous avez des domestiques : leur donnez-vous bon exemple, leur faites-vous fréquenter les Sacremens ? les corrigez-vous ? les payez-vous fidèlement ? Vous avez une charge, un métier, un commerce : comment vous en acquittez-vous ? Vous êtes ouvriers, domestiques : remplissez-vous chrétiennement les devoirs que cette profession vous impose.

3.° Il y a des péchés d'omission, qu'on ne songe point à se reprocher. Par exemple, étant en état de faire l'aumône, n'y avez-vous pas manqué ? Etant au-dessus des autres, leur avez-vous fait la correction ? leur avez-vous donné le bon exemple ? Il faut encore s'examiner sur ses habitudes, et sur les péchés auxquels on a coopéré : voir si l'on a été fidèle à éviter les occasions prochaines, si on ne les a pas recherchées, si l'on a travaillé à s'avancer dans la vertu, ou si l'on est tombé dans le relâchement.

Cette recherche ne suffit pas encore pour se bien connoître, et pour se bien confesser. On doit sur chaque péché que l'on découvre,

examiner combien de fois on y est tombé ; observer les circonstances qui en déterminent l'espèce, et qui en augmentent ou diminuent la grièveté ; remarquer ce qui y a donné occasion, et quelles en ont été les suites. Ce n'est pas assez, par exemple, de savoir qu'on a mal parlé de son prochain ; il faut encore rechercher combien de fois cela est arrivé ; si le mal que l'on a dit est une simple médisance ou une calomnie ; quelle est la qualité de la personne dont on a médit ; si le mal a été dit en présence de plusieurs personnes. Souvent il est nécessaire d'observer le temps et le lieu où le péché a été commis ; car il y a certains péchés qui deviennent plus grands par ces deux circonstances. Il faut rechercher quel est le motif qui nous a porté à la médisance, si c'est légèreté, ou malignité, ou ressentiment, ou désir de vengeance ; si la médisance a été applaudie par ceux qui nous écoutoient, et si notre mauvais exemple ne les a pas engagés à médire aussi ; enfin, si ce péché est devenu pour nous une habitude.

Il est évident, M. F., que pour faire un tel examen, il faut de l'application, du temps, et de l'instruction. Mais quel temps faut-il y employer ? Il seroit difficile de le déterminer : sans doute il en faut plus à ceux qui se confessent rarement, qu'à ceux qui se confessent souvent ; à ceux qui sont dans les embarras et les affaires du monde, qu'à ceux qui en sont séparés. Quelle appli-

cation faut-il y donner ? toute celle qu'on donneroit à l'affaire la plus importante ; car il n'y en a pas de plus importante, que celle d'assurer son salut. Vous savez, que si faute de s'être suffisamment examiné, on venoit à oublier un péché mortel, on feroit un sacrilége, c'est-à-dire, qu'on ajouteroit à tous ses péchés, le plus énorme de tous.

Cependant, ô mon Dieu ! qu'on s'aveugle sur un point si essentiel ! La plupart des gens considérant leurs occupations, n'y trouvent presque point de péché ; quand ils n'ont ni volé, ni tué, et qu'ils sont exempts de ces péchés grossiers, où les honnêtes gens selon le monde, auroient honte de tomber, ils ne se croient pas coupables. On en voit qui vivent dans la négligence de leurs devoirs, dans l'oubli du salut, et même dans de grands excès, et qui n'ont rien à dire, quand ils viennent à confesse. D'où cela vient-il ? de ce qu'ils ne sont pas instruits, de ce qu'ils ne veillent pas sur eux, et ne s'examinent pas. Qu'arrive-t-il de là ? qu'ils font de mauvaises confessions, et qu'au lieu de trouver dans le Sacrement de Pénitence, le pardon de leurs péchés, ils en sortent plus coupables, puisqu'ils profanent un Sacrement.

Pour éviter un si grand malheur, M. F., ayez un grand zèle à vous instruire de vos devoirs et de votre religion ; et pour cela écoutez avec une grande attention, les instructions que nous vous faisons. Prenez l'habitude d'examiner tous les soirs, le mal

que vous avez fait pendant la journée ; et le Dimanche, examinez les fautes dans lesquelles vous êtes tombés pendant la semaine. Cette pratique vous maintiendra dans la connoissance de vous-mêmes, elles vous disposera à la confession, et fera que vous n'y omettrez point de péché considérable. Au reste, cet examen doit se faire sans trouble et sans inquiétude ; et quand on y a apporté l'attention que l'on donneroit à une affaire de conséquence, on doit être en repos. Si, malgré ce soin, on oublie un péché mortel, ce péché est pardonné ; il suffit de le déclarer dans la prochaine confession.

Je sais, M. F., qu'une telle vigilance et un examen si exact sont pénibles et difficiles ; mais saurions-nous acheter trop cher le pardon de nos péchés ? Dieu, quand nous l'avons offensé, ne pouvoit-il pas nous punir sans miséricorde, et nous précipiter dans les abîmes ? Il ne l'a pas fait ; il nous offre notre pardon à certaines conditions : ne devons-nous pas trouver ces conditions bien douces, et recourir à ce puissant remède avec le plus vif empressement ? Que penseriez-vous d'un homme qui, ayant fait naufrage, ne voudroit pas profiter d'une planche qu'une main secourable lui présenteroit ?

Il est donc vrai, ô mon Dieu, que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive. Vous nous en avez donné une preuve bien éclatante, dans l'institution du sacrement de Pénitence. Hélas ! après avoir perdu la robe précieuse

de notre innocence baptismale, que deviendrions-nous, s'il ne nous restoit cette planche après le naufrage ? Faites, Seigneur, que nous la saisissions sans délai et avec ardeur, puisque sans elle nous péririons sans ressource. La première condition que vous exigez, c'est que nous fassions un examen sérieux et exact de tous nos péchés. Ah ! mon Dieu ! faites briller votre lumière au milieu de notre ame, afin que nous puissions apercevoir toutes les plaies que le péché lui a faites, et les découvrir ensuite au médecin charitable que votre miséricorde veut bien nous accorder pour nous guérir. Nous voulons nous juger sans miséricorde, afin que vous nous épargniez dans votre terrible jugement. Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE

DE LA SEXAGÉSIME.

Sur la Contrition.

Quod autem in bonam terram, hi sunt qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent, et fructum afferunt in patientiâ. La semence qui tombe dans la bonne terre marque ceux qui, ayant écouté la parole de Dieu avec un cœur bon et sincère, la retiennent et la conservent, et portent du fruit par la patience. *S. Luc.* 8.

En vous parlant, Dimanche dernier, du sacrement de Pénitence, nous remarquâmes M. F., que la conversion du cœur est absolument nécessaire pour participer à la grâce de ce Sacrement. L'effet propre de la parole de Dieu est de convertir les ames; mais cette divine semence ne produit en nous ce merveilleux effet, que lorsqu'elle pénètre notre cœur, et qu'elle en change les affections et les inclinations, pour nous faire porter le fruit des bonnes œuvres. On n'est donc pas converti, en état d'avoir son pardon, lorsque la semence de la parole de Dieu ne germe pas dans le cœur, et qu'elle est tout d'un coup enlevée par les oiseaux du Ciel, je veux dire par les démons; lorsqu'elle est reçue dans la superficie de l'ame, sans prendre racine dans le cœur, parce qu'il est encore rempli de passions; enfin,

lorsque cette divine semence, commençant à produire des effets salutaires dans un cœur, elle y est étouffée par les inquiétudes, par les richesses, et par les plaisirs de cette vie.

C'est ce que je vous ferai voir encore plus clairement, en vous expliquant les dispositions qui sont nécessaires de la part du pénitent, pour recevoir le sacrement de Pénitence. Il y en a trois; car il faut 1.° que le pécheur haïsse, déteste sincèrement ses péchés par la *contrition*, et qu'il ait un ferme propos de n'y plus retomber; 2.° qu'il en fasse une humble déclaration au Prêtre par la *confession;* 3.° qu'il répare, autant qu'il est en lui, par les œuvres de la *satisfaction*, l'injure qu'il a faite à Dieu et au prochain. Je vous instruirai aujourd'hui de la contrition.

« La contrition, dit le Concile de Trente, » est une douleur de l'ame, et une détes» tation du péché commis, avec la réso» lution de n'y plus retomber. » Cette disposition est la plus nécessaire de toutes celles que Dieu exige pour pardonner au pécheur, et rien ne peut en dispenser. Une maladie qui ôte l'usage de la parole, dispense de la confession; une mort prompte exempte de la satisfaction, au moins pour cette vie. Il n'en est pas de même de la contrition; sans elle, il est impossible d'avoir le pardon de ses péchés. C'est ce défaut de contrition qui

rend plus communément les confessions nulles et sacriléges ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'on ne s'en aperçoit pas, et qu'ainsi l'on vit et l'on meurt dans le sacrilége. Appliquons-nous donc bien à comprendre ce que c'est que la contrition : *c'est une douleur de l'ame.* Il faut de toute nécessité que le péché soit puni en ce monde ou en l'autre ; combien donc le pécheur doit-il être reconnoissant envers la bonté divine, de ce qu'au lieu de ces remords les plus cuisans, de ces regrets les plus vifs, et de cette douleur éternelle qu'il mérite de souffrir dans l'autre vie, Dieu exige seulement que dans celle-ci son cœur soit touché d'une véritable douleur de l'avoir offensé ? douleur salutaire, et en cela, bien différente de celle des démons, qui est infructueuse ; douleur qui, dès cette vie, est accompagnée de consolations ineffables, et qui sera suivie d'une joie éternelle.

Cette douleur doit avoir quatre qualités ; si une seule manquoit, ce ne seroit point cette douleur nécessaire pour la réconciliation ; elle doit être :

1.° *Intérieure.* Elle ne consiste donc pas à répandre des larmes. Les larmes sont bonnes et utiles : la femme pécheresse et S. Pierre en ont versé ; mais elle ne sont pas nécessaires : il n'est pas dit que le bon larron, et S. Paul dans sa conversion, en aient versé. Elles sont de plus un signe fort équivoque : Esaü en a répandu avec abondance ; cependant il n'étoit pas touché d'une sincère

douleur : ce n'est donc pas sur les larmes que l'on doit compter.

Elle ne consiste pas non plus à lire ou à prononcer des actes de contrition, ou d'autres prières. Ces actes sont fort bons : l'Enfant prodigue et le Publicain en ont prononcé ; mais ils ne sont pas nécessaires : la femme pécheresse ne dit mot aux pieds de Jésus. Ils sont, aussi-bien que les larmes, et encore plus que les larmes, des signes équivoques de contrition : Antiochus et Judas en ont prononcé, sans être convertis.

Enfin, elle ne consiste point à avoir l'esprit et l'imagination frappés de la vue des péchés que l'on a commis. Il est utile de les voir, d'en être effrayé, de concevoir que rien ne mérite plus d'être haï et détesté : mais voir ses péchés, n'est pas les haïr ; et concevoir qu'ils sont détestables, n'est pas les détester.

La douleur que Dieu veut que nous ayons de nos péchés, est une douleur de cœur, un repentir qui l'afflige, le brise et le déchire. *Brisez vos cœurs*, dit Joël. *Vous trouverez le Seignenr votre Dieu*, dit Moïse, *pourvu que vous le cherchiez de tout votre cœur et dans toute l'amertume et l'affliction de votre esprit.* C'est dans le cœur que se forme le péché ; *car c'est du cœur*, dit J. C., *que partent les mauvaises pensées, les désirs corrompus, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les médisances.* C'est donc dans le cœur, c'est-à-dire, dans la volonté, que

doit être la douleur et la détestation du péché. Sans cela, toutes les marques extérieures de la plus vive douleur ne sont rien devant Dieu.

2.° Cette douleur doit être *surnaturelle*, c'est-à-dire, excitée en nous par un mouvement du Saint-Esprit, et non pas seulement par un mouvement naturel. Je m'explique : être affligé du péché, parce que le péché offense Dieu, qu'il exclut du Paradis, et qu'il mérite l'enfer : voilà des motifs surnaturels ; c'est le Saint-Esprit qui en est l'auteur. Mais, s'en affliger à cause de la honte, ou des maux temporels qu'on en reçoit aux yeux des hommes, telle que seroit l'affliction d'un homme qui auroit dépensé son argent au jeu ou au cabaret ; la honte d'une jeune personne qui, par son péché, auroit perdu sa réputation : c'est une douleur purement naturelle, et qui ne mérite point le pardon du péché.

Je ne blâme cependant pas la crainte, quand elle est surnaturelle. l'Ecriture nous apprend que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; et le saint Concile de Trente, dit « que la crainte de » l'enfer et des peines éternelles, est bonne » et utile, et que bien loin de rendre l'homme » plus grand pécheur, elle le dispose à rece- » voir le pardon de ses péchés dans le sacre- » ment de Pénitence ; mais il faut qu'elle » exclue la volonté de pécher, et qu'elle » soit accompagnée d'un commencement » d'amour de Dieu. »

De là vous pouvez conclure, M. F., qu'on peut se repentir de ses péchés, ou uniquement à cause de Dieu, ou uniquement par la crainte de ses châtimens, ou par l'un et l'autre de ces motifs à la fois. Celui qui, dans son repentir, ne considère que son Dieu, a la charité parfaite, et conséquemment la contrition *parfaite*. Disposition si excellente, qu'elle justifie le pécheur par elle-même, avant qu'il ait reçu l'absolution, pourvu qu'il la désire néanmoins, et qu'il la reçoive, s'il le peut. Celui que la vue de Dieu engage à se repentir, mais qui a besoin en outre d'y être excité par la crainte, et qui l'est en effet, n'a qu'une charité imparfaite, et par-là même, il n'a que la contrition imparfaite, qu'on appelle *attrition*. Cette attrition ne justifie pas le pécheur, mais elle le dispose à recevoir la justification dans le Sacrement. Enfin, celui qui ne se repent de ses péchés qu'à cause des châtimens auxquels ils l'exposent, n'a point d'amour de Dieu, il n'a pas la véritable contrition, il n'obtiendra point le pardon de son péché. La contrition parfaite, à la vérité, n'est pas nécessaire pour recevoir le pardon de ses péchés dans le sacrement de Pénitence; l'attrition suffit, mais il faut qu'elle ait les quatre qualités nécessaires pour une vraie contrition,

3.° La contrition doit être *souveraine*, c'est-à-dire, la plus grande de toutes les douleurs; plus grande que celle que nous éprouverions en perdant nos biens, nos pa-

rens, nos amis, ce que nous avons de plus cher au monde ; car notre douleur doit être proportionnée à la perte que nous faisons, et au malheur où elle nous jette. Or, le péché mortel nous fait perdre Dieu, qui est le souverain bien, et nous précipite dans l'enfer qui est le plus grand de tous les maux ; ainsi, nous devons être plus affligés de l'avoir commis, que de tous les maux du monde. Eh ! mon Dieu ! quel plus grand mal peut-il y avoir que de vous offenser, et qu'il est dur de vous avoir abandonné, vous qui êtes la bonté même, et qui seul pouvez faire notre félicité ! Il n'est cependant pas nécessaire que la douleur d'avoir péché, soit la plus sensible de toutes les douleurs. La douleur que Dieu demande, consiste essentiellement dans le changement de volonté, et dans un sincère repentir, qui fait que l'on hait ce que l'on aimoit auparavant ; que l'on déteste, comme le plus grand de tous les maux, le plaisir criminel que l'on a goûté dans le péché, qu'on n'y pense qu'avec douleur, et qu'il n'y ait rien qu'on ne soit disposé à faire et à souffrir pour expier l'ingratitude dont on s'est rendu coupable. Or, une telle douleur peut être très-belle sans remuer les sens.

Cependant, M. F., avouons-le à notre honte, si la douleur que nous avons d'avoir offensé Dieu, et si peu sensible, c'est ordinairement à cause de notre peu de foi. Ah ! si nous concevions combien le péché est énorme, combien Dieu est Saint, et déteste le péché, quelle ingratitude, c'est d'outrager

un si bon Père, nous paroîtrions tout autrement affligés de nos péchés, parce que nous le serions en effet. Ainsi, quoique l'on n'ait pas droit de juger mal de notre douleur, par cette seule raison qu'elle n'est pas sensible, il est vrai néanmoins que c'est un grand sujet de confusion, de gémissement, d'humiliation et de crainte, de ce que les moindres maux de la vie nous touchent plus sensiblement, que le plus grand de tous, qui est le péché. Nous devons donc faire tous nos efforts pour exciter en nous une douleur véhémente de nos péchés.

4.° La contrition doit être *universelle*, c'est-à-dire, qu'elle doit s'étendre à tous les péchés mortels que l'on a commis. On n'a point une véritable contrition, s'il y a un seul péché mortel auquel le cœur demeure attaché. La raison en est que tout péché mortel est une grande injure faite à Dieu, qu'il n'y en a aucun qui n'ait donné la mort à J. C., et qui ne mérite l'enfer. Il n'y en a donc aucun que nous ne devions haïr et détester, si nous voulons rentrer en grâce avec Dieu.

Je dis *détester*, car la contrition, M. F., est une détestation du péché qu'on a commis. Mais qu'est-ce que détester le péché? c'est avoir pour lui une haine mortelle, le regarder comme le plus grand de tous les maux, et ne l'envisager qu'avec horreur. Considérons les transports des saints Pénitens : *Mon Dieu, j'ai péché contre vous seul, et j'ai fait le mal devant vos yeux ; je me*

suis épuisé à force de soupirer ; j'ai baigné toutes les nuits mon lit de mes larmes ; je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon ame. Voilà sans doute une haine violente de la conduite passée, et une forte détestation du péché.

Telle est la vraie contrition, M. F., c'est une douleur de l'ame, et une détestation du péché commis. Sondons ici notre cœur : notre contrition a-t-elle eu toutes ces qualités ? Hélas ! qu'elle a été superficielle, foible, languissante ! Mon Dieu ! je tremble à cette pensée ; il y a donc bien peu de bonnes confessions, puisqu'il y a si peu de véritable contrition ! Ce qui nous reste à en dire, le prouvera encore davantage... Renouvelez, etc.

La contrition doit renfermer le bon propos, c'est-à-dire, la ferme résolution de ne plus pécher à l'avenir. Remarquez bien, mes Frères, que ce doit être une volonté déterminée, et non pas un foible désir de se corriger. On ne peut pas obtenir le pardon de ses péchés, si l'on n'y renonce de tout son cœur, et si l'on n'est dans la disposition que le saint roi David exprime par ces paroles : *Oui, mon Dieu, je l'ai promis, et je le ferai avec le secours de votre sainte grâce, je garderai toutes vos ordonnances.* Dieu s'explique lui-même dans l'Ecriture sur la nécessité du bon propos : *Que l'impie quitte sa voie, et le pécheur ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur, et il lui fera*

miséricorde. Il n'y a donc de miséricorde à espérer que pour celui qui renonce au peché; Dieu ne nous pardonne nos péchés, qu'autant que nous nous en repentons sincèrement; et quand ce repentir est sincère, on fait tous ses efforts pour n'y pas retomber. D'ailleurs, ne seroit-ce pas se moquer de Dieu, que de lui demander pardon d'un péché que l'on voudroit encore commettre ?

Mais comment distinguer un ferme propos d'avec un désir foible et insuffisant ? Il y a trois marques pour cela, 1.° changer de vie; 2.° fuir les occasions prochaines du péché; 3.° travailler à détruire les mauvaises habitudes.... Suivez-moi.

La première marque d'un ferme propos, c'est le changement de vie, et c'est la plus certaine. Ainsi, un homme étoit emporté, jureur, on ne le voyoit point fréquenter les Sacremens, ni les saints Offices; et il devient doux, réservé dans ses paroles, assidu et recueilli aux saints Offices, il approche fréquemment des Sacremens : voilà une preuve sensible de la sincérité de sa résolution; on ne peut douter qu'il n'ait eu le ferme propos. Mais celui en qui on n'aperçoit aucun changement de conduite, n'avoit pas renoncé véritablement au péché; ses promesses n'étoient que sur ses lèvres, et non pas dans son cœur : où il n'y a point d'amendement, il n'y a point de véritable repentir.

La seconde marque, est d'éviter les occasions prochaines qui portent ordinairement

au péché. Il y en a de deux sortes, les unes portent au péché pas elles-mêmes, comme les mauvais livres, les comédies, les bals, les mauvaises chansons, les peintures déshonnêtes, la fréquentation trop familière des personnes de différent sexe. Les autres ne sont occasion de péché qu'à cause de la foiblesse ou de la disposition des personnes qui y sont engagées. Par exemple, un cabaretier n'a pas la fermeté de refuser du vin à des ivrognes, ou à des heures indues : son état devient pour lui une occasion prochaine de péché. Or, que doit faire un pénitent qui se trouve dans quelques-unes de ces occasions ? Il est obligé de les quitter toutes, et s'il y demeure volontairement, c'est une preuve qu'il n'a pas un ferme propos de se corriger ; car le Saint-Esprit nous avertit que *celui qui aime le danger, y périra.* Il en coûte quelquefois beaucoup pour se séparer des occasions, je le sais, mais il faut se résoudre à en faire le sacrifice, si l'on ne veut pas se perdre pour l'éternité ; c'est le sens de ces paroles de Notre-Seigneur : *Si votre œil droit ou votre main droite sont pour vous une occasion de peché, arrachez-les et jetez-les loin de vous ; car il vaut mieux, pour vous, qu'un de vos membres périsse, que si votre corps étoit jeté tout entier dans l'enfer.* Oui, lors même que l'objet qui vous porte au péché, vous seroit aussi précieux que votre œil droit et votre main droite, il

faut vous en séparer, si vous voulez vous sauver.

Enfin, la troisième marque d'un bon propos, c'est de travailler à détruire ses mauvaises habitudes. On appelle habitude, la facilité que l'on a à commettre certains péchés où l'on tombe fréquemment. Il faut, pour détruire les mauvaises habitudes, veiller beaucoup sur soi-même, faire souvent des actions contraires, par exemple, des actions d'humilité contre l'orgueil; de douceur contre la colère; de mortification contre la gourmandise; et s'imposer quelque pénitence toutes les fois qu'on aura succombé à sa mauvaise habitude. Mais si l'on ne fait aucun effort pour le vaincre, si l'on n'évite pas les dangers d'y retomber, si les chutes sont aussi fréquentes qu'auparavant, si l'on n'en gémit pas devant Dieu, si l'on ne se hâte pas de s'en purifier par la confession, c'est une marque certaine que l'on n'a pas eu le bon propos, et qu'ainsi on a fait une mauvaise confession.

Voilà, M. F., ce que c'est que la contrition, cette disposition si nécessaire que, sans elle, on ne peut avoir le pardon de ses péchés. Mais pour vous rendre encore plus sensible l'explication que je viens d'en faire, je vais vous en faire voir tous les traits dans une parabole de l'Evangile; c'est celle de l'Enfant prodigue.

Vous savez que ce jeune homme, non-seulement avoit causé à son père les chagrins les plus amers, mais qu'il s'étoit éloigné

de lui pour se livrer avec plus de liberté à tous les vices. Il avoit entièrement consumé son bien avec ses compagnons de débauche. La misère à laquelle il ne tarda pas d'être réduit, la honte dont il se vit couvert, la faim qu'il éprouvoit, lui ouvrirent enfin les yeux. Dans cet affreux état, il se souvint d'abord de la maison paternelle; mais il ne s'en occupoit encore que pour se rappeler qu'il y avoit du pain en abondance, et que même n'y fût-il que mercenaire, il y seroit incomparablement moins malheureux qu'en gardant les pourceaux. De cette pensée, il passa à celle de son père qu'il avoit eu l'ingratitude d'abandonner, et à celle de l'injure atroce qu'il lui avoit faite, des chagrins qu'il lui avoit causés. Ces souvenirs firent naître dans son cœur une douleur amère d'avoir offensé un si bon père. Ce fut alors qu'il prit cette résolution: *Je vais me lever sur-le-champ, et aller me jeter aux pieds de mon père, et je lui dirai: Mon père, j'ai péché contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; daignez me donner une place parmi vos domestiques.*

C'est vraiment le cœur qui parloit alors en lui, c'est sérieusement qu'il formoit ce propos; car il quitta sur-le-champ ce pays où il éprouvoit tant de misères, ces lieux, ces personnes, qui avoient été pour lui l'occasion de tant de péchés. Il ne daigna pas même jeter en arrière un regard vers eux, bien convaincu que ce ne seroit qu'à pro-

portion qu'il s'éloigneroit d'eux, qu'il pourroit se rapprocher de son père. Demander pardon à ce père outragé, lui faire l'aveu de ses fautes, étoient pour lui des humiliations aussi pénibles, qu'elles peuvent l'être pour nous. Mais il passe sur toutes les difficultés, il surmonte tous les obstacles, il n'hésite pas de prendre tous les moyens nécessaires pour se réconcilier avec son père. Une seule chose est présente à son esprit, et excite toute sa haine, c'est la conduite criminelle qu'il a tenue. Et lorsqu'il vit son père le recevoir avec tant de bonté, se jeter à son cou, lui prodiguer les plus tendres embrassemens, lui rendre la qualité de son enfant, je vous laisse à penser, si son amour qui étoit encore imparfait, ne devint pas plus ardent; s'il lui vint le moindre désir de s'éloigner de nouveau de ce bon père, et de se replonger dans les excès qu'il pleuroit. Autant son retour étoit sincère, autant il fut constant. Il ne cessa de réparer ses anciennes désobéissances, par une soumission entière, plus empressée, et par une conduite exemplaire.

Tel est le modèle sur lequel un pénitent doit s'efforcer de former sa contrition. La connoissance qu'il a de ses péchés, et la douleur qu'il en conçoit, doivent être accompagnées d'une résolution sincère et bien décidée de retourner à Dieu. Il doit renoncer pour toujours aux mauvaises compagnies, aux lieux de dissolution, aux dangers et aux occasions de péché où il s'étoit laissé

entraîner. Il doit se lever sans délai, pour s'éloigner de ces objets qui l'ont porté au péché, et ne pas regarder en arrière. Quelque durs que lui paroissent les moyens à prendre pour changer de vie, il doit les embrasser; et lorsqu'il a eu le bonheur d'être rétabli par l'absolution au rang des enfans de Dieu, son amour pour ce Dieu si bon doit prendre de nouveaux accroissemens, et il ne doit plus s'appliquer qu'à lui plaire et à le servir fidèlement.

Voilà en quoi consiste la contrition: mais il est évident, M. F., que nous ne pouvons l'avoir de nous-mêmes, qu'elle est un don de Dieu. Nous devons donc la lui demander par de ferventes prières, et la mériter par toutes sortes de bonnes œuvres.

O mon Dieu! donnez-la-moi cette contrition, qui m'est nécessaire pour obtenir le pardon de mes péchés. Brisez mon cœur de la plus vive douleur de mes iniquités. Faites-m'en concevoir toute la haine et la détestation qu'elles méritent. Inspirez-moi la ferme résolution d'y renoncer pour toujours: oui, mon Dieu, c'en est fait, je veux dès ce moment commencer à vous servir avec fidélité, et tous les jours de ma vie. Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE

DE LA QUINQUAGÉSIME.

Sur la Confession.

Cœcus sedebat secùs viam et clamavit : Jesu, fili David, miserere meî. Un aveugle assis le long du chemin, entendant passer Jésus-Christ, s'écria : Jésus fils de David, ayez pitié de moi. *S. Luc.* 18.

CET aveugle est une image bien sensible du pécheur livré à ses passions. Dieu est la véritable lumière de nos ames ; et le péché, en nous séparant de Dieu, nous jette dans des ténèbres effroyables. Ce que fait cet aveugle, en criant vers J. C., pour recouvrer la vue, apprend aux pécheurs ce qu'ils doivent faire pour la guérison de leur ame. J. C. seul peut l'opérer, c'est donc à lui qu'ils doivent s'adresser par des prières humbles, ferventes et persévérantes, sans jamais se lasser de crier vers ce divin Sauveur. Mais il a établi dans son Eglise des Ministres pour faire cette guérison : par conséquent, une des premières choses que doit faire le pécheur pour retourner à Dieu, c'est de s'adresser au Prêtre, pour lui exposer l'état de son ame, en lui confessant ses péchés, et pour recevoir de lui les avis convenables, et les pénitences proportionnées à ses fautes.

Ainsi, M. F., après avoir parlé Dimanche dernier de la contrition, il est juste de vous entretenir aujourd'hui de la confession, qui est la seconde condition nécessaire pour être réconcilié dans le sacrement de Pénitence.

Puissé-je, en vous entretenant de cette matière, vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise ! Ah ! que cet esprit est bien différent de celui du monde ! Cette sainte Mère, toujours conduite par le Saint-Esprit, nous invite à la pénitence ; et le monde, toujours aveugle, ne cherche qu'à se livrer au plaisir et à la débauche. Il semble qu'il veuille se dédommager, et comme se venger de l'abstinence et du jeûne que l'Eglise va bientôt imposer à ses enfans. Pour vous, M. C. P., passez ces jours dans les sentimens de la pénitence, préparez-vous à faire de saintes Pâques par une bonne confession ; et pour cela, apprenez quelles sont les dispositions dans lesquelles vous devez la faire.

On doit se présenter au tribunal de la Pénitence avec un extérieur humble et modeste, qui soit l'effet des sentimens intérieurs d'humilité et de componction, dont doit être pénétrée une créature qui se sent coupable de s'être révoltée contre son Dieu. Tout pécheur est un criminel de lèse-Majesté divine, et un pénitent est un criminel touché de repentir, qui va se jeter aux pieds de son Roi et de son juge, pour obtenir sa grâce en s'accusant soi-même ; car le tribunal de

la pénitence est le tribunal de J. C. même ; le Prêtre qui y est assis est son Ministre ; c'est en son nom qu'il écoute, qu'il interroge et qu'il prononce.

Le pénitent, après avoir fait le signe de la croix, demande au Prêtre sa bénédiction par ces paroles : *Mon Père, bénissez-moi, etc.* Le Prêtre lui répond : *Que le Seigneur soit dans votre cœur et sur vos lèvres, afin que vous fassiez une confession humble et entière de vos péchés, au nom du Père, etc.* Le pénitent confesse en général ses péchés, en récitant le *Confiteor* jusqu'à *meâ culpâ*, puis il les déclare en détail. Cette déclaration doit être entière, humble, sincère et prudente, et faite à un Prêtre approuvé.... Suivez-moi.

I. La confession doit être entière, c'est-à-dire, qu'il faut déclarer au Confesseur tous les péchés mortels qu'on a commis, en pensées, désirs, paroles, actions et omissions. On doit dire d'abord, depuis quand on ne s'est pas confessé, si l'on a reçu l'absolution, si l'on a accompli sa pénitence, si l'on a oublié quelque péché dans ses confessions. Ensuite, il faut accuser l'espèce de chaque péché qu'on a commis, le nombre et les circonstances considérables.

1.° L'espèce : ce n'est pas assez de dire en général qu'on a beaucoup péché ; mais on doit dire en particulier, quelle sorte de péché on a commis, si c'est vol, médisance, mensonge, impureté.

2.° Il faut dire, avec toute l'exactitude possible, le nombre de ses péchés, c'est-

c'est-à-dire combien de fois on les a commis; combien de fois on a fait, on a dit telle mauvaise chose; combien de fois on y a pensé; combien de fois on a négligé tel devoir. Et, si on ne peut accuser le nombre juste, on doit en approcher le plus qu'il est possible.

3.° Il faut accuser les circonstances considérables. Il y en a de deux sortes: les unes qu'on appelle aggravantes, c'est-à-dire, qui augmentent beaucoup l'énormité du péché; et les autres qui en changent l'espèce, c'est-à-dire, qui en font un péché d'une autre nature. Deux exemples rendront cela sensible: dérober un écu à un riche; c'est un vol considérable, et par conséquent, un péché mortel; mais prendre un écu à un pauvre, qui n'a rien autre chose pour vivre, c'est un péché bien plus considérable: voilà ce qu'on appelle circonstance *aggravante*. Frapper quelqu'un avec violence, c'est un péché mortel, mais frapper un Prêtre avec violence, c'est un sacrilége. Voilà une circonstance qui change l'espèce du péché. Dans ces deux cas, ce ne seroit pas assez de dire j'ai volé un écu, j'ai frappé quelqu'un avec violence; il faut ajouter la circonstance de ce pauvre à qui on a volé, la circonstance de ce Prêtre qu'on a frappé.

Enfin, il faut découvrir au Confesseur, non-seulement les péchés qu'on a commis, mais encore leurs causes, leurs progrès, leurs suites, les habitudes contractées, comme je l'ai expliqué en parlant de l'examen de

conscience, parce que, sans cela, le Confesseur ne pourroit pas suffisamment connoître l'état d'une ame, et y apporter les remèdes convenables.

Voyez un malade, à l'égard de son médecin : comment se comporte-t-il ? il lui découvre non-seulement son mal, mais encore les commencemens et les progrès ; il se sert des termes les plus clairs ; si le médecin ne l'a pas compris, il répète ; il ne cache, il ne déguise rien de ce qu'il croit pouvoir contribuer à faire connoître sa maladie, et par conséquent à s'en procurer la guérison. Voilà ce que nous devons faire, quand nous nous confessons. Le confesseur est le médecin de notre ame, il faut lui en découvrir toutes les plaies avec une entière fidélité, si nous voulons en obtenir la guérison.

Que penser donc d'un pénitent qui omet de confesser quelque péché mortel ?

Ou cette omission est criminelle, ou elle est excusable ; si elle est criminelle, la confession est sacrilége, il faut la refaire ; si l'omission est excusable, la confession n'est pas sacrilége, il suffit de déclarer, dans la prochaine confession, le péché oublié.

Il s'agit maintenant, de savoir quand cette omission est criminelle, et quand elle est excusable.

Elle est excusable, 1.° quand elle vient d'un oubli involontaire, c'est-à-dire, quand le péché ne se présente pas à l'esprit après un sérieux examen. 2.° Quand on n'a pu savoir qu'une telle chose étoit péché ; or, ces

péches oubliés involontairement sont censés compris avec ceux qu'on a confessés, et c'est pour eux que nous disons avec confiance, après le Prophète : *Mon Dieu ! purifiez-moi de mes péchés cachés.*

Mais cette omission est criminelle, lorsqu'elle est volontaire ; et c'est 1.° lorsqu'on a négligé de s'examiner avec l'attention que l'on pouvoit et que l'on devoit y apporter. 2.° Lorsqu'on devoit savoir que telle chose étoit péché, et qu'on ne l'ignore que parce qu'on a négligé de s'instruire de sa Religion et de ses devoirs. Ah ! M. F., que l'ignorance rend des confessions sacriléges ? une infinité de gens passent toute leur vie sans accuser des péchés quelquefois énormes, qu'ils ne connoissent pas, et cela par leur faute ; ainsi vivent-ils dans la profanation des Sacremens. 3.° La honte empêche plusieurs personnes de déclarer certains péchés. Mon Dieu ! quel étrange artifice du démon ! il diminue aux yeux du pécheur l'énormité du péché, avant qu'il le commette ; et quand il s'agit de s'en confesser, il en grossit tellement à ses yeux l'énormité, qu'il n'ose pas s'en accuser. Mais rien n'est plus mal fondé que cette mauvaise honte : faites attention, M. F., à la force des raisons qui doivent la faire surmonter.

Le Confesseur est obligé au secret le plus inviolable ; lui découvrir nos péchés, c'est comme si nous ne les découvrions à personne. Il n'y a à craindre de sa part, ni reproches amers, ni insultes ; c'est la charité,

c'est la douceur qui lui dictera les avis qu'il nous donnera. Celui à qui nous déclarons nos péchés, n'est pas un Ange, c'est un homme semblable à nous, environné des mêmes foiblesses, exposé aux mêmes épreuves et aux mêmes tentations, et par conséquent, porté à avoir compassion des nôtres. D'ailleurs, que gagne-t-on en cachant au Confesseur quelque péché ? peut-on le cacher à Dieu ? On évite la honte d'un moment, mais évitera-t-on la confusion éternelle ? Nous avons beau faire, *Dieu, à son jugement, produira dans la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et il manifestera devant tout l'univers assemblé, les péchés qu'on aura cachés en confession.* Mon Dieu ! pénétrez de cette terrible vérité tous ceux qui m'écoutent ! Enfin, M. F., cacher un péché mortel en confession, vous le savez, c'est commettre un sacrilége, c'est-à-dire, le plus grand de tous les péchés. Au lieu d'apaiser la colère de Dieu, on l'outrage horriblement, on foule aux pieds le sang adorable de J. C., d'une manière plus criminelle encore que lorsque les Juifs l'ont répandu sur la croix. Grand Dieu ! quel horrible crime ! est-il possible qu'il y ait des chrétiens qui se portent à cet excès, et qui changent ainsi en poison le remède qui leur est présenté pour les guérir ? M. C. F., prenez donc la résolution de ne cacher jamais aucun péché, quelque honteux qu'il soit pour vous de le déclarer ; et si vous avez eu ce malheur, hâtez-vous de le réparer, en allant

sans délai vous en accuser : autrement votre perte est assurée. Car, il faut que la confession soit entière; oui, il faut déclarer tous les péchés mortels que l'on a commis, et même ceux que l'on doute être mortels; parce que la prudence veut qu'on prenne le parti le plus sûr, et qu'il est souvent difficile de s'assurer si tel péché n'est que véniel.

Quant aux péchés véniels, où l'on tombe plus fréquemment, on n'est pas obligé de s'en confesser, parce qu'ils peuvent être remis par d'autres remèdes, savoir : par la contrition du cœur, par la prière, le jeûne, l'aumône et les autres bonnes œuvres. Cependant, il est très-difficile de s'en confesser, dit le Concile de Trente, sur-tout si l'on considère la confession comme un moyen pour s'humilier, pour se faire connoître au Confesseur, et en recevoir les avis nécessaires. Mais il faut s'en confesser avec contrition, et non par routine; autrement on s'expose à profaner le Sacrement. On ne sauroit trop être en garde contre ce danger : il est rapporté que les Saints se confessoient souvent; mais il est dit, en même temps, qu'ils le faisoient toujours avec un renouvellement de respect, d'humilité et de componction : voilà notre modèle, il faut le suivre. Passons aux autres qualités que doit avoir la confession.

II. La confession doit être faite avec humilité, c'est-à-dire, avec les sentimens d'un criminel qui s'accuse lui-même, pénétré

de douleur. Nous devons nous accuser nous-mêmes des péchés que la conscience nous reproche, sans attendre que le Confesseur nous interroge, à l'exemple du saint Roi pénitent, qui disoit : *Je déclarerai au Seigneur, et je confesserai moi-même mon iniquité.* Raconter ses péchés comme une histoire indifférente, chercher à s'excuser, rejeter ses péchés sur autrui, c'est une marque que l'on ne sent point l'énormité de ses péchés, et que l'on n'est ni humble, ni pénitent. *Mettez, Seigneur*, disoit le Prophète, *une garde à ma bouche; ne souffrez pas que mon cœur se laisse aller à des paroles de malice, en cherchant des excuses à mes péchés.* Le fruit d'une vraie humilité, c'est d'écouter avec docilité les remontrances et les avis du Confesseur. Si en se conformant aux saintes règles de la pénitence, il juge à propos de différer l'absolution, il faut reconnoître qu'il a raison, et qu'on n'est pas digne de la recevoir. On ne doit pas non plus se plaindre de la pénitence qu'il impose, mais être bien persuadé qu'on en mérite davantage.

III. La confession doit être simple et sincère. Point de ces discours inutiles, de ces accusations vagues, de ces plaintes de ménage ou des vices d'autrui, de ces raisonnemens superflus, de ces scrupules qui font redire cent fois la même chose. Tout cela fait perdre du temps au Confesseur, fatigue la patience de ceux qui attendent pour se confesser, et éteint la dévotion. On doit se

montrer au Confesseur tel que l'on est, sans rien exagérer, ni diminuer; car l'un est aussi contraire à la sincérité que l'autre. Le Confesseur, pour nous juger, doit nous connoître, et il ne peut nous connoître que par la déclaration sincère que nous lui faisons. Il ne suffit donc pas de ne point user de mensonge ou de déguisement, ce qui seroit horrible, on doit encore éviter certains détours, certaines façons de parler vagues, dans lesquelles on s'enveloppe, sans que le Confesseur puisse apercevoir rien de précis, qu'à force de questions.

IV. La confession doit se faire avec prudence et discrétion, c'est-à-dire, qu'on ne doit point découvrir les péchés d'autrui, sans une véritable nécessité. C'est non-seulement une imprudence, mais même un péché contre la charité, et une médisance que de déclarer sans nécessité les péchés des autres. Mais quand y a-t-il nécessité ? c'est 1.° lorsqu'on ne peut faire connoître toute l'énormité de son péché, sans découvrir le complice. 2.° Quand la justice qu'on doit à un tiers, fait qu'on ne peut sans lui nuire, s'empêcher de faire connoître le vrai coupable.

Enfin, la confession doit se faire à un Prêtre approuvé; car quoique tous les Prêtres aient reçu dans leur ordination le pouvoir de remettre les péchés, ils n'ont pas par-là même le pouvoir de l'exercer; il faut qu'il leur soit accordé par l'Evêque du lieu, ou par ses Grands-Vicaires. Ainsi, un Prêtre

schismatique, ou interdit, ou même un Prêtre catholique, mais qui n'est pas approuvé par ses Supérieurs, ne peut pas absoudre, si ce n'est à l'article de la mort; et celui qui s'adresseroit à un tel Prêtre, ne recevroit point le pardon de ses péchés.

Telles sont, M. F., les conditions que doit avoir la confession. Le pénitent la termine par ces paroles : je m'accuse de ces péchés et de ceux que je ne connois pas, j'en demande à Dieu pardon, et à vous, mon Père, pénitence et absolution, si vous le jugez à propos. Il achève le *Confiteor* en reprenant à ces mots *meâ culpâ*, et frappant trois fois sa poitrine, avec un vif sentiment de douleur.

La confession achevée, le Prêtre lui fait les interrogations qu'il juge à propos, il lui donne des avis et lui impose une pénitence. Le pénitent doit répondre avec docilité et sincérité aux interrogations que lui fait le Confesseur; il doit écouter ses avis avec attention et un grand désir d'en profiter, et accepter la pénitence qui lui est enjointe.

Vous pouvez maintenant juger, M. F., quels sont les défauts qui rendent la confession nulle. C'est 1.° lorsqu'on a omis un péché mortel, ou faute de s'être suffisamment examiné, ou par honte, ou par une ignorance inexcusable.

2.° Lorsque de propos délibéré, on n'a pas déclaré le nombre de ses péchés mortels, ou que l'on a caché quelque circonstance qui change l'espèce du péché ou qui l'aggrave.

3.° Quand on s'est confessé sans douleur, ou sans un ferme propos de ne plus retomber dans le péché, conservant de l'attache pour quelque péché mortel, ne voulant pas quitter les occasions prochaines du péché, ou faire des efforts pour se corriger de ses mauvaises habitudes.

4.° Quand on n'est pas dans la résolution de faire la pénitence qui a été enjointe, et de satisfaire à Dieu et au prochain, comme nous l'expliquerons dans l'Instruction prochaine.

5.° Enfin, lorsqu'on a reçu l'absolution d'un Prêtre qui n'étoit pas approuvé.

Que doit faire un pécheur qui se trouve dans quelqu'un de ces cas ? il est obligé de refaire sa confession, et toutes celles qui l'ont suivie ; de s'accuser de ce sacrilége et de ses suites, et d'en faire pénitence. Point d'autre moyen d'éviter la damnation éternelle, et de rentrer en grâce avec Dieu. Que s'il n'a jamais fait de bonne confession, il faut qu'il fasse une confession générale. Disons-en un mot.

On entend par confession générale, la déclaration de tous les péchés qúe l'on a commis pendant la vie. C'est une nécessité, pour ceux qui ne se sont jamais approchés comme il faut du sacrement de Pénitence ; c'est une sage précaution, pour ceux qui doutent avec fondement de la validité de leurs confessions précédentes. Elle est nuisible aux scrupuleux, et très-utile à ceux qui commencent à se convertir, à ceux qui choi-

sissent un état de vie, qui entrent, par exemple, dans l'état du mariage, et à ceux qui sont dangereusement malades.

Je dis que la confession générale est très-utile. En effet, M. F., en remettant devant nos yeux toute notre vie passée, elle fait que nous retournons à Dieu avec plus de ferveur, et que nous concevons une plus grande horreur du péché. Elle nous fait admirer la grandeur de la miséricorde divine; elle fait revivre l'espérance, dissipe le trouble de l'ame, lui rend la paix, la remplit de consolation, et rétablit la joie dans notre cœur. En nous faisant connoître notre mauvais penchant, elle nous fait prendre des moyens plus efficaces pour bien vivre; elle nous dispose à une bonne mort, chasse les démons, ferme les portes de l'enfer, et ouvre celles du Paradis. O précieux avantages de la confession générale! M. C. F., rentrez sérieusement dans votre cœur, et voyez si elle ne vous est pas nécessaire; du moins si elle ne vous seroit pas très-avantageuse. Hélas! avouez-le, quelle négligence vous avez apportée jusqu'ici dans votre examen, que d'infidélités dans l'accusation de vos péchés, que de tiédeur dans votre contrition, que d'inconstance dans vos résolutions, que d'insuffisance dans votre pénitence! Concluez que si elle n'est pas d'une absolue nécessité pour vous, c'est du moins le parti le plus sûr pour assurer votre salut.

Qu'y a-t-il de nécessaire pour une confession générale? Après avoir invoqué le

Saint-Esprit, il faut s'examiner à loisir, sur les règles des devoirs généraux et particuliers, parcourir les différens âges de la vie; penser aux emplois que l'on a exercés, aux lieux et aux compagnies où l'on s'est trouvé. Mais l'examen de conscience, quelqu'exact et détaillé qu'il soit, n'est pas tout ce qui est nécessaire pour faire avec fruit une confession générale; c'est particulièrement une conversion générale que Dieu demande. Le principal soin de celui qui en veut faire une, c'est donc d'obtenir de la miséricorde de Dieu, l'esprit de pénitence et le changement de son cœur. Quiconque a l'esprit de pénitence, ne peut s'examiner, ni se confesser mal, qui ne l'a pas, ne se confessera jamais bien, quelqu'exact que puisse être le détail de ses péchés.

Donnez-les-moi, ô mon Dieu! ces dispositions. Soyez dans mon cœur et dans ma bouche, pour que ma confession ait toutes les qualités qu'elle doit avoir, que je m'accuse de toutes mes fautes, sans aucun détour, que je ne cherche point à en diminuer l'énormité, que je ne les raconte pas avec une indifférence et une insensibilité criminelle, mais que je les accuse en esprit de pénitence, dans l'amertume de mon cœur. Rendez-moi docile aux instructions que vous me donnerez, par la bouche de votre ministre; ne permettez pas que je résiste aux vérités qu'il me fera connoître, et aux impressions salutaires qu'il cherchera à exciter dans mon cœur. Donnez-

lui aussi, Seigneur, la lumière dont il a besoin pour bien connoître l'état de mon ame, et pour me prescrire les remèdes convenables. Donnez-lui ce zèle qui touche, qui pénètre, qui change les cœurs, afin qu'il fixe une bonne fois le mien dans la haine du vice, et dans la pratique de la vertu.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur la cérémonie des Cendres, et la pénitence publique qu'on imposoit autrefois.

Cùm jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes. Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites. *S. Matth.* 6.

QUELLES sont, mes Frères, les vues saintes de l'Eglise, dans la loi solennelle du jeûne du Carême ? c'est de vous faire recevoir ces jours favorables avec une joie pleine de reconnoissance. C'est pour cela qu'elle vous avertit aujourd'hui de prendre garde, en jeûnant, de tomber dans la tristesse et l'abattement : *Nolite fieri tristes.* Je parle de cette lâche frayeur, qui saisit presque tous les Chrétiens au commencement du Carême. Insensés, ils vont triompher, s'ils veulent, de la chair et de Satan, par le

mérite du jeûne et de l'abstinence ; et cependant ils sont attristés, consternés et abattus.

Pour vous, M. F., en voyant les avantages que va vous procurer cette salutaire pénitence, loin de vous attrister, parfumez vos têtes : *Unge caput tuum ;* et écriez-vous avec l'Apôtre : *Voici les jours du salut ; et un temps favorable* pour nous réconcilier avec Dieu. C'est maintenant que sa grâce va se répandre avec plus d'abondance, et nous faire sentir plus particulièrement ses divines impressions. Que chacun donc se prépare pour sanctifier ce jeûne solennel, dit le Seigneur : *Sanctificate jejunium.*

L'Eglise en consacre le premier jour, par une cérémonie bien propre à nous inspirer l'amour de la pénitence, et le courage de la pratiquer pendant tout le Carême avec fidélité : je veux dire les cendres qu'elle met sur nos têtes ; ce qui est un reste de l'ancienne discipline de l'Eglise, dans l'imposition qu'elle faisoit de la pénitence publique. Je vais vous l'expliquer, M. F., et par-là vous apprendrez dans quel esprit vous devez recevoir les cendres, et avec quelle fidélité vous devez observer le Carême.

Ceux qui avoient commis quelque péché public et scandaleux, n'étoient point admis à la Communion, qu'ils n'eussent fait auparavant une pénitence publique et proportionnée à leurs péchés. Ils demeuroient exclus des assemblées des fidèles, tant qu'ils ne

demandoient point la pénitence ; et s'ils la demandoient, voici comment on les recevoit.

Ils venoient le premier jour du Carême, se présenter à la porte de l'Eglise, en habits pauvres, sales et déchirés. Y étant entrés, ils recevoient des cendres sur la tête, et des cilices pour s'en couvrir : ils se prosternoient ensuite, et on chantoit sur eux les sept psaumes de la Pénitence ; on leur faisoit, après cela, une instruction, pour les exhorter à faire la pénitence qu'on alloit leur imposer, les faisant espérer en la miséricorde de Dieu. Enfin, on les avertissoit qu'on alloit les chasser de l'Eglise pour un temps, comme Dieu chassa Adam du Paradis terrestre après son péché. On les mettoit en effet hors de l'Eglise, dont les portes étoient aussitôt fermées sur eux.

Et comment employoient-ils le temps de leur pénitence ? ils vivoient ordinairement dans la retraite, occupés à des exercices laborieux. On les faisoit jeûner très-souvent au pain et à l'eau, selon leurs péchés et leurs forces. Ils prioient long-temps à genoux et prosternés, couchoient sur la dure, se levoient la nuit pour prier, et distribuoient des aumônes selon leur pouvoir. Ils passoient successivement par les quatre degrés de la pénitence.

Le premier étoit celui des *Pleurans*. Ceux-ci se trouvoient le Dimanche et les autres jours d'assemblée à la porte de l'Eglise, couverts de cilice, et la cendre sur la tête. Ils se tenoient dehors, exposés aux

injures de l'air, et se prosternoient aux pieds des fidèles qui entroient dans l'Eglise, les conjurant, avec larmes, de prier pour eux; ensuite on les mettoit au rang des *Ecoutans*. Alors ils entroient dans l'Eglise, mais à la porte seulement, pour entendre les lectures et les instructions, et on les obligeoit de sortir avant que les prières du saint Sacrifice commençassent; de là, ils passoient au troisième degré, qui étoit celui des *Prosternés*. On les appeloit ainsi, parce qu'à la fin des instructions, ils se prosternoient sur le pavé de l'Eglise, devant les Prêtres qui leur imposoient les mains, et faisoient sur eux des prières pour leur obtenir miséricorde. Mais ils n'étoient pas encore reçus à assister à la sainte Messe; et dès qu'elle alloit commencer, on les mettoit dehors. Enfin, il leur étoit permis d'assister au saint Sacrifice, mais il ne leur étoit pas encore permis de communier. C'étoit le quatrième degré, appelé des *Consistans*.

Le temps de cette pénitence étoit réglé par les Canons. Elle étoit de deux ans, pour un vol; de trois, pour la fornication; de cinq, pour le parjure; de dix, pour l'adultère; de quinze, pour l'homicide; de toute la vie, pour l'apostasie. Au reste, le temps seul ne décidoit pas de la pénitence; c'étoit principalement le zèle et la ferveur des pénitens. Quand on les voyoit bien fidèles, on en abrégeoit la durée. Ceux qu'on croyoit en état de recevoir l'absolution, la recevoient le Jeudi-Saint.

Telle étoit autrefois la conduite de l'Eglise envers les pécheurs ; et ce qui se pratique le mercredi des Cendres, est un reste de cette ancienne discipline. L'Eglise, en ce jour, nous met des cendres sur la tête, pour nous apprendre que le Carême qui commence, est un temps de pénitence ; et que si nous voulons obtenir le pardon de nos péchés, il faut que nous la fassions exactement. Pour y engager, elle nous rappelle le souvenir de la mort : *Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière.* Quelle impression ne doit pas faire sur nous, cette pensée de la mort !

En effet, M. F., si nous faisions une sérieuse attention à cette vérité, avec quel courage embrasserions-nous la pénitence ! Ah ! pensons-y donc bien. Notre corps sera bientôt rongé par les vers, ensuite réduit en pourriture, et enfin à un brin de poussière. Quelle folie donc de le flatter ! Mais notre ame, si nous ne faisons pénitence, aura, à l'heure de la mort, une destinée bien plus funeste encore. Pour toujours séparée de son Dieu, elle sera dévorée par des feux incompréhensibles, pendant toute l'éternité.

O vous, qui avez eu le malheur de perdre la grâce de votre Baptême, par des péchés dont vous n'avez pas encore fait pénitence, prenez aujourd'hui la résolution de les expier par les larmes, les jeûnes, les prières, et toutes les bonnes œuvres dont

vous êtes capables. Comprenez par ce que je viens de vous rapporter de la conduite de la primitive Eglise, envers les pécheurs pénitens, que la pénitence n'est pas une simple formalité ; et qu'après avoir commis des péchés qui méritent la damnation éternelle, on n'en est pas quitte, pour les confesser, pour réciter quelques prières, ou donner quelque légère aumône. Soyez bien persuadés, M. C. F., que ce qui étoit nécessaire autrefois pour obtenir son pardon, savoir, la conversion du cœur, le changement de vie, et les œuvres de pénitence proportionnées aux péchés, ne l'est pas moins aujourd'hui. L'Eglise, il est vrai, a changé la pratique des cérémonies extérieures de la pénitence. Elle y a été forcée par le relâchement de ses enfans ; mais en se relâchant de son ancienne rigueur, elle n'a pas changé d'esprit. Aujourd'hui, comme autrefois, elle déclare que ceux qui sont tombés dans le péché mortel, ne peuvent recevoir leur pardon dans le Sacrement de Pénitence, que par des austérités proportionnées à leurs crimes.

Et vous, M. F., qui, après avoir eu le malheur d'offenser Dieu mortellement, avez reçu le bienfait de l'absolution, renouvelez-vous dans l'amour de la pénitence ; humiliez-vous, en comparant la pénitence que vous avez faite avec celle qu'on auroit exigée de vous, si vous eussiez vécu dans les premiers temps ; et suppléez à ce qui pourroit manquer à votre pénitence, par votre fidélité

à pratiquer celle que l'Eglise impose aujourd'hui à tous ses enfans.

Enfin, Chrétiens, qui que vous soyez, justes ou pécheurs, recevez avec humilité, avec douleur et componction, les cendres que l'Eglise va vous mettre sur la tête. Recevez-les avec la contenance et les sentimens d'un pécheur qui demande la grâce d'être admis à la pénitence; car nous sommes tous pécheurs de notoriété publique, et l'action que nous allons faire, est un aveu solennel que nous en faisons, à la face de l'Eglise, aussi-bien qu'un engagement à accomplir la pénitence qu'elle nous impose à tous en cette qualité.

Assistez à la Messe dans le même esprit, et méditez bien ces paroles que l'Eglise nous y adresse par la bouche du Prophète. *Maintenant*, dit le Seigneur, *convertissez-vous à moi, de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissemens. Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, qu'il est patient et riche en miséricorde, et qu'il peut changer l'arrêt qu'il a prononcé contre vous.*

Si vous êtes animés de cet esprit de pénitence, M. C. P., il n'est pas nécessaire que nous vous avertissions de faire la confession de vos péchés, dès les premiers jours du Carême. C'est une pratique qui est de la plus grande utilité pour tout le monde, mais sur-tout pour ceux qui ne s'étant point confessés depuis long-temps, ou qui étant tombés dans des péchés considérables, ont besoin

qu'un médecin éclairé et charitable, examine à loisir l'état de leur ame, qu'il sonde leurs plaies, et qu'il y applique les remèdes convenables. Mais hélas ! tout le contraire arrive ; ceux qui en ont le plus de besoin attendent jusqu'à la quinzaine de Pâques, et même jusqu'aux derniers jours de cette quinzaine, pour se présenter au tribunal de la pénitence : et par-là, ils se mettent dans le cas ou de ne pas faire leurs Pâques dans le temps prescrit par l'Eglise, ou de les faire mal, et d'ajouter par conséquent deux sacriléges à tous leurs autres péchés. Je les conjure donc, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu et par leur propre salut, de ne pas différer ; mais au contraire, de commencer dès ces premiers jours à mettre ordre à leur conscience, afin que le Carême soit vraiment pour eux un temps de salut ; afin qu'à Pâques ils puissent être parfaitement réconciliés avec leur Dieu, et recevoir, dans la sainte Communion, le gage précieux de leur réconciliation.

Mon Dieu ! mettez dans ces heureuses dispositions tous mes chers paroissiens, et que, dès aujourd'hui, ils commencent tous à se préparer à faire de bonnes Pâques.

Grand Dieu ! quand nous considérons d'un côté le nombre et l'énormité de nos péchés, et que de l'autre, nous comparons la pénitence que nous avons faite avec celle qu'on auroit exigée de nous dans les premiers siècles de votre Eglise, nous comprenons

combien il nous reste encore à payer à votre justice, et quel intérêt nous avons à embrasser avec ferveur la pénitence du Carême. Faites, Seigneur, que nous ne la regardions pas comme un poids qui accable; mais comme un joug aimable, comme un fardeau léger, qui soulage, qui console, qui réjouit ceux qui l'aiment.

Que la cendre que l'Eglise va mettre sur nos têtes, et les paroles qu'elle va adresser à chacun de nous, pour le faire souvenir que bientôt il sera réduit en poussière, nous fassent comprendre que notre vie n'est qu'un souffle, que la mort peut nous surprendre d'un moment à l'autre, et que si nous ne faisons promptement une sincère pénitence, nous courons risque de nous perdre à jamais. Donnez-nous la grâce de travailler sérieusement, durant ce Carême, à nous convertir et à mourir au péché, afin que nous méritions de ressusciter avec vous.

Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur le Carême.

Cùm jejunasset Jesus quadraginta diebus et quadraginta noctibus, posteà esuriit. Après que Jésus eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. *S. Matth. 4.*

Nous voici arrivés, M. C. P., à cette sainte quarantaine qui, depuis le temps des Apôtres, a toujours été observée dans l'Eglise, pour honorer le jeûne de J. C., pour expier nos péchés, et pour disposer les fidèles à célébrer dignement la grande fête de Pâques. Heureux celui qui, après avoir passé le Carême dans le jeûne et la mortification, sentira cette faim spirituelle qui fait désirer à notre ame le pain vivant dont elle doit se nourrir ! Comme un malade, après avoir été purgé par des remèdes amers et désagréables, commence à sentir la faim ; de même l'ame chrétienne, quand elle est bien purifiée par les saints exercices de la pénitence, ne manque pas à soupirer après la table de J. C., et alors on peut lui appliquer dans un sens véritable, ce que l'Evangile dit de Notre-Seigneur : après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim : *Cùm jejunasset, etc.*

Mais comme il y a des malades qui ne peuvent pas se résoudre à prendre les remèdes qu'on leur prescrit, à cause de leur amertume ; ainsi voyons-nous la plupart des Chrétiens s'effrayer, et se boucher, pour ainsi dire les oreilles, dès qu'il s'agit de pénitence, au point que nous n'osons presque plus en parler. Comment faut-il donc nous y prendre pour ne pas trahir notre ministère à cet égard, et pour le remplir d'une manière qui ne décourage et ne rebute personne ? Nous ferons comme un médecin qui aime tendrement son malade, et qui compatit à sa foiblesse. Il commence par lui faire entendre que les remèdes qu'on lui propose sont absolument nécessaires pour le rétablissement de sa santé ; puis il adoucit, autant qu'il est possible, ces remèdes, sans en diminuer la vertu. Il faut donc vous montrer l'obligation de faire le Carême, et ensuite prescrire à ceux qui ne peuvent pas le faire rigoureusement, les moyens d'y suppléer. C'est ce que je me propose dans cette Instruction.

LE Carême est le nom qu'on donne aux quarante jours de jeûne que l'Eglise prescrit avant la fête de Pâques. Dans les premiers siècles, le Carême étoit très-austère ; on n'y faisoit qu'un repas, et ce repas, on ne le prenoit que sur les six heures du soir. On n'y mangeoit que des légumes, des herbes et des fruits ; point de poisson, point d'œufs,

ni de laitage. On n'y buvoit pas de vin. On se privoit aussi des récréations, des promenades, des visites, des conversations, et des autres douceurs de la vie. La continence entre les personnes mariées, étoit expressément recommandée. On communioit tous les jours. En un mot, les Chrétiens vivoient pendant le Carême, dans la retraite et le silence, dans les larmes et les austérités, interrompant le sommeil de la nuit par de longues veilles, pour gémir devant Dieu et pleurer leurs péchés, s'occupant une bonne partie du jour à la lecture et à la prière, et répandant dans le sein des pauvres tout ce qu'ils se refusoient par mortification. Tous les jours ils s'assembloient dans les Eglises pour entendre la parole de Dieu, et pour assister à la sainte Messe. Ceux qui ne pouvoient se rendre aux saints Offices, étoient obligés d'y suppléer par des prières particulières.

Cette ferveur dura pendant plus de neuf cents ans. Ce ne fut qu'au dixième siècle, qu'on commença à se relâcher. On avança insensiblement le repas, de sorte qu'au douzième siècle on le fixa à midi. Alors on se crut autorisé à prendre quelque chose le soir. Ce n'étoit d'abord qu'un verre d'eau, ensuite on se permit un peu de vin, quoique mêlé; on y ajouta dans la suite quelques fruits; enfin, on en est venu à se permettre ce que nous appelons *Collation*.

L'Eglise n'a vu qu'avec la plus grande douleur ce dépérissement de sa discipline;

mais ce qui l'afflige encore davantage, c'est que malgré tous ces adoucissemens qu'elle tolère, la plupart de ses enfans se dispensent encore du jeûne ; en sorte que le nombre de ceux qui pratiquent le Carême, tout adouci qu'il est, est infiniment petit. O sainte Eglise, versez des larmes, couvrez-vous de deuil : non, vous n'avez presque plus de vrais enfans.

Cependant M. F., quoique la loi de l'Eglise touchant le jeûne et l'abstinence du Carême soit aujourd'hui si mal observée, il est néanmoins certain que cette loi subsiste, et que la multitude des prévaricateurs ne peut, ni l'anéantir ni l'affoiblir. Voyons donc ce que doit faire un Chrétien qui veut se sauver.

Je n'insiste point ici sur ce qui est, à proprement parler, l'ame de l'abstinence et du jeûne ; je veux dire, le retour à Dieu, la haine du péché, une attention nouvelle à en éviter les occasions, à se corriger de ses défauts, à combattre ses passions, à s'avancer dans la vertu. Cette sorte de jeûne, que l'Eglise appelle le *jeûne des péchés*, est si essentielle, que sans cela, les plus grandes austérités du corps ne peuvent être ni agréables à Dieu, ni utiles à l'homme pour l'expiation de ses péchés. Je ne parle ici que des pratiques extérieures de la pénitence du Carême ; et je dis, 1.° qu'ayant tous des péchés à expier, et des maladies spirituelles à guérir, l'Eglise nous prescrit l'abstinence et le jeune, comme une œuvre de pénitence

pénitence propre à expier les péchés que nous avons commis, et comme un préservatif contre ceux que nous pouvons commettre ; d'où il suit, qu'il n'y a pas un seul Chrétien, qui étant en âge d'offenser Dieu, ne doive maintenant, aussi-bien qu'autrefois, prendre part à l'abstinence et au jeûne ordonné par l'Eglise. On peut même dire que depuis que l'Eglise s'est rendue plus indulgente à l'égard du jeûne des alimens, nous sommes plus obligés que jamais d'observer exactement les autres espèces de jeûne, afin de regagner par-là ce que nous perdons du côté de ce jeûne particulier dont nous n'avons plus que l'ombre. Car enfin, c'est la seconde vérité que j'avance : le pardon des péchés et la réconciliation avec Dieu, ne sont pas devenus plus aisés à obtenir que dans les premiers siècles de l'Eglise. La justice de Dieu n'a pas diminué ; le péché n'a rien perdu de son énormité. Par conséquent, si on ne l'expie point par les austérités qu'on pratiquoit autrefois, il faut l'expier par d'autres privations.

La troisième vérité est, qu'il faut une raison légitime pour être dispensé du jeûne et de l'abstinence. Ici, M. F., il ne faut ni vous aveugler, ni vous flatter. Ne vous imaginez pas qu'une légère incommodité, quelque diminution de vos forces, un mal d'estomac, ou une difficulté de dormir que vous éprouverez les premiers jours de Carême, soient des raisons pour ne pas jeûner, ou

pour ne pas faire maigre. Le Carême n'a point été établi pour notre commodité, ni pour notre plaisir ; mais pour affliger notre chair et pour la faire souffrir. C'est donc en vain que dans de pareils cas on demande et on obtient des dispenses. On peut tromper les Pasteurs, mais on ne trompe pas Dieu ; et aux yeux de Dieu, il faut une vraie nécessité pour dispenser des Commandemens de son Eglise. Mon Dieu ! si l'on sentoit bien cette vérité, que les dispenses deviendroient rares, et que le nombre des pénitens seroit grand !

Voyons maintenant quelles sont les vraies raisons qui dispensent du jeûne et de l'abstinence, et apprenons à tous comment ils peuvent, chacun suivant leur état et leurs forces, observer la pénitence du Carême.

IL est certain qu'il y a des personnes que le jeûne incommoderoit considérablement. L'Eglise, cette tendre mère, qui n'a pas fait la loi du jeûne pour détruire la santé de ses enfans, mais seulement pour affoiblir la concupiscence qui les porte au mal, les dispense du jeûne, quand ils ne peuvent pas l'observer sans s'incommoder notablement. Ce sont les infirmes, les vieillards, les jeunes gens qui n'ont pas atteint l'âge de vingt-un ans, les femmes enceintes et nourrices, et ceux qui font un travail très-pénible : mais si elle les dispense du jeûne, elle ne les dispense point de la pénitence ;

ils doivent remplacer le jeûne par d'autres œuvres de mortification. Tout ceci a besoin d'explication.

1.° Par infirmes, on entend non-seulement ceux qui ont la fièvre ou d'autres maux violens, mais encore ceux qu'une extrême délicatesse, des douleurs d'estomac ou de poitrine, de pressans besoins jettent dans la langueur et la défaillance, lorsqu'ils sont long-temps sans rien prendre. Voilà un obstacle au jeûne : l'Eglise les en dispense. Mais que doivent-ils faire à la place ? Ils doivent, pendant le saint temps de Carême, se priver des plaisirs les plus innocens ; faire jeûner leurs yeux, leur langue, et leur cœur ; donner à la prière et au recueillement, le temps qu'ils donnoient aux visites et à la récréation, assister tous les jours à la sainte Messe, à l'instruction du soir ; faire quelque visite au Saint-Sacrement pendant la journée ; faire quelque lecture de piété.

2.° Par vieillards, on entend ceux que le poids des années a beaucoup affoiblis. L'Eglise les dispense du jeûne ; mais elle veut qu'ils y suppléent par de solides réflexions sur leur vie passée et sur le compte qu'ils ont à rendre à Dieu, et qu'ils s'entretiennent dans des sentimens de douleur et de componction. Hélas ! doit se dire un vieillard qui ne peut jeûner : Dieu m'a accordé de longues années pour le servir et avancer dans la vertu, et j'en ai abusé pour l'offenser davantage ; je devrois donc faire

une pénitence plus austère ; et cependant, mon corps abattu, mes membres languissans ne peuvent pas supporter les austérités ; mais mes yeux peuvent répandre des larmes, mon cœur peut être pénitent et déchiré par la douleur. Voilà ma ressource, j'en profiterai.

3.° Les ouvriers, dont les travaux sont continuels, rudes et pénibles, sont dispensés du jeûne. Mais cette indulgence de l'Eglise n'excuse pas ces gens grossiers qui ne mettent aucune différence entre les saints jours de Carême et les autres temps de l'année ; qui fréquentent les cabarets dans ce temps de pénitence, qui y restent des heures entières. Des Chrétiens qui sont obligés de manger souvent pour résister au travail, doivent au moins s'abstenir du cabaret pendant le Carême. Quel scandale de voir ces lieux de débauche remplis, dans un temps où tout le monde doit faire pénitence. Mais ce n'est pas assez de s'abstenir du cabaret pendant le Carême, les ouvriers doivent, pour suppléer au jeûne, travailler avec plus d'assiduité ; supporter la fatigue avec plus de constance, élever leur cœur vers Dieu, et dire souvent : Mon Dieu, je vous offre mon travail, ma peine, mes fatigues, en expiation de mes péchés. Divin Jésus, j'unis mes peines aux vôtres, acceptez-les pour le jeûne que je ne puis faire.

4.° Les jeunes gens sont dispensés du jeûne, mais ils doivent faire pénitence sui-

vant leurs forces : par exemple, faire leurs repas moins forts ; en supprimer quelqu'un au moins de temps en temps ; mortifier leur goût, se priver de ce qui les flatte davantage ; s'imposer pour loi de ne jamais manger ni boire hors des repas ; se refuser, par esprit de pénitence, les soulagemens et les douceurs dont la privation peut les mortifier, sans déranger leur santé. Ces pratiques conviennent également aux infirmes, aux vieillards, aux ouvriers, en un mot, à tous ceux qu'une raison légitime dispense du jeûne. J'ajoute encore une réflexion. Ceux qui ne peuvent jeûner toute la semaine, ne peuvent-ils pas jeûner quelques jours seulement ? Ceux qui ne peuvent faire maigre, ne peuvent-ils pas faire un repas gras à midi, et une légère collation le soir ? Or, s'ils le peuvent, certainement ils le doivent ; car l'intention de l'Eglise, en les déchargeant de ce qu'ils ne peuvent pas faire, est qu'ils fassent du moins tout ce qui est en leur pouvoir.

Telles sont, M. F., les raisons qui dispensent du jeûne, et les moyens que l'on doit employer pour suppléer au jeûne. Hors de ces cas, ceux qui ne jeûnent pas, pèchent mortellement. Que doit-on donc penser de ceux qui ne se dispensent du jeûne que par délicatesse et par un soin excessif de leur santé, qui ne jeûnent point parce qu'ils craignent que le jeûne les incommode ; qui cessent de jeûner, parce qu'ils se sentent un peu affoiblis, un peu échauffés, ou

parce que la faim les presse; qui rompent le jeune, parce qu'un parent, un ami viennent les voir, ou à cause de quelque voyage, qui n'est ni trop long, ni nécessaire? Certainement ils transgressent le commandement; ils se rendent coupables d'un grand péché! Ah! M. F., jetons les yeux sur J. C., notre divin modèle; il a jeûné, il a éprouvé une grande faim; il n'a point voulu écouter les perfides suggestions du démon, qui vouloit lui persuader de rompre son jeûne. Imitons-le : car si nous ne sommes pas trouvés conformes à ce divin modèle, nous ne serons pas sauvés.

Jeûnons, et suivons dans nos jeûnes les règles que l'Eglise nous prescrit; c'est-à-dire, ne faisons qu'un seul repas, et une collation si modérée qu'elle ne puisse point passer pour un repas. Car, l'essence du jeûne est de ne faire qu'un seul repas, et ce repas même doit être frugal; puisque le vrai jeûne consiste à souffrir la faim et la soif; à mortifier la sensualité. Mais si pour une cause vraie et légitime, nous ne pouvons pas jeûner, remplaçons le jeûne par les autres privations que je vous ai indiquées. Faisons maintenant quelques réflexions sur l'abstinence.

Le gras n'est pas aussi nécessaire à la santé que les mondains se l'imaginent. Cette santé qui leur est si précieuse, qu'ils craignent tant d'affoiblir par l'abstinence, com-

bien ne la prodiguent-ils pas, lorsqu'il s'agit d'intérêt et de plaisir ? On ne craindra pas de passer la moitié des nuits à jouer, à danser, à boire, et l'on ne pourra supporter le maigre ! O mon Dieu, quel aveuglement ! on ne trouve rien de dur pour le démon ; et quand c'est pour vous, tout paroît insupportable.

Cependant il y a des gens qui vraiment ne peuvent garder l'abstinence sans déranger considérablement leur santé. L'Eglise les en dispense ; mais elle veut qu'ils la remplacent par d'autres bonnes œuvres, et sur-tout par des aumônes. Ils doivent encore, dit S. Charles, gémir et s'exciter à la douleur, en prenant leur repas ; s'affliger intérieurement d'être séparés des fidèles qui font abstinence ; manger en secret autant qu'il est possible, et ne point exciter leurs convives à manger gras avec eux.

Ce n'est pas au jeûne et à l'abstinence que se borne la pénitence du Carême. Durant ce saint temps, la vie d'un Chrétien doit être une vie de retraite et de silence, autant que peuvent le permettre les devoirs de son état ; une vie de mortification pour tous les sens ; une vie dont tous les momens qu'il peut dérober au sommeil, à la conversation, aux visites, à des occupations, et même à des plaisirs innocens, doivent être remplis par la prière et par la méditation de la parole de Dieu. Il ne doit pas passer de jour, s'il est possible, sans assister à la sainte Messe et à l'instruction, à l'exemple

des anciens Chrétiens, qui s'assembloient tous les jours pour l'instruction, pour la prière et le sacrifice.

C'est sur-tout durant ces saints jours que les pécheurs doivent rentrer en eux-mêmes, et travailler, sans délai, à se réconcilier avec Dieu par une sincère conversion. C'est dans ce saint temps que les justes foibles doivent faire leurs efforts pour sortir de leur assoupissement, et se ranimer dans la ferveur. C'est maintenant que les justes les plus avancés doivent s'efforcer d'avancer de plus en plus dans la perfection chrétienne; car, comme dit l'Apôtre, *ces jours sont des jours de grâce et de salut pour tous.*

O vous, M. F., qui jusqu'à présent avez résisté au retour annuel de ce temps de grâce, vous qui, les années précédentes, avez peut-être fait des efforts pour vous convertir, mais qui avez eu le malheur de retomber dans vos désordres, *nous vous exhortons*, avec l'Apôtre, *de ne pas abuser de la grâce que Dieu vous offre encore.* Ne laissez point écouler ce temps de pénitence sans revenir à Dieu; et pour cela, venez entendre nos instructions, assistez journellement à la sainte Messe; approchez-vous du tribunal de la Pénitence, observez avec exactitude les privations que l'Eglise vous impose. Si vous êtes fidèles à toutes ces conditions, je vous réponds, M. F., que Dieu vous pardonnera; car il vous dit lui-même, par la bouche de son Prophète : *Je vous ai exaucé dans le temps*

favorable ; je vous ai aidé au jour du salut.

Divin Sauveur, le jeûne que nous pratiquons ne nous paroîtra presque rien, si nous considérons ce que vous avez fait vous-même, et ce que nous devrions faire pour effacer nos péchés, nous réconcilier avec Dieu, déraciner nos mauvaises habitudes, racheter les supplices de l'enfer, et nous procurer un bonheur éternel. Mais daignez unir nos satisfactions et nos pénitences aux vôtres, afin qu'elles en tirent leur force et leur vertu. Faites que, pour suppléer à ce qui manque à notre jeûne, nous veillions avec plus de fidélité sur nous-mêmes et sur l'usage de nos sens; que nos prières soient plus assidues, plus humbles et plus ferventes; que nous soyons plus exacts à l'emploi de notre temps; que nous n'accordions aux besoins de notre corps, que ce qui est absolument nécessaire; et qu'enfin nous nous appliquions tellement à nous purifier pendant cette sainte quarantaine, que nous soyons jugés dignes de participer à la Communion pascale, pour y trouver un gage du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la Satisfaction.

Transfiguratus est ante eos : et resplenduit facies ejus sicut sol. Jésus se transfigura devant eux ; et son visage devint resplendissant comme le soleil. *S. Matth.* 17.

L'ESPRIT de l'Eglise, en proposant aujourd'hui à notre piété la Transfiguration de Notre-Seigneur, est de nous animer à soutenir les exercices de la pénitence, par l'espérance de cette gloire infinie dont ce divin Sauveur nous montre ici un léger échantillon. Mais souvenons-nous, M. C. F., que rien d'impur ne peut entrer dans le séjour de la gloire ; que pour être participant d'un si grand bonheur, il ne suffit pas que nous ayons renoncé à l'affection du péché, et qu'il nous ait été remis par l'absolution ; qu'il faut encore avoir pleinement satisfait à la justice divine, pour les peines temporelles dues à nos péchés. C'est ce que je me propose de vous montrer, en vous expliquant ce qui regarde la satisfaction, qui est la dernière condition nécessaire pour le sacrement de Pénitence.

Satisfaire, c'est réparer l'injure, le tort qu'on a fait. Par le péché mortel, nous

faisons à Dieu l'injure la plus outrageante, puisque nous méprisons sa sainte loi, et que nous nous révoltons contre lui; cette injure est infinie, puisqu'elle attaque une Majesté infinie; elle mérite la peine éternelle de l'enfer. Dieu veut bien, en vue des mérites de J. C., nous remettre cette peine éternelle dans le sacrement de Pénitence; mais il exige que nous subissions des peines temporelles, et c'est en les subissant dans de bonnes dispositions, que nous lui offrons la satisfaction qu'il exige. Voilà ce qu'il nous faut expliquer aujourd'hui. 1.° Sommes-nous obligés de faire satisfaction à Dieu, quoiqu'il nous ait pardonné notre péché? 2.° Par quelles œuvres pouvons-nous satisfaire? Après avoir répondu à ces deux questions, je dirai un mot de l'absolution... Accordez-moi votre attention.

Que nous soyons obligés de satisfaire à Dieu, c'est-à-dire, de souffrir des peines temporelles, lors même qu'il nous a pardonné nos péchés, c'est une vérité marquée à chaque page de l'Ecriture, et dont nous avons des exemples sensibles. Adam, malgré l'ordre et les menaces de Dieu, mange le fruit défendu; Dieu l'appelle, lui reproche sa désobéissance, mais il lui pardonne. Cependant, il veut qu'Adam en fasse pénitence. Il le condamne au travail, aux sueurs, et enfin à la mort. *Parce que vous avez mangé*, lui dit-il, *du fruit de l'arbre que je vous*

avois interdit, la terre va devenir maudite pour vous ; elle ne vous produira d'elle-même que des ronces et des épines, et vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez dans la terre d'où vous êtes sorti : car vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. Pierre, dont le courage paroissoit inébranlable, est saisi de frayeur à la voix d'une servante, et renie son Maître. Jésus jette un regard de miséricorde sur son Apôtre infidèle, et lui pardonne son péché. Mais Pierre, plein de repentir et de reconnoissance, pleure amèrement son crime. Il le pleura toute sa vie, et termina une pénitence si longue, par le martyre le plus douloureux. Tout cela prouve que, non-seulement Dieu, en nous pardonnant nos péchés, les punit par des maux temporels qu'il nous envoie, mais qu'il veut que nous les punissions nous-mêmes par des œuvres de pénitence.

Aussi l'Eglise, dans tous les temps, a-t-elle imposé des pénitences à ceux qui s'approchent du sacrement de réconciliation. Ces pénitences étoient très-sévères dans les premiers siècles : en voici quelques exemples. Celui qui avoit manqué un jour de jeûne, devoit jeûner sept jours au pain et à l'eau. On étoit exposé trois Dimanches consécutifs, en habits de pénitens, à la porte de l'Eglise, pour avoir manqué de sanctifier un Dimanche. On imposoit trois ans de pénitence pour la fornication, et dix pour l'adultère ; et pendant ce temps de

pénitence, on jeûnoit plusieurs quarantaines au pain et à l'eau. Aujourd'hui, l'Eglise n'impose plus des pénitences aussi longues et aussi rigoureuses, à cause de la lâcheté de ses enfans; mais elle nous avertit que nous devons y suppléer, par des œuvres pénibles et proportionnées au nombre et à l'énormité de nos péchés; et que si nous ne faisons pas en cette vie une pénitence suffisante, il faudra en faire une mille fois plus rigoureuse dans le Purgatoire.

Concevez donc bien, M. F., ce que nous procure le sacrement de Pénitence, et ce qu'il nous laisse à faire après l'avoir reçu. Il ne fait qu'un échange. Celui qui l'a reçu comme il faut, n'a plus, à la vérité, l'enfer à craindre pour ses fautes passées; mais il est obligé de les expier par des peines temporelles. Et s'il n'étoit pas dans la volonté sincère de les expier ainsi, et sur-tout de faire la pénitence que le Confesseur lui impose, il feroit une confession sacrilége; car la satisfaction, du moins quant à l'acceptation et au désir de l'accomplir, est absolument nécessaire pour que les péchés soient remis dans le sacrement de Pénitence. Elle fait partie de ce Sacrement. Voilà cette vérité bien établie; voyons maintenant par quelles œuvres nous pouvons satisfaire.... Seconde Réflexion.

Si J. C. n'avoit pas satisfait pour nous, nous serions dans l'impossibilité d'offrir à Dieu une réparation égale à l'injure que

nous lui avons faite par nos péchés, puisque cette injure est infinie, et que toutes les réparations que toutes les créatures ensemble peuvent offrir à Dieu, sont finies et très-imparfaites. Mais, grâces vous en soient rendues à jamais, ô bon Sauveur, vous vous êtes chargé de nos dettes, et vous les avez acquittées parfaitement. Vous vous êtes abaissé, vous vous êtes rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix : votre obéissance a expié notre révolte; vos abaissemens ont guéri notre orgueil; et votre mort honteuse et cruelle, en restituant à la Majesté divine l'honneur que le péché lui avoit ravi, nous a délivrés de l'opprobre et du supplice éternels.

Vérité bien consolante, M. F., mais qui nous en apprend une autre essentielle. C'est que, quoique J. C. ait satisfait pour nos péchés, il ne nous dispense pas de satisfaire nous-mêmes : seulement il nous a mis en état de pouvoir satisfaire, en rendant nos satisfactions méritoires par leur union avec les siennes. Admirez et reconnoissez le prix de la satisfaction de J. C.; par elle, des œuvres de pénitence, qui d'elles-mêmes ne sont rien devant Dieu, étant faites par des hommes foibles, imparfaits, incapables de produire d'eux-mêmes aucun bon fruit, deviennent méritoires devant Dieu, capables d'apaiser sa colère, et de réparer l'outrage qui lui a été fait par le péché. Uni à ce divin Sauveur, il n'y a rien qui ne puisse entrer en paiement pour nous acquitter envers

Dieu. La moindre privation acceptée, ou choisie dans cet esprit, la plus légère humiliation, la plus petite aumône, le moindre acte de patience, de douceur, de mortification, offert à Dieu en union avec les souffrances de J. C., est d'un grand prix. Oh! quelles obligations nous avons à J. C.! mais il veut que nous satisfassions avec lui. Et comment?

Le premier moyen de satisfaire à Dieu, c'est d'avoir pour lui un grand amour, et un vif repentir de l'avoir offensé. Beaucoup de péchés sont remis à celui qui aime beaucoup; et celui qui aime moins, a la rémission de moins de péchés. L'amour de Dieu est donc le moyen le plus propre à obtenir la remise des peines temporelles dont nous sommes redevables à la justice divine. Mais hélas! qu'il y en a peu qui en fassent usage.

Quant aux œuvres de pénitence, on en compte de trois espèces : celles que le Prêtre impose dans la confession; celles que le pénitent s'impose lui-même, et celles que Dieu nous fournit.

La pénitence la plus efficace pour satisfaire à la justice de Dieu, c'est celle que le Confesseur impose; elle fait partie du sacrement de Pénitence. Le pénitent est obligé de la faire, et de s'en acquitter dignement, et au temps marqué par le Confesseur. Y manquer volontairement et sans cause légitime, c'est un péché mortel, lorsque la pénitence a été enjointe pour des péchés mortels. Le péché

ne seroit que véniel, si la pénitence étoit imposée seulement pour des péchés véniels. L'omettre par un pur oubli ou par impossibilité, ce n'est pas un péché, par ce qu'il n'y a point de volonté. Mais si ç'avoit été par négligence ou pour avoir différé de la faire, ce seroit un péché plus ou moins grand, suivant que la négligence auroit été plus ou moins considérable.

Pour la faire dignement, il faut la faire avec de vrais sentimens de contrition, dans le désir de satisfaire à la justice de Dieu, et en union avec les satisfactions de J. C. Aussi la pénitence que l'on fait avec attache au péché, ne sert point devant Dieu pour acquitter la peine qui est due au péché dont on a reçu l'absolution. Car c'est se moquer de Dieu, de faire pénitence d'un péché que l'on aime encore.

Jugez de là, M. F., combien il y a de pénitences fausses. Encore la pénitence que le Confesseur impose, n'est-elle pas suffisante pour satisfaire à Dieu, quoiqu'on s'en soit acquitté dignement. Car la pénitence, dit S. Cyprien, doit égaler la faute; et le remède ne doit pas être moindre que le mal. Or, quelles pénitences impose-t-on maintenant en confession? Quelques prières, de légères aumônes, quelques petites mortifications. Mais, des pénitences si légères suffisent-elles pour expier tant d'iniquités? Non, M. F., non; il faut des œuvres pénibles et laborieuses; il faut nous punir des folles douceurs du péché, par les salutaires

amertumes de la pénitence. Il faut donc ajouter nous-mêmes des œuvres de pénitence à celles que l'on nous impose, et suivant le nombre et l'énormité de nos péchés. Ces œuvres de pénitence peuvent se réduire à trois, qui renferment toutes les autres : la prière, le jeûne et l'aumône.

Par la prière, on entend non-seulement les prières vocales et l'oraison; mais encore l'offrande de nos actions, l'assistance aux saints Offices et aux instructions, la visite du Saint-Sacrement, la lecture des bons livres, et les aspirations ou élancemens du cœur vers Dieu, comme sont ces paroles du Publicain : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur;* et celle-ci de la Cananéenne : *Jésus, ayez pitié de moi.*

Sous le jeûne, on comprend toutes les mortifications qui font souffrir le corps; comme se priver du boire et du manger, s'abstenir des habits précieux, des compagnies et des plaisirs permis, dans l'usage de la vue, de l'ouïe, de l'odorat; coucher sur la dure, se tenir à genoux devant un crucifix, le corps courbé vers la terre. On peut encore y joindre les mortifications de l'esprit; comme de renoncer à sa propre volonté, souffrir pour l'amour de Dieu, les remontrances, les mépris, les injures, les confusions qui nous arrivent.

Par l'aumône, on entend toutes les œuvres de miséricorde soit corporelles : comme de donner à manger à ceux qui ont faim, donner des vêtemens à ceux qui n'en ont

point, visiter les malades; soit spirituelles; comme de consoler les affligés, d'instruire les ignorans, de prier pour ses ennemis, de pardonner les injures. Ces œuvres étant faites dans l'esprit de charité, sont autant de moyens d'obtenir de Dieu miséricorde.

Il faut encore que la pénitence soit propre, non-seulement à expier les péchés que l'on a commis, mais à préserver de la rechute dans ces mêmes péchés. Ainsi l'on doit expier l'orgueil par les humiliations; l'avarice, par l'aumône; l'intempérance, par le jeûne; l'impureté, par la mortification des sens.

Ah! M. F., quel zèle nous aurions à faire pénitence, si nous considérions attentivement la haine que Dieu a pour le péché; avec quelle sévérité il l'a puni dans les Anges rebelles, dans Adam prévaricateur, dans son Fils bien-aimé qui s'étoit chargé de nos iniquités? Avec quelle rigueur il le punit dans les damnés, et même dans ces ames justes, qui sortent de cette vie sans être entièrement purifiées? Mais, admirons encore ici la bonté de notre Dieu. Voyant notre lâcheté à choisir nous-mêmes des œuvres de pénitence pour satisfaire à sa justice, il nous en envoie dont nous ne pouvons nous garantir; je veux dire, les maux de cette vie, les afflictions, les infirmités, les maladies, les fatigues du travail, les intempéries des saisons, l'excès du froid et du chaud, la nécessité de mourir. Tout cela, dans l'ordre de la Providence, est un

moyen efficace de nous acquitter des peines que méritent nos péchés. Servons-nous-en donc utilement, mes Frères, conservons une grande patience au milieu des épreuves de la vie présente; mettons tout à profit, humiliations, adversités, contradictions, pour nous acquitter envers la justice de Dieu. Saisissons avec ardeur toutes les occasions que nous avons de faire pénitence. Ne mettons point de bornes à nos gémissemens et à nos larmes. Livrons-nous avec zèle aux œuvres de charité, aux jeûnes, à la mortification, autant que nos forces nous le permettent. Comprenons et sentons combien il est dur et amer d'avoir offensé un Dieu si bon et si aimable. Faisons surtout la pénitence que le Confesseur nous impose, avec une profonde humilité, avec un tendre amour pour Dieu, et une ferme confiance dans les mérites de Jésus-Christ. C'est par-là que nous satisferons à Dieu.

Mais ce n'est pas à Dieu seul que l'on doit satisfaire. On doit aussi satisfaction au prochain, suivant le tort qu'on lui a fait. On peut lui faire tort, ou dans sa personne, par des insultes et de mauvais traitemens; ou dans son honneur, par des médisances et des calomnies; ou dans ses biens, en les usurpant ou en les retenant injustement. Or, on ne peut obtenir le pardon de ces injustices, qu'en se mettant en devoir de faire au prochain une réparation proportionnée, en le prévenant pour se réconcilier

avec lui, et en lui restituant son bien et son honneur.

Il y a encore un autre tort qu'on fait au prochain, et qui demande du pécheur pénitent une sérieuse attention; c'est le scandale qu'on a pu donner à différentes personnes par sa vie déréglée, par une conduite mondaine. Le vrai moyen de réparer ce dommage, souvent si nuisible à tant d'ames, c'est une conduite exemplaire, une conduite qui porte une odeur de vie, comme l'ancienne conduite a répandu une odeur de mort. Une ame sincèrement touchée des sentimens de pénitence, sentira cette obligation, et sera fidelle à s'en acquitter.

Telle est, mes Frères, la satisfaction qu'on doit à Dieu et au prochain; c'est la dernière disposition requise pour recevoir l'absolution. Il est juste qu'après vous avoir parlé jusqu'ici de ce que ce Sacrement exige de dur et de pénible, je vous dise ce qu'il a de consolant.

REMARQUONS d'abord, M. F., qu'un Confesseur ne doit donner l'absolution, qu'à ceux qu'il voit dans les dispositions dont je vous ait fait le détail. Car s'il a le pouvoir de remettre les péchés, Dieu lui ordonne de les retenir à ceux qui ne sont pas dignes de pardon. Voici les cas où il ne doit pas la donner.

1.° Lorsqu'on ne donne aucune marque de douleur. Tels sont ceux qui viennent au

confessionnal, sans préparation, ou qui se confessent par routine, sans aucun vrai désir de se convertir, et de renoncer au péché mortel. 2.° Lorsqu'on ignore les principaux mystères de la foi, les autres vérités que l'Église ordonne de savoir, et les obligations de son état. 3.° Lorsqu'on a des inimitiés et que l'on refuse de se réconcilier. 4.° Quand on a fait tort au prochain, et que l'on n'est pas dans la volonté sincère de le réparer. 5.° Quand on est dans l'occasion prochaine du péché mortel, jusqu'à ce qu'on l'ait quittée; ou si l'on ne peut la quitter, jusqu'à ce qu'on ait donné des marques d'amendement. Enfin, lorsqu'on est dans l'habitude de quelque péché mortel, et qu'on ne fait pas d'efforts pour se corriger.

Si le Confesseur avoit le malheur de donner l'absolution à un pécheur qu'il verroit dans quelqu'une de ces mauvaises dispositions, il feroit un sacrilége et le pénitent aussi. Le Confesseur doit donc la refuser, et le pénitent se soumettre, ne point disputer, ni murmurer; bien loin de décrier le Confesseur comme un scrupuleux, il doit remercier Dieu, dit saint Augustin, de ce qu'il lui a donné un médecin charitable, qui s'applique à guérir les plaies de son ame.

Pénétré de ce sentiment, il doit pendant le délai de l'absolution, s'examiner avec plus de soin, être plus exact à veiller sur soi, à éviter les occasions du péché, à détruire

ses mauvaises habitudes, en pratiquant fidèlement les avis et les remèdes que le Confesseur lui a donnés, et revenir à lui dans le temps qu'il lui a prescrit.

Lorsqu'un pénitent est dans les dispositions requises, le Prêtre lui donne l'absolution, voici comment : Le Confesseur, levant la main sur le pénitent, comme font les Juges qui prononcent une sentence, dit ces paroles toute-puissantes : *Je vous absous de vos péchés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Paroles sacrées, qui opèrent ce qu'elles expriment. Oui, mes Frères, au même moment que le Prêtre les prononce, tous les péchés sont remis au pécheur, et noyés dans le Sang de Jésus-Christ ; il est délivré du poids de la colère de Dieu, affranchi de la servitude du démon, arraché aux flammes éternelles ; et en signe de réconciliation, il est admis, ou il se dispose à la sainte Communion.

O heureux moment, Seigneur, où vous ratifiez dans le Ciel, ce que votre Minitre fait sur la terre ; où le vrai pénitent entend au fond de son cœur, ces paroles si consolantes : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* Ces péchés qui avoient attiré votre colère sur lui, ô mon Dieu ! qui lui avoient fermé l'entrée du Ciel, et mérité un malheur éternel, ces péchés sont entièrement effacés ; ils sont comme s'ils n'avoient jamais été commis ; et, ce qui met le comble à votre miséricorde,

Seigneur, c'est que par le bienfait de l'absolution, le Ciel lui est ouvert, le Saint-Esprit descend sur lui pour y habiter; il devient votre fils bien-aimé, et le membre vivant de Jésus-Christ.

O grâce précieuse et ineffable! faites, Seigneur, que nous nous en rendions dignes, en apportant au sacrement de Pénitence toutes les dispositions nécessaires, et qu'ensuite toute notre vie annonce les merveilles de votre bonté toute-puissante, qui nous aura rappelés de la mort à la vie, et des ténèbres du péché, à la lumière admirable de votre grâce. C'est ce que nous vous demandons, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur les Indulgences.

Cùm immundus spiritus exierit de homine, dicit : revertar in domum meam undè exivi. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il dit : je retournerai en ma maison d'où je suis sorti. *S. Luc.* 11.

LA fureur du démon contre ceux qui sont revenus à Dieu, est plus grande qu'on ne peut s'imaginer, et rien n'est plus à craindre pour le pécheur pénitent, que de s'exposer à retomber sous l'empire de cet esprit de ténèbres, par la rechute dans le péché. C'est pour prévenir ce malheur, que l'Eglise impose aux pénitens, des peines qui sont en même temps satisfactoires et médicinales. Négliger ces peines, secouer le joug de la pénitence, c'est s'exposer au danger de la rechute. C'est pourquoi, après vous avoir instruits de ce qui concerne la satisfaction, il est important, M. F., de vous parler aujourd'hui des Indulgences que l'Eglise accorde aux pécheurs pénitens, pour les aider à satisfaire à la justice de Dieu.

Jésus-Christ a dit à son Eglise : *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le Ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le Ciel.* Par ces paroles,

paroles, ce Dieu Sauveur a donné à son Eglise le pouvoir d'imposer des pénitences pour l'expiation des péchés, et celui de remettre ces peines, lorsque la vue de la gloire de Dieu, et le bien spirituel de ses enfans, l'engagent à user d'indulgence à leur égard. C'est un article de notre foi.

L'Eglise a dans tous les temps, usé de ce pouvoir. Saint Paul en usa envers l'incestueux de Corinthe. Dans les premiers siècles, à la prière des Martyrs, l'Eglise traitoit avec indulgence les pécheurs auxquels ils s'intéressoient; elle abrégeoit aussi le temps de la pénitence, en faveur de ceux qui l'avoient commencée avec ferveur, et que le danger de mort menaçoit. Maintenant, l'Eglise offre encore plus souvent le bienfait de l'Indulgence à ses enfans, parce que d'un côté, ils sont plus foibles, et que de l'autre, ils sont plus redevables à la justice divine.

Ainsi, mes Frères, après avoir montré Dimanche dernier, qu'il est nécessaire de faire des œuvres satisfactoires pour expier nos péchés, je viens vous présenter un moyen bien facile et bien efficace pour cela, en vous parlant des Indulgences.

Qu'est-ce que les Indulgences? Combien d'espèces y en a-t-il? Est-il bien important de les gagner, et que faut-il faire pour cela? c'est ce que je vais vous expliquer.

L'INDULGENCE est la rémission de la peine temporelle qui reste à subir au pécheur, après que son péché lui a été pardonné. Pour rendre ceci plus intelligible, distinguons dans le péché la *coulpe* et la *peine*. Ce que nous appelons la coulpe ou l'offense, c'est l'injure faite à Dieu par le péché. Ce que nous appelons la peine, c'est le droit que Dieu se réserve en pardonnant le péché, de punir le pécheur temporellement. Je dis temporellement, au lieu qu'il méritoit d'être puni éternellement, si le péché étoit mortel. Cette coulpe ne peut être remise que par le sacrement de Pénitence, ou par la contrition parfaite. Cette peine temporelle que Dieu s'est réservée, devroit, dans l'ordre de la justice rigoureuse, être rachetée ou par les œuvres satisfactoires en cette vie, ou en l'autre par le Purgatoire; mais par une grâce spéciale, Dieu la remet en vertu de l'Indulgence.

Autrefois on imposoit pour certains péchés, des pénitences publiques qui duroient plusieurs années. Il falloit prier beaucoup, passer les jours dans le deuil, et les nuits dans les veilles et les pleurs, coucher sur la terre dans le sac et la cendre, se couvrir d'un cilice, jeûner, faire beaucoup d'aumônes et beaucoup de bonnes œuvres. On accordoit quelquefois une remise entière de ces peines; c'est ce qu'on appeloit Indulgence plénière; quelquefois la relaxation

n'étoit que pour une année, ou pour deux, pour un carême ou pour plusieurs, car les pénitens en faisoient plusieurs chaque année. De là viennent les Indulgences d'une année, de deux années, de quarante jours.

Aujourd'hui, l'Eglise n'impose plus ces longues et rigoureuses pénitences. Nous ne donnons plus au saint tribunal que des pénitences courtes et légères. Que résulte-t-il de là? que les pécheurs d'aujourd'hui restent plus redevables à la justice divine, car la justice de Dieu est toujours la même: elle exige toujours de nous une mesure de peines, qui réponde à la malice de chaque péché que nous commettons, selon l'Ecriture-Sainte. (*Deuter.* 25. 2.)

Or, voilà l'effet et les avantages des Indulgences. Elles nous aident à satisfaire à la justice de Dieu; elles sont le supplément de notre pénitence. L'Eglise toujours animée et conduite par l'esprit de Dieu, nous fait puiser dans le trésor des mérites surabondans de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints, de quoi payer nos dettes. La dispensation de ce trésor immense lui appartient, et elle le distribue avec la mesure que lui dicte sa sagesse. Quelquefois elle n'accorde qu'un certain nombre de jours ou d'années d'Indulgences, c'est-à-dire, qu'elle diminue d'autant la pénitence que prescrivoient les saintes règles de l'ancienne discipline. Quelquefois elle accorde une indulgence plénière, c'est-à-dire, qu'elle remet

au pécheur pénitent, tout ce qui lui reste à faire pour accomplir la pénitence canonique. Quel avantage, M. F.! Mais non-seulement les Indulgences remettent une partie de la peine temporelle, que le pécheur devroit souffrir en cette vie, elles ont encore la force de diminuer et d'abroger les peines qu'on souffriroit après cette vie dans le Purgatoire, quand on n'a pas entièrement expié ses péchés. Tel est même l'effet de l'Indulgence plénière. Le pécheur pénitent qui la gagne dans toute son étendue, se trouve pleinement quitte devant Dieu; il ne doit plus rien à sa justice; il paroît aussi pur et aussi net aux yeux de cette souveraine Majesté, que s'il sortoit des eaux du Baptême; il est dans la même disposition pour être admis sans obstacle et sans délai à la gloire du Ciel, que les Martyrs, lorsqu'ils venoient de répandre leur sang. Oh! quel bienfait! quelle grâce!

Ah! qu'ils sont donc insensés, ceux qui négligent de gagner les Indulgences! gens grossiers et terrestres dans toutes leurs vues; insensibles aux intérêts de leur ame; plus avides d'un gain terrestre et périssable, que de tous les dons du Ciel! hélas! ce qu'ils négligent maintenant, sera un jour le sujet de leurs regrets; et le traitement le plus doux qu'ils puissent espérer de Dieu, c'est de gémir long-temps dans les flammes vengeresses, où il faut expier après la mort, ce que l'on n'a pas pris soin d'expier pendant la vie.

Pour juger, M. F., quel besoin vous avez du secours des Indulgences, voyez d'un côté le nombre et l'énormité des péchés que vous avez commis, et de l'autre les pénitences que vous avez faites pour les expier; comparez vos dettes avec ce que vous avez fait pour les acquitter. Hélas! un siècle entier de pénitence suffiroit à peine pour expier les péchés de la plupart de ceux qui m'entendent; où sont leurs pénitences équivalentes?

Ah! M. F., si l'Eglise ne venoit à notre secours par la grâce des Indulgences, où en serions-nous? et quand nous aurions le bonheur de mourir convertis et dans la grâce de Dieu, que nous resteroit-il après la mort, que l'attente d'un terrible jugement? La justice de Dieu qui ne seroit pas satisfaite, réclameroit ses droits, et un feu vengeur et purifiant, achèveroit ce qui manqueroit à la juste proportion qui doit se trouver entre nos péchés et notre pénitence. Soyez donc bénie, ô miséricorde infinie de mon Dieu! qui, à la vue des mérites et du sang de Jésus-Christ, ouvrez vos trésors, vous proportionnez à notre foiblesse, et aidez notre incapacité. Oui, mes Frères, le Père juste lève le bras sur nos têtes criminelles; mais le Fils réconciliateur lui présente son sang, l'Eglise le fait couler sur nous; ce sang adorable demande grâce, et l'obtient. Jésus-Christ le donne en payement de nos dettes, et par-là nous sommes acquittés envers la

justice divine. Encore une fois, quelle grâce, quel bienfait!

Cependant, pour l'obtenir, il faut que nous le voulions sincèrement. De si grandes faveurs de la part de Dieu, exigent de la nôtre des dispositions. Quelles sont ces dispositions? c'est ce qui reste à vous expliquer.

Pour gagner l'Indulgence, il faut 1.° être en état de grâce; c'est la disposition habituelle. 2.° Il faut accomplir avec ferveur toutes les œuvres ordonnées; c'est la disposition actuelle..... Suivez-moi.

1.° Il faut être en état de grâce; car l'Indulgence est une faveur que Dieu n'accorde qu'aux justes, qu'à ses amis, qu'à ceux qui ont la grâce sanctifiante. De là se tirent trois conséquences que je vous prie de remarquer, parce qu'elles sont essentielles.

Première conséquence. Puisqu'il faut être en état de grâce, pour gagner les Indulgences, il faut donc renoncer à tout péché; car la grâce et le péché ne peuvent convenir. Renoncement sincère, absolu, efficace: sans cela rien de plus inutile que l'Indulgence; ou plutôt sans cela nulle Indulgence. Dieu peut bien remettre le péché sans remettre la peine; mais il ne remet point la peine du péché, tant que le péché subsiste. Or le péché subsiste, tant qu'on n'y a pas renoncé.

Seconde conséquence. Puisqu'il faut renoncer à tout péché, il suffit donc d'avoir la

conscience chargée d'un seul péché mortel, pour être incapable de gagner l'Indulgence. Je dis plus; et j'ajoute qu'il suffit d'être coupable devant Dieu d'un seul péché véniel, auquel on est secrètement attaché, pour ne pas gagner l'Indulgence dans toute son étendue; car au moins ne peut-on la gagner, par rapport à ce péché véniel dont la tache n'est pas effacée. Tel est l'ordre de Dieu; ordre plein d'équité. Il ne se relâche de ses droits, quant à la peine du péché, qu'à mesure et à proportion que nous en détestons l'offense.

Troisième conséquence. Il faut être vraiment contrit et pénitent; car c'est en termes exprès ce que portent les bulles d'Indulgence: *Si verè pœnitentes.* Or qui dit un vrai pénitent, ne dit pas simplement une personne qui s'est confessée, mais un pécheur touché de l'horreur de ses crimes, qui embrasse avec courage, selon ses forces, les travaux de la pénitence, et qui a toujours son péché présent à ses yeux, pour le pleurer et pour l'expier. Première disposition, il faut être en état de grâce, pour gagner l'Indulgence.

2.° Il faut accomplir les œuvres prescrites par les bulles, et les accomplir réellement: l'intention et la bonne volonté ne suffiroient pas; il faut les accomplir toutes; une seule omise, c'est assez pour nous priver de tout droit à l'Indulgence. Il faut les accomplir au jour et au temps marqués, parce que jointes ensemble, elles ont plus de force et de vertu. Il faut les accomplir en esprit de

pénitence; puisque par une espèce de compensation, elles doivent nous tenir lieu d'une pénitence plus simple et plus sévère.

Quelles sont ces œuvres? je les réduis à trois, la Confession, la Communion et la Prière.

Il faut commencer par la Confession, parce que si l'on a quelque péché sur la conscience, on ne peut point gagner l'Indulgence, et parce que tout le reste étant fait en état de grâce, est plus méritoire, plus satisfactoire, plus digne de Dieu. Il faut faire cette Confession avec le même soin, avec la même ferveur, que si c'étoit la dernière de notre vie, puisque l'effet de l'Indulgence est de nous mettre en état d'aller jouir sans délai de la possession de Dieu, si la mort tout-à-coup nous enlevoit.

2.° Il faut communier avec de saintes dispositions; car c'est en vertu de la Communion, que Jésus-Christ vient dans nous, demeure en nous, et demande grâce pour nous.

3.° Il faut prier pour toute l'Eglise, et conformément aux intentions du Souverain Pontife; je veux dire pour l'union entre les Princes chrétiens, pour la réduction des Hérétiques et pour l'exaltation de la sainte Eglise. Les Papes ont décidé qu'on satisfaisoit à cette obligation, par la récitation de cinq *Pater* et de cinq *Ave*.

Mais je le répète, il ne suffit pas de faire exactement toutes ces œuvres pour gagner l'Indulgence dans toute son étendue; il faut

les accompagner d'une ferveur et d'un esprit de pénitence, qui répondent à la grandeur de cette grâce ; car on ne la gagne qu'à proportion des dispositions qu'on y apporte, et plus ces dispositions sont parfaites, plus les Indulgences sont profitables.

Ah ! M. F., admirons la bonté de Dieu, qui veut bien, à de telles conditions, se relâcher de tous ses droits. Reconnoissons qu'il n'appartient qu'au Père des miséricordes, d'en user ainsi envers des criminels, qu'il pourroit abandonner à toute la rigueur de sa justice. Profitons des grâces privilégiées qu'il nous offre ; recourons aux Indulgences aussi souvent que nous le pourrons. Cependant, lorsque nous les avons reçues, ne nous lassons pas de faire pénitence ; car qui est-ce qui sait s'il a eu les dispositions requises pour les gagner ? D'ailleurs, l'intention de l'Eglise, en nous accordant les Indulgences, n'est point de dispenser les pécheurs de faire pénitence ; elle prétend seulement suppléer à leur foiblesse, à ce qu'ils ne peuvent faire. Le trésor des Indulgences est composé des travaux de Jésus-Christ, des opprobres de sa croix, du sang qu'il a versé pour nous, du sang des Martyrs, des larmes des saints Pénitens, et des bonnes œuvres des Saints. Or, prétendrions-nous recueillir dans l'indolence, le fruit de leurs travaux ? non ; si nous voulons y participer comme le Roi-Prophète, il faut, comme lui, arroser chaque jour notre pain de nos larmes, et que la douleur de notre

contrition ne s'efface jamais de notre esprit et de notre cœur.

Ce qu'il y a de bien admirable encore, c'est que nous pouvons, lorsque les bulles le permettent, gagner les Indulgences pour le âmes qui sont dans le Purgatoire. L'application que nous leur en faisons, est une suite de la communion des Saints, et de l'union que tous les membres de l'Eglise ont avec Jésus-Christ. Faire aux morts le transport des bonnes œuvres prescrites par les bulles, c'est un moyen très-puissant pour les soulager, et ces ames souffrantes l'attendent de nous. Avec quel empressement ne devons-nous pas leur procurer ce secours.

Ne négligez donc jamais, M. F., les occasions de gagner les Indulgences. Vous pouvez par elles soulager les fidèles trépassés, et satisfaire entièrement à la justice divine pour vos propres péchés. Profitez d'une si grande faveur, toutes les fois que l'Eglise vous l'offre.

Oui, mon Dieu, nous en formons aujourd'hui la résolution. Hélas! vos ministres nous trouvent si foibles, qu'ils craignent de nous accabler par la pénitence; aussi ne nous en imposent-ils qu'une très-légère, et qui n'a point de proportion avec celle que nous méritons. Nous voulons donc chercher dans les trésors des Indulgences, un supplément à notre impuissance. Faites que nous y recourions comme à un moyen efficace d'augmenter

en nous votre saint amour, et par votre amour la douleur de nos péchés ; afin qu'après avoir reçu une purification entière, nous puissions vous servir ici-bas le reste de nos jours dans un renouvellement de piété, et vous posséder sans délai après cette vie, dans le séjour de votre gloire.
Ainsi soit-il.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur les défauts ordinaires de la Confession annuelle.

Erat proximum Pascha, dies festus Judæorum. La fête de Pâques, qui est la grande Fête des Juifs, étoit proche. *S. Jean.* 6.

Elle s'approche aussi pour vous, mes chers Paroissiens, cette sainte Pâques dont celle des Juifs n'étoit que la figure. Il faut donc vous y préparer par une bonne confession. Vous allez tous, si l'on en excepte peut-être cinq ou six, satisfaire à ce devoir ; mais ferez-vous tous une bonne confession ? hélas ! pouvons-nous l'espérer, de ceux sur-tout qui ne se confessent qu'à Pâques ? non sans doute ; car ces gens-là ne font cette confession que par manière d'acquit, sans aucune intention de mener une vie plus chrétienne. Aussi cette confession,

bien loin de les réconcilier avec Dieu, ne fait que hâter leur réprobation; elle ne sert qu'à les endormir et à les endurcir dans le mal, en ajoutant chaque année à leurs péchés un sacrilége d'autant plus effrayant, qu'ils s'imaginent faire une œuvre agréable à Dieu, en remplissant un devoir que la Religion leur impose.

Lorsque je dis un sacrilége, je ne prétends pas, mon C. F., que vous m'en croyez sur ma parole. Je vais remettre sous vos yeux, ce qui précède votre confession annuelle, la manière dont vous la faites, le fruit que vous en retirez. Après cela vous jugerez vous-même, si vous avez raison d'être tranquille, ou si vous avez lieu de craindre que toutes vos confessions n'aient été autant de sacriléges.... Rien ne mérite mieux votre attention.

Si pour faire une bonne confession, il suffit de déclarer ses péchés à un Prêtre, d'en demander pardon, et de faire une certaine pénitence que le Confesseur impose, le péché dont la Religion nous fait un monstre, n'aura plus rien qui doive si fort effrayer; rien ne sera plus aisé que de réparer la perte de la grâce. Le chemin du Ciel qui est si étroit, suivant la parole de J. C., sera vraiment une voie large, dans laquelle on marchera aisément.

Après avoir vécu pendant l'année, sans gêne et sans contrainte, ne vous occupant

que de vos affaires ou de vos plaisirs, sans vous embarrasser ni de dompter vos passions, ni de faire de bonnes œuvres, ni de corriger les défauts que vous avez, ni d'acquérir les vertus qui vous manquent; vous viendrez seulement dans la quinzaine de Pâques, raconter vos péchés à un Prêtre. Vous lirez dans un livre, ou vous réciterez par cœur quelqu'acte de contrition; vous direz quelques chapelets, ou quelques psaumes pendant un certain temps; moyennant quoi tout sera dit : vous irez votre train ordinaire; vous ferez ce que vous avez fait; vous vivrez comme de coutume. Les Pâques reviendront, vous répèterez la même histoire. Puis à recommencer pour l'année suivante, et ainsi jusqu'à la mort. C'est-à-dire, que la Confession, ce Sacrement dans lequel vous déployez, ô mon Dieu! toutes les richesses de votre miséricorde, la Confession ne sera plus qu'un simple jeu.

Vous sentez, mon cher Paroissien, que pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut quelque chose de plus; et s'il n'y a rien eu de plus dans vos confessions, vous devez conclure d'abord, que vous n'avez donc fait que de mauvaises confessions. Examinons la chose de plus près. Repassons ce que nous avons dit dans les dernières instructions.

Pour faire une bonne confession, il faut avoir un regret sincère de ses péchés, et s'en repentir du fond du cœur : non pas

parce qu'en les commettant, vous avez fait tort à votre réputation, ou dérangé vos affaires, ou altéré votre santé; non pas parce que vous êtes obligé de découvrir à un Confesseur, des choses que vous voudriez pouvoir vous cacher à vous-même. Si vous ne vous repentez de vos péchés que par des motifs de cette espèce, le regret que vous en avez est purement naturel, et ne vous servira de rien devant Dieu.

Il faut vous repentir d'avoir déplu à sa Majesté infinie, de l'avoir offensée, de l'avoir déshonorée, d'avoir résisté à sa grâce, d'avoir abusé de sa bonté, d'être devenu son ennemi, de vous être mis dans un état qui lui déplaît souverainement, et qui vous rend digne de toute sa colère. Voilà, mon C. F., ce qui doit exciter votre douleur et faire couler vos larmes. Si vous l'avez vraiment cette douleur, vous n'aurez rien de plus pressé que de réparer le mal qui en est la cause, et de rentrer en grâce avec Dieu. Si, au contraire, vous passez une année entière dans ce malheureux état, pendant qu'il ne tient qu'à vous d'en sortir, c'est une preuve que vous n'êtes point fâché d'y être.

Un homme qui, mal-à-propos et sans aucun sujet, se brouille avec son meilleur ami, mais qui reconnoissant tout de suite son imprudence, en a un véritable regret, cherche naturellement l'occasion de se réconcilier: il en profite lorsqu'elle se présente, et si l'on fait pour cela quelques démarches

auprès de lui, il ne manque pas d'y répondre ; autrement on diroit, et l'on auroit raison de dire qu'il ne se soucie pas d'être bien ou mal avec cet ami.

La comparaison est sensible. Celui qui a le malheur de tomber dans un péché mortel ou par foiblesse, ou par surprise, ou par sa mauvaise disposition, s'il a un véritable regret d'avoir perdu la grâce et d'être séparé de son Dieu, il ne pourra pas se souffrir long-temps dans cet état ; il se pressera d'en sortir ; il ira se jeter aux pieds du Prêtre, et se réconcilier avec Dieu. Si, au contraire, il ne voit venir qu'avec peine le temps de cette réconciliation ; si, bien loin d'aller au-devant, il recule toujours tant qu'il peut, c'est une marque qu'il se soucie fort peu de se mettre bien avec Dieu, et par conséquent, qu'il n'est point fâché d'être mal avec lui. Cela est évident.

Et voilà précisément le cas où vous êtes, mon C. P., lorsque vous gardez une année entière, plusieurs péchés mortels sur votre conscience, quoique vous ayez à votre disposition des Confesseurs toujours prêts à vous écouter et à vous réconcilier avec Dieu ; lorsqu'au lieu de répondre à sa grâce qui vous appelle, qui vous sollicite, qui fait toutes les avances de votre réconciliation, vous ne voulez entendre parler de confession qu'à Pâques ; lorsque bien loin de vous présenter du moins au commencement du Carême, comme on ne cesse de vous y exhorter, vous dites que vous avez tout le

temps ; lorsque la quinzaine étant arrivée ; vous différez, vous reculez jusqu'au dernier jour ; lorsque votre Pasteur est obligé d'aller vous chercher, de vous presser, de vous traîner, pour ainsi dire, au saint Tribunal, comme un criminel qu'on conduit à l'échafaud.

Qu'est-ce que cela signifie ? que si la quinzaine de Pâques étoit prolongée jusqu'à la Pentecôte, vous ne vous confesseriez qu'à la Pentecôte ; que si les Pâques n'arrivoient que tous les dix ans, vous ne vous confesseriez que tous les dix ans ; que si l'Eglise n'ordonnoit pas expressément de se confesser une fois l'année, vous ne vous confesseriez qu'à la mort. Voilà le vrai, mon cher Paroissien. Il est donc de toute évidence que ce n'est ni l'amour de Dieu, ni le regret de l'avoir offensé, ni le dessein de mieux vivre, qui vous engagent à vous confesser à Paques ; et il y paroît bien par la manière dont vous vous confessez..... Seconde réflexion.

Il seroit inutile de parler ici de ces brebis errantes et gangrenées, qui, n'allant à confesse que par respect humain, et parce qu'elles auroient honte de ne point faire leurs Paques, s'en vont tous les ans chercher des Confesseurs dont elles ne sont point connues ; et qui, après avoir surpris une absolution, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, viennent se présenter à la Table

pascale, et forcent leur Pasteur à consommer leur sacrilége et leur réprobation, en lui arrachant, pour ainsi dire, des mains, le corps de J. C.... O aveuglement ! ô abus infâme du ministère le plus saint ! ô douleur ! ô scandale ! Mais ce n'est point à vous, M. C. P., que cela s'adresse ; et à Dieu ne plaise que je sois jamais dans le cas de vous faire un pareil reproche.

Vous venez d'entendre le Canon du Concile de Latran. Vous remplissez sans fraude et de bonne foi le commandement de l'Eglise, qui veut que vous confessiez vos péchés à votre propre Prêtre, ou à d'autres, de son consentement, qui l'aident dans ses fonctions, et travaillent de concert avec lui à la sanctification de vos ames. Vous n'avez rien à vous reprocher sur cet article ; malgré cela, je dis que la confession de ceux qui ne se présentent qu'une fois l'année, si l'on en juge par la manière dont elle est faite, n'a rien qui doive les tranquilliser. Ne savez-vous pas que la confession doit être humble, entière, sincère, et accompagnée d'une vraie douleur d'avoir offensé Dieu, et d'un ferme propos de n'y plus retomber ? Or, il est infiniment rare que cela se trouve dans ces confessions qui se font une seule fois l'année. Vous allez vous en convaincre.

Qu'est-ce qu'un Chrétien aux pieds de J. C. dans le tribunal de la pénitence ? C'est un criminel qui se présente devant son juge pour s'accuser lui-même, afin d'obtenir par-

là son absolution et sa grâce ! comment s'exprime-t-il ? Je suis un misérable pécheur, indigne de porter le nom de Chrétien, et d'être appelé l'enfant de Dieu. Je l'ai déshonoré par une vie entièrement opposée à ce que ma religion me commande ; je n'ai eu que du dégoût pour son service ; je l'ai abandonné, la plupart du temps, pour mon plaisir ou pour mes affaires.

Je n'ai assisté aux offices que par habitude ; toutes mes prières n'ont été que routine ; j'ai parlé à Dieu sans penser à lui, souvent même sans savoir ce que je lui disois. Les Dimanches et les Fêtes ont été pour moi, non pas les jours du Seigneur, mais des jours d'oisiveté, de divertissemens, de débauches et d'affaires temporelles. Je n'ai eu aucun soin de garder mes yeux, de retenir ma langue et mes oreilles. La vanité, la jalousie, l'animosité, l'impudicité, sont entrés dans mon esprit et dans mon cœur, sans que j'aie rien fait pour les en empêcher. Il n'y a pas un commandement de Dieu contre lequel je n'aie quelque reproche à me faire. J'ai résisté à ses grâces ; j'en ai abusé, je les ai méprisées. Je suis un ingrat indigne de paroître devant lui, et je suis perdu à jamais, s'il n'a pitié de moi dans toute l'étendue de sa miséricorde.

Voilà, M. C. P., le langage d'un vrai pénitent. Est-ce ainsi que l'on s'accuse, quand on ne vient à confesse que par force ? Vous le savez, ô mon Dieu ! et nous les avons entendues ces confessions d'une année, que

le faux chrétien regarde comme un supplice, et qu'il ne fait qu'avec un regret mortel. Ce n'est point un criminel couvert de honte et pénétré de douleur, qui s'humilie, qui s'accuse, qui demande grâce, et s'en croit indigne. C'est un homme qui raconte une histoire, et qui la raconte mal, qui altère les faits, les diminue, les colore, et cherche toujours à paroître moins coupable qu'il n'est.

Le frère accuse la sœur, la sœur accuse le frère ; les pères et mères rejettent la faute sur les enfans, les enfans sur leurs pères et mères ; le maître charge le domestique, le domestique charge le maître ; presque tous s'accusent les uns les autres. En récitant leur *Confiteor*, ils disent : *c'est ma faute ;* en contant l'histoire de leurs péchés, ils disent ce n'est pas ma faute. On s'excuse sur les occasions, sur les défauts d'autrui, sur la jeunesse, sur le tempérament, sur la force de l'habitude. Point d'humilité, point de sincérité dans ces confessions, qui ne sont faites que par manière d'acquit ; et de là point d'exactitude.

Le Confesseur est obligé de faire mille questions, soit pour découvrir des péchés qu'on ne déclare pas, et dont il soupçonne, avec raison, le pénitent ; soit pour connoître le nombre de ceux qu'on lui déclare, et les circonstances qui les rendent plus ou moins considérables, ou qui en changent l'espèce. Il y a des choses qu'on voudroit ne pas dire, et qu'on ne voudroit pas ca-

cher : on les dit à demi ; comme si nous étions obligés de deviner. Pauvre Pasteur ! *percez la muraille, fouillez dans le bourbier*, vous trouverez des abominations.

On se contente de raconter en gros ce qu'on a fait et ce qu'on a dit. Il est rare qu'on accuse les simples pensées. Mon cher Frère, disons-nous, vous savez que les pensées d'orgueil, de jalousie, de vengeance, d'impureté, ainsi que beaucoup d'autres, sont des péchés, et quelquefois mortels, quand on s'y arrête volontairement et avec plaisir. Ne vous est-il point arrivé d'y tomber ? — Peut-être que oui ; je ne m'en souviens pas, je n'en sais rien. — Eh ! comment se souvenir de toutes les pensées auxquelles on peut avoir consenti depuis un an ?

Il y a des circonstances qui aggravent le péché ; on n'en dit pas un mot. Je me suis enivré, j'ai médit, j'ai commis le péché déshonnête par action, par désir, par paroles. Je me suis querellé, je me suis vengé, ou j'ai voulu me venger, et autres choses semblables. — Mais, combien de fois tout cela est-il arrivé ? Mais avez-vous commis quelqu'un de ces péchés le Dimanche ? les avez-vous commis dans l'Eglise ? les avez-vous commis en présence de vos enfans ? devant beaucoup de personnes ? La réputation ou les biens de votre prochain n'en ont-ils rien souffert ? est-ce par surprise et par foiblesse que vous avez fait le mal ? ou l'avez-vous fait par pure malice ? N'avez-

vous pas ajouté péché sur péché, sous prétexte qu'en vous en confessant, il ne vous en coûtera pas plus d'en dire beaucoup que d'en dire peu ? De tout cela on n'en dit rien, on n'y songe pas, on ne s'en met point en peine.

Il y en a cependant, car il faut tout dire, qui prennent plusieurs jours pour examiner leur conscience, qui font ce qu'ils peuvent pour ne rien oublier, et qui disent assez les choses comme elles sont. Mais c'est avec un air de froideur, d'indifférence, d'insensibilité qui révolte ; pas une parole, pas un gémissement, pas un seul ton de voix qui marque le regret et le repentir. Ils répètent mot pour mot ce qu'ils ont dit l'année d'auparavant ; et ce qu'ils disent froidement aujourd'hui, ils le répèteront l'année prochaine. Voilà ce qui me fait trembler,

Je sais que les soupirs, les larmes, l'air triste et pénitent, ne sont pas toujours des marques infaillibles de conversion. Mais je sais aussi, qu'il est bien difficile de raconter avec la plus grande froideur, et sans le moindre signe d'émotion, des choses qui nous déplaisent, qui nous affligent, et nous causent une douleur véritable, comme le doivent faire nos péchés. M. C. F., cela est bien difficile, et il est bien étonnant que cela n'arrive que lorsqu'il s'agit de vos péchés.

Un homme qui ayant mérité la mort, espèreroit obtenir sa grâce par l'humble aveu de son crime, feroit-il cet aveu et

demanderoit-il cette grâce de sang-froid ? Un malade découvre-t-il à son médecin des plaies profondes et dangereuses, sans laisser échapper le moindre soupir ? Lorsque vous faites part à un ami de vos peines, de vos chagrins, des malheurs qui vous sont arrivés ; vos yeux, vos gestes, votre ton de voix, la manière de vous énoncer, tout cela n'exprime-t-il pas vos regrets, vos douleurs, votre tristesse ? Pourquoi est-ce donc que tout cela ne dit rien, lorsque vous vous accusez de vos péchés, lorsque vous découvrez à un confesseur les plaies de votre conscience, lorsque vous lui faites part des malheurs où vos misérables passions vous ont précipité ? Comment peut-il se faire que les maux de votre ame soient les seuls dont vous parliez sans vous émouvoir, et pour lesquels vous ne donnez extérieurement aucun signe de la douleur qu'ils vous causent, et que vous prétendez avoir dans le cœur ? Ah ! dites plutôt, M. C. F., que votre cœur est aussi froid et aussi sec que vos paroles ; dites que foncièrement vos péchés ne vous causent pas plus de douleur que vous n'en faites paroître dans votre confession. La preuve en est, qu'après cette confession, vous n'êtes ni plus chrétien, ni moins pécheur, ni plus sage qu'auparavant.... Troisième réflexion.

Le regret d'avoir offensé Dieu, renferme nécessairement la volonté de ne plus l'offenser. Cette volonté, quand elle est sincère, nous porte aussi nécessairement à nous tenir sur nos gardes, à veiller sur nos sens et sur les mouvemens de notre cœur, à fuir les occasions, à prier souvent, à faire de bonnes œuvres, à prendre toutes les précautions, à faire usage de tous les moyens nécessaires pour éviter les péchés dans lesquels nous voulons sincèrement ne plus retomber. Que si nous ne faisons rien de tout cela, c'est une preuve certaine que cette volonté n'a rien de sérieux, et que nous imaginons vouloir ce que nous ne voulons pas réellement.

Or, dites-moi, je vous en prie, M. C. P., quelles mesures prenez-vous, après Pâques, pour ne pas retomber dans vos péchés ordinaires ? Que faites-vous pour prévenir vos rechutes ? Ne fréquentez-vous pas les mêmes compagnies ? ne vous exposez-vous pas aux mêmes occasions ? vous dérangez-vous en quelque chose, dans la crainte d'offenser Dieu ? vous gênez-vous davantage pour le servir ! Il est donc véritable que vous ne voulez pas sérieusement vous corriger ; que votre repentir n'a jamais été sincère ; que vos actes de contrition n'ont été que des mensonges ; que vos confessions ne vous servent absolument de rien.

En effet, de quoi vous accusiez-vous, il y a dix ans ? d'impudicité, d'ivrognerie, de médisance, d'envie, de juremens, de colère, de lâcheté dans le service de Dieu. Qu'avez-vous sur la conscience, et de quoi vous accuserez-vous cette année ? De négligence dans le service de Dieu, de colère, d'emportemens, de jalousies, de médisances, d'ivrognerie, d'impureté. Vous avez toujours promis de vous corriger ; vous le promettrez encore ; et vous tiendrez vos promesses comme vous les avez tenues, parce que dans le fond vous ne vous souciez pas de devenir meilleur que vous n'êtes. C'est-à-dire, que vous vous confessez une fois par an, non pas dans l'intention de mener une vie plus chrétienne, mais seulement par habitude, par une certaine routine de religion, par manière d'acquit, pour pouvoir dire en vous-même : je me suis confessé, j'ai fait mes Pâques.

Aveugle ! vous ne voyez donc pas que c'est là une finesse du malin esprit, et un piége qu'il vous tend ? S'il vous proposoit d'abandonner la confession, cette pensée vous feroit horreur, vous ne voudriez pas l'écouter. Il vous laisse faire, en vous retenant toujours à peu près dans les mêmes habitudes, et il gagne des sacriléges.

Ces réflexions vous causeront peut-être du trouble : je le désire, M. C. F., et je prie Dieu de tout mon cœur, qu'après que je serai descendu de chaire, vous soyez vivement tourmentés par les remords de votre conscience,

conscience, et que jetant un coup d'œil sur votre vie passée, vous disiez en vous-même: Ah! je me reconnois dans ce que je viens d'entendre. Oui, depuis trente et quarante ans que je me confesse, je ne l'ai jamais fait qu'avec un dégoût affreux, avec une froideur et une indifférence naturelle. Je n'ai jamais vu venir qu'avec peine le temps de la confession, c'est-à-dire, de ma réconciliation avec Dieu; temps après lequel j'aurois soupiré, s'il y avoit eu dans mon cœur la moindre étincelle de cet amour qui ne peut souffrir d'être séparé de ce qu'il aime. Et si je me suis confessé sans amour de Dieu, je n'ai donc fait que des sacriléges.

Non, je le vois à présent, il n'y a eu dans mes confessions, ni humilité, ni sincérité, ni exactitude, ni repentir véritable, ni volonté sérieuse de mieux vivre; puisque je n'ai jamais pris, que je n'ai pas même pensé à prendre aucune mesure pour corriger mes défauts, pour vaincre mes habitudes, pour devenir meilleur et plus chrétien. Je n'ai donc fait que des sacriléges! Ah! je vais dans ce moment repasser, dans l'amertume de mon cœur, toutes les années de ma vie, et en réparer le désordre par la confession générale de tant de péchés, dont je n'ai malheureusement que trop à craindre de n'avoir pas obtenu le pardon, pour les avoir confessés sans amour de Dieu, sans douleur de l'avoir offensé, sans une volonté bien sincère de ne plus les commettre.

O mon Sauveur ! soyez béni de m'avoir éclairé, en me remplissant d'une frayeur salutaire. Donnez-moi donc cet amour qui couvre la multitude des péchés, qui efface les plus grands crimes. Que la crainte de vos Jugemens, mais par-dessus tout, que votre amour excite en moi un repentir capable d'attirer sur ma pauvre ame, la grandeur de vos miséricordes. Que ce divin amour fonde la glace de mon cœur, et fasse couler mes larmes; qu'elles se mêlent avec votre sang adorable, pour laver mes iniquités, afin que je me présente à votre sainte Table, non pour y manger ma condamnation, mais pour y recevoir le gage de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur la Communion indigne.

Tulerunt lapides ut jacerent in eum. Ils prirent des pierres pour les lui jeter. *S. Jean.* 8.

CET horrible attentat que les Juifs commirent contre le Fils de Dieu, les Chrétiens le renouvellent par l'indigne communion. Ils attentent à la vie de J. C., autant qu'il est en eux: ils veulent le faire mourir, en le plaçant dans leur cœur à côté du démon, son plus cruel ennemi.

Recevoir indignement le Corps de J. C., le souiller, le profaner; ce crime est-il possible, mes chers Frères? Ah! que n'en est-il de ce forfait comme de celui contre lequel un peuple sage ne fit point de loi, parce qu'il jugea qu'il ne se commettroit jamais. Mais, hélas! l'indigne communion n'est que trop ordinaire. En effet, qui sont ceux qui communient indignement? Ce sont ceux 1.° qui cachent ou dissimulent quelque péché mortel en confession. 2.° Ceux qui n'ont pas une vraie douleur de leurs péchés. 3.° Ceux qui conservent une volonté secrète de retomber dans le péché. 4.° Ceux qui demeurent dans l'occasion prochaine du péché, pouvant la quitter. 5.° Ceux qui n'ont pas rendu le bien d'autrui, pouvant le rendre. 6.° Ceux qui ont quelqu'inimitié et qui ne sont pas réconciliés. 7.° Enfin, ceux qui sont dans quelque habitude de péché mortel, et qui ne font pas leurs efforts pour se corriger. Or, M. F., combien y en a-t-il qui, étant dans quelqu'une de ces mauvaises dispositions, osent communier? Mon Dieu! quel crime! et comment pourrois-je en faire comprendre l'énormité? Oui, M. F., la communion indigne est le plus grand de tous les crimes, et c'est celui que Dieu punit le plus rigoureusement, et dans ce monde et dans l'autre. C'est ce que je vais vous prouver. Puissé-je vous détourner d'un crime si énorme, et convertir ceux qui s'en sont rendus coupables!

QUAND on rappelle à son souvenir cet Apôtre qui trahit et vendit son Maître, et ces Juifs qui le crucifièrent, on se figure des monstres dignes de l'exécration de l'univers et de tous les tourmens de l'enfer. Hélas ! M. F., ceux qui communient indignement, c'est-à-dire, en état de péché mortel, renouvellent le même crime. Comme Judas, ils trahissent et vendent J. C., et ils le crucifient comme les Juifs. 1.° Celui qui communie indignement, trahit J. C., et le vend comme Judas.

Le plus cruel ennemi de Dieu, c'est le démon, et c'est au démon que l'indigne communiant livre son Dieu. En effet, communier indignement, c'est communier en état de péché mortel; et celui qui est en état de péché mortel, est l'esclave de Satan. Son ame est la demeure de cet esprit impur, son cœur est son trône. Or, c'est dans cet enfer intérieur qu'il place J. C. Ah ! profanateur sacrilége, à quelles humiliations réduisez-vous votre Dieu ! Est-il possible que ce Dieu si saint soit enseveli dans ce gouffre d'iniquités, dans cette conscience corrompue, et qu'il y soit insulté par le démon qui y habite, qui en est le maître. O ignominie ! ô exécration !

Judas se servit d'un baiser de paix pour trahir son Maître, et employa une marque de tendresse pour le livrer à ses ennemis. Quelle perfidie ! l'indigne communiant va

plus loin encore. Après avoir menti au Saint-Esprit, en déguisant ou cachant ses péchés dans la confession, le respect sur le front, le traître s'avance; il se mêle parmi les fidèles. En vain, du fond de son tabernacle, J. C. lui crie amoureusement: *Mon ami, que venez-vous faire ici? Quoi! vous voulez me trahir par un baiser?* La douceur de ces reproches ne le retient point; il vient à la sainte Table. Le voilà donc, Seigneur, celui qui doit vous trahir. C'est cet homme, humblement prosterné, qui frappe sa poitrine; c'est cette femme qui, les yeux baissés, l'extérieur recueilli, la prière sur les lèvres, se présente à la sainte Communion.... Ainsi donc, on cache ses perfides desseins sous le voile de la vertu. On ne dit pas seulement au démon, comme Judas aux Juifs: *Saisissez-vous de celui que j'embrasserai*; mais de celui dont je me nourrirai. Lorsque son corps sera dans ma bouche, *saisissez-le, prenez-le, c'est lui.* Mon Dieu! quelle perfidie! Mais, voilà le comble du crime et de l'abomination dans le lieu saint. Non, jamais l'enfer n'inspira rien de plus exécrable. L'histoire rapporte qu'un Empereur païen, en haine de J. C., fit placer des idoles infâmes sur le Calvaire et sur le saint Sépulcre. Voilà, M. F., un attentat plus horrible encore. Ce n'est pas parmi les idoles muettes et insensibles que l'indigne communiant place J. C., mais au milieu de ses passions vivantes. Il unit les membres de J. C. à des membres prostitués; il place l'Agneau sans

tache sur une langue souillée de paroles dissolues, de juremens, de calomnies, de mensonges, de médisances; il mêle le sang du Fils de Dieu avec son sang impur. O abomination! mon cœur se serre; les expressions me manquent; je frémis.....

2.° A la perfidie de Judas, l'indigne communiant ajoute l'ingratitude, la fureur et la malice des Juifs. *Pourquoi me persécutez-vous*, disoit le Sauveur aux Juifs? est-ce pour avoir éclairé les aveugles, redressé les boiteux, donné l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, guéri les malades, rendu la vie aux morts? Est-ce donc un crime de vous avoir tant aimés, de vous avoir comblés de tant de bienfaits?

Jésus-Christ dit la même chose au profanateur de la sainte Communion. Ecoutez-le parler par son Prophète: *Encore si ç'eût été un ennemi qui m'eût ainsi traité;* si l'affront m'avoit été fait par des idolâtres qui ne me connoissoient point, par des hérétiques nés dans l'erreur, *il m'auroit été moins sensible.* Mais vous, qui êtes né dans le sein de mon Eglise; vous qui, par le Baptême, êtes devenu mon enfant, l'héritier de mon Royaume, l'objet de ma prédilection; vous que j'ai fait la chair de ma chair, les os de mes os, mes propres membres, afin de vous unir plus intimement à moi. Quoi! c'est vous, ingrat, qui m'outragez par le plus horrible des sacriléges! Enfans chéris, c'est vous qui levez le poignard contre moi!

Quoi! mon fils, vous frappez le cœur de votre Père!

Quels reproches, M. F., et qui n'en seroit pas touché? Mais, l'indigne communiant s'en rit. Les autres ingrats assez souvent se laissent gagner à force d'attentions et de caresses; mais l'indigne communiant s'endurcit, à mesure que Jésus-Christ augmente envers lui ses faveurs. Il accumule ses crimes avec ses communions. Enfin, comme les Juifs firent mourir Jésus-Christ sur la croix, il le fait mourir sur l'Autel.

Quiconque mange indignement le pain sacré, et boit indignement le calice du salut, dit S. Paul, *se rend coupable du Corps et du Sang de J. C.* Epouvantables paroles, capables d'ébranler les plus intrépides scélérats! Ah! si donner la mort à un homme est un si grand crime, concevez, si vous le pouvez, M. C. F., quel est le crime de celui qui veut la donner à J. C. L'eussiez-vous cru, Seigneur, qu'un nouveau calvaire vous étoit destiné, que de nouveaux bourreaux devoient attenter à vos jours et vous crucifier?

Mais quoi! direz-vous, depuis que Jésus-Christ est ressuscité, il ne peut plus mourir, il ne peut pas même souffrir. Comment donc l'indigne communiant peut-il le crucifier de nouveau? Hélas! M. F., si le profanateur ne fait pas mourir J. C. dans sa personne, il le fait mourir dans ses dons. S'il n'est pas déicide d'effet, il l'est de désir.

Je me trompe ; il ôte dans un sens la vie à J. C..... Ecoutez-moi.

Par la Communion, J. C. nourrit les ames, il sanctifie les cœurs, il assure aux corps, jusques dans le tombeau, l'heureuse immortalité. Mais dans le cœur d'un sacrilége, que peut faire J. C. ? Il le demande par son Prophète. Guérira-t-il les plaies d'une ame qui aime ses blessures, c'est-à-dire, sa passion ? Enflammera-t-il de la divine charité des cœurs qui brûlent de l'amour du monde ? Tout Dieu qu'il est, changera-t-il en temple de sa chair le temple des passions ? et ressuscitera-t-il pour la gloire, des corps tout souillés d'impureté ? Qu'en pensez-vous ? fera-t-il ces prodiges ? Non, sans doute. J. C. est donc sans action, sans mouvement, sans vie dans ces consciences impures. Mort spirituelle qui me paroît plus surprenante dans un Dieu, que celle qu'il endura sur le Calvaire. Déicide encore plus affreux !

En effet, les Juifs ne persécutèrent J. C. que dans les jours de sa vie mortelle ; mais l'indigne communiant l'outrage dans les jours de sa gloire. Sans doute la mort de J. C. sur le Calvaire, fut violente et douloureuse ; mais toute la nature en témoigna sa douleur ; les créatures les plus insensibles parurent s'en attendrir. Ici, c'est tout autre chose. Celui que S. Paul appelle, non-seulement le Dieu fort, mais *la force même de Dieu ;* celui devant qui les Chérubins s'inclinent avec respect, est insulté,

meurtri, égorgé; et le soleil ne s'éclipse pas, la terre ne tremble pas, l'autel ne se renverse pas; en sorte que J. C. peut se plaindre à plus juste titre que sur la Croix, d'être abandonné du Ciel et de la terre. Je dis plus, avec S. Paul : *Si les Juifs eussent connu J. C. pour Dieu, ils ne l'eussent point crucifié.* Mais vous, sacriléges profanateurs, vous l'avez mis à mort, le connoissant bien. Son ministre, en vous le présentant, vous a dit ! *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde.* Vous êtes en sa présence, devant ses yeux; il connoît votre cœur. Si vous êtes coupables, n'avancez pas; il deviendra votre juge. Le voilà, c'est un Agneau, mais c'est l'Agneau de Dieu : s'il en a la patience et la douceur, il en a la justice et la puissance. Et cependant vous avez osé en approcher !

Ah ! mon Dieu ! pourquoi ma main ne s'est-elle pas desséchée, quand j'ai donné votre chair sacrée à ces ames criminelles ? Pourquoi vous-même ne les avez-vous pas précipitées dans les abîmes ? C'est, parce que vous avez une éternité pour punir. Mais, que dis-je, M. F. ? Dieu punit l'indigne communiant, souvent dès ce monde même, par les châtimens les plus terribles..... Seconde réflexion.

Dieu punit l'indigne communion par les plus grands maux, soit corporels, soit spirituels.

D'abord par les maux temporels.... J. C. les avoit annoncés, ces maux, à Jérusalem, lorsque versant des larmes et le cœur serré de tristesse, il entra dans cette ville criminelle dans les derniers jours de sa miséricorde. La Prophétie ne tarda pas de s'accomplir. Son accomplissement excite encore aujourd'hui la terreur dans le cœur de ceux qui en lisent l'histoire. Jérusalem assiégée de toute part, ses murs renversés, son temple ruiné, ses prêtres égorgés, ses rues remplies de cadavres; le glaive, le feu, la famine, s'unissant pour détruire cette masse d'habitans malheureux; la mère affamée mangeant son propre enfant; telle fut la vengeance que Dieu tira de ce peuple déicide. Dix-sept cents ans se sont écoulés, et le bras du Tout-Puissant s'appesantit toujours sur lui. Sans temple, sans autel, il est dispersé par tout l'univers, partout haï, méprisé, il nous apprend que le Sang de l'Homme-Dieu est tombé sur lui.

Plus coupables par une mauvaise communion, que les Juifs par la mort du Messie, serez-vous plus épargnés? Non, M. F.; vous vous présentez à la table de J. C. avec aussi peu de religion, que si vous paroissiez à une table profane; vous mangez le pain des Anges avec aussi peu de discernement, que si vous mangiez un pain commun, disoit l'Apôtre aux Corinthiens. Mais, voyez les châtimens dont Dieu vous punit; on ne voit parmi vous que maladies, que langueurs, que morts subites. Ne les éprouvons-nous pas nous-mêmes, Chrétiens, ces

affreux châtimens ; sur-tout en ces dernières années, qu'avons-nous vu ? Hélas ! nos saints Temples détruits, les Prêtres mis à mort, ou exilés, proscrits ; la guerre, les discordes, les morts les plus violentes ! Hommes de peu de foi, qui donnez tout au hasard, ouvrez les yeux : voilà la punition de vos sacriléges, de l'abus et de la profanation que vous faisiez de la sainte Communion.

Dans les premiers temps du Christianisme, les mauvaises communions étoient rares, et ordinairement Dieu les punissoit par des vengeances éclatantes. Ainsi, cette femme dont parle S. Cyprien, ayant osé communier en état de péché mortel, expira, après des convulsions horribles, aux pieds du saint Evêque. Ainsi, ce Prince impudique, si connu dans l'histoire, trouva dans la sainte Hostie, le glaive qui lui donna la mort. Qui vous a dit, sacriléges profanateurs, que le même glaive ne vous frappera pas ? Seigneur, renouvelez ces prodiges, frappez ces audacieux qui osent vous recevoir dans une conscience criminelle. Mais non, mon Dieu, éclairez-les plutôt sur la grandeur de leur crime, et faites-leur connoître les châtimens spirituels que vous leur réservez.

Ces châtimens, M. F., sont l'endurcissement pendant la vie, le désespoir à l'heure de la mort, et la réprobation dans l'éternité.

Endurcissement pendant la vie.... M. F., est-il un aveuglement plus étrange que celui du peuple Juif, ce peuple autrefois si chéri

de Dieu ? Il lit les Ecritures sans les comprendre ; il attend le Messie qui est déjà venu ; il refuse de connoître ce qu'il doit croire. Le voile du temple est déchiré, et le voile de malice qui couvre ses yeux, subsiste encore. Image naturelle de ce qui arrive à l'indigne communiant. Dieu l'abandonne à son crime, et son crime l'endurcit. Dès qu'il a reçu J. C. indignement, tout lui devient facile. Les remords de sa conscience étouffés, son ame sans action et sans force, il va d'abîme en abîme ; les plus terribles menaces ne lui font plus d'impression. Au lieu qu'autrefois, dès qu'il avoit commis le péché, il éprouvoit de salutaires remords ; maintenant, il avale l'iniquité comme l'eau. Dès-lors, les impressions de la grâce ont diminué, la crainte de l'enfer s'est dissipée, la foi des saints mystères s'est éteinte : il est tombé dans les plus grands excès. D'abord, profanateur de son corps, il l'est devenu du corps de J. C. ; et profanateur du corps de J. C., il l'est devenu avec moins de retenue de son propre corps. Enfin, sa vie s'est passée dans une suite de dissolutions et de sacriléges : la mort arrive, et il se livre au désespoir le plus effrayant.

Caïn, après avoir tué son frère, s'écria : *Mon crime est trop grand pour que je puisse en obtenir le pardon.* Quel sera donc le sort de celui qui a attenté à la vie de J. C., et qui a profané son Corps et son Sang ; ce Sang adorable qui crie plus haut que celui

d'Abel ? Voyez Judas : à la vue du Calvaire, le jour même où J. C. meurt pour sauver les pécheurs, il périt en désespéré, sans vouloir se reconnoître, parce qu'il avoit livré le Sang du Juste. Pécheurs responsables du même Sang, craignez le même sort. Oui, ces communions sur lesquelles vous vous aveuglez, ces communions que vous avez faites avec cette inimitié dans le cœur, avec cette attache à la créature, avec ce péché caché en confession ; ces communions qui n'ont été suivies d'aucun changement ; ces communions faites ou par vanité, ou par respect humain, ou par mépris, ou par impiété ; ces communions sacriléges crient vengeance vers le Ciel ; au moment de la mort, elles se présenteront à votre esprit. Grand Dieu ; quelle vue ! quel sera mon sort, dit alors le sacrilége mourant ? Sang précieux, Sang d'un Dieu, ah ! vous êtes pour moi, comme vous avez été pour les Juifs, un Sang qui crie vengeance, un Sang qui demande ma perte. Hélas ! les Juifs n'en connoissoient pas le mérite, et moi j'en savois tout le prix.

Voilà ce que dit en ce dernier moment le profanateur du Corps et du Sang de J. C. Au lieu de recourir à l'efficacité de ce Sang qui pardonne les plus grands crimes, pourvu qu'on en ait une vraie douleur, il se livre au désespoir, il expire.... Il expire. Ah ! M. F., quel est son sort ? Je tremble, je frémis, mais je le dis avec force : l'enfer. Dernier châtiment de l'indigne communion.

La preuve en est dans S. Paul. *Celui*, dit-il, *qui communie indignement, mange son Sauveur, son Juge, son Jugement.* Epouvantable arrêt ! a-t-on jamais entendu rien de pareil ? on savoit bien qu'on lisoit au criminel sa sentence ; mais qu'on lui fît manger sa condamnation, qu'on lui incorporât sa condamnation, qu'on ne fît de lui et de sa condamnation qu'une même chose, on n'avoit rien entendu de semblable, et c'est ce qui étoit réservé à l'indigne communiant. Non, ce n'est pas sur le papier, ni sur le marbre qu'est gravé l'arrêt de sa réprobation, c'est sur son propre cœur. Le Seigneur descendra dans ce cœur, et il y trouvera son Sang qui demande vengeance. Aux autres pécheurs, on prendra le livre fatal où sont écrits tous leurs crimes. Mais aux profanateurs de la sainte Communion, point d'autre livre que le Sang de J. C. Le sacrilége aux pieds de son Dieu, n'aura pour accusateur, pour témoin, pour Juge, que le Sang qu'il aura profané : *Sanguis erit in signum.* A cette vue, l'examen est inutile, la sentence est portée. Le Sang de J. C. demande vengeance ; le profanateur est précipité dans l'abîme éternel.

Ai-je dit quelque chose de trop, M. F. ? hélas ! en ai-je dit assez ? Êtes-vous bien convaincus maintenant de l'énormité de la mauvaise communion ? et croyez-vous qu'il y en ait peu parmi vous qui en soient coupables ? Ah ! oseriez-vous lever la main sur l'Autel, et protester que vous êtes

innocens du Corps et du Sang de J. C.? Mais, que concluez-vous de là, vous qui avez eu le malheur de faire de mauvaises communions? que vous êtes perdu sans ressource? Non, M. F., non; si vous avez eu le malheur de faire d'indignes communions, vous pouvez encore en obtenir le pardon. Allez avouer au Prêtre ce péché que vous tenez caché; ne dissimulez plus rien; faites pénitence, et vos sacriléges, quelqu'énormes qu'ils soient, vous seront remis.

D'autres, peut-être, tireront cette conséquence: Puisque la mauvaise communion est un crime si affreux, il vaut mieux ne pas communier. Si vous raisonniez ainsi, M. F., vous ne vous perdriez pas moins; car celui qui ne communie pas, ne sera pas moins damné que celui qui communie mal; puisque J. C. a déclaré, que celui *qui ne mange pas sa chair, n'aura pas la vie éternelle.* Que devez-vous donc conclure de cette instruction? Qu'il faut communier, et communier souvent; mais qu'il faut le faire dignement, c'est-à-dire, avec les dispositions requises; qu'il faut, suivant l'ordre de S. Paul, *s'éprouver soi-même* avant de se présenter à la sainte Table.

Mais en quoi consiste cette épreuve? A voir si l'on a déclaré sincèrement tous ses péchés au Ministre de J. C.; si l'on s'est excité à une véritable douleur; si l'on est dans la résolution sincère de ne plus retomber dans son péché; si l'on a renoncé à

toute inimitié; si l'on veut fuir l'occasion du péché, restituer le bien mal acquis, faire ses efforts pour se corriger de cette habitude; enfin, si l'on a commencé à faire pénitence, et si l'on sent dans son cœur un désir ardent de recevoir la chair adorable de J. C. Voilà le témoignage qu'il faut pouvoir se rendre à soi-même pour approcher de la sainte Table, et pour ne point profaner la sainte Communion.

O mon Sauveur, mettez vous-même ces dispositions dans mon cœur, afin que je communie toujours dignement; et qu'en vous recevant, je ne mange jamais mon jugement et ma condamnation, mais que je reçoive le gage de la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur les dispositions à la Communion.

Dicite filiæ Sion : ecce Rex tuus venit tibi. Dites à la fille de Sion : voici votre Roi qui vient à vous. *S. Matth.* 21.

QU'ELLE est agréable et consolante pour vous, M. C. P., la nouvelle que nous sommes chargés de vous apprendre! Qu'il est agréable et consolant pour moi d'en être le porteur, et d'annoncer l'arrivée de J. C. à

un peuple qui l'aime ! Oui, M. C. P., vous êtes des brebis fidèles ; vous avez entendu la voix de ce bon Pasteur, vous l'avez suivi ; vous serez son peuple, et il sera votre Dieu. Pourrois-je parler autrement, après avoir vu parmi vous, pendant ce Carême, tant de zèle et d'assiduité pour le saint sacrifice de la Messe, tant de goût et d'empressement pour la parole de Dieu ?

Cette parole n'est que la voix de J. C., et si elle a fait sur vous des impressions si salutaires, que sera-ce lorsque vous le posséderez lui-même dans le Sacrement de son amour ? Jérusalem, ouvrez vos portes : c'est le fils de David, le Roi de gloire, le Sauveur du monde, qui arrive. M. C. P., voilà Jésus-Christ qui vient faire son entrée dans vos ames ; courez au devant de lui par vos empressemens et par vos désirs ; que tous les cœurs s'ouvrent pour le recevoir ; mais que tous les cœurs se purifient. Le Saint des Saints n'établira sa demeure que dans les ames pures et innocentes ; seules, elles goûteront les douceurs ineffables de ses divines consolations.

Voyons donc en quoi consiste cette pureté de cœur, et quels sont les sentimens que la présence de J. C. inspire à ceux qui le reçoivent avec un cœur pur. Nous comprendrons par-là dans quelles dispositions il faut être, soit avant de communier, soit dans le moment même de la Communion, soit après la Communion.

Je vous rends justice, M. C. P., vous

êtes d'une exactitude singulière à déclarer toutes les fautes dont vous vous reconnoissez coupable. N'eussiez-vous oublié qu'un péché véniel ; ne vous fût-il échappé après votre confession, qu'une légère impatience, vous ne voudriez point approcher de la sainte Table, sans vous en être accusé auparavant. Vous avez donc déchargé aux pieds de J. C. et à l'oreille de son Ministre, le fardeau de toutes vos iniquités ; les extravagances de l'orgueil, les bassesses de la jalousie, les petitesses de la vanité ; les aigreurs de la colère, le scandale de vos différends, le poison de vos inimitiés ; vos emportemens, vos juremens, vos mensonges, vos injustices, vos actions ou vos paroles déshonnêtes, votre négligence, votre tiédeur, et, en un mot, tout ce qui vous pesoit sur la conscience. Ce sont là comme autant de branches de cet arbre maudit, dont la racine est au fond de votre cœur ; vous les avez coupées, vous les avez jetées sur le passage de J. C. ; mais avez-vous été jusqu'à la racine ?

Avez-vous arraché de ce misérable cœur toutes ces affections criminelles qui l'embarrassent, qui le souillent, et le rendent impur aux yeux de Dieu ? Ne conservez-vous pas intérieurement une attache secrète pour les péchés dont vous avez demandé pardon, que vous avez promis à Dieu et à votre Confesseur de ne plus commettre ?

Je ne demande pas, prenez bien garde, je ne demande pas si vous ne sentez plus

aucune inclination pour le mal. Cette malheureuse inclination qui est une suite du péché d'Adam, ne mourra qu'avec nous : elle se trouve dans les plus justes ; et l'apôtre saint Paul, ce vase d'élection, ce prodige de grâce, après avoir été ravi au troisième ciel, sentoit en lui-même une loi qui combattoit la loi de J. C. Ce penchant que tous les hommes ont pour le mal, et qui est en nous, malgré nous, bien loin de nous éloigner de la Communion, doit nous engager, au contraire, à nous en approcher souvent, parce que l'Eucharistie, comme le Concile de Trente et tous les saints Pères l'enseignent, est le contre-poison du péché, un préservatif efficace contre la corruption de notre nature. Rien n'est plus capable d'amortir les feux de la concupiscence, et d'affoiblir nos mauvaises inclinations, que le fréquent usage de la chair et du sang de J. C.

Le penchant qui nous porte au mal, et l'attachement ou l'affection pour le mal, sont par conséquent deux choses bien différentes. Il y a des personnes très-chastes, qui ont en horreur les péchés déshonnêtes ; qui aimeroient mieux mourir que de les commettre, quoiqu'elles sentent en elles-mêmes un penchant qui les y porte. S. François de Sales nous apprend qu'il étoit naturellement vif et enclin à la colère, il fut cependant l'homme le plus doux de son siècle. Ce n'est donc pas votre mauvais penchant qui souillera votre cœur, tant que vous le

combattrez avec le secours de la grâce. Ce qui le souille, c'est une certaine attache que la plupart des pécheurs conservent pour le péché, lors même qu'ils en paroissent très-repentans, et bien résolus de ne pas y retomber davantage.

Je m'accuse de m'être souvent enivré, je m'en repens de tout mon cœur; cela ne m'arrivera plus; mais renoncer au cabaret, c'est ce que je ne saurois promettre, et à quoi je ne puis me résoudre. Je m'accuse d'avoir commis le péché déshonnête, j'en ai un grand regret, je n'y retomberai de ma vie, moyennant la grâce de Dieu; mais ne plus voir cette personne, ne plus fréquenter cette compagnie; vous promettre que je ne tiendrai pas quelquefois, lorsque l'occasion s'en présentera, certains propos un peu libres pour m'amuser; je ne saurois m'y résoudre. M. C. P., je n'en dis pas davantage; vous m'entendez, interrogez votre conscience, soyez de bonne foi, et vous conviendrez que l'amour du péché reste souvent au fond du cœur, dans le temps même qu'on s'en accuse, et qu'on promet de ne plus le commettre. Et de là, mon Dieu, que de confessions nulles, que de communions sacriléges!

Rompez donc, ah! rompez tout-à-fait, les liens qui vous embarrassent et vous retiennent. C'est en vain que vous voudriez allier deux choses incompatibles, l'amour de Dieu, avec l'amour de ce qui est défendu par la loi de Dieu. Purifiez-le donc, ce

misérable cœur, de toutes ses affections charnelles ; de sorte que vous puissiez dire comme le saint roi David : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt.* Vous savez que dans ce moment, je suis totalement détaché de tout ce qui m'a fait perdre votre grâce, et résolu de mourir plutôt que de m'y engager de nouveau. Oui, mon Dieu, je vous fais le sacrifice du plaisir que j'aurois à voir cette personne avec laquelle je vous ai si souvent offensé ; du plaisir que j'aurois à fréquenter cette compagnie qui m'a perdu ; du plaisir que j'aurois dans ce cabaret, de ces discours qui flattent mon goût et mes inclinations vicieuses. Je vous sacrifie tout cela ; j'y renonce, Seigneur, consommez votre ouvrage ; faites descendre le feu du ciel sur le sacrifice que je vous offre. Que le feu brûlant de votre amour détruise toutes mes attaches criminelles ; qu'il dessèche toutes les humeurs vicieuses du péché, qu'il consume tout ce qui pourroit vous déplaire.

Voilà, M. C. F., ce qu'on appelle purifier son cœur. Si le vôtre est dans cette disposition, vous le sentirez bientôt animé d'un désir ardent de recevoir Jésus-Christ. De même qu'un malade commence à sentir la faim et demande à manger, lorsque son estomac est purgé de sa bile et de la corruption qui lui causoient du dégoût pour la meilleure nourriture ; ainsi votre ame purgée de toutes ces affections qui l'atta-

choient au péché, ne manquera pas de soupirer après ce pain délicieux que Jésus-Christ lui a préparé pour la faire vivre, pour la soutenir et pour réparer ses forces.... Seconde Réflexion.

LORSQUE l'ame est dégagée de toute affection au péché, et parfaitement purifiée, quelle est sa ferveur au moment de la Communion! Le voilà qui arrive, le bien-aimé de mon cœur, s'écrie-t-elle : allons à lui avec confiance. Ouvrez-vous, mon cœur; ouvrez-vous, toutes les portes de mon ame : *attollite portas.*

Et quand elle l'a reçu : ah! que ce moment est délicieux, se dit-elle ! Il s'est donné à moi, ce Sauveur de mon ame; il repose dans mon cœur; oui, je le tiens, je le possède; il est à moi comme je suis à lui. Oh ! que sa présence est aimable ! que son entretien est doux ! que sa conversation a de charmes ! Parlez, mon bon Sauveur, parlez : votre serviteur vous écoute. Je ne laisserai échapper aucune de vos paroles, je serai attentif aux moindres mouvemens de votre grâce.

C'est dans ce moment que l'ame bien préparée entend au-dedans d'elle-même je ne sais quel langage secret qui la ravit : Je suis ton Créateur et ton Dieu; ouvre les yeux et reconnois ton Sauveur. C'est moi que tu as si souvent offensé, que tu as si mal servi; pour qui tu n'as eu que froideur, que dégoût, qu'indifférence. Mais je suis ton Père, je te

pardonne tout, j'oublie tout; rends-moi donc amour pour amour; ne te sépares jamais plus de moi. Quel mal t'avois-je donc fait pour que tu m'abandonnasses de la sorte! Je n'avois rien épargné pour gagner ton cœur. Je te le demandois depuis long-temps, et tu me le refusois. Je t'offrois le mien, et tu n'en voulois point. Mais enfin, nous voilà réunis. Je me suis donné à toi sans réserve. Tout riche, tout puissant que je suis, je ne saurois te donner davantage. Mon corps, mon ame, mon sang, ma divinité, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tu le possèdes; il ne tient qu'à toi de me conserver à jamais dans ton cœur.

Rassure-toi, mon C. E., console-toi, essuie tes larmes, reçois le baiser de paix, le gage et le signe éternel de mon amour. Ne crains rien: tes passions sont vives, je les amortirai; ta volonté est foible, je la fortifierai; ton cœur est fragile, je le conforterai. Je viens d'unir mon cœur au tien; unis ensemble nous ne ferons plus qu'un cœur et qu'une ame.

Ah! mon aimable Jésus! c'en est trop. Je suis couvert de confusion. Votre tendresse et mon ingratitude m'accablent. Hélas! mon corps a été l'instrument du péché qui vous déshonore; et vous en faites aujourd'hui votre Temple! Toutes les puissances de mon ame se sont révoltées contre vous; et cette ame ingrate, vous vous êtes uni à elle, vous ne faites plus qu'un avec elle; vous l'appelez votre épouse, votre bien-

aimée ! Quel excès d'amour ! et qui pourra le comprendre ? Quel prodige de miséricorde ! et comment pourrois-je y répondre ? Que puis-je faire autre chose, ô mon Dieu ! que de m'abîmer, que de m'anéantir devant vous ?

Vous voilà donc descendu dans mon cœur, divin Jésus ! Ah ! que de misères n'y découvrez-vous pas ? Pauvre cœur, pauvre cœur, source de tant de péchés, que ta misère est grande, et que tu es à plaindre ! Mais non. Le médecin tout-puissant, le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation est venu en moi. Le remède à tous les maux, le principe de tout bien, mon espérance, mon appui, ma force, ma joie, mon trésor, mon tout, mon Dieu, mon Sauveur réside actuellement dans mon cœur. O mon ame, donnez-lui mille bénédictions. Abandonnez-vous à la reconnoissance la plus vive, et à l'amour le plus tendre. Il efface vos iniquités, il guérit vos plaies, il vous arrache à la mort du péché, il vous comble de ses grâces, il vous couronne de ses miséricordes, il vous rassasie de tous ses biens, il fait revivre votre innocence, il vous rend votre première beauté, il s'unit étroitement à vous ! Bénissez-le, mon ame, et n'oubliez jamais le jour où il vous a comblée de tant de bienfaits. Cet heureux souvenir, M. F., vous fera conserver les fruits de la sainte Communion.

Troisième Réflexion.

JE me suis aperçu, M. C. P., que vous appeliez le jour de votre communion *votre bon jour*. Oh ! que vous avez bien raison de vous exprimer de la sorte, si toutefois vous avez mangé le pain des Anges avec un cœur pur. Oui, vous avez fait *votre bon jour*, lorsque vous vous êtes unis à J. C.; comme vous avez fait votre mauvais jour, lorsque vous vous êtes séparés de lui.

Lorsque vous vous livriez aux excès du vin, lorsque vous commettiez cette action honteuse dont vous rougissez encore actuellement, vous faisiez *votre mauvais jour*. Lorsque vous juriez dans les accès de votre colère; lorsque vous murmuriez contre la Providence; lorsque vous vous vengiez de votre ennemi, ou que vous lui souhaitiez la mort; lorsque vous déchiriez la réputation de votre frère par vos médisances ou vos calomnies, vous faisiez vraiment votre mauvais jour.

Vous faisiez votre mauvais jour, lorsque vous passiez au cabaret ou au jeu le temps que vous auriez dû passer à l'Eglise; lorsque vous choisissiez le Dimanche et les Fêtes, pour vaquer à votre commerce, pour courir loin de votre paroisse, à vos affaires. Hélas ! il n'y a peut-être pas de jours de l'année où vous n'ayez pu dire le soir, après avoir examiné votre conscience : j'ai fait aujourd'hui une mauvaise journée. Ah ! que de mauvais jours ! et que vous pourriez bien

leur appliquer ces paroles de Job : Périsse à jamais le jour où le péché a pris naissance dans mon cœur ; où j'ai perdu la grâce de mon Dieu ; où je me suis séparé de J. C. ! Que ces malheureux jours soient effacés ; que leur mémoire périsse devant Dieu ; je n'en conserverai le souvenir que pour les détester. Jours perdus pour le Ciel, et consacrés à l'enfer, puissiez-vous ne revenir jamais !

Tels sont, M. C. P., les sentimens que vous devez avoir, lorsque vous dites : *j'ai fait mon bon jour.* Oh ! qu'il est bon ce jour, où J. C. a répandu sur votre ame toutes les richesses de sa bonté ! Souvenez-vous-en donc, et que la pensée de ce jour heureux vous fortifie contre les tentations du démon.

Repassez dans votre esprit les dispositions dans lesquelles vous avez été en vous approchant de la Communion. Vous vous êtes prosternés humblement sur les marches du Sanctuaire : vous avez levé les yeux et vous avez regardé avec respect et attendrissement, entre les mains du Prêtre, celui que les Anges ne se lassent point de contempler. Vous avez étendu les mains, vous avez ouvert la bouche, vous avez reçu le Dieu de l'univers, l'Agneau sans tache, sur votre langue ; votre corps tout entier a été consacré, sanctifié par l'attouchement de cette chair adorable, qui est devenue votre propre substance. Après cela, voudriez-vous profaner de nouveau ce corps divinisé, et

souiller ces membres qui sont devenus les membres de J. C.? En ce jour, devez-vous dire, mon corps est devenu comme un Ciboire, comme un Calice dans lequel on a mis le Corps et le Sang de J. C. Celui qui prendroit les vases sacrés, et les rempliroit de fumier, ne seroit-il pas un sacrilége et un impie? Oui, sans doute. Mais serois-je moins criminel, si je faisois servir désormais à la corruption du péché mon corps, ce corps dans lequel J. C. est descendu et où il repose comme dans son Tabernacle ?

Dans le moment où il s'est donné à moi, mon esprit et mon cœur étoient remplis de lui, et de ses divins Mystères; je pensois à ses bontés et à mon ingratitude, je formois la sage résolution de lui être toujours fidèle. Pénétré de reconnoissance, embrasé d'amour, je goûtois au dedans de moi, je ne sais quelle douceur que je ne pouvois exprimer. Comment souffrirois-je après cela, que cet esprit et ce cœur fussent encore souillés par des pensées d'orgueil, par des représentations honteuses, par des désirs impurs ?

Non; j'ai fait un pacte avec mes yeux, je ne l'oublierai point; et dans l'occasion, je dirai : Souvenez-vous, mes yeux, que vous avez vu l'Agneau sans tache; vos regards se sont fixés sur lui, comme sur le digne objet de mes désirs et de mon amour. Fermez-vous, détournez-vous de ces misérables objets qui vous séduiroient.

J'ai fait un pacte avec mes oreilles, je ne l'oublierai point, et je dirai : Souvenez-vous,

mes oreilles, que vous avez entendu la voix de J. C., et celle de son Ministre qui me disoit : Le voici. *Ecce Agnus Dei.* Soyez donc à jamais fermées aux discours indécens, aux chansons déshonnêtes, et à tout ce qui pourroit blesser la pureté de mon cœur.

J'ai fait un pacte avec mes mains, et je m'en souviendrai. Elles ont exprimé mon empressement, lorsque je les ai élevées vers J. C.; ma douleur, lorsque j'ai frappé ma poitrine; la ferveur de mes prières, lorsque je les ai jointes, en me prosternant devant sa souveraine Majesté. Non; je ne les souillerai plus, ni par le vol, ni par aucune action criminelle.

J'ai fait un pacte avec ma langue et ma bouche. Je ne l'oublierai point, et je dirai : O ma langue ! ô ma bouche ! vous avez été consacrées par la chair de J. C.; ne servez plus aux excès de la gourmandise, aux juremens, à la médisance, aux paroles obscènes, aux injures, au mensonge.

En un mot, mon corps est devenu le temple de J. C., je m'en souviendrai, et ce temple vivant ne sera jamais profané. Je veillerai sur mes sens ainsi que sur mon cœur, pour ne point perdre le Dieu qui s'est donné à moi. C'est lui qui a formé en moi cette bonne résolution; c'est lui qui m'accordera la grâce d'y être fidèle.

Voilà, M. F., voilà les sentimens et le langage d'un Chrétien qui communie, non par manière d'acquit, et pour dire, j'ai fait

mes Pâques ; mais dans l'intention de s'unir étroitement à J. C., de sustenter son ame dont il connoît la foiblesse, et le besoin qu'elle a de manger, et de manger souvent le pain de vie.

Fasse le Seigneur, que vous soyez tous dans cette disposition, et qu'étant purifiés de toute la corruption du péché, vous apportiez à sa sainte Table, une faim spirituelle qui annonce la guérison et la santé de votre ame ; qui lui fasse trouver dans le corps de J. C. une nourriture délicieuse dont la vertu lui donne des forces, et la mette en état de marcher ferme dans le chemin du Ciel ; de vaincre les ennemis qui pourroient l'attaquer, de surmonter les tentations du démon, du monde et de la chair. Que le Corps et le Sang de J. C. soient un remède efficace contre toutes les maladies auxquelles cette pauvre ame a été sujette.

Venez donc, ô divin Sauveur, venez, tous mes Paroissiens vous désirent. Je leur ai porté vos ordres : ils les ont reçus avec des sentimens pleins de respect et de reconnoissance. Je leur ai annoncé votre arrivée : ils se disposent à vous recevoir. Il me semble que j'aperçois dans ce moment, non pas cet Ange qui remuoit les eaux de la Piscine, mais votre esprit, ô mon Dieu, qui remue et trouble les consciences. Les remords se réveillent aux approches de cette grande solennité. Le pécheur même endurci, ne sauroit s'en défendre tout-à-fait. Ce trouble salutaire, ô mon Sauveur, est le commen-

cement de vos miséricordes, le premier effet de cette voix toute-puissante qu'ils viennent d'entendre, lorsque nous leur avons dit de votre part : *Fille de Sion, voilà ton Roi qui arrive.* Achevez votre ouvrage, grand Dieu! le pécheur est ébranlé : achevez sa conversion; qu'il confesse son crime; qu'il se jette entre les bras de votre miséricorde, qu'il soit absous, lavé, purifié, sanctifié. Que nous ayons la douce consolation de l'introduire dans la salle du festin, et de le faire asseoir à votre Table.

Répandez, ô bon Pasteur, répandez sur ce cher troupeau de nouvelles bénédictions pendant cette sainte quinzaine. Lavez toutes les taches; purifiez tous les cœurs; préparez-y vous-même votre demeure; rendez-les dignes de vous recevoir. Que la Communion à laquelle ils se préparent, soit vraiment pour chacun d'eux le commencement d'une vie plus chrétienne, et le gage de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LE VENDREDI-SAINT.

Sur la Passion de Jésus-Christ.

Traditus est propter delicta nostra. Jésus-Christ est mort à cause de nos péchés. *Rom.* 4.

DANS ce jour, que l'Eglise consacre à pleurer la mort de Jésus-Christ, il me suffiroit, M. F., de vous présenter l'image de votre Sauveur attaché à la croix, pour vous faire connoître jusqu'à quel point il vous a aimés, et combien le péché outrage Dieu. Cette vue seule seroit plus touchante que tous mes discours. Oui, sa tête couronnée d'épines, et penchée sous le poids de la douleur; ses yeux mourans, son corps couvert de blessures, épuisé et défiguré par les supplices, vous parleroient avec plus d'éloquence que je ne pourrois le faire. Approchez-vous donc de la croix, Chrétiens, c'est le lit de douleur de votre Sauveur mourant. A la vue de ses souffrances, apprenez ce que c'est que le péché; puisque, pour l'expier, il a fallu qu'un Dieu fît tant de sacrifices. Soyez sensibles à ses douleurs; mais soyez-le aussi aux outrages que vous lui faites. Si la mort de J. C. arrachoit seulement de vos yeux quelques larmes stériles, occasionnées par la sensibilité, sans arracher de vos cœurs des regrets et des gémissemens sur la mort que

le péché donne à vos ames ; ah ! permettez-moi de vous le dire, les créatures inanimées auroient été aussi sensibles que vous à la douloureuse mort de leur Auteur ; puisqu'alors le soleil s'obscurcit, la terre s'ébranla, les rochers se brisèrent.

Si les injures que vous faites au meilleur des Pères par le péché, ne vous touchent point, soyez au moins effrayés des vengeances terribles auxquelles elles vous exposent. Si J. C., pour s'être chargé du péché, sans l'avoir commis, est traité si rigoureusement, que sera-ce du pécheur lui-même !

Pour recueillir le fruit de la cérémonie sainte et lugubre qui nous rassemble, considérons J. C. dans le jardin des Olives, se livrant à la douleur la plus vive, à cause de nos péchés, et nous montrant par-là combien le péché outrage son Père. Considérons-le sur la croix, souffrant et mourant pour satisfaire à la justice de son Père, et nous apprenant par-là les vengeances auxquelles le péché nous expose.

O Croix sacrée de Jésus, découvrez-nous toute l'étendue de son amour pour nous, et toute l'énormité du péché ; afin qu'évitant le péché avec horreur, afin qu'aimant Dieu parfaitement, nous trouvions en vous, au jour du Jugement, notre bonheur et notre triomphe, comme vous êtes aujourd'hui notre espérance et notre appui..... *O Crux, ave.*

POUR se former une idée de la douleur qu'eut J. C. dans le jardin des Olives, il faudroit comprendre la grandeur de son amour. Il aime infiniment son Père, et il le voit infiniment outragé par les hommes. Il aime excessivement les hommes, et il les voit excessivement coupables, et destinés à des supplices éternels. Quel spectacle pour le plus sensible des cœurs! Que lui suggère son amour? de réparer lui-même l'outrage fait à son Père par les hommes; de délivrer les hommes des châtimens qu'ils méritent, en se substituant à leur place.

Je le sais, mon Père, dit-il, tous les hommes ensemble ne sont pas capables de satisfaire à votre justice. Toutes les victimes qu'ils pourroient vous offrir sont indignes de vous. Mais, *me voici :* frappez sur moi; la victime est digne de vous; frappez, Dieu saint et juste; et votre Majesté outragée sera parfaitement satisfaite, et le péché sera puni autant qu'il mérite de l'être.

Le Père accepte l'offre de son Fils; il le charge de toutes les iniquités des hommes; et dès-lors, il ne le regarde plus comme l'objet aimable de ses complaisances, mais comme une victime de malédiction, couverte de tous les crimes du monde. Au même instant, Jésus-Christ se sent comme investi de tous nos péchés. Quel poids affreux! quel calice amer pour le Saint des Saints! le boira-t-il? Hélas! dès qu'il en approche

ses lèvres, une douleur vive s'empare de son ame : il tombe dans une tristesse profonde, l'ennui l'accable, la frayeur le saisit. Ah! mon Père, s'écrie-t-il : *faites que ce calice s'éloigne de moi.* Non ; il faudra le boire jusqu'à la lie.

Jésus se soumet, sa douleur augmente ; il vient auprès de ses Apôtres pour la partager avec eux : *Mon ame*, leur dit-il, *est triste jusqu'à la mort ; veillez donc, et priez avec moi.* Mais, plongés dans un lâche sommeil, ils ne l'entendent pas. Il se retire, et recommence sa prière : même désolation. Il revient à ses Apôtres : même abandon. Il retourne à son Père : même inflexibilité.

C'est alors qu'il se livre à toute l'amertume de sa douleur. S'unissant à la sévérité de son Père, pour punir les péchés dont il s'est chargé, il se représente à lui-même tous les supplices, tous les opprobres qu'il va souffrir. O que d'horreurs se présentent alors à ses yeux! Il voit toutes les puissances de l'enfer déchaînées contre lui ; tous les foudres de la justice divine prêts à éclater sur sa tête auguste, et tous les pécheurs armés contre sa personne sacrée. Il entend toutes les injures, tous les blasphèmes qu'on va vomir contre lui ; il compte les souflets et les coups qu'on va décharger sur son corps adorable ; il voit les chaînes, les fouets, les épines, les clous et la croix qu'on lui prépare. Il voit, (hélas! c'est là la plaie la plus sensible à son cœur) il voit que sa mort sera inutile pour le plus grand

nombre ; que son sang sera foulé aux pieds, ses saints Mystères outragés, ses divins Sacremens profanés, son Eglise déchirée par les schismes et les hérésies, affligée et déshonorée par les scandales de ses enfans. Enfin, il voit presque tous les hommes mépriser son amour, rejeter les bienfaits de leur rédemption, et courir à leur perte, malgré tous ses travaux et ses souffrances.

C'est donc en vain que je m'immole, s'écrie-t-il ; il sera donc encore outragé, ce Dieu que j'honore par tant d'humiliations ! il renaîtra donc encore, ce détestable péché que j'expie par tant de larmes ! ils périront encore ces hommes que je vais racheter par tout mon sang ! Ah ! si mon sang, répandu pour eux, ne les purifie pas, ne les convertit pas, il redoublera contr'eux la colère de mon Père, et rendra plus dévorans les feux de l'enfer.

Il se perd, il se plonge dans cette idée désolante ; il demeure immobile, jetant de profonds soupirs. Tantôt ses larmes coulent, tantôt la violence de sa douleur les arrête. On n'entend plus que quelques paroles entrecoupées d'une voix foible et mourante : *Mon Père, mon Père ;* ah ! soyez touché de l'état où est votre fils : éloignez de moi ce calice.

Que dites-vous, divin Sauveur ? si vous ne buvez point le calice de la colère de votre Père, il nous faudra le boire nous-mêmes, et pourrons-nous en supporter la

rigueur ? Il nous faudra donc périr éternellement ?

Non, M. F., il nous aime trop, ce bon Sauveur, nous lui sommes trop chers pour qu'il nous laisse entre les bras de la justice de son Père ; son amour triomphe enfin des répugnances de la nature dont il s'est revêtu. Un Dieu outragé, des hommes qui périssent !... A cette vue, il avale le calice et toute son amertume. Mon Père, vengez-vous : hé bien ! punissez, punissez en moi le péché ; déchargez sur votre fils tout le poids de votre colère : *O mon Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne.*

Hélas ! ses souffrances redoublent avec son obéissance, ses yeux s'abattent, son visage se couvre de la paleur de la mort : il tombe en agonie. O quelle cruelle agonie ! son sang, pressé vers le cœur, mais repoussé avec effort par l'ardeur de son amour, cherche un passage, et sort par tous les membres de son corps. Son auguste visage en est tout arrosé, tout son corps en est imbibé, la terre même en est abreuvée. Il reste couché sur la terre tout baigné de cette sueur de sang : *Factus est sudor ejus sicut gutta sanguinis decurrentis in terram.*

Mes Frères, est-ce bien là le Fils de Dieu, ce Dieu puissant qui, d'une seule parole, a créé l'univers, ce fils bien-aimé du Père, son image, sa gloire, sa splendeur ? Oui, oui, Chrétiens, cet état si excessif d'humiliations et de souffrances où vous le voyez, bien loin d'affoiblir votre

foi, prouve sa divinité. Car, il n'y a qu'un Dieu qui puisse concevoir et sentir si vivement l'outrage que le péché a fait à Dieu. Mais cette vue ne fera-t-elle point d'impression sur nous ? Ne nous inspirera-t-elle pas la plus vive horreur du péché ? une douleur amère de l'avoir commis ?

O péché, monstre exécrable ! comment ai-je pu te commettre ! et te commettre si souvent, et te commettre avec tant d'indifférence ! ou plutôt, ne devrois-je pas mourir de regret de t'avoir tant aimé ? O mon cœur ! comment ne vous brisez-vous pas en ce moment ? Quoi ! votre Dieu pleure vos iniquités avec des larmes de sang, et vous seriez insensible !

O Jésus ! donnez-moi, je vous en conjure, donnez-moi un peu de part à cette douleur infinie. que vous avez conçue de mes péchés. Faites couler de votre divin cœur dans le mien, une goutte de ce torrent d'amertume dont le vôtre est inondé. Si je ne suis pas assez heureux pour effacer mes péchés par l'effusion de tout mon sang, ah ! du moins, que j'en sois assez affligé pour les laver continuellement dans mes larmes.

Versez, mes yeux, versez des torrens de larmes sur cet orgueil, sur ces intempérances, sur ces colères, ces injustices, ces médisances, ces impuretés, sur tous ces crimes qui ont jeté mon Sauveur dans cet excès d'humiliations et de souffrances.

Sont-ce là vos sentimens, M. F.? Ah !

seroit-il possible que la vue de Jésus agonisant, suant sang et eau par la douleur qu'il a de vos péchés, ne vous pénétrât pas de regret de les avoir commis? que si vous y êtes encore insensibles, considérez sur la croix cet Homme-Dieu, qui par la mort cruelle qu'il souffre, satisfait à la justice de son Père, et vous apprend les vengeances terribles auxquelles le péché vous expose.

AVANT de considérer Jésus-Christ sur le Calvaire, méditons, M. F., les préludes de sa douloureuse mort. La lâche complaisance de Pilate le livre à la rage d'un peuple furieux. Attaché à une funeste colonne, déjà tout son corps n'est qu'une plaie. Les coups redoublés de ses bourreaux ouvrent ses veines; son sang ruisselle, la terre en est inondée; et leur fureur ne s'arrête un moment, que pour lui réserver de nouveaux supplices.

On le revêt d'un manteau de pourpre; on met un roseau entre ses mains étroitement liées, et l'on couronne sa tête d'épines pour insulter à sa royauté. On couvre son auguste visage de crachats et de soufflets; on fléchit le genou devant lui, et d'un ton moqueur et insultant, on le salue comme le Roi des Juifs. En cet état humiliant et si digne de compassion, Pilate le présente au peuple: *Voilà l'homme*, dit-il, dont vous demandez la mort; votre haine contre lui ne doit-elle pas être satisfaite?

C'est à vous, Chrétiens, que je le présente, ou plutôt que le Père éternel présente aujourd'hui son Fils chéri, en vous disant : voilà l'homme, mon fils unique, l'image de ma substance, la splendeur de ma gloire ; voilà l'état déplorable où vos péchés l'ont réduit. C'est vous, pécheurs, qui avez déchiré sa chair innocente ; c'est vous qui avez flétri cette beauté éternelle ; c'est vous qui l'avez couvert de blessures. Cœurs inhumains, voyez son sang : il l'a versé pour vous ; voyez ses plaies, il en est tout couvert, pour fermer les vôtres. Arrêtez donc, pécheurs, cessez de persécuter celui qui ne désire que votre salut ; ne renouvelez pas ses douleurs, en continuant vos offenses. Voilà l'homme qui n'est venu que pour vous sauver, mais qui viendra un jour pour vour juger : *Ecce homo.*

Mais qu'entends-je ? tous les pécheurs, comme les Juifs endurcis, s'écrier : *crucifiez-le*, *crucifiez-le.* Il n'y a que la croix, ô mon Sauveur ! il n'y a que votre mort qui puisse assouvir leur fureur.

La croix étoit prête ; dès que Jésus-Christ l'aperçoit, il se prosterne en esprit devant elle ; il la reçoit comme des mains de son Père, et il se dispose à la porter. Croix sainte, croix précieuse, il l'avoit désirée, il avoit soupiré après elle depuis le premier moment de sa vie. Il la charge sur ses épaules, et il prend le chemin du Calvaire pour y consommer son sacrifice. O douleur!

ô spectacle qui afflige le Ciel, et auquel la terre est insensible !

Le voilà, cet innocent Isaac, chargé du bois de son sacrifice, conduit ou plutôt traîné vers le lieu de son supplice. Quelle douloureuse carrière pour lui ! Epuisé de sang et de forces, à peine peut-il se soutenir ; chaque pas qu'il fait est marqué par une chute ; chaque endroit où il passe est teint par quelque goutte de sang qui reste encore dans ses veines.

Enfin, il arrive sur le Calvaire. On le dépouille, on lui arrache ses habits sanglans, on étend la croix, on lui ordonne de s'y placer, il obéit. On lui demande ses pieds et ses mains, il les présente, on les perce, on enfonce les clous à coups redoublés, avec des douleurs qui surpassent toute expression et toute douleur. On élève enfin cette croix, on la laisse tomber dans le creux qui avoit été préparé, et par l'ébranlement de cette chute, on renouvelle, on augmente toutes ses plaies et toutes ses douleurs. Le voilà enfin élevé à la face de tout l'univers, suspendu entre le Ciel et la terre, présenté aux yeux de toute sa nation. Il y reste pendant trois heures entières, entendant les blasphèmes qu'on vomit contre lui, portant le poids de tous les anathèmes du Ciel, et de toutes les fureurs de la terre.

Justice de mon Dieu, n'êtes-vous pas encore satisfaite ? non, Jésus-Christ porte

l'apparence du péché, il faut qu'il meure pour l'expier. Cette innocente victime s'offre de nouveau à son Père céleste, il recommande son ame entre ses mains, il baisse la tête en signe de soumission, jette un grand cri et expire.....

Hommes, s'écrie l'Apôtre, jetez les yeux sur votre Sauveur expirant, instruisez-vous et tremblez. Apprenez ce que c'est que le péché et les vengeances qui le menacent. Pour satisfaire à la justice d'un Dieu, un Homme-Dieu a versé tout son sang. Exemple terrible des vengeances du Ciel contre le péché. Lorsque nous entreprenons de vous expliquer l'énormité du péché, et les châtimens par lesquels Dieu le punira, vous avez peine à vous le persuader; mais voyez sur la croix le Fils de Dieu, que son Père, malgré sa tendresse, semble abandonner; l'Homme-Dieu mourant dans les douleurs les plus excessives, parce qu'il a l'apparence du péché. Si l'ombre seule du péché a pu faire de Jésus-Christ un objet d'anathème; si un père a poursuivi jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, dans un fils si tendrement aimé, la tache du péché dont il étoit innocent; dois-je trouver étonnant que Dieu punisse le pécheur par des peines éternelles? Si le Ciel épuise tous les traits de ses vengeances contre le juste qui n'a que l'extérieur du péché, quelle sera sa fureur contre le pécheur qui souvent n'a pas même l'apparence de la justice?

O mon Sauveur! par votre mort et par votre croix, pénétrez de cette terrible vérité tous ceux qui m'écoutent. Ah! renouvelez à ce moment les prodiges qui furent opérés au moment de votre mort. Que les pierres se fendent encore, c'est-à-dire, que nos cœurs, quoique plus durs que les rochers, soient enfin touchés et se brisent de la plus vive douleur. Que les sépulcres s'ouvrent, c'est-à-dire, que les ames ensevelies dans le péché se prêtent à la voix de la grâce, et en reçoivent les impressions salutaires. Que nos cœurs soient consternés, et qu'au moins la crainte de vos jugemens commence ce que l'amour doit achever et perfectionner. Que le voile de l'aveuglement qui est sur nos yeux, soit enfin déchiré, et qu'il nous laisse voir le néant et la vanité des choses de ce monde. Que nous comprenions combien le péché est horrible et énorme devant vous, afin que nous l'évitions désormais avec soin, afin que nous fassions une pénitence sincère de tous ceux que nous avons eu le malheur de commettre.

C'est là, M. C. F., ce que Jésus-Christ vous demande aujourd'hui, pour prix de sa Passion et de sa mort; il vous demande une véritable conversion, la fin de vos péchés, le commencement d'une nouvelle vie. Le refuserez-vous à sa tendresse, à ses larmes et à son sang?

Jetez les yeux sur cette croix, considérez votre Sauveur; il expire les bras étendus,

le côté ouvert, le cœur percé pour vous y recevoir. Il jette sur vous du haut de sa croix ses yeux mourans. C'est pour vous, mon fils, c'est pour vous que je meurs, et s'il falloit encore souffrir mille fois la mort, je la souffrirois. Qu'ai-je pu faire pour vous, que je n'aie pas fait ?

Vous voyez mon corps innocent, déchiré de coups et tout sanglant ; vous me voyez expirer dans l'ignominie et dans les douleurs ; jamais il n'y eut de douleur semblable à la mienne. Mais mon plus grand tourment, c'est le péché qui dure, c'est de souffrir pour des ingrats, de mourir pour vous sauver, tandis que vous voulez vous perdre. Je suis accablé par ma douleur, voulez-vous encore l'augmenter en perdant votre ame pour laquelle j'expire, et qui m'est plus chère que ma vie ?

Ah ! M. F., notre cœur fût-il aussi dur que les rochers qui se brisèrent à sa mort, pourroit-il résister à des reproches si tendres ? Pousserions-nous l'ingratitude, jusqu'à renouveler les souffrances d'un Dieu qui meurt pour nous ? Ah ! puisse la vue de ses larmes et de son sang, arrêter le cours de nos péchés, et nous inspirer un amour si ardent, que nous puissions dire comme saint Paul : *que nous ne voulons plus vivre que pour celui qui est mort pour nous.*

Oui, c'est de tout mon cœur, ô Jésus ! que je me convertis à vous. Recevez-moi ; pardonnez-moi ; vous êtes venu chercher les pécheurs, les brebis égarées; je suis, hélas !

plus égaré et plus pécheur que qui que ce soit au monde ; mais c'est parce que je suis misérable que j'implore votre miséricorde. Souvenez-vous que c'est pour moi que vous avez souffert la mort, et répandu votre sang. Faites donc, ô mon Sauveur et mon Dieu ! que tant de travaux ne soient pas inutiles : *Quærens me sedisti lassus, redemisti crucem passus ; tantus labor non sit cassus.*

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES.

Sur le devoir Pascal.

Surrexit : Il est ressuscité. *S. Marc.* 16.

VOILA, M. F., dans une seule parole, le fruit de notre Rédemption, le fondement de toutes nos espérances, le principe de toutes nos consolations, et l'avant-goût de notre gloire. Jésus-Christ est ressuscité : *Surrexit.*

Ils sont écoulés, ces jours de deuil, de gémissement et de larmes. Eglise sainte, quittez vos habits de deuil, essuyez vos larmes, rassemblez vos enfans pour la plus grande de vos solennités ; qu'ils accourent en foule dans vos temples ; qu'ils viennent prendre part à votre triomphe et à votre joie. Votre époux est ressuscité : *Surrexit.*

A Dieu ne plaise, qu'il y ait parmi vous, mes Frères, quelqu'un de ceux que l'Apôtre

appelle *les ennemis de la croix de Jésus-Christ ;* qui portent le beau nom de Chrétien, et vivent comme des Païens, qui disent les Pâques, et ne font point de Pâques. Je lui dirois avec la sainte liberté que me donne mon ministère : mon ami, que venez-vous faire ici? La joie que la résurrection du Sauveur répand dans l'Eglise, n'a rien de commun avec vous, puisqu'il n'est question chez vous ni de confession, ni de communion, ni de conversion, ni de pénitence.

Mais hélas ! dans le malheureux siècle où nous vivons, ce mal n'est que trop commun; et nos plus grandes solennités ne sont presque plus maintenant que des jours de tristesse et d'affliction. La Pâque du Seigneur est méprisée par les uns, elle est profanée par les autres ; et la joie que cette Fête répand dans l'Eglise, n'est pour la plupart des Chrétiens qu'une joie profane. A quoi sommes-nous donc réduits, M. F., à gémir, à nous plaindre, à verser des larmes, dans un temps où l'on ne devroit entendre que des cantiques de louanges et d'actions de grâces. Ecoutez-moi, et vous partagerez sans doute ma douleur.

Autrefois, et il n'y a pas bien long-temps, les Pasteurs pouvoient aisément compter, et l'on montroit au doigt, pour ainsi dire, les Chrétiens qui ne faisoient point de Pâques : le nombre de ceux qui n'approchoient des

Sacremens qu'une fois l'année, étoit moins considérable que ne l'est aujourd'hui le nombre de ceux qui n'en approchent pas du tout, ou qui s'en tiennent éloignés plusieurs années de suite. Quelle douleur pour nous ! et qu'un Pasteur est à plaindre, d'avoir été appelé à la conduite des ames dans un siècle aussi malheureux !

Mon cher Paroissien, si vous étiez du nombre de ces apostats qui ont renoncé à leur baptême, je ne serois point étonné de votre conduite sur le fait des Pâques, et je ne vous en demanderois pas la raison. Mais vous faites profession de la Religion Catholique : vous avez résolu de vivre et de mourir dans le sein de l'Eglise votre mère ; pourquoi donc vous séparer ainsi de la société des fidèles ? pourquoi vous excommunier en quelque sorte vous-même, en manquant au plus sacré, au plus indispensable de tous les devoirs du Christianisme ?

Que n'avons-nous pas fait ? (je parle à ceux qui depuis plusieurs années ne fréquentent plus les Sacremens ;) que n'avons-nous pas fait, soit en public, soit en particulier, pour vous exciter à la pénitence, et pour vous ramener dans la voie du salut ? Ah ! vous le savez, M. F., nous avons mis en usage tous les moyens qu'ont pu nous suggérer les vives et cruelles inquiétudes que vous nous causez par votre conduite. Nous nous sommes efforcés de réveiller les remords de votre conscience, par la crainte de la mort qui vous menace, du jugement

de Dieu qui vous attend, de l'enfer, oui de l'enfer où vous êtes près de descendre. Nous avons cherché à vous attendrir par la vue de la miséricorde infinie de Dieu, dont vous abusez, que vous méprisez, et qui ne sert qu'à faire paroître votre ingratitude. L'Eglise ensuite a pris ses habits de deuil : elle a fait succéder à ses cantiques de joie, un chant triste et lugubre. Elle ne vous a plus entretenus que des souffrances et de la mort de son divin époux ; elle a retracé à vos yeux dans ses saintes cérémonies, le mystère ineffable de la croix. Les Prêtres prosternés aux pieds de cette croix, comme s'ils avoient été sur le Calvaire, vous ont invités à recueillir le sang qui couloit des plaies de Jésus-Christ, et à mêler avec ce sang adorable, les larmes d'une sincère pénitence. Mais hélas ! tout a été inutile ; nos exhortations, nos prières, nos supplications, nos instances, l'affliction, les gémissemens, les tendres invitations de l'Eglise votre mère, tout cela n'a fait aucune impression sur vous : *Lamentavimus et non planxistis.*

Aujourd'hui l'Eglise a changé de décoration ; elle tient un autre langage. Mes chers Enfans, vous dit-elle, réjouissez-vous, Jésus-Christ est ressuscité ! Venez chanter son triomphe, et célébrer la victoire qu'il a remportée sur toutes les puissances de l'enfer. Allez au-devant de lui ; il vous attend avec ses Disciples dans la salle du festin. Voyez comme vos frères y accourent ; comme ils s'empressent de manger la chair

du divin Agneau. Hâtez-vous donc de laver dans son sang, cette robe d'innocence qu'il vous avoit donnée au baptême, et que vous avez malheureusement souillée. Hâtez-vous de purifier votre cœur, pour célébrer la Pâque dignement avec les vrais fidèles, et chanter le cantique nouveau, dont tous les temples retentissent. Mais hélas ! vous n'êtes pas plus touchés de la résurrection de Jésus-Christ, que vous l'avez été de sa mort ; et vous prenez aussi peu de part à la joie de l'Eglise, que vous en avez pris à sa douleur : *Cecinimus et non saltastis.*

Qu'on laisse passer toutes les Fêtes de l'année sans s'approcher de la sainte Table, voilà, je vous l'avoue, un grand sujet d'affliction pour nous. Ceux qui se bornent à la communion Pascale, ne remplissent certainement pas le vœu de l'Eglise, ni l'intention de Jésus-Christ, qui n'a institué cet adorable Sacrement, sous les espèces du pain et du vin, que pour nous faire comprendre que nous devons nous nourrir fréquemment de cet aliment céleste. Néanmoins, s'ils ne remplissent pas l'esprit de la loi, ils en remplissent absolument la lettre ; mais ne pas faire ses Pâques, voilà qui est révoltant ; c'est ne vouloir plus appartenir à l'Eglise, c'est ne vouloir plus être Catholique.

Mais non, dites-vous ; je vais à la Messe. Vraiment il y en a bien d'autres qui y vont, et qui ne sont pas Catholiques pour cela. On y a vu des Juifs, des Turcs, des Protestans.

testans. Si l'Eglise vous traitoit suivant la sévérité des premiers siècles, nous ne vous souffririons point ici; et quoique l'Eglise vous y souffre, vous n'en êtes pas moins chargés devant Dieu, des anathèmes prononcés contre ceux qui ne communient pas tout au moins à Pâques. « Qu'on leur » défende l'entrée de l'Eglise, disent les » saints Canons, et qu'après leur mort ils » soient privés de la sépulture ecclésias- » tique. » Telle est la loi. Maintenant, il est vrai, elle n'est plus en vigueur; l'Eglise se contente de gémir sur votre désobéissance; elle vous tolère, elle vous attend; elle ne lance pas nommément contre votre personne, l'excommunication que vous avez méritée, mais la méritez-vous moins pour cela? êtes-vous moins au nombre de ceux qui, suivant la rigueur de la loi, devroient être chassés de l'Eglise pendant leur vie, et jetés à la voirie après leur mort? Cela seul ne devroit-il pas vous faire trembler, si vous avez encore la foi? et si vous l'avez perdue, que venez-vous faire ici?

Quel scandale pour la Paroisse! et quand même le public ne s'en apercevroit point, quel exemple pour vos enfans et pour vos domestiques! Un de vos devoirs les plus essentiels, est de veiller à ce que tous ceux de votre maison fassent régulièrement leurs Pâques. Mais si vous-même ne les faites pas, qu'avez-vous à leur dire, s'ils y manquent? Quelle honte! quelle honte! pour le chef de la maison, que sa famille ne puisse

pas vivre chrétiennement, sans fuir son exemple.

Mais enfin, avez-vous donc oublié ce qui est écrit touchant la pâque des Juifs, qui n'étoit que la figure de la nôtre? Ah! si l'on devoit exterminer, sans miséricorde, quiconque ne mangeoit pas l'Agneau pascal; si l'Ange exterminateur frappa de plaies horribles toutes les maisons qui n'étoient pas teintes du sang de cet Agneau; à quel châtiment ne doit pas s'attendre un chrétien qui refuse de manger le divin Agneau, dont le sang a retiré les hommes de l'esclavage du démon! J. C. l'a prononcé contr'eux ce terrible arrêt : *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez point la vie éternelle.* Voilà donc votre réprobation assurée : les châtimens les plus terribles en ce monde, un enfer éternel dans l'autre!

Ne nous étonnons pas, après cela, des fléaux qui nous désolent toutes les années; si vos campagnes sont tantôt ravagées par la grêle, tantôt brûlées par la sécheresse, d'autres fois ruinées par les gelées; c'est l'Ange exterminateur, c'est le ministre de la colère de Dieu qui vous frappe dans vos biens, qui souvent entre dans vos maisons, qui y porte la désolation et la mort, parce que vous ne faites point vos Pâques.

Et ne dites pas que cet Ange terrible frappe indistinctement sur les biens et sur la personne de ceux qui s'acquittent de ce devoir; cela est vrai, M. C. P., mais c'est ce

qui doit vous faire trembler davantage. Car il ne faut qu'un pécheur scandaleux pour attirer la malédiction de Dieu sur toute une paroisse. N'est-ce pas en effet le seul Jonathas qui attira la colère de Dieu sur toute l'armée d'Israël ? N'est-ce pas le péché du seul David qui occasionna cette peste affreuse qui, dans l'espace de trois jours, emporta soixante et dix mille hommes dans le royaume d'Israël ?

Mettez, mettez vos cloches en branle, pour écarter ces nuées terribles qui menacent votre récolte. Demandez-nous des processions, des prières publiques pour apaiser la colère de Dieu, cela est fort bon: mais ce n'est pas le moyen le plus efficace. Dites à ce vindicatif, réconcilie-toi, et fais tes Pâques; à cet usurier, restitue, et fais tes Pâques; à cet ivrogne, renonce au cabaret, et fais tes Pâques; à ce libertin, finis ton infâme commerce, et fais tes Pâques. Car ce sont là ces mains criminelles qui arment le bras de l'Ange exterminateur, et qui sont une des principales causes de tous les maux dont la Paroisse est affligée.

Je dis une des principales causes, mais non pas la seule. Car, hélas ! que de communions indignes et sacriléges ! Anges de paix, qui environnez cet Autel, qui êtes autour de cette Table sacrée : ah ! si vous aviez des yeux pour pleurer, vous répandriez sur la chair de ce divin Agneau les larmes les plus amères..... Renouvelez votre attention, mes Frères.

GRACES à Dieu, M. C. P., quoique la piété se refroidisse sensiblement dans ce malheureux siècle, quoique la foi s'éteigne peu à peu dans les cœurs, ceux qui font leurs Pâques forment encore le plus grand nombre ! c'est sans doute pour nous un sujet de consolation et de joie. Mais hélas ! cette joie n'est pas de longue durée ; elle se change tout d'un coup en tristesse, lorsque nous faisons réflexion sur la manière dont plusieurs d'entre vous s'acquittent d'un devoir si saint et si respectable.

Vous pensez à faire vos Pâques, M. C. P. ? mais quelle est votre vie depuis un an ? Je ne parle point à ceux qui fréquentent les Sacremens, et qui mettent de l'ordre dans les affaires de leur conscience. Je parle à vous qui, pour y penser, attendez la quinzaine de Pâques. Il y a une année entière que vous vivez dans la dissipation, pour ne pas dire, dans le désordre. Qu'est-ce que votre foi ? une foi morte, qui ne vous rend pas meilleurs, qui ne vous fait point faire un seul pas dans le chemin de la vertu.

Du côté des mœurs, quelle conduite tenez-vous ? Vous allez où vos goûts, où vos passions vous emportent : je vois beaucoup d'ordre et d'activité dans vos affaires temporelles : nul ordre, nulle activité dans l'affaire de votre salut.

Cependant, la quinzaine arrive. Vous êtes

encore chrétiens, et vous pensez à faire vos Pâques. Ah ! si du moins vous y aviez pensé dès le commencement du Carême ; si, après l'avoir commencé par la confession de vos péchés, vous l'aviez passé dans le recueillement, dans les exercices de la piété, dans la pratique des bonnes œuvres, assistant à la Messe tous les jours, faisant des aumônes, lisant des livres de piété, étant assidu à nos instructions, vous rendant compte à vous-même de votre vie passée ; si vous aviez fait, en un mot, au moins pendant le Carême, ce qu'un chrétien, sérieusement occupé de son salut, pratique tous les jours de sa vie ; ces choses-là auroient ranimé votre foi, rallumé en vous le feu de l'amour divin, et nous aurions lieu d'espérer que vous feriez de bonnes Pâques.

Point du tout : après avoir vécu pendant le Carême, comme pendant le reste de l'année, dans la dissipation, dans l'oubli de Dieu et de votre salut, vous venez, et quelquefois encore sur la fin de la quinzaine, vous présenter au tribunal de la pénitence, d'où vous passeriez de suite à la sainte Table, si nous voulions vous en croire. En vérité, M. C. P., ou vous ne faites vos Pâques que par manière d'acquit et pour sauver les apparences, ou vous ne pensez point à ce que vous faites.

En effet, où est cette pénitence absolument nécessaire pour passer du péché à la sainte Table ? De quoi vous êtes-vous privé

pendant le Carême ? Qu'avez-vous souffert ? qu'avez-vous fait pour mortifier vos sens ? ces yeux, ces oreilles, par où il est entré dans votre ame tant de corruption ; cette langue sur laquelle nous posons, en tremblant, le Corps adorable de J. C. ; cette bouche qui s'ouvre pour le recevoir, après s'être mille fois ouverte pour l'offenser ; où est ce cœur vraiment contrit et humilié, vraiment affligé à la vue du mal qu'il a fait ? où sont les marques de cette tristesse que doit vous inspirer la vue des péchés que vous avez ajoutés, cette année, aux péchés dont vous vous accusiez l'année dernière ?

Je vois bien en vous une espèce de tristesse, mais ce ne sont pas vos péchés qui la causent, c'est seulement la confession que vous êtes obligés d'en faire. Ah ! que cette confession est humiliante, dites-vous, qu'elle est pénible ! Vous la faites cependant ; vous récitez des actes de contrition, vous lisez dans vos heures de belles prières, puis vous mangez l'Agneau pascal, vous recevez le Saint des Saints. Mais le regret du cœur, la haine sincère, l'horreur et la détestation du péché, où sont-ils ? où sont les marques de conversion que vous donnez après Pâques ? où sont enfin ces dispositions si excellentes qu'exige la sainte Communion.

Les Israélites devoient manger l'Agneau pascal avec du pain sans levain ; il leur étoit même défendu, sous peine de mort,

d'avoir du pain levé dans leurs maisons, au temps de Pâques. Vindicatifs, impudiques, ivrognes, médisans, pécheurs qui que vous soyez, qui avez fait, ou qui pensez à faire vos Pâques, appliquez-vous à vous-mêmes cette figure. Vous êtes-vous bien purgés de ce vieux levain qui avoit aigri et corrompu toutes les affections de votre ame?

J'ai souhaité du mal à mon ennemi; j'ai cherché à lui en faire dans ses biens, dans son honneur, dans sa personne: vindicatifs, voilà votre confession, et vous promettez de pardonner sincèrement à cet ennemi, et de vous conduire, à son égard, en vrai chrétien. Point du tout: quelque temps après Pâques, vos premiers sentimens se réveillent, votre haine se ranime, et vous saisissez l'occasion qui se présente pour vous venger. Ne voyez-vous pas comme ce vieux levain fermente? il est donc resté dans le fond de votre cœur.

Que de péchés honteux! que de corruption! Mon Dieu! j'y renonce, je n'y retomberai plus: impudiques, voilà ce que vous dites à confesse. Mais, s'il est vrai que vous en ayez horreur, pourquoi donc ensuite vous exposez-vous volontairement à l'occasion d'y retomber? pourquoi toujours ces conversations si libres, ces fréquentations si dangereuses, et tant d'autres fautes sur lesquelles vous n'êtes pas plus en garde qu'avant les Pâques? Ne voyez-vous pas ce mauvais levain qui fermente encore dans votre cœur?

J'ai prêté mon argent à intérêt ; je me suis enivré : mon Dieu ! je vous en demande pardon ; je n'y retomberai plus : voilà votre confession ; et après Pâques, vous ne restituez point ces intérêts usuraires ; vous retournez au cabaret. Le vieux levain n'est donc point sorti de votre cœur, il y fermente toujours comme auparavant. Est-ce là faire ses Pâques, M. C. F. ? Non. Faire ses Pâques, c'est passer de la haine à l'amour de ses ennemis ; d'une vie impure, à des mœurs chastes ; de l'ivrognerie, à la plus exacte sobriété ; du relâchement, à la ferveur ; du vice, à la vertu ; du péché, à la grâce ; et, pour tout dire en un mot, de la mort, à la vie : c'est ressusciter avec J. C. ; c'est mener avec lui une vie nouvelle. Mais hélas ! pour la plupart, ce n'est autre chose que de parcourir et confesser en gros les péchés dont ils se souviennent depuis l'année dernière, recevoir l'absolution, communier, et s'en croire quitte jusqu'à l'année prochaine : ensuite conserver les mêmes inclinations, les mêmes habitudes, mener la même vie qu'auparavant.

Quelles Pâques, M. F., quelles Pâques ! Bien loin de vous rendre meilleurs, ne contribuent-elles pas à vous rendre plus criminels, puisque vous n'en retirez aucun fruit ?

Divin Jésus ! ne viendriez-vous donc ainsi dans l'ame de nos paroissiens que pour y recevoir de nouveaux outrages, que pour y être crucifié de nouveau, dans le temps

même que nous célébrons votre résurrection glorieuse ? Votre Sang qui doit arrêter le bras de l'Ange exterminateur, deviendroit-il, au contraire, pour eux une figure de réprobation et de mort ? Victime adorable, seriez-vous dans nos mains qui vous portent d'une bouche à l'autre, comme un Agneau que nous conduirions à la boucherie ? Je frémis d'horreur, et j'oublie que ce beau jour ne doit être consacré qu'à chanter la gloire de votre triomphe.

Triomphez, ô divin Agneau, et ressuscitez dans l'ame de tous mes Paroissiens. Purifiez-les de ce vieux levain qui a produit en eux tant de désordres. Bon Pasteur, ramenez, ah ! ramenez au bercail ces brebis qui depuis si long-temps s'en éloignent ; que nous ayons enfin la consolation de faire la Pâque avec eux ; mais qu'ils la fassent avec une foi vive, avec une conscience pure, avec un cœur vraiment contrit et sincèrement dégagé de toute affection criminelle. Mon aimable Sauveur, triomphez de tous les pécheurs, pour les conduire à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

Sur la Résurrection spirituelle.

Surrexit Dominus vere. Le Seigneur est vraiment ressuscité. *S. Luc.* 24.

RIEN de plus juste pour nous, M. F., que d'entrer dans les sentimens d'alégresse que l'Eglise fait éclater dans cette solennité. Rien de plus convenable aux Chrétiens que de chanter, en ce saint jour, l'*Alleluia* mystérieux, qui signifie, *louez Dieu.* Quoi de plus capable, en effet, de remplir nos cœurs d'amour et d'admiration, et de les porter à se répandre en actions de grâces, que de voir l'œuvre de notre rédemption consommée par des moyens que nous n'eussions jamais imaginés; je veux dire, par les humiliations, par les souffrances, et par la mort du Fils de Dieu!

Je vous invite donc tous à prendre part à cette sainte joie, à vous réjouir de la résurrection de votre Sauveur; dans l'espérance où je suis, que vous désirez de mourir véritablement au péché, afin de ressusciter à la grâce.

Mais pour cela, prenez bien garde, il ne suffit pas de se confesser et de communier, il faut se convertir; de sorte que comme J. C. est véritablement ressuscité

d'entre les morts, vous sortiez aussi véritablement du tombeau de vos mauvaises habitudes, pour mener une vie nouvelle, et toute différente de celle que vous avez menée jusqu'à présent. Et parce que plusieurs s'imaginent être ressuscités, et vivre de la vie de la grâce, pendant qu'ils sont encore dans l'esclavage et la mort du péché, je viens examiner, avec eux, quelles sont les marques de cette nouvelle vie; sur quoi, je me contenterai de vous rapporter et d'expliquer, après les saints Pères, un des plus beaux endroits de l'ancien Testament, et une des plus belles figures de notre résurrection spirituelle.

Le prophète Elisée, voulant ressusciter le fils de son hôtesse, s'enferme dans la chambre où le cadavre de l'enfant étoit étendu sur un lit, fait sa prière, se penche sur ce petit corps, se rétrécit autant qu'il peut pour réchauffer tous les membres de ce mort; et de cette manière il le ressuscite, et le rend à sa mère.

Or, l'Ecriture remarque trois signes de vie qui parurent dans cet enfant. D'abord, la chaleur naturelle revint dans ses membres, et tout son corps fut réchauffé; puis il ouvrit la bouche, et soupira jusqu'à sept fois; enfin il ouvrit les yeux, et à ce signe, le Prophète reconnut qu'il étoit plein de vie.

O l'admirable figure de ce que vous avez fait pour nous, mon bon Sauveur! Tous

les hommes, depuis le péché d'Adam, étoient morts devant vous. Le genre humain étoit à vos yeux comme un cadavre étendu sur un lit de misère et de corruption. Vous êtes descendu du Ciel, comme le Prophète est descendu du mont Carmel; vous avez enfermé l'immensité de votre Etre, toute la plénitude de votre Divinité, dans le petit espace d'un corps semblable au nôtre. Vous vous êtes abaissé, rétréci, anéanti, rendu foible, sujet à la mort, et homme comme nous. Et par-là, vous nous avez ouvert les yeux à la lumière admirable de l'Evangile; vous nous avez remplis de votre esprit; vous avez répandu sur nos ames un souffle de vie, plus précieux que celui qui anima le corps de notre premier père. O bonté! ô merveille! ô charité incompréhensible! vous ne vous en êtes pas tenu là. Ce que vous avez fait pendant votre vie mortelle pour tous les hommes, vous le faites encore aujourd'hui pour chacun de nous, par le ministère des Pasteurs qui vous représentent.

En effet, M. C. P., lorsque vous venez dans le tribunal de la pénitence, pour nous présenter une ame morte, étendue, pour ainsi dire, sur le lit de ses iniquités; ah! pour lors, l'ame de votre Pasteur se penchant pour ainsi dire sur la vôtre, s'efforce de la rappeler à la vie. Nous descendons dans le fond de vos cœurs; nous développons les replis de vos consciences; nous portons au milieu des ténèbres qui vous

aveuglent, la lumière de la vérité. Tantôt, pour vous effrayer par la crainte des jugemens de Dieu, nous remettons sous vos yeux les châtimens éternels que Dieu prépare dans les enfers, à ceux qui lui résistent et méprisent ses commandemens. Tantôt, pour vous toucher et vous attendrir, nous rappelons à votre esprit la grandeur de sa miséricorde, l'abondance de ses grâces, les richesses de sa bonté, les marques de tendresse qu'il n'a cessé de vous donner depuis que vous êtes au monde. Nous soupirons, nous gémissons, comme pour exciter vos gémissemens et vos soupirs. Nous voudrions pouvoir vous communiquer tous les mouvemens qu'une tendre inquiétude pour votre salut excite dans notre cœur. Nous les exprimons de mille manières, nous nous efforçons de les faire passer de notre ame dans la vôtre. Après vous avoir expliqué les vérités de notre sainte Religion, nous vous apprenons la manière de les pratiquer, vous montrant ce qui est bien et ce qui est mal; nous entrons dans le détail de vos actions; nous appelons vos péchés par leur nom; nous vous indiquons les différentes espèces de bonnes œuvres que chacun de vous peut faire dans son état.

Tel est le ministère de grâce que nous exerçons à votre égard, au nom de J. C., pour rendre la vie à vos ames, et pour les délivrer, par son autorité, des péchés qui leur avoient donné la mort. Jésus-Christ, en personne, met le sceau à votre réconci-

liation, et le comble à sa miséricorde, en vous donnant le baiser de paix dans la sainte Communion, où il renouvelle, en votre faveur, les merveilles de son incarnation, en s'incorporant avec vous, pour répandre dans votre ame le souffle et le germe d'une nouvelle vie.

Examinez donc à présent, M. C. P., et voyez si vous avez reconnu en vous-même les trois signes de vie qui parurent dans cet enfant dont nous venons de parler, et qui annoncent une véritable résurrection.

D'ABORD, la chaleur revint dans ses membres, et tout son corps fut réchauffé. La même chose est-elle arrivée à votre ame ? pourrez-vous dire : mon cœur, hélas ! mon pauvre cœur, avant les Pâques, étoit tout de glace ; je n'avois aucun goût pour le service de Dieu ; l'office de la Paroisse me paroissoit toujours trop long ; les instructions, les livres de piété, ne me causoient que de l'ennui ; je n'avois pas le moindre sentiment de dévotion dans mes prières. Mais, grâces au Seigneur, depuis que j'ai fait mes Pâques, je me suis réchauffé, je prie Dieu de bon cœur, j'entends sa parole avec plaisir ; elle me touche, j'ai un désir secret de la mettre à profit, et de mieux vivre que je n'ai fait. Je me sens tout autre depuis que j'ai approché des Sacremens.

Courage, M. C. F., voilà un premier signe de conversion, mais il ne suffit pas. Tout cela peut n'être qu'un peu de dévotion passagère. L'approche des Fêtes, les cérémonies de l'Eglise, si belles et si touchantes dans ce temps-ci ; l'exemple de vos frères ; une certaine tranquillité d'esprit que vous avez depuis que votre mémoire est déchargée de tous ces péchés qui vous pesoient si fort sur la conscience ; une certaine retenue que vous inspirent les Sacremens que vous avez reçus ; tout cela peut vous donner un certain goût que vous n'aviez pas ; mais ce n'est pas encore là une marque certaine de conversion. L'année dernière vous disiez la même chose ; et un mois après Pâques, vous ne valiez pas mieux qu'auparavant.

Votre cœur est un peu réchauffé ; il est attendri : ce n'est point assez. Ah ! qu'il soit donc brisé par la douleur ; qu'il se fende, si je puis m'exprimer ainsi, comme une terre sèche pour recevoir les influences de la grâce ; qu'il soupire après elle, et que votre bouche s'ouvre pour attirer l'esprit de Dieu. Que vos gémissemens pénètrent le Ciel, et qu'ils expriment toute la vivacité de votre amour et de vos désirs, en sorte que vous puissiez dire, avec le Prophète : Mon ame ne cesse de soupirer après vous, ô mon Dieu ! elle vous désire pendant la nuit ; il semble que mon cœur s'élance hors de mes entrailles, pour courir après vous ; et dès la pointe du jour, je m'éveille, je

vous cherche, et je suis tout occupé de ce que je dois faire pour vous trouver.

Si vous êtes dans cette disposition, mon C. P., je commencerai à croire que vous êtes vraiment ressuscité. J'en serai convaincu, et ma joie sera parfaite, lorsque je vous verrai ouvrir les yeux, et que regardant tout autour de vous, comme un malade qui revient d'une longue et profonde léthargie, vous verrez toutes choses avec les yeux de la religion et de la foi.

Où étois-je donc, ô mon Dieu, où étois-je lorsque vous avez eu pitié de moi, et que votre miséricorde m'a rappelé? Où étois-je? sous la puissance du démon, à deux doigts de l'enfer. Hélas! je ne le voyois pas; je n'y faisois pas attention; je commettois le péché sans scrupule; je vivois dans une fausse tranquillité. Quand on me parloit de confession, je disois toujours qu'il seroit assez temps. Quand on vouloit m'inspirer votre crainte, je répondois que vous étiez bon; et si l'on me menaçoit de l'enfer, je me rassurois en disant, que vous ne m'aviez pas créé pour me perdre. Je n'avois que des idées fausses. Tel étoit mon aveuglement! Quel déplorable état!

Mais, Seigneur, vous m'avez ouvert les yeux; soyez-en à jamais béni! Oh! que les choses me paroissent bien différentes actuellement! je vois, je connois, je sens la vérité de ce qu'on m'a répété tant de fois, et que je ne croyois point. Oui, la crainte de Dieu, sa grâce, son amour sont préférables

à tous les biens, à tous les plaisirs du monde. L'ambition, l'avarice, la sensualité, sont un délire ; les plaisirs que l'on aime tant, une illusion du démon ; les richesses dont on est si affamé, un tourbillon de poussière que le vent emporte, et qui aveugle la plupart des hommes. La pauvreté, les humiliations, la mortification, les souffrances, ne sont point un mal, comme je me l'étois imaginé ; elles sont moins à craindre qu'à désirer. Ce sont les livrées de J. C., le gage de son amour, la marque de ses élus, les arbres de la vie éternelle. Malédiction sur l'avare ; malédiction sur l'impudique ; malédiction sur celui qui fait un Dieu de son ventre, de son plaisir ou de son argent. Maudite soit la passion qui m'a aveuglé ; maudite la compagnie qui m'a perdu !

Voilà, M. F., comme on pense, comme on parle, quand on est vraiment converti. Sont-ce là vos sentimens ? est-ce là votre langage ? Si ce [illegible], votre conduite ne manquera pas d'y répondre, et je pourrai répondre à ceux qui, ayant été témoins de votre vie passée, vous traiteront encore d'avare, d'usurier, d'impudique, d'ivrogne, de mauvaise langue : pourquoi comptez-vous, au nombre des morts, un homme qui est plein de vie ? Il est ressuscité, il n'est plus le même : *Surrexit : non est hìc.*

Ne le cherchez donc plus ni au cabaret, ni au jeu, ni dans les mauvaises compagnies, vous ne l'y trouverez plus, il n'est plus le même. Et si vous doutez de sa conversion,

voyez ses actions, ses démarches, et toute sa conduite. Voyez comme il prie avec dévotion, comme il est assidu aux offices de sa paroisse, comme il est réservé dans ses discours, modeste dans son maintien, charitable envers les pauvres, patient dans les afflictions; voyez comme il pardonne à ses ennemis, comme il souffre les injures, comme il parle avec douceur; sa femme ne le reconnoît plus, ses enfans, ses domestiques en sont édifiés; ses voisins et tous ceux qui le connoissent, disent: *ce n'est plus lui.*

O comme il est changé! quelle conversion! toute la paroisse étoit scandalisée de ses désordres; aujourd'hui, toute la paroisse est édifiée de sa bonne conduite. Il ne parloit de la religion et de ses ministres, que pour les critiquer, que pour en détourner les ames; aujourd'hui, il n'en parle qu'avec vénération, il fait ses efforts pour ramener à Dieu ceux qu'il en avoit éloignés. Cette femme n'alloit chez ses voisins, et ne les recevoit chez elle, que pour déchirer le prochain; aujourd'hui, elle n'en parle que pour en dire du bien, ou pour excuser ses défauts, ou pour imposer silence à ceux qui en disent du mal. Ces ennemis ne pouvoient se souffrir, la discorde régnoit dans tel ménage; aujourd'hui, quelle paix, quelle union, quel accord! L'heureux changement! ô la belle conversion! Eglise de J. C., mère des fidèles, réjouissez-vous, votre enfant est ressuscité.

Mes chers Paroissiens, qu'en pensez-vous? vous pensez et vous dites tout bas, qu'on ne voit guères de conversions comme celle dont je parle; qu'après les Pâques il n'y a dans la paroisse ni moins de vices, ni plus de vertus qu'auparavant. Eh! que vous sert-il de vous humilier, si vous ne changez pas de vie, dit S. Augustin? Vous jeûnez pendant le Carême, vous écoutez la parole de Dieu, vous faites la revue de votre conscience; vous vous confessez, vous vous prosternez, vous frappez votre poitrine, vous avez tout l'extérieur de la pénitence. A quoi bon tout cela, si votre cœur dans lequel nous ne pouvons pas lire, n'est pas véritablement changé? Si quelque temps après Pâques, malgré les promesses que vous nous avez faites, malgré les signes de vie que vous nous avez donnés, vous êtes toujours morts devant Dieu; si les impudiques sont toujours impudiques, les ivrognes toujours ivrognes, les médisans toujours médisans, les vindicatifs, les envieux, les jureurs toujours les mêmes? Vous trompez donc vos Pasteurs; vous vous jouez donc de la Religion? C'est donc une foule de moqueurs et non de pénitens, qui dans ce temps-ci, environne nos confessionnaux et nous accable?

Si cela est ainsi, que faisons-nous donc, malheureux que nous sommes, avec nos exhortations, nos épreuves, nos absolutions? nous prenons donc pour des brebis ceux qui n'en ont que la peau? Vous abusez donc de notre ministère? vous nous faites

donc servir à vos sacriléges ? et ce ministère de vie n'est donc, à votre égard, qu'un ministère de réprobation et de mort ! Grand Dieu ! que cette pensée est effrayante ! elle me trouble l'esprit, elle me déchire le cœur, et le remplit d'amertume. Toujours faire ses Pâques, et ne jamais se corriger ! Ah ! que de profanations ! que de communions indignes ? Et j'y contribue peut-être moi-même par trop de douceur et de condescendance, par une crainte excessive de rebuter les pécheurs, pour ménager leur foiblesse, en leur épargnant des épreuves qu'ils n'auroient peut-être pas la force de soutenir.

Ah ! M. C. F., n'abusez pas, je vous en conjure avec larmes, et par les entrailles de Jésus-Christ, n'abusez pas de cette facilité, qui aboutiroit enfin à perdre mon ame avec la vôtre. Ne me forcez pas à devenir plus sévère ; soyez-le vous-mêmes à votre égard, et souvenez-vous de ces belles paroles de S. Paul, que nous chanterons tous les jours jusqu'à l'Ascension : *J. C. une fois ressuscité, ne meurt plus ; la mort n'a plus d'empire sur lui.*

La résurrection de J. C., mes Frères, est le modèle de la résurrection de nos ames, c'est-à-dire, que la conversion du pécheur, quand elle est véritable, ne dure pas seulement un ou deux mois ; elle dure toute la vie ; elle en fait un homme nouveau ; et il y a autant de différence entre un homme converti, et celui qui ne l'est pas, qu'il

y en a entre un homme vivant et un cadavre.

Voyez donc ce que vous étiez avant Pâques ; voyez ce que vous êtes après ; soyez votre juge, et ne vous flattez point. Si vous ne trouvez aucun changement dans votre façon de vivre, c'est une preuve que vous n'êtes pas ressuscités, que vous n'êtes pas convertis, que vous nous avez trompés, et que vous vous êtes trompés vous-mêmes.

Heureux et mille fois heureux le Pasteur qui, faisant chaque année dans la quinzaine de Pâques, la revue de son cher trompeau, a la douce consolation de voir qu'il avance de plus en plus dans le bien ; que les vices et les péchés diminuent ; que les vertus et les bonnes œuvres augmentent ; que les mauvaises habitudes se détruisent ; que les pécheurs se convertissent ; que les justes deviennent encore plus justes ; que toutes les ames se renouvellent de jour en jour, et d'une année à l'autre, dans la ferveur et la piété.

Mon Sauveur, mon bon Sauveur, c'est là tout ce que je désire, et tout ce que je vous demande : ah ! faites que la grande fête de Pâque soit véritablement pour chacun de nous le passage du péché à la justice ; et qu'après avoir mangé la chair de l'Agneau qui efface les péchés du monde, nous marchions, sans jamais retourner en arrière, dans le chemin qui conduit au Ciel, où nous chanterons un *Alleluia* éternel. Je vous le souhaite, M. C. P.

POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur les moyens d'avoir la paix.

Pax vobis. Que la paix soit avec vous. *S. Jean.* 20.

QUE nous serions heureux, M. C. P., si l'autorité que nous avons reçue de J. C., pour la conduite et la sanctification de vos ames, s'étendoit jusqu'à vous donner cette paix, qui fut le premier don qu'il fit à ses Disciples, aussitôt après sa résurrection ! Mais l'exercice de notre ministère ne va pas jusques-là. Nous pouvons bien vous dire dans le tribunal de la Pénitence : *Je vous absous, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ;* mais la paix du cœur, cette paix délicieuse que les impies cherchent en vain, que les hypocrites ne sauroient goûter, que les mauvais chrétiens ne connoissent point ; cette paix qui est le trésor du juste, l'image, et comme l'avant-goût de ce repos éternel dont il espère jouir dans le Ciel, il n'y a que J. C. en personne qui puisse vous la donner, et il n'y a que ses vrais Disciples qui la reçoivent. Tout ce que nous pouvons faire, c'est donc de vous la souhaiter, et de vous apprendre les moyens de l'avoir. Pour cela, retenez bien trois avis

que je vais vous donner, et que j'ai recueillis de plusieurs endroits de l'Imitation de J. C.

1.° Ne vous mêlez jamais des affaires dont vous n'êtes point chargés, ni de la conduite de ceux dont vous n'êtes pas responsables, et souffrez avec patience le mal que vous ne pouvez empêcher. 2.° Ne soyez pas trop sensibles à ce que l'on peut dire ou penser sur votre compte, pourvu que vous n'ayez rien à vous reprocher; et n'ayez aucune attache trop forte pour qui que ce soit, ni pour quoi que ce puisse être. 3.° Ayez toujours la conscience pure, et en tel état que la mort ne puisse jamais vous surprendre. Si vous observez exactement ces trois points, vous aurez la paix avec Dieu, avec les hommes, et avec vous-mêmes. Prenez-y bien garde: je ne vous ai peut-être rien prêché de plus instructif et de plus utile.

1.° Ne vous embarrassez pas l'esprit des affaires dont vous n'êtes point chargés, ni de la conduite de ceux dont vous n'êtes pas responsables, et souffrez avec patience ce que vous ne sauriez empêcher. Que chacun de nous, après avoir gémi sur lui-même, s'afflige et gémisse devant Dieu, à la vue des péchés et des scandales qui inondent la terre. Que nous ayons pour les pécheurs ainsi que pour nous-mêmes, cette haine parfaite dont parle David, et qui nous porte à prier pour leur conversion, ainsi que pour la nôtre; à la bonne heure. C'est un zèle

que la charité inspire, et qui en est inséparable. Nous ne serions pas chrétiens, si nous n'étions pas sensibles aux outrages que l'on fait à Jésus-Christ.

Qu'un père et une mère de famille veillent sur la conduite de leurs enfans et de leurs domestiques ; rien de plus juste : c'est là une de leurs obligations les plus indispensables. Que le Pasteur veille sur son troupeau ; un supérieur sur ceux qui sont placés sous sa vigilance : ils le doivent ; et, s'ils ne le faisoient pas, ils manqueroient à leur devoir. Qu'une personne, par un motif de charité, donne à une autre des conseils qu'elle croit pouvoir lui être utiles : c'est une bonne œuvre, et l'Evangile nous y exhorte.

Mais qu'il y ait des gens qui s'occupent de ce qui ne les regarde en aucune manière ; qui se fassent une occupation de rapporter tout ce qu'ils entendent, vrai ou supposé, d'inventer même des nouvelles sur l'un et sur l'autre, qui s'entretiennent et s'inquiètent de ce que fait celui-ci, de ce que fera celui-là ; qui se mêlent de l'intérieur des ménages, et dans des affaires où personne ne les demande ; qui portent l'imprudence, la témérité de parler de tout, jusqu'à s'entretenir avec chaleur des affaires de l'Eglise et de l'Etat, des personnes qui les gouvernent ; qu'on les voie approuver, blâmer, condamner, absoudre, juger de tout comme un aveugle fait des couleurs, vous conviendrez, M. C. P., que des caractères de cette espèce, outre qu'ils sont dangereux dans la société, punissables devant

devant Dieu et devant les hommes, ne sauroient jamais avoir la paix, ni avec les autres, ni avec eux-mêmes.

Eh ! mon C. F., de quoi vous inquiétez-vous ? occupez-vous plutôt des affaires de votre ménage, de votre travail, de votre commerce, et des devoirs de votre état, dont vous rendrez compte à Dieu. Ne vous embarrassez pas du reste où vous n'avez rien à faire. Laissez le monde aller comme il va, et souffrez sans rien dire, ce que Dieu ne juge pas à propos d'empêcher, et que vous ne pouvez empêcher vous-même. Jamais vous n'aurez l'esprit tranquille, tant que vous voudrez ce que Dieu ne veut pas, ou que vous ne voudrez pas ce qu'il veut. Il veut, par exemple, que vous soyez pauvre, que vous soyez malade, infirme, dans l'affliction et dans la douleur : il faut le vouloir aussi. Vous avez beau vouloir le contraire, il n'en sera ni plus ni moins ; et votre volonté, n'étant pas conforme à la volonté de Dieu, ne servira qu'à vous tourmenter, qu'à troubler le repos de votre ame, sans que vous soyez pour cela plus avancé.

Vous avez une femme, un mari, des enfans, des voisins difficiles, incorrigibles, et qui vous paroissent insupportables : faites de votre mieux pour leur faire entendre raison ; mais, dès que vous voyez que c'est peine perdue, tenez-vous tranquille. Vous avez devant les yeux des choses qui vous choquent, vous révoltent, vous scandalisent ;

gardez le silence, dès que vous n'y pouvez rien, et que vous n'en êtes pas responsable. Ce qui vous déplaît, déplaît encore plus à Dieu. Cependant il le souffre, vous n'êtes ni plus sage, ni plus puissant que lui : souffrez-le donc aussi. Ayez donc les yeux et les oreilles fermés pour tout ce qui ne vous regarde pas, et vous vivrez en paix.

Si, d'un autre côté, n'ayant rien à vous reprocher, vous ne vous embarrassez pas de ce que l'on dit ou de ce que l'on pense sur votre compte, si vous êtes détaché de vous-même et de tout ce qui vous environne, vous aurez la paix..... Seconde réflexion.

La bonne réputation vaut mieux que les grandes richesses, dit le Saint-Esprit. Ayez donc soin, mon cher Frère, de vous faire une bonne réputation, par votre exactitude à remplir les devoirs de l'état où la Providence vous a placé; par une conduite qui ne blesse et ne scandalise personne, et dont tout le monde puisse être édifié; non pas dans l'intention de gagner l'estime des hommes, mais dans la vue de plaire à Dieu, de donner le bon exemple au prochain, et de vous sanctifier vous-même. Après cela, soyez absolument insensible au bien et au mal que l'on pourra dire ou penser de vous.

Le plus grand ennemi de notre repos, c'est notre orgueil, notre amour-propre. Ce fol amour, cette tendresse aveugle que

nous avons pour nous-mêmes est la source de toutes nos inquiétudes. Nous voudrions que tout le monde dît du bien de nous, que chacun nous approuvât et nous flattât. Nous sommes d'une délicatesse et d'une sensibilité extrêmes : une petite louange nous enfle le cœur ; un petit air de mépris nous choque ; une petite injure nous met hors de nous-mêmes. Or, avec cette sensibilité, mon C. F., il est impossible que vous conserviez votre ame en paix.

Car enfin, quelque parfait que vous puissiez être, vous manquerez toujours en quelque point ; parce que Dieu seul est sans imperfection. Il se trouvera toujours des gens qui apercevront vos défauts, qui les relèveront, et vous reprocheront vos fautes. Il y a plus : fussiez-vous irréprochable aux yeux des hommes, il y aura toujours quelqu'un à qui vous déplairez, qui vous trouvera des ridicules que vous n'avez pas, qui vous prêtera des intentions que vous n'avez jamais eues. Vous avez beau faire, beau dire, vous ne serez jamais du goût de tout le monde ; si donc vous êtes sensible aux discours des hommes, vous n'aurez jamais l'esprit tranquille.

Mais, dites-moi, je vous prie, le bien ou le mal que les hommes pensent ou disent sur votre compte, vous rend-il meilleur ou plus méchant ? Non ; vous n'êtes réellement que ce que vous êtes devant Dieu. Il connoît le fond de votre cœur ; il sera votre juge. Hélas ! si les hommes vous connoissoient

comme lui, ils diroient de vous, les uns moins de bien, les autres, plus de mal. Mon Dieu ! que sommes nous, et qu'avons-nous par nous-mêmes ? la malice et la corruption, le mensonge et le péché. Mes chers Frères, rendons-nous justice, et convenons que nous ne valons rien. Souvenons-nous aussi que les paroles de blâme ou de louange, ne sont qu'un peu de vent et un peu de bruit ; il n'y en a pas une seule qui puisse rien ajouter à ce que nous sommes, ou en rien diminuer. Faites bien, et laissez dire : c'est un des meilleurs moyens que je connoisse, pour avoir l'esprit en repos, et vivre en paix.

Vous êtes morts, dit l'Apôtre, *et votre vie est cachée en Jésus-Christ.* Que signifient ces paroles ? Lorsqu'un homme est mort, qu'on lui donne des louanges, ou qu'on lui dise des injures ; qu'on le flatte, ou qu'on lui crache au visage, on ne le voit ni rougir, ni pâlir, ni s'émouvoir, ni donner le moindre signe de sensibilité. Voilà ce que doit faire le chrétien : c'est un homme mort, c'est-à-dire, qu'il n'est pas plus sensible aux discours et aux jugemens des hommes, que s'il étoit mort. Mon bon Sauveur ! que nous sommes donc éloignés de la perfection chrétienne ! Dieu d'humilité, détruisez cet orgueil qui nous domine ! guérissez par votre grâce l'enflure de cet orgueil, qui nous rend si sensible à tout ce qui nous flatte ou nous blesse. Ce n'est qu'en devenant humbles comme

vous, que nous trouverons le repos et la paix de nos ames.

Nous la trouverons, M. C. P., cette paix, dans un détachement parfait de tout ce qui nous environne. Il n'est pas défendu d'amasser du bien, ni de jouir de celui que Dieu nous a donné, pourvu que nous ne fassions tort à personne. Mais si malheureusement vous y attachez votre cœur, jamais ce pauvre cœur ne sera tranquille. Vous serez troublé par le désir d'avoir ou d'augmenter ce bien que vous aimez ; troublé par la crainte de le perdre ; déchiré, si la Providence vous l'arrache. Et n'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours ?

Il en est de même de l'attachement que nous avons pour nos amis ou pour nos parens, lorsqu'il n'est pas selon Dieu. On entre dans leurs sentimens ; on épouse leurs querelles. Hélas ! que de péchés ne commet-on point par amitié et par complaisance ? vient-on à les perdre, on est inconsolable, on se désespère. M. C. F., n'aimons rien qu'en J. C. et pour J. C. ; ne nous attachons qu'à lui. Usons des choses de ce monde comme n'en usant pas, de sorte que nous soyons toujours prêts à faire à Dieu le sacrifice de nos biens, de notre santé, de nos amis, de notre famille, lorsque sa volonté sera manifestée : soyons, en un mot, décidés à quitter tout avec la même facilité que nous quittons un habit. C'est alors qu'au milieu des plus grandes afflictions, nous dirons avec le saint homme Job : *Le Seigneur me l'avoit*

donné, et il me l'a ôté : que son Nom soit béni. C'est alors que nous ne perdrons jamais, quoi qu'il arrive, la tranquillité de notre esprit et la paix de notre ame. Soyons donc insensibles à tout, excepté aux reproches de notre conscience.... Troisième réflexion.

C'EST notre conscience, c'est elle seule qui doit troubler notre repos, lorsque le péché la souille et l'embarrasse. Comme la paix du cœur est la compagne de la grâce qui nous sanctifie et nous unit à J. C.; ainsi les troubles et les remords marchent à la suite du péché qui nous fait perdre la grâce, et nous sépare de J. C. Mon C. F., vous avez beau faire, tant que vous serez l'esclave du péché, vous n'aurez jamais l'esprit et le cœur parfaitement tranquilles.

Vous pouvez bien vous dissiper, vous distraire, et oublier dans certains momens le malheureux état où vous êtes; mais vous ne viendrez pas à bout d'étouffer entièrement la voix de cette conscience : elle vous parlera au moins quelquefois. Je me couche en bonne santé; mais si j'allois mourir cette nuit; si le tonnerre alloit m'écraser; si la maladie qui court alloit m'emporter! n'est-ce pas ce à quoi vous pensez en certaines circonstances ? Ah ! vous le sentez, ce ver qui vous pique, lorsque vous vous y attendez le moins. Il vous pique tout-à-coup, dans certains momens, jusqu'à vous faire battre le cœur, jusqu'à vous faire pâlir, sur-tout

lorsque nous montons en cette chaire pour le réveiller, pour l'exciter, afin qu'il vous tourmente et vous fatigue, jusqu'à ce qu'enfin vous soyez comme forcé de chercher, dans la grâce de Dieu et dans votre réconciliation avec lui, le repos de votre conscience et la paix de votre ame.

Prétendu bel esprit, qui faites l'intrépide contre ce que les Prêtres vous disent du Jugement et de l'Enfer, qui traitez ces grandes vérités de fables, qui prétendez qu'après votre mort, tout sera mort: vous le dites, mais en êtes-vous intimement convaincu? n'avez-vous là-dessus aucun doute dans l'esprit, aucune inquiétude sur le cœur, aucun remord dans la conscience? Etes-vous aussi certain de ce que vous dites, que les Martyrs étoient assurés de la vérité de cette Religion, pour laquelle ils se faisoient égorger; et voudriez-vous vous laisser égorger vous-même pour soutenir le contraire?

Quelle est donc votre position? Ah! qu'elle est cruelle! Lutter sans cesse contre la vérité; souffler contre une lumière qui embarrasse, sans pouvoir venir à bout de l'éteindre tout-à-fait! Je dis, et je tâche de me persuader qu'il n'y a point d'enfer, que l'ame meurt avec le corps; mais, s'il y avoit un enfer, et si mon ame étoit immortelle? Je dis qu'on nous amuse par des fables; mais tout ce qu'il y a eu de plus éclairé, de plus savant, de plus saint, de plus respectable, depuis dix-huit siècles, a cru et pratiqué ce que je refuse de croire. Est-il bien certain que

tous ces grands hommes n'aient été qu'une troupe d'ignorans et d'imbécilles ou d'imposteurs ? Est-il bien certain que cette Religion, si sublime dans sa doctrine, si pure dans sa morale, ne soit que l'ouvrage de l'erreur et du fanatisme ? O incrédules, que vous êtes éloignés de cette tranquillité dont vous faites parade !

Non, mon Dieu ! non : il n'y a point de paix pour les impies ; comme il n'y en a point pour les pécheurs. M. C. P., soumettons-nous à J. C., attachons-nous à lui ; ayons toujours la conscience pure, et nous goûterons cette paix délicieuse, qui est le fruit d'une vie innocente ; cette tranquillité intérieure, ce doux repos de l'ame que le monde avec tous ses biens et ses plaisirs, ne sauroit nous procurer.

J'aime à me persuader, M. C. P., que vous avez goûté les douceurs de ce bien inestimable, lorsqu'après vous être réconciliés avec Dieu dans le tribunal de la Pénitence, vous avez reçu le baiser de paix dans le sacrement de son amour, pendant ces Pâques. Conservez-la donc cette paix délicieuse, cette pureté de conscience : et pour cela, soyez fidèles aux avis que je viens de vous donner. Ajoutez-y encore la vigilance sur vous-mêmes, la fuite des occasions, la fréquentation des Sacremens.

1.° La vigilance. C'est du défaut de vigilance que viennent communément les rechutes. Content des mouvemens qu'on s'est donnés pour sortir du péché, on vit après

cela sans presque jamais rentrer en soi-même. Aussi, retombe-t-on bientôt dans ses anciennes habitudes : *Veillez donc sans cesse*, dit J. C. *parce que l'esprit est prompt, et la chair foible.* Veillez, si vous voulez persévérer dans le bien ; veillez sur vos pensées, sur vos actions, sur votre cœur, sur votre langue, et vous conserverez la grâce précieuse que vous avez reçue.

Il faut ensuite fuir les occasions prochaines du péché, c'est-à-dire, les occasions dans lesquelles à chaque fois, ou presque à chaque fois qu'on s'y est trouvé, on a succombé à la tentation. Ce sont des écueils où l'on tombe communément, quand on a l'imprudence de s'y exposer. En effet, comment conserver la grâce dans ces cabarets où l'on s'est si souvent enivré, dans ces compagnies où tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend, porte au péché ? Dans ces fréquentations où l'on a fait tant de fois la triste expérience de sa foiblesse ? Cela ne se peut, M. F. ; et ne pas fuir ces occasions, c'est s'exposer bien volontairement au péril de perdre la grâce ; ou plutôt, c'est presque déjà l'avoir perdue, puisque le Saint-Esprit nous assure que *quiconque aime le danger, y périra.*

Enfin, il faut s'approcher souvent des Sacremens : c'est par les Sacremens, mes chers Frères, que vous avez recouvré la grâce, c'est par les Sacremens que vous la conserverez. Le malheur de plusieurs d'entre vous est venu de les avoir négligés. En y

recourant, vous avez retrouvé la paix de l'ame ; recourez-y donc souvent, si vous voulez la conserver.

Ce n'est qu'à cette condition, que vous aurez la grande, l'éternelle récompense que Dieu vous a promise, et dont il vous a donné le gage dans la sainte Communion. Courage, M. F., courage : combattez, veillez, fuyez, persévérez, et le Ciel est à vous. Ah ! si ce beau Ciel s'ouvroit à vos yeux dans ce moment, et que Dieu vous montrât le bonheur ineffable qu'il vous y prépare, si vous persévérez dans la grâce, que ne feriez-vous pas pour l'obtenir ? Ouvrez, M. F., ouvrez les yeux de la foi, et vous découvrirez, dans cet aimable séjour, le trône de gloire où Jésus-Christ promet de vous faire asseoir, et les délices ineffables dont il inondera vos ames pendant toute l'éternité. Quoi de plus encourageant ! Ah ! quelques violences qu'il vous faille faire pour cela, que sont-elles en comparaison d'une éternité de bonheur ?

Mais, persévèrerez-vous ? hélas ! mes Frères, je tremble pour la plupart ; oui, je tremble qu'ils ne retombent bientôt dans leurs premiers désordres. Alors, quel malheur ! quel état ! toutes les peines que vous vous êtes données, toutes les violences que vous vous êtes faites, toutes les grâces dont Dieu vous a comblés seront donc perdues ? toutes les fatigues auxquelles nous nous sommes livrés nous-mêmes pour vous ramener à Dieu, deviendront donc inutiles,

et retourneront à votre condamnation ; l'enfer, que le Seigneur a fermé sous vos pieds, lorsque vous étiez sur le point d'y tomber, se rouvriroit donc, et vous engloutiroit dans les abîmes éternels ; le Ciel, que le Sauveur vous a rouvert dans ces jours de miséricorde, se refermeroit donc encore pour vous. Dieu de bonté, Sauveur des hommes, ne le permettez pas ; mais faites que les cœurs de mes Paroissiens, attachés à vous seul, demeurent fidèles et innocens à vos yeux, afin qu'ils puissent goûter les douceurs ineffables de cette paix, sans laquelle il n'y a pas de vrai bonheur sur la terre, et qui est l'image du repos éternel dont les bienheureux jouissent en vous dans le Ciel.

M. C. P., que la paix de Dieu, cette paix qui surpasse tout sentiment et toute expression, conserve vos esprits et vos cœurs en J. C. Ainsi soit-il.

POUR LE SECOND DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur la bonté de Jésus-Christ, et le retour du pécheur.

Ego sum Pastor bonus. Je suis le bon Pasteur. *S. Jean.* 10.

LE voilà donc en personne ce bon Pasteur qui avoit dit, tant de siècles auparavant, par la bouche de son Prophète : Je viendrai moi-même, et je visiterai mes brebis, comme un Pasteur visite son troupeau ; je ramènerai celles qui se sont égarées ; je guérirai les malades ; je fortifierai les foibles ; elles se reposeront autour de moi ; je les conduirai dans les sentiers de la vérité et de la justice : *Je suis le bon Pasteur ; je connois mes brebis, et mes brebis me connoissent : je suis le bon Pasteur, et je donne ma vie pour mes brebis ; j'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie, il faut aussi que je les amène, elles écouteront ma voix ? et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur.*

Quoi de plus tendre, de plus touchant, de plus propre à ravir tous les cœurs ! et quel est celui d'entre vous, M. F., qui en entendant ces paroles, n'a pas senti ses entrailles émues, ne s'est pas félicité d'être

au nombre de ces brebis qui sont l'objet de la tendresse de ce bon Pasteur, et de ses infinies miséricordes ? Qui est celui qui n'a pas senti son bonheur d'avoir été, pendant ces Pâques, nourri de sa chair adorable ? Heureuses les fidèles brebis de ce bon Pasteur ! mais infiniment malheureuses, celles qui ne veulent pas écouter sa voix, ni le suivre ; qui se refusent à ses tendresses, et se tiennent éloignées de lui ! S'il en est quelqu'un parmi vous, M. C. P., qui n'ait pas voulu s'approcher de J. C., pendant les Pâques, je ne viens pas lui dire qu'il n'y a plus de ressource pour lui, et que J. C. le rejette pour toujours. Non ; ce bon Pasteur vient encore l'appeler aujourd'hui, et lui dire : venez à moi, brebis égarée ; venez vous jeter entre mes bras, et je vous recevrai avec tendresse ; vous êtes le prix de mon sang ; je vous aime toujours ; venez, et je vous recevrai avec douceur : *Venite ad me.*

Fasse le Ciel, qu'une si grande bonté ramène tous ceux qui se sont obstinés à ne point faire de Pâques ; et que vaincus par tant d'amour, ils reviennent enfin au bon Pasteur, comme l'Enfant prodigue revint à son père. C'est le fruit que j'attends de cette exhortation, mais que vous seul, ô bon Pasteur, pouvez produire.

Heureuses les brebis qui connoissent le bon Pasteur ! heureux le peuple chrétien qui vit dans le sein de l'Eglise ! c'est là que J. C.

nous donne cette vie précieuse, sans laquelle on ne trouve plus que les ténèbres et les horreurs de la mort. Quiconque ne vit pas de cette vie, demeure dans la mort du péché, et devient enfin la proie de la mort éternelle.

Eh ! qu'est-ce qui pourroit vous rebuter, mon C. F., lorsque ce bon, cet aimable Pasteur vous appelle à sa suite ? Qu'y a t-il dans sa morale, dans ses actions, dans sa personne, qui ne charme, ne ravisse, n'enchante l'esprit et le cœur de tout homme dont la façon de penser est honnête ?

Ah ! transportez-vous dans ces heureux temps, où il conversoit visiblement parmi les hommes. Imaginez-vous marcher à sa suite, avec cette foule de peuple qui l'environnoit, tantôt à Jérusalem ou sur les bords de la mer, tantôt dans le désert ou sur les montagnes. Ecoutez ses paroles, examinez ses actions, comptez tous ses pas, et dites-vous : dans quelle occasion le voyez-vous agir ou parler d'une manière dure et rebutante ?

Seroit-ce lorsqu'on lui présente une femme adultère qui, suivant la loi de Moïse, devoit être lapidée, et sur laquelle on lui demande son avis ? Ah ! voyez-le s'incliner, écrire avec son doigt sur le sable, les péchés de cette femme, et ne se relever que pour couvrir ses accusateurs de honte et de confusion : *Que celui d'entre vous qui est sans péché*, leur dit-il, *lui jette la première pierre.* Puis il se baisse, et il écrit encore : et pourquoi ? c'est pour effacer le crime de cette

adultère : *Allez*, lui dit-il, *et ne péchez plus.*

Seroit-ce lorsqu'il se compare lui-même à un Pasteur qui a cent brebis, et qui en ayant perdu une, laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres pour la chercher; et l'ayant trouvée, la prend dans ses bras, la charge sur ses épaules, la ramène au bercail, et veut que tout le monde le félicite? Quelle bonté! quelles entrailles! quelle miséricorde! Ce que les Evangélistes ont écrit de lui, n'est presque rien en comparaison de ce qu'il a fait. L'apôtre saint Jean dit, que le monde entier ne pourroit pas contenir un livre qui en renfermeroit le détail. Toutes ses œuvres furent des œuvres de bonté, de douceur, de miséricorde, de bienfaisance.

Je me trompe, M. F.; il y avoit à Jérusalem une espèce d'hommes, que Jésus-Christ traita toujours durement; c'étoient les Pharisiens, ces hypocrites qui, au lieu d'admirer la sagesse de ses discours, et de s'attacher à lui, n'étoient occupés qu'à lui tendre des piéges, et à détourner le peuple de le suivre. Eh! que disoit cette race de vipères, en parlant de celui qui paroissoit au milieu d'eux, comme le plus sage, le plus juste, le plus aimable des enfans des hommes? *Qu'on l'ôte de devant nos yeux;* nous ne pouvons plus le souffrir; sa seule vue nous est à charge. Quelle perversité! quelle scélératesse!

Et néanmoins, ô divin Agneau! lorsque ces loups altérés de votre sang, deman-

dèrent qu'on vous fît mourir, vous ne dîtes pas un seul mot pour vous défendre. Vous n'ouvrîtes la bouche que pour demander leur pardon ; et le dernier regard que vous jetâtes sur eux, fut un regard de compassion et de miséricorde. Vous l'aviez dit, et vous le confirmâtes par votre exemple : *le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

Mais cette bonté, cette tendresse, ces entrailles de miséricorde que fit paroître le bon Pasteur, et qui le rendirent si aimable pendant sa vie mortelle, ne sont-elles pas maintenant ce qu'elles étoient alors ? n'est-ce pas lui qui depuis dix-huit siècles, ne cesse de courir après les brebis égarées ? n'est-ce pas lui qui va les chercher jusqu'aux extrémités de la terre ? n'est-ce pas lui qui leur fait entendre sa voix dans cette chaire, qui les charge sur ses épaules ? n'est-ce pas lui qui panse leurs plaies, qui guérit leurs infirmités, qui fortifie leur foiblesse, et les sauve de la fureur du loup ? Partout il paroît occupé à chercher le pécheur, lorsque le pécheur y pense le moins, et qu'il paroît plus attentif à l'éviter et à le fuir. C'est alors qu'il semble que Jésus-Christ se dit à lui-même : il faut que je le ramène : *Oportet me adducere.* Plus il s'égare, plus il est digne de ma commisération.

Et c'est ce qui nous console un peu, M. C. P., quand nous voyons la solennité de Pâques écoulée. Lorsque nous pensons à ceux qui n'ont pas rempli le devoir Pascal, nous pourrions croire que tout est perdu

sans ressource pour eux, puisqu'ils ont négligé et méprisé une obligation si sacrée. Nous pourrions désespérer du salut des pécheurs qui ont résisté pendant ces saints jours, aux invitations et aux exhortations que nous leur avons faites; mais nous nous rassurons, quand nous entendons Jésus-Christ leur adresser ces paroles: *il faut que je les ramène*, ces pécheurs. Ils ont méprisé bien des grâces, il est vrai; mais elles ne sont pas encore épuisées. Ils ont laissé écouler la solennité la plus importante; n'importe, ma miséricorde n'est point attachée aux circonstances et aux temps. Ces pécheurs sont peut-être sur le point d'être précipités dans les abîmes de l'enfer; mais ils n'y sont pas encore; c'est pour eux que je suis venu; il faut que je travaille à les ramener et à les gagner: *Oportet me adducere.* Il n'y a de désespoir pour eux qu'autant, qu'après avoir entendu ces paroles, ils n'en seront point touchés, et qu'ils s'obstineront à ne pas vouloir revenir à Jésus-Christ.

Hâtez-vous donc, mon C. P., de revenir à ce bon Pasteur qui vous appelle et qui vous cherche. Ecriez-vous avec le Prophète: hélas! Seigneur, je me suis égaré comme une brebis qui ne tendoit qu'à sa perte; depuis long-temps je résiste à votre voix. *Erravi.* Malgré mes résistances et mes égaremens, vous ne m'avez pas perdu de vue; je suis peut-être à ce moment sur le bord du précipice et prêt à y tomber, si vous ne me tendez votre main. Cherchez votre servi-

teur, ô mon Dieu ! ne vous contentez pas de m'appeler ; prenez-moi par la main, et forcez-moi de revenir à vous. Je suis pour vous, pour votre Eglise, pour mon Pasteur, et pour le reste de vos brebis, un sujet de scandale, de tristesse et de larmes ; que par votre grâce je devienne un sujet de consolation et de joie. Apprenez-moi le moyen de rentrer en grâce avec vous.

Vous allez le trouver ce moyen, mon cher Frère, dans l'exemple de l'Enfant prodigue. Cette parabole de l'Evangile achèvera de vous faire connoître Jésus-Christ le bon Pasteur, qui désire votre retour, et ce que vous devez faire pour rentrer en grâce avec lui.

UN enfant qui avoit le meilleur des pères, s'ennuya de rester avec lui. Afin de vivre en liberté, et de pouvoir plus facilement se livrer à ses plaisirs, il demanda à ce bon père la part qui lui revenoit de son héritage ; et l'ayant reçue, il s'en alla dans un pays éloigné. Bientôt il eut dissipé tout son bien ; se voyant réduit à la misère, il fut contraint de servir ; mais il tomba sous un maître si inhumain, si barbare, qu'outre les mauvais traitemens qu'il avoit à essuyer sans cesse de sa part, il manquoit de pain, et étoit réduit à cette extrémité, que de souhaiter les restes des pourceaux qu'il gardoit. Triste et fidelle image d'un pécheur qui ayant abandonné Dieu et dissipé tous les

bien de la grâce, est devenu l'esclave du démon, est livré aux désirs les plus corrompus et réduit à l'état le plus déplorable.

Dans cet excès de misère, que fait ce malheureux prodigue ? il rentre d'abord en lui-même. Jetant les yeux sur le misérable état où il se trouve : hélas ! dit-il, que suis-je devenu ? quelle vie est celle que je mène à la suite de ces vils animaux, moi qui étois si heureux dans la maison de mon père ? comment ai-je pu abandonner un père si bon, et que suis-je venu faire dans cette terre maudite ?

Ensuite, élevant ses pensées plus haut, il commence à désirer les biens précieux qu'il a perdus. Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, ajoute-t-il, et je suis ici à mourir de faim. Resterai-je toujours dans cette affreuse misère ? Non.

En effet, M. F., cet heureux pénitent veut à cet instant même rentrer en grâce avec son père. Il ne remet pas au lendemain ; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut : il le saisit. Laissant couler des torrens de larmes sur son visage, baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le Ciel ; que tardé-je encore, dit-il ? qui me retient ? la crainte de mon père, les reproches, les châtimens que je mérite ? Ah ! j'ai un père tendre et miséricordieux ; il ne demande que le retour de son enfant. Je me lèverai donc. *Surgam*. Je vaincrai cette maudite honte qui me retient ;

j'irai à ce bon père : *ibo ad patrem.* Je suis, il est vrai, un enfant ingrat, dénaturé ; mais il est mon père : je me jetterai à ses pieds ; et là, dans le sentiment d'une vive douleur, je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le Ciel et devant vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. O le meilleur de tous les pères, voyez à vos pieds le plus ingrat de tous les enfans : *Pater, peccavi.*

Quel changement ! quelle conversion ! Vous faites, ô mon Dieu ! surabonder la grâce, où le péché avoit abondé. Ne semble-t-il pas que vous vouliez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitens ?

Oui, M. C. F., notre père est le père des miséricordes, le Dieu de toute consolation. Que l'abondance de vos péchés ne diminue donc point votre confiance ; le médecin céleste aime à guérir les maux les plus désespérés ; les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa miséricorde ; et si vous êtes tombés dans les plus grands désordres, il veut faire éclater davantage en vous les richesses de sa grâce.

En effet, tandis que le prodigue pensoit à revenir à son père, ce tendre père s'occupoit du retour de son fils. Ce cher enfant, se disoit-il à lui-même en gémissant, ce cher enfant, que sera-t-il devenu ? dans quel état sera-t-il réduit ? Ah ! mon fils ! si tu savois les sentimens de mon cœur, si quelqu'un pouvoit te dire combien tu m'es

encore cher ; si tu pouvois concevoir la joie que me causeroit ton retour, avec quel empressement tu reviendrois à moi !

Ce tendre père, dans l'inquiétude où il est, jette les yeux sur le chemin par lequel son fils s'est éloigné de lui, pour voir s'il ne revient pas : il regarde, il examine.... Il voit un mendiant tout défiguré, tout défait. Seroit-ce mon fils ? il considère plus attentivement. Plus il examine, plus son cœur lui parle.

Ah ! c'est lui, c'est lui-même ! Ah ! mon fils, mon cher fils ! te voilà..... Et sans attendre que cet enfant confus et interdit vienne se jeter à ses genoux, il court lui-même au-devant de lui ; il se jette à son cou, il l'embrasse tendrement, il le serre entre ses bras, il l'arrose de ses pleurs. Sa joie lui fait verser autant de larmes, que la douleur en fait répandre à ce fils pénitent : *Misericordiâ motus.* Son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle. Ses faveurs sont encore au-dessus de sa joie et de son amour, et la raison qu'il en donne est bien digne d'un si bon père : il retrouve son fils qu'il avoit perdu : il le retrouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré ; mais ce qui devroit allumer sa colère, ne réveille que son amour. Il ne voit en lui que ses malheurs, il ne voit plus ses crimes : *Perierat et inventus est ;* il voit revivre un enfant qui étoit mort à ses yeux, il retrouve ce qu'il avoit perdu : *Mortuus erat et revixit.*

Image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un pécheur cause dans le

Ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une ame, dès qu'elle retourne vers lui. O clémence paternelle ! ô source inépuisable de bonté ! ô miséricorde de mon Dieu ! Eh que vous revient-il donc du salut de la créature ?

Ce n'est pas assez. Ce bon père rétablit son fils dans tous les droits qu'il avoit perdus; il appelle tout le monde pour prendre part à sa joie. Vîte, vîte, s'écrie-t-il, qu'on apporte la robe précieuse de mon fils ; qu'on le revête de ses premiers habits ; qu'on lui mette l'anneau au doigt, en signe de sa réconciliation ; qu'on prépare un grand festin ; qu'on fasse de ce jour, un jour de réjouissance et de fête. O tendresse ! ô libéralité ineffable de Dieu envers le pécheur pénitent ! Ce n'est qu'une pauvre ame qui revient de son égarement, et ce Dieu de miséricorde veut que tout le Ciel se réjouisse avec lui, et prenne part aux transports de son alégresse.

Pécheurs, ah ! pécheurs, qui que vous puissiez être, c'est ce Dieu de bonté, ce bon père qui vous invite. Dans quelqu'état que vous soyez, quelque grands péchés que vous ayez commis, il vous presse de revenir à lui ; pourriez-vous résister à son cœur ? Jusqu'à présent, vous avez été insensibles à la crainte de ses jugemens : résisterez-vous aux motifs de tendresse ? ne vous rendrez-vous pas aux motifs d'amour ? votre cœur seroit-il insensible aux effusions ineffables de la miséri-

corde d'un Dieu, qui, tout offensé, tout outragé qu'il est, vous ouvre son cœur, daigne venir à vous, veut se réconcilier avec vous ? Lui refuserez-vous la consolation de vous pardonner ? Contristerez-vous encore son cœur, en lui refusant le vôtre ?

Non, mon Dieu, non, je ne résiste plus : je reviens enfin à vous. Dieu de bonté, Père des miséricordes, je vous le dis, et tous les pécheurs vous le disent avec moi, comme l'Enfant prodigue : j'ai péché contre le Ciel et devant vous : *Peccavi.*

Si nous l'avons suivi dans son éloignement, nous le suivrons dans son retour. Si nous nous sommes égarés avec lui, nous gémirons, nous pleurerons, nous reviendrons avec lui. Si nous l'avons imité dans ses égaremens et dans ses excès, nous l'imiterons dans la sincérité de sa pénitence et de son retour.

Peccavi. Recevez-nous ; pardonnez-nous ; oubliez que nous avons été coupables ; souvenez-vous que nous sommes vos enfans, l'objet de vos larmes, le prix de votre sang. Nous tâcherons par notre fidélité, notre soumission, notre attachement inviolable à votre service, de vous dédommager des afflictions que nous vous avons causées.

Peccavi. Mais, mon Dieu, est-il vrai qu'un pécheur comme moi peut consoler votre cœur ; que plus même j'ai commis de péchés, plus je suis en état de vous procurer cette joie par un sincère retour ? et vous

m'obligez de croire cette vérité si consolante. Ah ! voilà ce qui touche mon cœur, ô mon Dieu ! c'est parce que vous craignez de me perdre, que je crains de vous offenser à l'avenir ; c'est le plaisir que vous aurez de me voir converti, qui m'attire à vous. Goûtez donc le plaisir de voir un cœur contrit et humilié qui vous adore, qui vous aime, qui s'attache désormais à vous pour toujours, et qui aimeroit mieux mille fois mourir, que de vous abandonner jamais.

Quelle joie pour nous, mes chers Frères, si entrant aujourd'hui dans ces sentimens, si prenant la ferme résolution de revenir à Dieu, si vous adressant enfin au Ministre de Jésus-Christ, pour déposer ce poids d'iniquités qui vous accable, vous veniez enfin à la Table de ce Père si tendre, manger l'Agneau sans tache, le pain des Anges dont vous êtes privés depuis si longtemps ! Quelle joie, si nous pouvions dire : son fils étoit mort, et il est ressuscité ; il étoit perdu, et il est retrouvé ! Que de divines consolations se répandront alors dans votre ame ! Les Esprits célestes solenniseront ce jour heureux ; les Saints qui sont sur la terre en béniront le Dieu des miséricordes ; les pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et se laisseront gagner par l'exemple de votre pénitence ; vous trouverez non-seulement le pardon de vos péchés, mais encore le gage précieux de votre réconciliation dans la sainte Communion.

Donnez-

Donnez-nous, M. C. F., cette consolation, qu'aucun de vous ne refuse plus de faire ses Pâques ; que tous profitent de la grâce qui leur est offerte ; que tous se réconcilient avec Dieu. O mon Dieu ! exaucez mes vœux, écoutez mes supplications. Répandez l'esprit de componction sur tous les pécheurs, afin que revenus de leurs égaremens, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre miséricorde.

Jetez, ô bon Pasteur, jetez un regard de compassion sur ce cher troupeau ; attirez à vous toutes les brebis qui sont égarées, et fixez dans votre amour celles qui vous sont fidelles, afin que nous nous trouvions tous réunis au dernier jour dans votre bercail, dans le séjour de votre félicité et de votre gloire. Ainsi soit-il.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE

APRÈS PAQUES.

Sur les peines d'un Pasteur.

Mulier cùm parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus : cùm autem peperit filium, jam non meminit pressuræ. Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la tristesse, parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses douleurs. *S. Jean.* 16.

JE viens vous entretenir aujourd'hui, mes C. P., des peines attachées au ministère de vos Pasteurs, et dont vous êtes les objets et la cause ; peines que vous pourriez adoucir, et auxquelles vous ne paroissez point assez sensibles. L'Apôtre S. Paul, écrivant aux Galates, après leur avoir reproché leur inconstance, leur rechute, leur aveuglement, jusqu'à les traiter d'insensés, changeant tout-à-coup de langage, et se livrant aux tendres mouvemens de ce cœur vraiment paternel qui embrassoit l'univers dans les entrailles de J. C., il s'écrie : *Mes petits enfans, je vous enfante de nouveau, jusqu'à ce que J. C. soit formé en vous.*

C'est là, M. C. P., ce que vos Pasteurs ne cessent de vous faire entendre ; c'est là ce que vous disent leurs exhortations, leurs inquiétudes, leurs travaux, et tous les mou-

vemens qu'ils se donnent pour le salut de vos ames. Ils vous ont enfantés une première fois en J. C. dans le Baptême ; mais lorsque, perdant la grâce que vous aviez reçue dans ce Sacrement, vous retombez dans le péché, lorsque vous oubliez vos engagemens, et que vous abandonnez Jésus-Christ pour suivre les passions qui vous aveuglent ; ah ! pour lors vos Pasteurs souffrent les douleurs les plus cuisantes, jusqu'à ce qu'ils vous aient de nouveau enfantés à Jésus-Christ. Vos rechutes, votre persévérance dans le péché, voilà, M. C. P., ce qui fait gémir vos Pasteurs, voilà la source des peines, des tribulations, des amertumes, qui rendent leur vie si dure. Ce n'est pas là, il s'en faut bien, l'idée que vous en avez, et qu'on s'en fait dans le monde : on prétend qu'il n'y a pas d'état plus heureux que le nôtre. C'est ce que nous allons examiner.

Pourquoi, M. C. P., veux-je vous entretenir aujourd'hui de nos peines ; pour deux raisons. La première, afin que vous ne nous accusiez pas de vous parler de ce que vous nous devez, et point du tout de ce que nous vous devons. La seconde, afin que connoissant les peines de notre état, vous en soyez touchés de compassion, et que cette compassion vous porte à les adoucir. Et parce que vous ne pouvez les adoucir qu'en menant une vie chrétienne, il vous est utile, encore plus qu'à nous, de sentir

les peines de vos Pasteurs et d'en être touchés.... Entrons dans le détail.

Vous ferai-je valoir, M. C. P., le sacrifice que nous sommes obligés de faire de notre liberté, de notre temps, de notre repos, de notre santé, quelquefois même de notre vie? Etre à l'attache auprès de vous, comme une nourrice auprès de son enfant; passer les journées entières, souvent une partie de la nuit sur les livres pour étudier la loi de Dieu, méditer sa parole, afin qu'étant remplis nous-mêmes de cette divine nourriture, vous puissiez recevoir de notre bouche, et puiser dans nos instructions, comme un enfant dans le sein de sa mère, le lait précieux qui doit nourrir vos ames, et les faire croître dans la grâce. Etre obligés de devenir enfans avec les enfans, pour imprimer dans leur esprit, par la répétition continuelle des mêmes choses, les premiers principes de la Religion, sans que nous puissions nous décharger entièrement sur autrui de cette fonction. Etre obligés de courir au loin dans nos campagnes, tantôt pour remettre la paix dans vos familles, tantôt pour vous visiter dans vos maladies, et vous administrer les Sacremens, sans que les rigueurs de l'hiver, ni les chaleurs de l'été, ni les ténèbres de la nuit, ni la distance des lieux, ni la difficulté des chemins puissent nous en dispenser. Etre obligés, dans les temps de maladie, de passer le jour et la nuit au milieu des morts et des mourans; d'avoir continuellement devant les yeux

l'image de la mort, de la douleur, et du désespoir; une femme qui pleure son mari; une mère ses enfans, des enfans leur père; entendre tous ces cris, être pour ainsi dire, baignés de toutes ces larmes, ne les essuyer qu'en y mêlant les nôtres. Ah! que la position d'un Pasteur est cruelle dans ces momens-là! Mais, sur-tout être obligés, soit dans le temps pascal, soit dans les autres temps de l'année, de nous présenter au confessionnal comme cette victime de l'ancienne loi, sur laquelle on mettoit les péchés du peuple; ou comme J. C. au jardin des Olives, chargé des iniquités de l'univers: quelle pénible fonction! Ah! c'est là, que tous nos paroissiens viennent décharger sur nous, chacun son fardeau particulier; l'impudique nous charge de sa corruption; l'avare de ses rapines; l'ivrogne de ses excès; celui-ci de ses médisances; celui-là de sa rancune; l'un de ses juremens; l'autre de ses querelles: ils s'en retournent déchargés, et nous restons chargés; ils s'en vont soulagés, et nous demeurons accablés. M. C. F., si vous envisagiez vos Pasteurs sous ce point de vue, vous ne pourriez guère vous empêcher de les plaindre, et de faire tous vos efforts pour adoucir leurs maux.

Mais dans tout cela, nous ne faisons que notre devoir. Aussi, ne veux-je point me plaindre de ce que je suis obligé de faire pour vous. Je compte pour rien les fatigues du saint ministère; rien ne coûte quand on aime, et Dieu sait combien vous

m'êtes chers. Eh ! qu'aimerois-je donc, si je ne vous aimois pas ? L'homme, dit J. C., abandonnera son père et sa mère, pour s'attacher à son épouse. Ma chère Paroisse, tant que je serai votre Pasteur, vous serez mon épouse ; père, mère, frères, sœurs, parens, amis, je puis vous aimer encore ; mais l'épouse que Dieu m'a donnée, m'est infiniment plus chère que vous. M. C. F., je suis votre Pasteur, et vous êtes mon cher troupeau. Ma liberté, mon temps, mon repos, ma santé, tout cela vous appartient, je dois vous en faire le sacrifice ; et plus que tout cela, je dois me sacrifier moi-même, s'il le faut, pour le salut de vos ames. Mais si je trouve dans mon état des peines, des amertumes que vous puissiez adoucir, n'est-il pas naturel, et trouvez-vous mauvais que je vous ouvre mon cœur, et que je les répande devant Dieu, en votre présence ; que je donne un libre cours à mes plaintes et à mes gémissemens ?

Un Pasteur est comme le père d'une nombreuse famille, dans laquelle il se trouve toutes sortes d'esprits, d'humeurs et de caractères. Et parce qu'il est redevable à tous, il est obligé de s'accommoder à la portée de chacun, de prendre tour à tour mille formes différentes ; obligé de changer, non-seulement de ton et de langage, mais, pour ainsi dire, d'humeur et de caractère. Tantôt ferme jusqu'à la sévérité ; tantôt indulgent et condescendant jusqu'à la foiblesse ; tantôt il lui faut déployer toutes les richesses de

la miséricorde, et paroître rempli de confiance, jusqu'à prendre sur soi tout ce qui effraie les ames timides, et produit en elles une crainte excessive qui approche du désespoir ; tantôt il faut faire la peinture effrayante des jugemens de Dieu, pour troubler ces consciences, que la longue habitude du mal a rendues comme insensibles, ces pécheurs endurcis qui ne craignent rien, lors même qu'ils ont un pied dans l'enfer. Il faut employer tour à tour, souvent tout à la fois, les caresses et les réprimandes, les prières et les menaces, les louanges et les reproches, suivant le temps et les circonstances. Comme la grâce agit sur les cœurs de mille manières, le Pasteur qui est le ministre de la grâce, et qui doit être l'image de J. C., est obligé de donner à sa tendresse, à son zèle, des mouvemens différens et des formes différentes, suivant les dispositions et les besoins de chacun. Faites-vous des progrès dans la vertu ? votre Pasteur doit vous suivre de l'œil, et s'élever avec vous, ouvrir à vos yeux les trésors de la sagesse et de la science cachés en J. C. Retournez-vous en arrière ? il doit revenir sur ses pas, entrer dans vos foiblesses, compatir à vos infirmités. Avec les ignorans et les foibles, il doit être comme une poule qui réchauffe ses petits sous ses ailes. Avec les sages et les parfaits, il doit être comme un aigle qui vole au-dessus de ses petits, pour leur apprendre à voler. Que sais-je enfin, il est obligé de se montrer sous

autant de formes qu'il y a de caractères différens dans sa paroisse. Chargé devant Dieu de toutes les ames, il ne doit jamais les perdre de vue. Les unes s'égarent, il doit les rappeler; les autres sont perdues, il faut les chercher; celles-ci sont foibles, il faut les fortifier; celles-là sont malades, il faut travailler à leur guérison. Instruire les ignorans, reprendre les pécheurs, corriger les abus, crier au scandale; mon Dieu! quel travail et quelle source d'inquiétudes! combien de mesures à garder! que de précautions à prendre! combien d'esprits difficiles à ménager! Ce qui est approuvé par les uns, est blâmé par les autres; ce qui est un sujet d'édification pour ceux-ci, devient un sujet de scandale pour ceux-là. Ce n'est pas tout: mais reprenons-nous un instant.

LORSQU'IL y a dans une paroisse, ce qui n'arrive malheureusement que trop, des gens qui n'ont point de religion, qui voudroient que tout le monde parlât et agît comme eux, qui par leurs discours et leur conduite, empoisonnent une partie du troupeau, ah! pauvre Pasteur, que vous êtes à plaindre! Que de persécutions, que de mortifications, si vous n'êtes pas un chien muet! Ils vous détesteront, ils ne pourront vous souffrir. Plus vous serez irréprochable, plus vous leur deviendrez odieux; vos vertus feront leur supplice; l'attachement que les gens de bien auront pour vous, les louanges

de ceux qui vous rendront justice, les désoleront. Ce ne seront pas des brebis, mais des loups acharnés contre le Pasteur. Calomnier, noircir, déchirer en toute occasion, à tout propos, voilà quelle sera leur occupation !

Mes chers Frères, je ne parle ni pour vous, ni pour moi. Mais combien de Pasteurs qui savent, par expérience, la vérité de ce que je dis, et qui se reconnoîtront dans le portrait que je viens de faire ! Ce qui les afflige, ce n'est pas d'être en butte à la haine des méchans. Le disciple n'est pas plus que le maître. Si J. C. a été persécuté, est-il étonnant que ses ministres le soient ? Mais ce qui les afflige et leur flétrit le cœur, c'est l'aveuglement et l'endurcissement des ames, qui leur sont d'autant plus chères qu'elles paroissent plus désespérées, et pour le salut desquelles ils donneroient, de bon cœur, leur vie. La perte des ames : voilà, voilà, mes chers Paroissiens, la source intarissable des amertumes qui rendent notre fardeau si pesant, et notre condition si dure.

Encore, si le Pasteur après avoir prêché, catéchisé, confessé, visité les malades, administré les Sacremens, et rempli les fonctions extérieures de son ministère, de retour chez lui, pouvoit avoir l'esprit tranquille, ce ne seroit rien : mais il n'y a pas de jour où son ame ne soit déchirée par cette pensée : Qui pourroit compter les péchés qui se commettent dans ma paroisse ; et que sais-je s'il ne s'en commet point par ma faute,

et si je n'en répondrai pas devant Dieu. C'est alors que son esprit se promène, pour ainsi dire, de famille en famille. Dans cette maison, règnent les emportemens et la colère; dans cette autre, l'avarice; dans celle-ci, l'impureté; dans celle-là, l'ivrognerie. Ici, point de religion; là, on médit toute la journée. Un tel n'approche pas des Sacremens; point de confession, pas même à Pâques; cet autre, au lieu de se corriger, semble devenir pire tous les jours. Celui-ci ne vient presque jamais aux saints Offices; celui-là les déshonore par ses irrévérences; celui-ci ne veut pas pardonner; celui-là ne veut pas restituer; ces enfans pour qui je me suis donné tant de peines, que j'ai pris tant de soins à instruire, à former à la vertu, sont aussi dissipés, aussi indévots, aussi libertins que si je les avois entièrement négligés. Enfin, lorsqu'un Pasteur passe en revue tous ses paroissiens, mon Dieu! que de chagrins, que de soupirs, que de larmes! Ces pensées cruelles viennent quelquefois troubler son sommeil, le réveillent en sursaut. C'est alors, que répandant son cœur en votre présence, ô mon Dieu! il s'écrie, tantôt avec David: Hélas, Seigneur! mes iniquités ont été pour moi, depuis ma jeunesse, la source de mille peines, que ma tendre confiance en vos miséricordes a été seule capable d'adoucir; mais depuis que vous m'avez élevé au gouvernement des ames, il semble que toutes leurs iniquités viennent se joindre aux miennes, pour

mettre le comble à ma confusion et à ma douleur : je suis saisi d'effroi, mon esprit se trouble, et peu s'en faut que je ne tombe dans le désespoir : *Exaltatus autem humiliatus sum et conturbatus.* Tantôt avec le prophète Elie : Eh ! Seigneur, ôtez-moi de ce monde ; je n'ai ni plus de zèle, ni plus de force, ni plus de succès que ceux qui m'ont précédé : la tristesse s'empare de mon ame, je succombe sous le poids du fardeau, je ne suis propre à rien. Quelquefois il osera vous dire, dans toute l'amertume de son cœur, comme Jérémie : Ah ! Seigneur, vous m'avez séduit, et j'ai été séduit. J'avois espéré que votre parole imprimeroit la crainte de vos jugemens dans l'esprit du peuple à qui vous m'avez chargé de l'annoncer ; et voilà que cette parole est devenue non-seulement inutile, mais un sujet d'opprobre et de dérision pour celui qui l'annonce. Falloit-il donc que je fusse dans le saint ministère pour passer mes jours dans l'humiliation et dans la douleur. Telle est, M. C. P., la position d'un Pasteur qui, pénétré de ses obligations, tremble nuit et jour pour le salut des ames, dont il sait qu'il doit rendre compte à celui qui a répandu son sang pour les racheter.

Mais enfin, ne trouvons-nous aucune consolation dans notre état ? Nous y trouvons, M. C. P., celles que vous nous donnez.... Vous êtes les seuls, après Dieu, de qui nous puissions en attendre. *Obéissez*, dit S. Paul, *et soyez soumis à vos Pasteurs*,

qui veillent pour le salut de vos ames, comme devant en rendre compte, afin qu'ils le fassent avec joie et non en gémissant. Ecoutez-les comme J. C., puisque c'est lui-même qui vous exhorte par leur bouche; vivez avec piété, en J. C., le Pontife de vos ames. C'est en vous comportant de la sorte, que vous rendrez notre fardeau moins pesant, que vous adoucirez nos peines. Nous les compterons pour rien; nous les oublierons, dès que vous ne les rendrez pas inutiles; lorsque nous verrons que vous travaillerez à devenir de bons Chrétiens, que vous vous efforcerez d'observer fidèlement les commandemens de Dieu et de l'Eglise, que vous serez fidèles à pratiquer les avis que nous vous donnons, alors nous ne nous souviendrons plus de nos peines : vous serez notre joie, notre gloire, et la douceur de notre vie. Notre joie sera parfaite, dès que vous retirerez de notre ministère le fruit que vous devez en retirer, jusqu'à ce que J. C. soit formé dans vos cœurs.

Je finirai donc par ces paroles du grand Apôtre, aux Philippiens : *M. C. Frères, si votre cœur est encore susceptible de quelque mouvement de charité; si nous pouvons espérer de votre part quelque consolation en J. C., ayez pitié de vos Pasteurs, ne les accablez pas;* ne rendez pas leur fardeau insupportable; ne les abreuvez pas de fiel par votre indocilité, par vos murmures, par un esprit d'indépendance qui est devenu si commun, et qui est la source

de tous les désordres qui nous affligent, et de tous les scandales dont nous gémissons. Que J. C., le bon Pasteur, vous donne la douceur, la simplicité, la docilité, qui sont la marque de ses véritables brebis, afin que vous soyez placés à sa droite, et que vous reposiez dans son sein pendant la bienheureuse éternité que je vous souhaite.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Vouloir ce que Dieu veut.

Quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum. Parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur est rempli de tristesse. *Jean.* 10.

JAMAIS tristesse ne fut, en apparence, mieux fondée et plus raisonnable que celle des Apôtres. J. C. leur annonce qu'il les va quitter. Que feront-ils, séparés d'un si bon maître? Que deviendra le troupeau, lorsqu'il n'aura plus de pasteur? A quoi devront-ils s'attendre désormais, si ce n'est aux croix, aux persécutions, à la confusion et à la mort? Et cependant J. C. les assure qu'ils ne doivent point s'affliger. *Il vous est avantageux que je m'en aille*, leur dit-il, *car si je ne m'en vais point, le consolateur ne viendra point à vous.*

C'est ainsi, M. C. P., que les hommes s'affligent ordinairement de ce qui devroit les

réjouir, et se réjouissent, au contraire, de ce qui devroit les affliger. Nous ne connoissons point, ou nous ne connoissons qu'en partie les desseins de la Providence. Tout ce qui ne s'accorde pas avec nos idées et nos préjugés, nous déplaît et nous choque. On ne juge que de ce que l'on voit, sans penser qu'il y a des choses cachées, qu'il faudroit connoître, pour juger sainement. De là viennent tant de jugemens faux, tant de démarches hasardées, tant de soucis, tant d'inquiétudes et de peines d'esprit inutiles.

Que notre ame seroit tranquille, et que nous serions heureux, si nous n'avions d'autre volonté que celle de Dieu ! c'est ce que je voudrois vous persuader. En effet, quoi de plus raisonnable ? Comme Dieu sait tout, qu'il a tout prévu, et qu'il est infiniment sage, il n'ordonne rien, il ne permet, il ne souffre rien que pour de bonnes raisons. Comme il est tout-puissant, il tire le bien du mal même, jusqu'à faire servir la malice et les péchés des hommes, à l'accomplissement de ses volontés éternelles. Soyons donc en tout soumis à la volonté de Dieu. C'est le fruit que vous devez retirer de cette instruction, que je vous prie d'écouter attentivement.

Nous lisons dans l'Ecriture que Dieu, après avoir créé le Ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment, approuva lui-même son ouvrage, disant que *tout étoit bon et*

très-bon. Lorsqu'il parloit ainsi, tout ce qui devoit arriver à la suite de la création, ce mélange perpétuel de ce que nous appelons les biens et les maux de cette vie, étoit présent à ses yeux. Il voyoit non-seulement les beautés et la magnificence de l'univers, qui font l'objet de notre admiration; les bienfaits et les richesses de sa bonté paternelle, qui font l'objet de notre reconnoissance; la lumière du Soleil qui nous éclaire pendant le jour, et ranime toute la nature; les ténèbres et le silence de la nuit, qui nous invitent au repos; les révolutions des astres qui suivent régulièrement la route qui leur est tracée, pour partager le temps, marquer les jours, les mois, les années; ces vents qui soufflent sans cesse pour agiter l'air que nous respirons, et empêcher qu'il ne se corrompe; la course majestueuse des nuées qui se promènent dans les airs, tantôt pour nous garantir des ardeurs brûlantes du soleil, tantôt pour répandre dans nos campagnes les pluies abondantes qui les fertilisent; les eaux de la mer et des rivières qui facilitent le commerce des peuples, qui portent d'un bout du monde à l'autre, ce que la terre ne se lasse pas de produire, pour nos besoins et pour nos plaisirs.

Dieu vit tout cela; mais il vit en même temps le tonnerre éclatant qui effraie les hommes et les écrase. Il vit les inondations et les sécheresses; les ouragans qui déracinent nos arbres, renversent nos maisons;

les tempêtes affreuses qui troublent la mer et engloutissent nos vaisseaux; les guerres sanglantes, les animaux mal-faisans, la peste, la famine, tout ce que nous appelons les fléaux de sa Justice; et tout cela fut trouvé digne de son approbation et de ses éloges. Il prévit tout, il ordonna tout, il dit que tout étoit bien et très-bien, parce que tout devoit servir à sa gloire, et à l'accomplissement de ses desseins. *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona.*

De là vient, que le saint roi David et les autres Prophètes inspirés de Dieu, invitent si souvent les créatures, même celles qui paroissent nuisibles ou inutiles, à louer le Seigneur, à le bénir, et à publier sa gloire. *Que tous les ouvrages du Seigneur le bénissent*, s'écrioit Daniel dans la fournaise; *qu'ils louent, qu'ils exaltent son saint Nom dans tous les siècles.*

Dieu prévit et ordonna de même tout ce qui regarde chacune de ses créatures en particulier; puisque J. C. nous assure qu'il ne tombera pas un passereau sur la terre sans son ordre, et qu'il a compté jusqu'au nombre de nos cheveux. Cette maladie qui vous afflige, M. C. F.; cette perte de biens qui vous désole; ces mauvaises années qui vous ruinent; cette mort dont vous êtes inconsolable; ces ennemis qui vous persécutent; ces chagrins domestiques qui vous dévorent; tant de choses qui vous déplaisent, qui vous inquiètent et vous tourmentent; tout a été prévu, ordonné ou permis dès

la création du monde, pour des raisons qui peuvent vous être cachées, mais qui sont nécessairement justes et bonnes : *Vidit cuncta, etc.*

Il semble que les péchés, avec tous les maux qui en sont la suite, venant à se présenter aux yeux du Créateur, auroient dû l'empêcher de tirer le monde du néant. Pourquoi des hommes qui devoient remplir la terre de toutes sortes de crimes ? Pourquoi ces créatures qui devoient servir d'aliment à la colère divine ? Vous le saviez, ô mon Dieu ! et quoique tout cela vous fût présent, vous n'en fîtes pas moins ce que vous aviez résolu, et vos ouvrages n'en furent pas moins admirables : *et erant valdè bona.* Le péché, qui est le plus grand et l'unique mal qu'il y ait au monde; le péché, qui est la seule chose que vous n'avez pas faite de tout ce qui est dans le monde; le péché qui vous déplaît souverainement, que vous défendez sous des peines si grièves, que vous punissez par des châtimens si terribles, vous le faites servir à l'accomplissement de vos desseins. Ce qu'il y a de plus opposé à votre volonté sainte, vous le faites entrer dans le plan et dans l'exécution de vos décrets éternels et immuables. O sagesse incompréhensible ! la malice et la corruption des hommes qui défigurent la beauté de vos ouvrages, deviennent par les ressources infinies de votre puissance, les moyens que vous employez pour amener ces mêmes ouvrages à leur perfection. C'est

ainsi qu'un pilote habile, lorsqu'un vent impétueux agite les vagues de la mer et tourmente son vaisseau, dispose les voiles de telle manière, qu'au lieu de retarder sa course, elles la rendent plus rapide, et le font voler vers le port.

Et en effet, le premier et le plus grand des malheurs, fut le péché du premier homme, puisque de là sont venus tous les péchés et tous les malheurs. Mais l'incarnation du Verbe, un Dieu fait homme pour les réparer, a procuré plus de bien à la nature humaine, et de gloire à Dieu, que le péché n'avoit causé de mal; et ce mal a été réparé avec tant d'avantage, que si le démon avoit connu l'excellence du remède qui étoit entre les mains de Dieu, jamais il n'auroit tenté nos premiers parens de tomber dans la désobéissance; jamais le serpent infernal n'auroit fait au genre humain une telle plaie, s'il avoit connu, ô mon Sauveur, le baume divin que vous deviez y appliquer. Aussi l'Eglise ne craint-elle pas de chanter ces belles paroles d'un saint Père, en parlant du péché d'Adam: Heureuse faute, à laquelle un tel remède étoit préparé! *Felix culpa!*

Le plus grand crime qui ait jamais été commis, et qu'on puisse commettre, c'est le crime des Juifs, qui ont fait mourir J. C.; et la mort de J. C. a détruit le règne de l'enfer, renversé les temples des idoles, effacé les péchés, sauvé le monde. Qu'y eut-il de plus affreux que l'endurcissement

des Juifs ? et cet endurcissement, suivant l'Apôtre S. Paul, fut je salut des Gentils. Vit-on rien de plus barbare que le massacre des Innocens, ordonné par Hérode ? et cette barbarie fit entrer des milliers d'ames dans le Ciel. Les persécutions des tyrans qui faisoient mourir les Chrétiens, sont quelque chose d'inoui, et elles ont fait des millions de Martyrs ; elles ont rendu l'Eglise plus féconde, elles l'ont cimentée, elles l'ont affermie sur ses fondemens. Ainsi l'aveuglement d'un peuple sert à la conversion d'un autre peuple ; et les crimes des uns servent à la sanctification ds autres.

Nous avons beau vous résister, ô mon Dieu ! vos desseins ne s'accompliront pas moins ; et cette résistance qui nous perd, parce que nous le voulons bien, n'empêche ni ne retarde l'exécution de ce que vous avez résolu dans le conseil de votre sagesse éternelle. Comme un torrent qui se précipite avec fureur du haut des montagnes dans une belle rivière, paroît d'abord interrompre sa course, et ne sert ensuite qu'à la rendre plus rapide et plus majestueuse ; ainsi les péchés et la malice des hommes qui s'efforcent de traverser les desseins de votre Providence, vous servent à les exécuter, ô mon Dieu ! ils entrent, sans le savoir, dans les vues de votre sagesse infinie, contre laquelle ils se révoltent. Ce n'est pas le hasard qui a présidé à vos ouvrages ; et puisqu'ayant fait les hommes libres, vous ne les empêchez point de commettre le

mal, leurs péchés même ne vous sont point inutiles... Reposons-nous un instant, et continuez votre attention.

QUE notre esprit est borné, M. F. ! que nos lumières sont courtes ! nos pensées ne peuvent s'étendre que jusqu'à un certain point. Pour bien juger des choses, il faudroit les voir sur toutes les faces, et nous ne les apercevons guères que d'un certain côté. Nous voudrions que certaines choses fussent d'une autre manière qui nous paroît la meilleure; et nous ne voyons pas le mal qui en résulteroit, si nos désirs étoient accomplis. Nous ne souffrons qu'avec impatience les maux qui nous arrivent, parce que nous ne voyons pas les avantages que nous pouvons en retirer, et que Dieu lui-même en retire pour notre sanctification dans ce monde. De là viennent nos regrets sur le passé, nos craintes et nos inquiétudes sur l'avenir, nos incertitudes, notre inconstance et tous les embarras d'esprit, qui ne servent à rien qu'à troubler notre tranquillité.

Combien de fois arrive-t-il qu'on a du chagrin par la suite, de ce qu'on avoit désiré comme un très-grand bien ? et qu'au contraire on a lieu de se réjouir de ce que l'on avoit craint comme un très-grand mal ? Combien de fois avons-nous trouvé l'affliction et l'amertume, dans des choses où nous avions espéré trouver du plaisir et de la

satisfaction ? et combien de fois ce que nous aurions cru devoir nous causer bien des peines, a-t-il été la source de notre consolation ? M. C. F., nous sommes presque tous comme les enfans de Zébédée ; nous ne savons ce que nous demandons. Pour bien juger du présent, il faudroit connoître l'avenir ; et comme il n'y a que Dieu qui le connoisse, il n'y a que lui aussi qui sache ce qui est le meilleur et le plus utile, soit au bien général de l'univers, soit au bien de chacun de nous en particulier.

Que les hommes sont aveugles et inconséquens ! il n'y en a pas un seul qui ne cherche à se rendre heureux et à mener une vie tranquille ; il y en a cependant très-peu qui en prennent le chemin, qui est de vouloir ce que Dieu veut, et de ne vouloir autre chose. Presque personne n'est content de ce qu'il est ; presque tous les hommes sont mécontens et se plaignent les uns des autres. Ce que les uns approuvent, les autres le blâment ; ce qui est recherché par les uns, est méprisé par les autres. Chacun a ses idées, et se croit permis de critiquer tout ce qui ne s'accorde point avec elles.

Un simple particulier raisonnera à tort et à travers sur le gouvernement de l'Etat et sur celui de l'Eglise : il voudroit tout réformer ; il trouve partout des abus, et il imagine avoir des remèdes à tous les maux. Il en vient quelquefois jusqu'à parler avec mépris, des personnes les plus respectables et les plus sacrées. Eh ! mon C. F., de quoi

vous inquiétez-vous ? laissons faire ceux que Dieu a établis pour nous conduire. Le conseil des Princes comme celui de la Providence, est rempli de secrets que nous ne connoissons pas. L'Etat a ses mytères, ainsi que la Religion ; c'est folie que de vouloir pénétrer les uns et les autres : plus grande folie encore, de vouloir que nos maîtres aillent suivant nos idées, de croire qu'ils sont moins entendus et moins habiles que nous.

Mais enfin, à quoi peuvent aboutir nos raisonnemens, nos inquiétudes, et toutes les peines d'esprit que nous nous forgeons sur mille objets, qui très-souvent nous sont tout-à-fait étrangers, ou bien dans lesquels nous ne pouvons rien ? — Oh ! le mauvais hiver que voilà ! nous aurons des maladies au printemps ! nous sommes menacés d'une mauvaise récolte ! on parle de faire la guerre ! Diminuera-t-on les impôts ? on devroit faire ceci ; on ne devroit pas faire cela, et mille autres propos semblables. — Mon Dieu ! que d'inquiétudes inutiles, et de paroles perdues ; tout cela peut-il avancer ou retarder d'une ligne les desseins de la Providence ? Dites, au contraire, mon cher Frère ; il arrivera ce qu'il plaira à Dieu. Seigneur, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le Ciel. Ne vous embarrassez que de l'accomplir vous-même, cette volonté sainte, et soyez tranquille sur tout le reste.

— Un tel remplit mal les devoirs de sa charge ; cet autre ne fait pas bien ses

affaires; celui-ci élève mal ses enfans; celui-là n'établit pas les siens. En voilà un qui se ruine en folles dépenses; en voilà un autre qui est un avare. Celui-là ne sait pas son métier; celui-ci passe sa vie à ne rien faire. — Mais qu'est-ce que tout cela vous fait? et de quoi vous occupez-vous l'esprit? Dieu le souffre; il a ses raisons pour le souffrir; vous ne les connoissez pas; mais très-certainement elles sont justes. Ce qui vous paroît un mal, est peut-être un bien. Dieu peut se servir du mal que vous voyez, pour produire un plus grand bien que vous ne voyez pas; et ce qui vous paroît un grand bien, produira peut-être de grands maux.

Enfin, après avoir bien pensé, bien réfléchi, bien raisonné, le parti le plus sage que nous ayons à prendre, c'est de remplir en J. C. et suivant les maximes de l'Evangile, les devoirs de l'état où la Providence nous a placés, et du reste vouloir ce que Dieu veut, ne vouloir que ce qu'il veut, et de la manière dont il le veut.

Grand Dieu! source inépuisable de sagesse, qui avez disposé toutes choses par poids et par mesure; qui conduisez vos ouvrages depuis le commencement jusqu'à la fin, avec autant de douceur que de puissance et de force; qui accomplissez toujours infailliblement ce que vous avez résolu de toute éternité; sans que les erreurs, la malice, la contradiction des hommes puissent rien changer aux lois de votre Providence; Sagesse admirable et

incompréhensible, dans les desseins de laquelle les péchés eux-mêmes, en perdant ceux qui les commettent, tournent au bien général de l'Univers; qui vous servez, quand il vous plaît, des plus grands maux pour produire les plus grands biens; éclairez-nous, afin que connoissant la foiblesse de nos lumières, nous adorions la profondeur de vos jugemens, et que nous soyons toujours aveuglément soumis et parfaitement résignés à vos volontés suprêmes et éternelles. Que toute notre attention se borne à connoître ce qui vous est agréable, afin de le pratiquer par votre grâce, et d'arriver enfin à cette vie bienheureuse, où nous verrons la lumière dans le sein même de la lumière, où nous connoîtrons la vérité dans la source de toute vérité. Ainsi soit-il.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur la Prière.

Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. En vérité, en vérité, je vous le dis : tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous le donnera. *S. Jean.* 16.

RIEN n'est plus consolant pour nous, M. F., que la promesse que Jésus-Christ nous fait dans l'Evangile de ce jour, en nous assurant que Dieu son Père nous accordera tout ce que nous lui demanderons en son nom. C'est pourquoi ce divin Sauveur ajoute : *Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite.* Si donc nous sommes si pauvres et si dépourvus des biens de la grâce, c'est que nous ne les demandons pas, ou que nous les demandons mal. Une infinité de Chrétiens ne savent ce que c'est que prier ; ils n'ont même que de l'aversion pour ce saint exercice : est-il étonnant qu'ils demeurent toujours dans une indigence affreuse des biens spirituels ? D'autres prient, mais ils ne sont pas exaucés, parce qu'ils prient mal. *Vous ne recevez pas*, dit S. Jacques, *parce que vous demandez mal.* Ainsi tous nos maux

viennent de ce que nous ne prions pas, ou de ce que nous ne prions pas comme il faut. Il est donc bien important, M. C. F., que vous soyez solidement instruits de ce qui concerne la prière; c'est ce que je me propose dans cette Instruction. Je vous parlerai d'abord de la nécessité de la prière, ensuite de son efficacité, et enfin des qualités qu'elle doit avoir.... Donnez-moi votre attention.

La prière est une élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, pour lui demander les choses qui nous sont nécessaires. C'est le gémissement d'une ame touchée de son indigence, qui s'adresse à l'auteur de tous les biens, pour solliciter sa miséricorde, et en attirer les secours dont elle a besoin.

La prière est un devoir indispensable, qu'on ne peut omettre sans péché. Jésus-Christ nous en a fait un commandement exprès, et ce précepte est souvent répété dans l'Evangile: *Veillez*, nous dit-il, *et priez. Il faut toujours prier, et ne point se lasser de le faire.* De là ce reproche qu'il fait à ses Disciples: *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez.* Jésus-Christ a pratiqué lui-même ce qu'il nous commande; il passoit souvent les nuits à prier, ou, pour mieux dire, toute sa vie a été une prière continuelle. Cet Homme-Dieu, M. F., n'avoit certainement pas besoin de prier pour lui-

même; mais il vouloit nous donner l'exemple, et nous engager par-là à nous livrer à ce saint exercice. Nous avions besoin qu'il priât pour nous, et qu'il nous montrât l'obligation où nous sommes de prier. « Voyez, » dit S. Ambroise, ce que vous devez faire » pour votre salut, puisque notre divin » Sauveur a passé les nuits à prier, pour » vous obtenir les grâces qui vous sont » nécessaires. » Le salut n'est promis qu'à la prière; il n'est possible que par la prière; il n'est accordé qu'à la persévérance dans la prière. Ce saint exercice est donc d'une nécessité indispensable.

Eh! M. C. F., quand même l'Evangile ne nous feroit pas une loi positive de prier et de prier sans cesse, le sentiment de notre misère suffiroit seul pour en prouver la nécessité. Rentrons un moment en nous-mêmes: les besoins toujours renaissans de notre ame et de notre corps, ne nous avertissent-ils pas continuellement, de recourir à celui qui seul peut y remédier? Un pauvre cesseroit-il de demander, si cela suffisoit pour obtenir ce qu'il souhaite? Notre indigence est extrême: les biens qui nous manquent sont d'un prix infini; Dieu est prêt à nous les accorder. Non-seulement il nous permet, mais il nous commande de les lui demander. Ce n'est pas qu'il ignore nos besoins; il les connoît mieux que nous ne les connoissons nous-mêmes. Il exige cependant que nous les lui exposions, pour nous tenir dans l'humilité et dans la dépen-

dance ; pour nous faire désirer avec plus d'ardeur les biens qu'il nous prépare, et pour nous rendre, par ce désir, plus capables de les recevoir. Le désir des biens spirituels s'enflamme par l'exercice de la prière ; et plus ce désir est ardent, plus on reçoit de Dieu : *Il remplit ceux qui sont affamés, et il renvoie ceux qui s'imaginent n'avoir besoin de rien.*

Telles sont les raisons pleines de sagesse, pour lesquelles Dieu nous fait un commandement de prier, et de prier sans cesse. Appliquez-vous donc à ce saint exercice, M. F. ; ne croyez pas que, pour remplir ce devoir essentiel, il suffise d'y employer quelques momens rapides, et de passer le reste du temps sans penser à Dieu. Il faut avoir souvent recours à la prière, et y persévérer long-temps. Dieu veut être sollicité, pressé, importuné ; il ne se lasse pas de nous écouter. O quelle bonté ! les Rois de la terre ne permettent pas à toutes sortes de personnes de leur parler ; c'est une faveur qu'ils n'accordent qu'à leurs favoris, et dans certains momens. Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu ; il nous permet de lui parler à toute heure, de lui présenter nos besoins, et de réclamer son secours ; il nous ordonne même de le faire en toute liberté ; et si l'on ne se présente pas devant lui, il s'en offense. Ah ! quel honneur pour une vile créature, de s'approcher ainsi de son Dieu ; de lui communiquer ses pensées, ses inquiétudes, ses désirs, avec une sainte

liberté, avec une douce confiance ! Ne seroit-ce pas mépriser sa bonté, que de ne pas profiter de la faveur qu'il nous accorde de nous écouter, et de s'intéresser à tout ce que nous désirons ? Ne seroit-ce pas vouloir renoncer à notre salut, puisque sans la prière, nous ne pouvons l'obtenir, et que par la prière, nous sommes assurés d'obtenir tout ce que nous demandons..... Second réflexion.

TOUT est promis à la prière : la prière obtient tout, quand elle est bien faite. C'est une vérité répétée presque à chaque page de l'Ecriture ; la promesse de Jésus-Christ est formelle : *Demandez, et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Tout ce que vous demanderez dans la prière, si vous le demandez avec foi, vous l'obtiendrez.* Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous déclarer que la prière bien faite est toujours exaucée ; il nous l'a assuré avec serment : *En vérité, en vérité, je vous le dis, etc.*

Après une promesse si claire, si précise, si formelle, il faudroit avoir perdu la foi pour douter de l'efficacité de la prière. Eh ! d'où pourroit venir cette défiance ? de notre indignité ? Mais la bonté de Dieu pour nous, n'est-elle pas toute gratuite ? mais n'est-ce pas au nom de Jésus-Christ que nous prions, et notre indignité n'est-elle pas couverte par ses mérites infinis ? Non, jamais

la prière du pécheur qui s'humilie, n'a été rejetée. *Est-il quelqu'un*, dit le Prophète, *qui ait invoqué le Seigneur, et qui en ait été méprisé ? Nos pères ont crié vers le Seigneur, et ils ont été délivrés ; ils ont espéré dans le Seigneur, et ils n'ont point été confondus. Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé.*

Voulez-vous, M. C. F., des exemples frappans de l'efficacité, et, pour m'exprimer avec un saint Docteur, *de la toute-puissance de la prière ?* L'Ecriture sainte nous en fournit un grand nombre : Moïse prie sur la montagne, et les ennemis du peuple de Dieu sont vaincus. Judith prie, et sa patrie est délivrée. Le pieux roi Ezéchias prie, et Dieu révoque l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre lui. Le Publicain prie dans le temple, et il en sort justifié. La femme pécheresse prie, et ses péchés lui sont remis. Le bon larron prie sur la croix, et quoiqu'il soit souillé des crimes les plus énormes, il en obtient le pardon.

N'alléguez donc plus votre foiblesse, mes Frères, quand on vous exhorte à pratiquer la vertu. Ne dites plus que votre penchant vous entraîne, que vous ne pouvez résister à la violence de vos passions. Vous pouvez prier, et la prière soutiendra votre foiblesse ; vous pouvez prier, et la prière vous fortifiera contre vos mauvais penchans ; vous pouvez prier, et la prière modèrera la violence de vos passions. Vous avez besoin de grâces et de force pour observer les com-

mandemens, pour pratiquer la sagesse; demandez-les, et Dieu vous les accordera, dit saint Jacques.

Seigneur, la prière sera désormais ma ressource, mon soutien, mon repos et ma consolation. Oui, mon Dieu, dans toutes mes peines, dans tous mes besoins, dans toutes mes tentations, je recourrai à vous, je me prosternerai à vos pieds, je me jetterai entre les bras de votre miséricorde, et je suis assuré que vous aurez pitié de moi, et que vous m'excuserez. Mais pour cela, mes Frères, il faut que nos prières soient faites avec les dispositions requises.... Troisième réflexion.

Les grands avantages de la prière, sont attachés à la manière dont on s'acquitte de ce devoir. Pour bien prier, il faut que ce soit au nom et par les mérites de J. C.: il n'a promis de nous accorder que ce que nous demanderons en son nom. C'est pour cela que l'Eglise termine toutes ses prières par ces paroles : *Nous vous en prions par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* Mais qu'est-ce que prier au nom de Jésus-Christ? c'est demander des choses dignes de Dieu, et les demander avec attention, avec confiance, avec pureté d'intention et avec persévérance.

I. Il faut prier Dieu avec attention, c'est-à-dire, penser à Dieu et à ce qu'on lui demande. Dieu écoute bien plus les paroles du cœur que celles de la bouche. La prière

est une élévation de notre ame vers Dieu. Ce n'est donc pas prier, que de penser à toute autre chose qu'à Dieu, quand on lui parle. Il est vrai que les distractions, quand elles sont involontaires, ne rendent pas la prière mauvaise ; mais Dieu est offensé par celles auxquelles on donne occasion par sa faute, ou qu'on ne rejette point après qu'on s'en est apperçu. On mérite alors ce reproche que Dieu faisoit autrefois aux Juifs. *Ce peuple m'honore des lèvres ; mais son cœur est loin de moi.* Eh ! comment voulez-vous que Dieu vous écoute, quand vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ? Si vous parliez à un Prince, vous feriez attention à ce que vous lui diriez ; combien ne devez-vous pas être plus attentifs, lorsque vous avez le bonheur de parler à Dieu.

II. Il faut prier avec confiance.... Notre-Seigneur, en nous promettant d'exaucer nos prières, il y met toujours cette condition, *pourvu qu'elles soient faites avec foi.* Il disoit ordinairement à ceux qui s'adressoient à lui, pour obtenir leur guérison : *Qu'il vous soit fait selon votre foi.* Notre confiance ne sauroit être trop ferme, étant appuyée sur la puissance de Dieu, qui peut faire infiniment plus que nous ne lui demandons ; sur sa miséricorde qui n'a point de bornes ; et sur les mérites infinis de Jésus-Christ, au nom duquel nous prions.

Tout cela nous est montré dans l'exemple de la femme malade d'une perte de sang,

laquelle touche le bord du vêtement de Jésus - Christ, en disant : *Si je touche seulement sa robe, je serai guérie.* Elle croyoit avec une entière certitude la puissance de Jésus - Christ, et elle attendoit de sa bonté, avec une grande confiance, une guérison qu'elle désiroit ardemment. Aussi Jésus-Christ lui dit-il : *Votre foi vous a guérie ;* c'est à cette foi, à cette constance que tout est promis.

III.e condition. La pureté d'intention : « Il ne faut point, dit saint Bernard, mêler » dans nos prières les choses vaines avec les » véritables, les périssables avec les éter- » nelles, les intérêts bas et temporels avec » ceux de notre salut. » C'est bien prier, dit saint Augustin, que de ne chercher que Dieu seul ; c'est mal prier que de chercher par lui d'autres biens. Ne demandez rien qui ne soit digne de celui à qui vous le demandez. Si vous lui demandez des choses temporelles, comme la santé, la conservation de vos biens, ne les demandez qu'autant qu'elles ne seront pas nuisibles à votre salut. Est-ce ainsi que vous priez, M. F. ? hélas ! dans vos prières, vous avez peut-être moins à cœur votre salut que vos avantages temporels. Peut-être même demandez - vous ce qui peut satisfaire vos passions, ou vous garantir des croix dont Dieu connoît que vous avez besoin. Mais sachez que quand il vous aime, il vous refuse ce que votre amour-propre ou votre ambition vous fait demander ; et que c'est, au contraire, dans sa colère

qu'il vous accorde ce qu'il est dangereux que vous obteniez.

Comment Dieu, ajoute ce Père, vous accorderoit-il ce que vous ne voulez pas vous-mêmes qu'il vous accorde ? Vous lui demandez tous les jours l'accomplissement de sa volonté, l'avènement de son règne : pouvez-vous lui faire cette prière de bonne foi, vous qui préférez votre volonté à la sienne, vous qui sacrifiez ses intérêts aux vôtres ? Pouvez-vous lui faire cette prière, vous qui troublez son règne dans votre ame par tant d'infidélités, par tant de vains désirs, par tant d'amusemens indignes du Chrétien ; vous enfin qui craignez l'arrivée de ce règne, et qui ne voudriez pas que Dieu vous accordât tout ce que vous faites semblant de souhaiter ? Car, lorsque vous lui demandez qu'il change votre cœur, s'il vous prenoit au mot, et s'il vous offroit de vous rendre humble, mortifié, ennemi des plaisirs, empressé pour les croix et pour son amour, votre amour-propre se révolteroit pour vous empêcher d'accepter cette offre : vous n'avez donc pas la pureté d'intention dans vos prières.

Enfin, ne manquez-vous pas de persévérance ? Dieu par une conduite pleine de sagesse et de bonté, différe quelquefois de nous accorder ce que nous demandons. Ce délai n'est pas un refus, mais une épreuve. Il veut par-là nous faire connoître le prix de ses dons, augmenter l'ardeur de nos désirs, et nous disposer à les recevoir avec

plus d'abondance. Nous ne devons donc pas nous décourager, ni nous lasser de prier, quoique nous n'obtenions pas ce que nous demandons. Car c'est la prière qui demande, mais c'est la persévérance qui obtient. Nous en avons une preuve dans la femme Chananéenne.

Cette femme vint demander à J. C. la délivrance de sa fille, qui étoit misérablement tourmentée par le démon; J. C. ne lui répondit pas un mot. Ce silence, qui ne lui étoit pas ordinaire, ne fut pas capable de ralentir les instances de cette femme : elle ne cessoit de le prier, au point que les Apôtres qui en étoient importunés prièrent J. C. de la renvoyer. La réponse de ce divin Sauveur fut plus accablante encore que son silence : Je n'ai, dit-il, été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Cette réponse sembloit ne laisser à cette femme aucune espérance, puisqu'elle étoit d'une race ennemie de la maison d'Israël. Mais, bien loin de se décourager, elle redouble ses instances; et, au lieu que jusques-là elle s'étoit contentée de suivre J. C., elle se jette à ses pieds, et l'adore, en disant : *Seigneur, sauvez-moi.* A une prière si humble, si pressante, J. C. répondit : *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfans, et de le jeter aux chiens.* Cette réponse si dure, si injurieuse en apparence, devoit, ce semble, la rebuter. Une telle épreuve nous eût jetés dans le désespoir; mais la Chananéenne, plus humble et plus fidèle, se servit de la

réponse même de Jésus-Christ pour animer sa confiance, et faire instance dans sa prière : *Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent au moins les miettes qui tombent de la table de leur maître ;* il ne me convient pas d'être assise à la table des enfans, les pains sont pour eux ; mais vous ne refuserez pas les miettes aux petits chiens, au rang desquels vous m'avez mise. O femme, s'écria pour lors Jésus-Christ, avec admiration, *Que votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous le désirez.*

Cet exemple, mes Frères, nous fait connoître le prix de la persévérance dans la prière : et la conduite que J. C. tient envers cette femme, nous découvre parfaitement le secret du refus de Dieu. Telles sont, M. F., les qualités que doit avoir la prière, pour qu'elle soit exaucée.

Seigneur, apprenez-moi à prier comme il faut ; je ne sais de moi-même ni ce que je dois demander, ni comment le demander. Donnez-moi votre esprit saint qui aide ma foiblesse, qui prie, et qui gémisse en moi. Pénétrez-moi d'un profond respect pour votre présence, que je ne m'occupe que de vous seul. Vous connoissez, ô mon Dieu, ma légèreté, aidez-moi à la fixer ; augmentez ma confiance ; regardez votre Fils unique, mourant pour moi sur une croix. C'est en son nom que je vous prie ; c'est par ses mérites que j'espère obtenir de votre miséricorde, tout ce qui est utile à mon salut. Donnez-moi l'esprit de ferveur, afin que je

ne désire pas foiblement, et que je ne demande pas avec négligence des biens dont le prix est inestimable. Si vos différez à m'accorder ce que je vous demande, je ne me découragerai point, je continuerai, je redoublerai mes instances, et je suis sûr qu'alors vous m'exaucerez.

Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Nous ne pouvons obtenir le Ciel que par nos bonnes œuvres.

Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cælum? Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le Ciel? *Act.* 1.

Cessez de regarder, Disciples ravis et enchantés; ce qui se passe au-delà de la nuée qui dérobe J. C. à vos yeux, ne sauroit être exposé aux yeux des mortels. Les Anges, les Archanges, toutes les Puissances célestes accourent au-devant de leur Roi. Une foule innombrable d'illustres captifs se joignent à leur divin Libérateur. Tous les justes, morts depuis le commencement du monde, se réunissent pour accompagner son glorieux triomphe. L'homme avoit été exclus du Paradis; mais aujourd'hui, un Dieu fait homme lui en ouvre la porte. Ouvrez-vous, portes éternelles: voici le Roi de gloire qui vient avec sa cour; ne demandez pas qui

il est. C'est le Seigneur fort et puissant dans les combats ; c'est l'Agneau de Dieu mis à mort, mais victorieux ; c'est le Dieu des vertus ; c'est lui qui est le Roi de gloire. C'est à ce titre, M. C. F., que Jésus va s'asseoir à la droite du Père, et qu'il y fait placer tous ceux qu'il a délivrés. C'est là qu'il attend, pour les y faire placer aussi, tous ceux qui croiront en lui, et qui profiteront de sa Rédemption. O combien, depuis ce temps-là, sont montés vers lui, et placés avec lui ! de quel œil regardent-ils la terre, et tout ce qui y occupe les hommes ?

M. C. F., nous sommes tous appelés au même bonheur, et ce bonheur est le seul véritable ; mais souvenons-nous que nous ne pourrons l'obtenir que par nos bonnes œuvres. Ce sont les deux vérités essentielles que nous apprend le grand Mystère que nous célébrons, et qui doivent fixer votre attention aujourd'hui.

Divin Jésus, pénétrez-nous tellement de ces deux vérités, que, les réduisant en pratique, nous puissions vous suivre dans le séjour de votre gloire.

DANS sa glorieuse Ascension, le Fils de Dieu nous fait d'abord connoître que le Ciel est le terme où nous devons aspirer.

Depuis sa Résurrection, il ne s'étoit fait voir à ses Disciples que de temps en temps ; tantôt aux uns, tantôt aux autres. Mais, en ce dernier jour, où il avoit résolu de quitter

la terre, il les assemble tous, et il veut qu'ils le voient tous sortir de ce monde, et retourner à son Père. Que prétendoit-il leur faire entendre par-là ? Il vouloit les convaincre sensiblement de cette grande vérité, qu'après avoir passé dans cette vie un certain nombre d'années, c'est au Ciel que doit se terminer notre course, et que, dès le temps présent, nous devons y tourner toutes nos pensées et toutes nos espérances.

Il le leur avoit répété plusieurs fois, et néanmoins ils n'en paroissoient que foiblement persuadés. Il leur falloit donc une dernière leçon plus persuasive que tous les discours; et ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son Assension, et de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appeloit. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanouissent; tout ce que J. C. leur avoit dit du Royaume de Dieu, se retrace vivement dans leur souvenir; ils voient que ce Royaume est leur véritable patrie; qu'il y a des places pour chacun d'eux; que J. C. va les leur préparer; qu'il devoit les précéder comme leur Chef, et qu'étant ses membres, ils devoient le suivre un jour; que la terre sur laquelle il les laisse, n'est donc qu'un lieu de passage, et qu'ils ne doivent s'y regarder que comme des étrangers et des voyageurs. Ces pensées les touchent de telle sorte, qu'ils conçoivent un parfait mépris du monde, et que dès-lors ils n'ont plus de prétentions ni de vues que pour cette

autre vie dont ils ont dans la personne de leur maître, un gage si assuré.

Mes chers Frères, tout cela nous regarde aussi-bien que les Apôtres, et toutes les assurances que J. C. leur donna, il nous les donne à nous-mêmes. Il est donc vrai que le Ciel doit être toute notre attente, et que nous n'avons point d'autre terme à nous proposer. Nous le croyons; car c'est un article de foi. Mais comment est-ce que nous le croyons? en avons-nous une certaine conviction qui se fait sentir à notre ame qui la saisit, et la possède toute entière. Ah! si nous en étions bien pénétrés, vivrions-nous comme nous le faisons. Ne nous dirions-nous pas sans cesse à nous-mêmes: Je ne dois tendre que vers le Ciel; je ne dois en toutes choses envisager que le Ciel; je ne dois, aussi-bien que l'Apôtre, avoir de conversation que dans le Ciel. Tout ce qui se fait sur la terre, et qui n'a rapport qu'à la terre, quelque part que je puisse en avoir, tout cela doit m'être indifférent. En effet, dès que la terre n'est qu'un passage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y apperçois. J'y vois bien des mouvemens; j'y vois bien des infortunes, des prospérités, des richesses dont l'éclat éblouit; j'y vois des plaisirs qui attirent, qui enchantent. Mais là-dessus, qu'ai-je à dire que ce que disoit un Saint: *Tout cela n'est pas mon Dieu;* tout cela n'est pas le Ciel, ni mon terme; ainsi, je dois être insensible à tout cela.

Oh ! M. F., si nous étions dans cette disposition, quelle horreur n'aurions-nous pas du péché ? en quelle innocence ne vivrions-nous pas ? et quel détachement aurions-nous du monde, et de tout ce qu'il y a dans le monde ? Oh ! que la terre nous paroîtroit vile et méprisable ! Divin Jésus, mettez-nous dans cette heureuse disposition ; inspirez-nous du mépris pour ce monde, et dirigez désormais tous nos goûts vers le Ciel.

Le Ciel, M. C. F., est le seul bonheur véritable ; c'est un bonheur parfait, puisqu'il consiste dans la possession même du souverain bien qui est Dieu. Aussi, quel empressement temoigna le Sauveur du monde et quelle ardeur de retourner à son Père ? Quelles idées en donnoit-il à ses Apôtres ? en les disposant à son départ, et en les consolant de la perte qu'ils alloient faire de sa présence visible ? Il leur représentoit cette béatitude céleste, comme un repos inaltérable où ils seront exempts de tous les troubles et de tous les maux de cette vie ; comme une gloire éternelle que nul évènement, nul changement ne pourroit jamais leur enlever ; comme l'assemblage de tous les biens, où rien ne leur manqueroit, et où ils seroient pleinement rassasiés. Avant de se séparer d'eux, il leur confirma ces grandes promesses ; et ils en furent tellement pénétrés, que lorsque la nuée l'eut dérobé à leur vue, ils ne pouvoient plus retirer du Ciel leurs regards, ni les abaisser vers la terre, tant ils étoient épris des beautés

de ce bienheureux séjour, qu'ils ne voyoien pas encore, mais dont ils avoient l'espri tout rempli, et qui seul leur sembloit dign de leur attention.

Mes chers Frères, c'est le même Royaum qui nous est déstiné, c'est la même gloir Nous ne pouvons en avoir maintenant qu'un connoissance très-imparfaite; car nul homm en ce monde, n'a ni vu, ni entendu, ni com pris ce que Dieu prépare à ses élus; mais foi nous en apprend assez. Ne sommes-no donc pas bien à plaindre, si, n'étant dest nés que pour le Ciel, nous nous occupo de quelqu'autre chose, et si nous somm sensibles à quelqu'autre chose?

Voilà cependant ce que nous somme et ce que nous faisons; car, en vérit n'avons-nous pas l'esprit et le cœur to terrestres? Où se portent plus commun ment nos réflexions, nos affections, tout nos prétentions? Les Anges reprochoient a Apôtres qu'ils s'arrêtoient trop à contempl le Ciel. Il fallut qu'ils leur fissent une espè de violence pour les tirer de cette profon contemplation où ils demeuroient. Hélas M. F., nous avons un autre reproche nous faire, et nous pouvons bien dire to au contraire : Pourquoi tant d'attention à vains objets, indignes de m'attacher, com ils sont incapables de me contenter. Il fa à mon ame un bonheur solide, et un pl repos; mais, où est-il? où l'ai-je cherc jusqu'à présent? l'y ai-je trouvé? puis compter de l'y trouver jamais? Toute

vie se passe donc, et se passera, si je n'y prends garde, en de frivoles amusemens. Car, puis-je appeler autrement tout ce qui m'attache à ce monde; biens, honneurs, plaisirs ? Encore, si ce n'étoient que de simples amusemens; mais n'a-ce pas été pour moi, par les inquiétudes et les embarras que tout cela cause, de vrais tourmens : *O enfans des hommes, jusqu'à quand vous attacherez-vous à la vanité qui passe, et au mensonge qui séduit ?* O heureuse l'ame qui, détachée de tout bonheur terrestre et présent, ne soupire qu'après le bonheur de l'éternité, et qui se met en état d'en goûter par avance la divine onction et les saintes douceurs !

Ne nous trompons pas, mes Frères, le bonheur du Ciel est le seul véritable; il nous est destiné, mais il faut que nous le méritions par nos bonnes œuvres..... Seconde réflexion.

Après nous avoir donné à connoître, et le terme où nous sommes appelés, et le bonheur qui nous est proposé, il restoit de nous apprendre à quelle condition cette souveraine félicité nous est promise, et par quelle voie nous pouvons y parvenir. Or, c'est ce que J. C. fait dans son Ascension; il monte au Ciel, et il y entre comme dans une place de conquête. Pour l'emporter, il a fallu qu'il versât son sang, et qu'il donnât sa vie. Vérité que nous déclarent bien sensiblement

les cicatrices de ses plaies, qu'il conserve toujours sur son corps sacré, tout glorieux qu'il est, et au milieu de son triomphe. En nous les montrant, il nous dit : Voilà le prix que m'a coûté le Royaume que je vais posséder, et voilà comment vous devez l'acheter, et à quel titre vous devez le posséder vous-mêmes ; car vous ne l'aurez pas autrement que moi.

Qui peut se plaindre d'une loi si raisonnable ? et qui peut aspirer à la même couronne que J. C., sans vouloir la mériter comme lui ? Cependant, M. F., que faites-vous pour l'éternité bienheureuse ? Ce n'est pas que vous ne meniez, pour la plupart, une vie assez dure, mais, si ce n'est pas pour Dieu, ni en vue de la récompense qu'il vous a préparé, que vous souffrez les peines de la vie et les fatigues de votre état, c'est, par rapport au Ciel, comme si vous ne souffriez rien. Vous ne marchez point après J. C., et cette malédiction de saint Bernard, tombe sur vous : *Malheur à l'ame qui porte la croix de J. C., et qui néanmoins ne suit pas J. C.* Or, dans tous les exercices de votre état, dans toutes les tribulations de la vie, quel est l'esprit qui vous fait agir ? est-ce un vrai désir d'accomplir la volonté de Dieu, et d'obtenir sa gloire ?

Ah ! M. F., n'oubliez donc pas que c'est pour gagner la vie éternelle que Dieu vous a mis sur la terre, et que c'est pour vous la faire mériter qu'il vous envoie des peines, des afflictions, des souffrances. Si vous e

faisiez un saint usage, quelle consolation n'éprouveriez-vous pas ? vous pourriez vous dire à vous-mêmes : autant de peines je souffre pour l'amour de Dieu, et en vue de la récompense qu'il m'a promise, ce sont autant de pas pour m'avancer vers le Ciel, et autant de degrés pour m'y élever. Dans cette vue, à quoi ne vous résoudriez-vous pas, et que trouveriez-vous dans la vie de trop pénible ? Seriez-vous si tièdes, si négligens, si esclaves de vos passions, si attachés au monde ? O quel comble de consolation pour un Chrétien, lorsqu'ayant porté sur la terre les livrées de son Sauveur pauvre et souffrant, il entrera en partage de la même béatitude et de la même immortalité que son Sauveur glorieux et triomphant ! Courage donc, M. F., le terme est le Ciel, et le moment n'est pas loin.

O mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme ? et qui suis-je pour avoir part à votre gloire, et pour régner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos élus ? Oh que vous êtes magnifique dans vos dons ! Ce n'est pas seulement pour vous-même que vous êtes rentré dans le sein de votre Père, c'est pour moi, et pour m'y recevoir au temps et au jour marqué par votre providence. Vous me l'avez promis, et, sur votre promesse, j'attends le suprême bonheur. Mais, dans une telle attente, comment puis-je être si indifférent ? comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre et y attacher mon cœur ? Ah ! tirez-moi donc après vous, et que je ne travaille

plus que pour le Ciel ; que la terre ne soi plus rien pour moi ; que mon cœur soit tou entier où est mon trésor. O Jésus ! quanc monterai-je au Ciel avec vous ? quand me réunirai-je à vous pour ne m'en séparer jamais ? O Ciel, doux objet de mon espérance, possédez mon cœur, absorbez mes pensées, soyez le terme de mes soupirs, et l'unique objet de tous mes vœux.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE

APRÈS L'ASCENSION.

Sur les Afflictions.

Cùm venerit Paracletus quem mittam vobis.... et vos testimonium perhibebitis. Lorsque le Consolateur que je vous enverrai, sera venu,.... vous me rendrez témoignage. *S. Jean.* 15.

POURQUOI, M. F., au milieu de vos peines et de vos afflictions, témoignez-vous tant de répugnance à les supporter ? C'est que vous n'avez pas avec vous l'Esprit-Saint. Si dans ces occasions, vous vous laissez aller à l'impatience, c'est que vous perdez de vue ce Dieu consolateur, et les vérités de notre sainte Religion, qui a la vertu d'adoucir ce que la nature trouve de plus amer, et de moins supportable. D'où il arrive que les peines de cette vie, au lieu

de contribuer à votre sanctification, deviennent la cause de votre perte.

Est-ce que les plaintes, les murmures, le défaut de résignation, qui rendent nos souffrances inutiles pour le Ciel, en diminuent l'amertume, et nous procurent du soulagement? Non, mes Frères, vous savez vous-mêmes que l'impatience n'est propre qu'à aigrir le mal, et à nous le rendre plus sensible. En quoi nous sommes doublement malheureux; car, d'un côté, nous souffrons sans consolation, sans mérite, sans espérance par conséquent; d'un autre côté, nos afflictions, au lieu d'effacer nos péchés, produisent de nouvelles offenses, qui méritent de nouveaux châtimens.

Divin Jésus, éclairez-nous, montrez-nous la vertu de votre croix, et apprenez-nous à souffrir. Et vous, mes Frères, écoutez-moi avec attention.

Vous avez des peines, mon C. F.; ce sont des accidens, des malheurs qui vous ont réduit à de fâcheuses extrémités; c'est une maladie qui vous accable; c'est un enfant qui, par son indocilité, par son libertinage, vous cause tous les jours de nouveaux chagrins; c'est un ennemi qui en veut à vos biens et à votre réputation; c'est la mort de ce que vous aviez de plus cher; ce sont des chagrins domestiques, qui répandent l'amertume sur tous les instans de votre vie. Je conviens que tout cela est

triste ; j'entre dans vos peines, je compatis à vos douleurs. Ecoutez-moi cependant, et après avoir bien pesé les réflexions que vous allez entendre, vous jugerez vous-même si vous avez raison de vous affliger et de vous désoler comme vous faites dans de certains momens.

Je pourrois vous dire d'abord qu'il y a dans le monde, dans votre voisinage même, des gens plus malheureux que vous. Ceux même dont vous enviez le sort, ont peut-être des chagrins secrets que vous ne voudriez pas changer pour les vôtres. Je pourrois ajouter que vos plaintes n'aboutissent à rien, et qu'il n'en sera ni plus ni moins. Depuis que vous avez dit du mal de cet ennemi qui cherche à vous nuire, en êtes-vous plus avancé ? sa haine s'est-elle apaisée ? Non. Depuis que vous ne cessez de crier après ce mari qui vous désole par son ivrognerie, son jeu, ses folles depenses, ses brutalités, son libertinage, en est-il devenu plus raisonnable ? Non. Lorsqu'étant accablé de douleur et de misère, vous vous êtes abandonné au désespoir, jusqu'à vous souhaiter la mort, en êtes-vous devenu plus riche ? vos affaires vont-elles mieux ? avez-vous vu finir vos embarras ? vos peines ont-elles été moins cuisantes ? ou bien, les morts sont-ils ressuscités ? Non. Votre impatience n'a donc servi qu'à irriter vos douleurs ; votre désespoir n'a donc été qu'un nouveau mal ajouté à tous les autres. Mais, un mal ajouté à un autre, est-il un remède ?

Voilà,

Voilà, mon C. F., ce que je pourrois d'abord vous dire; et vous me répondriez, sans doute, que vous avez entendu cent fois de pareils discours, que vous en dites vous-même tout autant à ceux qui sont dans la peine; que ce sont là des paroles, et non des consolations.

Ouvrez, ouvrez donc les yeux de la foi; regardez en haut et voyez la main de Dieu qui vous châtie, qui vous éprouve, qui vous sanctifie. Les maladies, la pauvreté, la malice de vos ennemis ne sont que des verges dont Dieu se sert pour nous frapper. Le saint homme Job la voyoit cette main toute-puissante, et il ne voyoit qu'elle au milieu de ses afflictions. Après avoir perdu des biens immenses et une famille nombreuse, il ne s'en prit ni au feu du Ciel qui avoit consumé une partie de ses troupeaux, ni aux voleurs qui avoient emporté le reste, ni à ce vent impétueux qui, en renversant sa maison, écrasa tous ses enfans; il reconnut que c'étoit le Seigneur qui le frappoit. Et lorsque, couvert d'ulcères, couché sur un fumier, sans ressource, sans consolation, sa femme l'accabloit de reproches, se mocquoit de sa simplicité, l'engageoit à demander la mort: *Taisez-vous*, lui répondoit-il, *si nous avons reçu les biens du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux dont il nous afflige?* Mais, est-il possible que ce soit Dieu qui nous afflige, lui qui est la bonté même, et qui nous aime infiniment? Demandez donc aussi, M. F., s'il est possible

qu'un père châtie ses enfans; que la justice fasse porter aux coupables la peine qu'ils ont méritée; qu'un médecin donne à son malade des remèdes pleins d'amertume ? Vaudroit-il mieux laisser cet enfant vivre à sa fantaisie, que de le châtier pour qu'il se corrige ? laisser périr ce malade, plutôt que de le sauver par des remèdes amers, ou par des opérations douloureuses ? Ah ! M. C. F., si Dieu ne vous châtioit point, vous ne seriez pas du nombre de ses enfans.

J'ai quelquefois entendu dire à certains d'entre vous : hélas ! quel mal ai-je donc fait, pour que le Seigneur m'afflige de la sorte ? Quel mal vous avez fait ? eh ! prenez les Commandemens de Dieu les uns après les autres, et voyez s'il y en a un seul contre lequel vous n'ayez péché. Quel mal vous avez fait ? parcourez les années de votre jeunesse, repassez dans votre mémoire tous les jours de votre misérable vie : je n'entrerai dans aucun détail; examinez et voyez. Après cela, demandez-nous quel mal vous avez fait, pour que le Seigneur vous afflige de la sorte.

Vous comptez donc pour rien votre mollesse, ces habitudes honteuses dans lesquelles vous avez croupi si long-temps. Vous comptez donc pour rien votre orgueil, votre ambition, votre vanité, vos fausses délicatesses, vos vivacités, vos ressentimens, vos jalousies, vos aigreurs, vos vengeances ? Vous comptez donc pour rien votre sensualité, votre intempérance, vos

débauches et tous vos excès ? Et cet attachement désordonné pour les biens de la terre, cette dureté à l'égard des pauvres ? et cette négligence affreuse dans le service de Dieu, cette insensibilité mortelle pour les choses du Ciel ?..... Vous comptez tout cela pour rien, vous l'avez oublié, vous n'y pensez plus. En êtes-vous moins coupable devant Dieu ? et si vous êtes coupable, mon cher Frère, n'est-il pas juste que vous soyez puni ?

Quelle pénitence avez-vous faite pour expier tant de fautes ? où sont vos jeûnes, vos mortifications, vos aumônes ? où sont vos bonnes œuvres, votre piété, votre ferveur ? Que si, après tant de péchés, tant d'infidélités, vous n'avez pas encore versé une larme sincère ; si, après tant d'avarice, vous vous êtes contenté de donner quelques légères aumônes aux pauvres ; si, après tant d'orgueil, vous ne voulez pas essuyer la moindre humiliation ; si, après tant de révoltes, vous ne châtiez point cette chair coupable ; comment osez-vous vous plaindre de l'affliction que le Seigneur a fait tomber sur vous ? Il faut bien que le Ciel se fasse justice, puisque vous ne voulez point la lui faire.

Que le pécheur est déraisonnable, ô mon Dieu ! il voudroit commettre le mal, sans que vous l'en punissiez, c'est-à-dire, qu'il voudroit que vous ne fussiez pas juste, que vous ne fussiez pas Dieu. Eh bien ! Seigneur, laissez-le donc vivre tranquille ; n'appesan-

tissez point votre main sur lui, laissez-le s'engraisser comme une victime destinée à la mort éternelle. Là, dans un feu qui ne s'éteindra jamais, vous aurez le temps de satisfaire votre justice. Epargnez-le dans ce monde, puisqu'il le veut, et vous lui ferez faire éternellement une pénitence inutile dans les enfers. Ah! que dis-je, M. F.! Frappez, grand Dieu, frappez, dépouillez-moi de tous mes biens, ruinez ma santé, multipliez mes afflictions, coupez, brûlez, ne m'épargnez point ici-bas, pourvu que mes iniquités soient effacées, et que vous me fassiez miséricorde dans l'autre vie.

Mais, vous avez mené jusqu'ici une vie innocente, vous avez servi Dieu fidèlement, vous avez marché dans la voie de ses commandemens, votre conscience ne vous reproche aucun crime par lequel vous ayez mérité les peines que vous souffrez, et vous ne voyez pas pourquoi Dieu vous afflige de la sorte. Ah! si vous pouvez vous rendre ce consolant témoignage, reconnoissez avec le saint homme Job, mon C. F., que le plus juste et le plus irrépréhensible aux yeux des hommes, est rempli d'une infinité de taches aux yeux de Dieu : *Quand j'aurois été lavé dans l'eau de la neige*, disoit-il, *votre lumière, ô mon Dieu! me feroit paroître à moi-même tout couvert d'ordures; je n'aurois rien à répondre, et je conjurerois mon juge de me pardonner.*

Ajoutez à cela, M. F., que les afflictions ne servent pas seulement à expier les péchés

que nous avons commis ; elles sont de plus un préservatif contre ceux que nous pourrions commettre. Vous faisiez un bon usage de vos biens, et cependant Dieu vous les enlève : c'est qu'il voyoit dans votre cœur une secrète disposition à l'avarice ou à la prodigalité, peut-être à la vaine gloire et à l'orgueil. Ce qui d'abord avoit servi à votre salut, seroit devenu, par la suite, la cause de votre damnation. Celui qui voit tout, l'a prévu, et il vous les a ôtés ; ce sont des actions de grâces que vous avez à lui rendre. Il a permis que l'on ait noirci votre réputation par des calomnies, c'est que vous étiez trop prévenu en votre faveur, trop curieux de l'estime des hommes ; il étoit nécessaire de vous humilier ; sans cela, cette secrète complaisance dont vous étiez rempli pour vous-même, vous auroit perdu. Vous ne l'aperceviez peut-être pas, mais Dieu voyoit l'enflure de votre cœur ; il a voulu la guérir.

D'ailleurs, c'est dans le creuset de l'affliction que la vertu se forme, se fortifie, se perfectionne. Enfin, il faut nécessairement que vous soyez trouvé conforme à J. C., pour être du nombre de ses élus. Or, *c'est par les souffrances, qu'il a fallu que J. C. passât pour entrer dans sa gloire*, dit l'Apôtre ; comment pourrions-nous y arriver nous-mêmes par un autre chemin ? Non, M. F., non, il faut passer par-là, ou renoncer au Paradis. Quiconque n'aura pas eu de part au calice de J. C., n'aura point de part à sa gloire.

Ces vérités sont dures, je l'avoue; mais il faut convenir, en même temps, qu'elles sont un grand sujet de consolation pour les personnes qui souffrent. Il faut convenir que les peines les plus cuisantes perdent leur amertume, quand on les envisage avec les yeux de la foi, et qu'on en juge suivant les principes de l'Evangile.... Vous allez le voir.

REPRÉSENTEZ-VOUS, M. F., un homme accablé de tristesse et abîmé dans la douleur, soit qu'il ait essuyé, par exemple, quelque mortification publique qui le déshonore, soit qu'il ait fait quelque perte considérable qui le réduit à la mendicité, soit qu'il ait été frappé d'une maladie incurable, qui le retient dans son lit pour le reste de ses jours, soit enfin que la mort lui ait enlevé une personne qui faisoit la douceur de sa vie, ou de qui dépendoit sa fortune: voilà ce que j'appelle des afflictions.

De quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve, hors de J. C., aucune consolation solide. Tantôt il s'accuse lui-même, et il est déchiré par des regrets: si j'avois fait telle chose, si j'avois pris telle mesure, ce malheur ne me seroit pas arrivé. Tantôt il accuse les autres, et il est tourmenté par la rancune, le dépit, la haine, l'esprit de vengeance: c'est cette personne qui est la cause de mes malheurs; je ne lui pardonnerai jamais. Plus il réfléchit sur sa position, plus il la

trouve cruelle ; ses réflexions ne servent qu'à aigrir sa douleur, il s'abandonne, il se désespère, il se souhaite la mort, il la souhaite aux autres.

Quelquefois, pour réparer ses pertes et pour se tirer d'embarras, il commettra des injustices, il fera des bassesses, il se croira tout permis pour mettre fin à ses maux. Oh ! qu'une ame affligée est à plaindre, lorsqu'elle ne se tourne pas du côté de J. C. ; sa douleur la suivra partout.

Mais que cette ame ouvre les yeux de la foi : quelles ressources, quelles consolations ne trouvera-t-elle pas dans les vérités précieuses que la foi lui enseigne !

Oui, mon Dieu, c'est vous qui m'avez envoyé le mal que je souffre ; comment oserai-je donc m'en plaindre ? Vous êtes la justice, la sagesse, la bonté même ; tout ce que vous faites, Seigneur, vous ne le faites que pour mon plus grand bien. Vous me châtiez ; je l'ai mérité, j'en ai mérité cent fois davantage. Lorsque je compare le mal que j'ai fait avec celui que je souffre, oh ! que mon affliction est légère, en comparaison de mes iniquités ; vous m'affligez un instant sur la terre pour m'épargner des supplices éternels. Quelles actions de grâces n'ai-je pas à vous rendre !

Cette affliction m'étoit nécessaire pour me faire rentrer en moi-même : je vous avois oublié, ô mon Dieu ! j'avois perdu de vue mes péchés et votre justice, j'avois mis ma confiance dans mes biens, dans ma santé,

dans ma réputation, je m'étois reposé sur les créatures. Vous m'avez enlevé ces biens fragiles, ou vous les avez mêlés d'amertume; et par-là vous m'avez fait connoître que vous étiez le bien unique sur lequel je dois compter, et en qui je puisse mettre ma confiance. Seigneur, que vous êtes bon de m'avoir ainsi arraché à ce qui m'attachoit si fort à la terre, à ce qui nourrissoit mon orgueil et ma vanité!

Eh! qui suis-je, Seigneur, pour que vous m'ayez trouvé digne d'avoir part à votre calice? N'est-ce pas le partage de vos véritables amis? Frappez-moi donc, ô mon Dieu! châtiez-moi dans le temps, pour me faire miséricorde dans l'éternité. Je reconnois vos desseins, je les adore; je reçois, non-seulement avec soumission, mais avec reconnoissance, cette affliction, comme la marque la plus certaine de votre amour et de vos miséricordes.

J'embrasse de tout mon cœur la croix que vous avez vous-même chargée sur mes épaules. O humiliation, ô douleur, ô amertume, ô croix! que vous m'êtes précieuse, que vous m'êtes chère: *ô crux bona!* Adorable Jésus, j'unirai ma croix à la vôtre, mes afflictions à vos douleurs: alors elles me préserveront du péché, elles serviront à expier tous ceux que j'ai commis. Oui, mon Dieu, ma croix, unie à la vôtre, sera mon trésor et mon espérance.

Tel est le langage d'une ame chrétienne qui, au moment de l'affliction, élève ses

pensées et fixe ses regards vers Jésus-Christ.

Quel est donc votre aveuglement, mes chers Frères ? où est votre foi, lorsque vous vous abandonnez à une tristesse excessive, à l'impatience, au murmure, à des plaintes amères ; lorsque vous maudissez, en quelque sorte, la croix que J. C. vous présente ? Il ne faut pas moins que vous la portiez, cette croix ; vous la traînez, elle n'en devient que plus pesante. Vous avez beau vous impatienter, vous n'en souffrirez pas moins ; au contraire, vous en souffrirez davantage ; vous souffrirez inutilement ; et, après avoir été malheureux pendant cette vie, vous serez encore plus malheureux dans l'autre. Voilà ce que vous gagnez, et ce que peut produire votre impatience.

Que faut-il donc faire, lorsqu'il vous arrive quelque peine ? Ecoutez-moi, M. C. F. : si vous avez du chagrin, vous trouvez une espèce de soulagement à décharger votre cœur dans celui d'un véritable ami. La confidence que vous lui faites de vos peines, et la part qu'il y prend, semble les adoucir, et vous donne une certaine consolation. Eh bien ! M. C. F., y a-t-il un meilleur ami que J. C. ? pourrez-vous en trouver qui vous aime davantage, qui soit plus sensible à vos vrais intérêts, qui les connoisse mieux, et qui puisse appliquer sur nos maux un remède plus prompt et plus efficace ? Ah ! venez donc, venez répandre votre cœur en sa présence, toutes les fois que vous serez

affligés. Embrassez sa croix, cachez-vous dans ses plaies, et vous sentirez découler dans votre ame une vertu secrète qui adoucira l'amertume de votre affliction.

Ame chrétienne, vous dira ce bon Sauveur, vous souffrez, et vous vous plaignez; mais ouvrez les yeux, et fixez-les sur moi. Voyez, et considérez si vos douleurs ont quelque chose qui approche des miennes. Après avoir vécu trente-trois ans dans la pauvreté, dans les travaux et les humiliations; après avoir été accablé d'outrages, abreuvé de fiel, rassasié d'opprobres, j'ai expiré sur la croix, où vous me voyez cloué pour l'amour de vous. Comparez ma pauvreté avec votre misère, mes humiliations, mes douleurs avec les vôtres; ce que j'ai souffert de la part de mes ennemis, avec ce que vous souffrez de la part des vôtres, et voyez si votre affliction mérite d'être comparée à mes souffrances.

J'ai livré mon corps à ceux qui le frappoient; j'ai tendu la joue à ceux qui me donnoient des soufflets et me crachoient au visage; je n'ai ouvert la bouche ni pour me défendre, ni pour me plaindre, quoique je fusse innocent; et, je me suis laissé conduire à la mort, comme un agneau que l'on mène à la boucherie. Pourquoi? parce que je vous ai aimé, jusqu'à prendre toutes vos iniquités sur moi. Seroit-il possible que vous qui êtes coupable, ne voulussiez rien souffrir pour l'amour de celui qui, étant l'innocence même, a tant souffert pour l'amour de vous?

Mon bon Sauveur, vos paroles me couvrent de confusion, me font sentir mon aveuglement, mon ingratitude et toute l'injustice de mes plaintes; mais elles répandent, en même temps, dans mon ame une onction divine qui me pénètre et qui adoucit mes douleurs. Ah! c'est donc aux pieds de votre croix que je viendrai me consoler désormais, et me convaincre de plus en plus que les tribulations sont un effet de votre miséricorde, le gage de votre amour, et le chemin qui conduit à votre gloire et à votre bonheur. Envoyez-nous, nous vous en conjurons, cet esprit consolateur que vous nous avez promis, qui adoucira nos maux, et qui nous apprendra à en faire un bon usage. Pour mériter cette grâce, nous répèterons souvent, pendant cette semaine, cette prière, que l'Eglise mettra dans notre bouche dans la solennité prochaine.

Venez, Esprit saint, remplissez les cœurs de vos Fidèles, et allumez-y le feu de votre divin amour.

Ainsi soit-il.

Fin du troisième Volume.

TABLE

Des Instructions contenues dans ce Volume.

Le premier Dimanche de l'Avent. Sur le Jugement dernier. *Page* 1
Le second Dimanche de l'Avent. Ne point différer sa conversion. 16
Le troisième Dimanche de l'Avent. Sur le péché mortel. 31
Le quatrième Dimanche de l'Avent. Sur la miséricorde de Dieu. 45
Le jour de Noël. Sur l'opposition de nos œuvres avec notre foi. 58
Le Dimanche dans l'Octave de Noël, ou *le dernier Dimanche de l'année.* Sur les moyens de salut. 71
Le premier jour de l'An. Sur le Mystère du jour. 87
Autre pour le même jour. Sur le saint Nom de Jésus. 98
Le Dimanche après la Circoncision. Sur les fautes que les pères et mères commettent à l'égard de leurs enfans. 108
L'Epiphanie. Sur notre vocation à la Foi. 120
Le premier Dimanche après l'Epiphanie. Sur la mauvaise conduite des enfans envers leurs pères et mères. 132
Le second Dimanche après l'Epiphanie. Sur l'état du mariage. 141

Le troisième Dimanche après l'Epiphanie. Sur les ressources et les consolations que procure la foi. *Page* 156
Le quatrième Dimanche après l'Epiphanie. Sur la confiance en Dieu. 171
Le cinquième Dimanche après l'Epiphanie. Sur la conduite que nous devons tenir à l'égard des méchans. 182
Le sixième Dimanche après l'Epiphanie. Sur les avantages de la foi. 197
Le Dimanche de la Septuagésime. Sur le Sacrement de Pénitence et l'examen de conscience. 210
Le Dimanche de la Sexagésime. Sur la Contrition. 223
Le Dimanche de la Quinquagésime. Sur la Confession. 238
Le Mercredi des Cendres. Sur la pénitence publique qu'on imposoit autrefois. 252
Le premier Dimanche de Carême. Sur le Carême. 261
Le second Dimanche de Carême. Sur la Satisfaction. 274
Le troisième Dimanche de Carême. Sur les Indulgences. 288
Le quatrième Dimanche de Carême. Sur les défauts ordinaires de la confession annuelle. 299
Le Dimanche de la Passion. Sur la Communion indigne. 314
Le Dimanche des Rameaux. Sur les dispositions à la Communion. 328

Le Vendredi Saint. Sur la Passion de Jésus-Christ. *Page* 343
Le saint jour de Pâques. Sur le devoir pascal. 356
Le Lundi de Pâques. Sur la Résurrection spirituelle. 370
Le premier Dimanche après Pâques. Sur les moyens d'avoir la paix. 382
Le second Dimanche après Pâques. Sur la bonté de Jésus-Christ et le retour du pécheur. 396
Le troisième Dimanche après Pâques. Sur les peines d'un Pasteur. 410
Le quatrième Dimanche après Pâques. Vouloir ce que Dieu veut. 421
Le cinquième Dimanche après Pâques. Sur la Prière. 433
Le jour de l'Ascension. Nous ne pouvons obtenir le Ciel que par nos bonnes œuvres. 445
Le Dimanche après l'Ascension. Sur les Afflictions. 454

Fin de la Table du troisième Volume.

598688
SBN